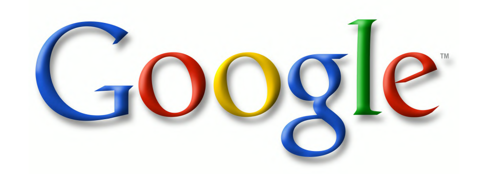



3 3433 00621489 8





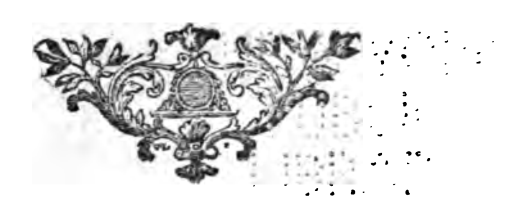
IHLYDIVS

HISTOIRE
DES
ROIS DE CHYPRE
DE LA MAISON
DE LUSIGNAN.

Et les différentes Guerres qu'ils ont eu contre les Sarrazins & les Genois.

Traduit de l'Italien du Chevalier HENRI GIBLET CYPRIOT.

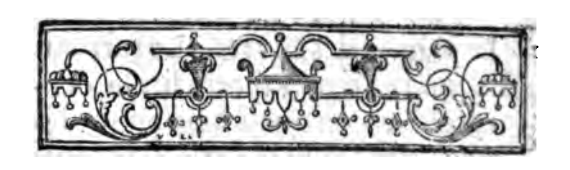
TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez ANDRE' CAILLEAU, Place du Pont S. Michel, à côté du Quai des Augustins, à Saint André.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



AVERTISSEMENT.

L'HISTOIRE que nous presentons au Public n'a pas besoin d'être relevée par ses Editeurs : Les Eloges qu'ils en feroient, seroient infailliblement taxez de prévention, ou d'ignorance. On ne sçait que trop que les Livres que l'on met au jour, sont pour ceux qui prennent ce soin, comme des enfans adoptifs, qu'ils cherissent à l'égal des enfans legitimes. On évitera donc ici de faire les bévûës, où tombent tous les jours ceux qui donnent quelqu'ouvrage au Public ; on étoit même dans cette résolution, de ne mettre à la tête de ce Livre ni Avertissement ni Préface, l'un & l'autre paroissant peu necessaires à

la plûpart des Livres. Le torrent, la mode l'ont emporté sur la délicatesse qu'on avoit à ne point fatiguer un Lecteur par ces discours préliminaires, qui ne servent souvent qu'à grossir un volume, à prévenir le jugement des Lecteurs, ou à faire voir un timide Auteur, demander graces pour des fautes qu'il ne croit pas avoir faites. On nous sçaura sans doute bon gré d'une moderation si rare dans le siecle où nous sommes. Rien n'étoit plus susceptible d'une longue Préface, que l'ouvrage qu'on publie. Combien de choses n'avoit-on pas à dire sur l'Isle de Chypre, sur la Déesse qui en avoit fait son domaine favori; sur les differens Maîtres ausquels elle a appartenuë successivement, sur les Guerres presque continuelles qu'elle a soutenuës contre diverses Puissances, sur la bonté de son climat, sur l'air qu'on y respire, enfin sur les moeurs de ses Habitans. On auroit joint à tout ce dé-

tail une liſte nombreuſe des Ecrivains qui en ont parlé, & on n'auroit pas manqué pour mieux ennuyer un Lecteur ſenſé, de tirer de chacun de ces Auteurs ce qu'on auroit trouvé de plus convenable pour ſe donner le titre de Savant, en ſurchargeant ces recherches de Notes Chronologiques, Geographiques, &c. Ce ſont là d'exquis aſſaiſonnemens dans un diſcours avant-coureur d'un Livre qu'on donne pour inſtructif. On n'obmet rien, quand il s'agit de deſcription; ſcrupuleux à l'excès, on parle juſqu'aux différens vents qui ſoufflent, ſelon les diverſes ſaiſons de l'année ſur les côtes d'une Iſle, dont on a déja cent & cent Relations fidéles.

Sans s'amuſer à tant de circonſtances, qui ne ſont neceſſaires, que lors qu'un Païs, une Nation, une Ville ne ſont point connus, on ſe renferme ici dans les juſtes limites d'un ſimple Avertiſſement; c'eſt-à-dire, qu'on laiſſe aux

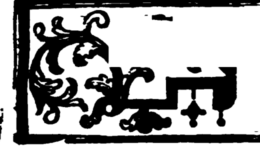
Connoiſſeurs toute liberté de juger de la maniere, dont l'Auteur Italien a écrit ſon Hiſtoire des Rois de Chypre de la Maiſon de Luſignan. Il ſeroit ridicule de s'ériger en Juge dans ſa propre cauſe; tout ce qu'on en peut dire ici, ſans prévenir le jugement des Lecteurs, c'eſt que cet Auteur fait paroître par tout un grand fonds de probité, de religion & d'impartialité. Il étale les vertus dans leur plus beau jour, les fait admirer, aimer; & ne découvre des vices, qu'autant qu'il en faut, pour les rendre odieux. Chaſte dans toutes ſes expreſſions, il ne fait connoître de certaines veritez délicates, qu'il ne pouvoit cacher, que ce qui eſt abſolument eſſentiel pour bien peindre ſes perſonnages, & nous les tranſmettre tels qu'ils étoient. Ce qui le diſtingue encore du commun des Auteurs, & le caracteriſe le mieux, c'eſt que toujours ſerré & concis dans ſon ſtyle, il tend ſans

ceſſe à ſon but, qu'il ne perd jamais de vûë, ſans preſque aucune digreſſion. S'il s'échape quelquefois à faire quelque moralité, il le fait avec tant de vîteſſe que le Lecteur s'apperçoit à peine des pieuſes leçons qu'il donne en paſſant. On ne s'étendra pas davantage ſur ce ſujet, on craindroit avec raiſon, qu'il ne nous fut reproché d'avoir converti en Préface ce que l'on donne ici pour un Avertiſſement. Qu'il nous ſoit ſeulement permis de dire quelque choſe ſur la traduction de cette Hiſtoire.

Celui qui s'eſt donné la peine de mettre en François cet Ouvrage étoit un homme fort âgé, qui avoit paſſé preſque toute ſa vie en Italie; il avoit perdu, ou pour mieux dire, il n'avoit pas aſſez vécu en France pour ſçavoir toute la délicateſſe de ſa langue maternelle. Ce fâcheux inconvénient l'avoit mis comme dans la néceſſité de s'exprimer en termes un-

peu ſurannés, & ſouvent d'embarraſſer ſes phraſes de ces tours Italiens que les élegantes oreilles ne peuvent ſouffrir. Il a donc fallu retoucher cette Hiſtoire en quelques endroits, rendre plus clair & plus net, ce qui étoit obſcur & embrouillé, ſubſtituer des mots nouveaux & reçûs, à la place de ceux qui avoient trop vieillis, & qui n'étoient plus d'uſage. Dans le peu qu'on y a fait, on s'eſt reſtraint avec ſcrupule au ſens même que le Traducteur avoit donné à ſon Auteur. De ſorte qu'on peut aſſurer que c'eſt le même Ouvrage, la même traduction, qui eſt ſortie, pour ainſi dire, d'une même plume. Si le Public s'intereſſe, comme on n'en doute point, à la lecture de cette Hiſtoire, on lui donnera dans une ſeconde édition, une traduction qui lui paroîtra peut-être mieux meriter ſon ſuffrage.

HISTOIRE



HISTOIRE
DES
ROIS DE CHYPRE
DE LA MAISON
DE LUSIGNAN.

Traduite de l'Italien du Cavalier
HENRI GIBLET CYPRIOT.

LIVRE PREMIER.



'ISLE de Chypre fut dans ses commencemens sujette à la domination des Assyriens, puis à celle des Perses, à celle des Republiques de Megare & d'Athenes, à celle des Rois d'Egypte, & enfin à celle des Romains : dans la division de leur Empire, elle demeura dans le partage des Em-

pereurs de Constantinople ; ceux-ci par les dissentions des familles, ou par les diverses guerres qu'ils avoient à soutenir, ou par leur propre foiblesse, ne la pouvant plus conserver, donnerent occasion aux Gouverneurs ou Ducs qu'ils y envoyoient, d'en usurper la souveraineté : Le dernier de ces Souverains fut Isaac Comnene, qui étant devenu l'objet de
1180. la haine publique par les violences tyranniques qu'il exerçoit envers ses Sujets & les Etrangers, s'attira la vengeance de Richard I. Roy d'Angleterre, qui alloit joindre les Croisez, & fut tué dans une bataille qu'il perdit.

Le Roy Richard fier d'avoir, en chemin faisant, conquis un Royaume, après en avoir fortifié les places, poursuivit sa route vers Jerusalem ; il prit de force la Ville de Ptolemaïde, assisté des Princes confederés, & il vendit le Royaume de Chypre aux Chevaliers du Temple pour la somme de cent mille ducats : ceux-ci en ayant pris possession, se rendirent odieux par leur arrogance, & par leur avarice, qualitez toujours odieuses dans les Souverains ; c'est pourquoi ils furent obligez de remettre le Royaume à Richard, qui en fit un échange avec Guy de Lusignan, qui outre le remboursement des cent mille ducats dont il se chargea, ceda ses

prétentions ſur le Royaume de Jeruſalem.

Guy étoit fils de Huguet, dit le Brun, de la noble maiſon de Luſignan, qui tiroit ſon origine (comme veulent quelques Hiſtoriens) des anciens Rois de Bourgogne, & qui avoit été long-tems Souveraine des Comtez de Guienne, de Poitou, de Luſignan, & de la Marche. Il étoit ſorti de France avec Geofroy & Amaury ſes freres, pour aller ſecourir les Chrêtiens contre les Sarrazins qui leur faiſoient une cruelle guerre en Syrie; les Princes avoient coutume alors, autant pour l'amour de la gloire, que pour la défenſe de la foi, d'abandonner les délices de leurs Cours, pour aller expoſer leurs vies aux plus grands dangers, dans les Contrées les plus éloignées.

Baudoüin le Lepreux Roy de Jeruſalem eſtimant ſa valeur, & l'experience de Gui, & d'ailleurs voulant donner pour tuteur à ſon petit Neveu qui étoit ſon heritier, un Prince étranger, qui fut hors d'état d'uſurper ſon Royaume, jugea à-propos de marier avec Guy ſa ſœur Sybille, veuve de Guillaume, Marquis de Montferrat, & pour cette raiſon il le préfera à beaucoup d'autres Prétendans, qui étoient peut-être plus ſouhaitez par les peuples.

Le Roy Baudoüin étant mort, & ſon Neveu auſſi peu de tems après, non ſans

soupçon de poison (car on croit volontiers que les plus grands crimes ne coûtent rien, quand ils procurent une Couronne) Guy fut couronné Roy par l'adresse de sa femme, qui cacha la mort de l'enfant, jusqu'à ce que par ses prieres, par ses promesses, & par ses presens, elle eût obtenu de tous les Grands du Royaume la Couronne pour son mari. Cette prosperité de Guy lui attira l'envie, non seulement de ceux qui avoient été ses égaux, mais encore des Grands qui avoient eu quelque prétention à la Couronne. Renaut, Prince de Montreal, refusa de le reconnoître pour Roy, porté à ce refus, plus encore par le chagrin particulier qu'il avoit qu'on ne lui eût pas donné en mariage la Reine Sybille, que par les sollicitations du Prince de Galilée, & du Comte de Tripoli.

Saladin, Roi d'Egypte, se prévalant de la désunion de ces Princes, peut-être même excité par les promesses des ennemis du Roy Guy qui vouloient le perdre, quoiqu'il y eût du danger pour eux, vint mettre le siege devant Jerusalem : Ce fut là que Guy par la trahison du Comte de Tripoli, perdit la bataille ; il demeura prisonnier de Saladin, & il lui en coûta la Ville d'Ascalon, pour racheter sa liberté. S'étant ensuite retiré à Tyr, il s'en alla assisté de Troupes étrangeres assieger

Ptolemaïde, où, soit par l'intemperie de l'air, soit par les maladies, que le défaut de vivres causa dans l'armée, il perdit sa femme Sybille, & quatre enfans. Cette femme du Roy Guy avoit une sœur cadette, nommée Isabelle, qui avoit été mariée en premieres nôces avec le Seigneur de Rhodes, qui mourut sans avoir consommé son mariage. Elle épousa ensuite Marsitius de Montferrat, Seigneur François; mais elle ne s'accommoda pas de ce second mariage, soit que le mari fut fort âgé, soit que la guerre l'occupât uniquement: c'est pourquoi étant devenuë amoureuse de Conrad, Marquis de Montferrat qui la voyoit familierement, sous prétexte de parenté, elle s'enfuit avec luy à Tyr, où étoit Marsitius; ce fut là où ce même Marquis l'épousa publiquement, sans se soucier, ni qu'elle fût sa parente, ni quelle fût la femme d'un autre. Le Patriarche de Jerusalem, & le Clergé ne firent pas semblant de voir une action si condamnable, ou parceque la conjoncture des tems ne permettoit pas qu'on excitât de nouveaux troubles, ou parce que ceux qui s'y trouvoient interessez, craignant les forces superieures du Marquis, n'osoient ni parler, ni se plaindre. Marsitius ne dit donc mot dans une affaire qu'il est si

difficile de souffrir sans ressentiment ; peut-être qu'il crut qu'il étoit avantageux pour lui d'être délivré d'une pareille femme ; il fut cependant assassiné peu de jours après par deux Sarrazins, qui avoient, dit-on, juré par Mahomet de tuer tous les maris d'Isabelle, afin que les François n'eussent jamais d'occasion d'inquieter la Syrie, & de tenter la conquête de Jerusalem : cela n'empêcha pas que le Marquis ne fût soupçonné d'être auteur de cette mort, pour en avoir fait des réjoüissances publiques & avoir pris aussi-tôt le titre de Roi de Jerusalem & de Tyr ; mais il ne le porta pas long-tems, ayant été lui-même massacré par les mêmes Sarrazins qui avoient tué Marsitius.

Le Roi Guy prétendoit être Roi de Jerusalem, quoique ce titre lui fût disputé par Isabelle sa belle-sœur, veuve de Conrad ; il avoit été couronné long-tems auparavant, & avoit en son pouvoir les Villes de Ptolemaïde, de Tripoli, & d'autres forteresses ; ce qui le rendit plus considerable, étoit que par sa valeur & par sa prudence, il avoit défendu toutes ces places contre les efforts des ennemis : mais le Roi d'Angleterre ayant ensuite fait épouser la Reine Isabelle à Henri de Champagne son neveu, & voulant qu'il

joüit sans aucun trouble du Royaume de Jerusalem, pour l'engager dans la guerre contre les Sarrazins, il vendit le Royaume de Chypre au Roi Guy, à condition qu'il renonceroit à toute prétention sur le Royaume de Jerusalem, & sur la Principauté de Tyr.

Le Roi Guy étant donc ainsi investi du Royaume de Chypre, alla en prendre possession, accompagné de trois cens Chevaliers françois, & de deux cens Ecuyers, ayant encore un bon nombre de troupes pour se faire plus promptement obéir par ses Sujets. Il trouva toutes choses dans un très-grand désordre, les peuples pendant plus d'un siecle n'ayant été gouvernés que par de veritables Tyrans, ils s'étoient accoutumés à vivre sans autre loi que celle de leur propre caprice, ne pouvant se soumettre à un gouvernement étranger, d'autant plus insupportable, qu'il leur étoit nouveau; il y en eut même qui en eurent tant d'aversion, qu'ils aimerent mieux, plûtôt que d'obéir, perdre leurs biens par un exil volontaire.

Guy aussi prudent que brave, s'appliqua d'abord à mettre quelque ordre dans les affaires; il fit publier que chacun eût à se retirer dans sa propre maison; autrement, passé un certain terme, il les déclaroit incapables d'en joüir; il offrit en-

ſuite à tous les Gentilshommes qui l'avoient ſuivi, des fiefs & des revenus; il
1192. fit publier tout cela dans les pays voiſins, de ſorte qu'il vint quantité de Nobles & de Bourgeois du Royaume de Jeruſalem, de Tripoli, d'Antioche & d'Armenie, où forcés de ſortir de ces pays-là par les guerres dont ils étoient tourmentés, ou parce qu'ils croyoient, en changeant de demeure, pouvoir encore changer de fortune: Pluſieurs coupables de quelques crimes, crurent trouver en Chypre un azile aſſuré contre les pourſuites de la Juſtice ou de leurs ennemis. Ce fut enfin un concours de toutes ſortes de Nations, dont les interêts differoient autant que les intentions.

Le Roi leur accorda à tous la facilité de pouvoir vivre chacun ſelon ſa loi & ſes coutumes, même de bâtir des Temples ſuivant leurs ſectes; une nouvelle domination eſt d'ordinaire plus favorable à la liberté publique, & ſur-tout à celle des conſciences. Il voulut pourtant que le Clergé Latin précedât le Clergé Grec. L'Archevêque Latin & les Evêques Latins qu'il établit, furent d'abord peu eſtimez, parce qu'ils étoient pauvres, & qu'ils étoient hors d'état de faire une certaine figure, qui impoſe plus au peuple groſſier, que la ſainteté des mœurs & du

caractere. Les Grecs ne vouloient point contribuer à leur entretien, & le Roy n'osoit les y contraindre, pour ne pas accroître le chagrin qu'ils avoient de voir que les Latins leur étoient préferés.

Les peuples de Chypre qui habitoient la campagne, étoient divisés en Paréciens, Perpiriens, Lefteriens, Albanois, & Venitiens blancs: Le Parécien, qui veut dire obligé, étoit presque esclave du Seigneur du fief, ou du lieu où il se trouvoit, il étoit obligé de payer chaque année cinquante besans,* & le tiers des revenus des terres à son maître, & de le servir deux jours la semaine; il pouvoit être vendu au gré du Seigneur du fief, & même échangé pour une bête.

* Le besan valoit huit sols de notre monnoye.

Le Perperien étoit Parécien, mais libre pour sa personne, & pour celle de ses enfans par un privilege qu'il avoit acheté des Gouverneurs ou Ducs, obligé pourtant pour la joüissance de ses terres, comme le Parécien, à payer chaque année quinze besans. Le Lefterien étoit Parécien, fait libre, ou par la grace du Prince, ou par celle du Maître; il n'avoit d'autre obligation que celle de donner la moitié du revenu de ses terres; mais lorsqu'il se marioit à une Parécienne, leurs enfans naissoient Paréciens. Les Albanois étoient des soldats venus d'Albanie, pour la gar-

de de l'Isle contre les Corsaires;ils étoient payés des deniers publics, mais dans la suite s'étant mariés avec des femmes de l'Isle, dont ils eurent quantité d'enfans, ils firent un corps considerable parmi les Habitans ; ils garderent le nom d'Albanois, quoique nez en Chypre ; ils avoient leur paye, portoient les armes, & possedoient des terres : mais le Roy ôta les pensions à tous ces Albanois, qui pouvoient être appellez plutôt Laboureurs que Soldats ; & quoique quelques-uns lui remontrassent qu'il étoit de son interêt de les maintenir, puisqu'il ne s'agissoit plus de combattre pour la défense du Prince seulement, mais pour celle de leurs femmes, de leurs enfans & de leurs biens ; qu'ils étoient accoutumés à la fatigue & aux injures du climat, sans être sujets aux défauts des Soldats de profession, & qu'ainsi ils étoient plus utiles que d'autres au service de l'Etat : le Roy néanmoins voulut leur donner leur congé, sçachant bien que leur propre interêt les empêcheroit de quitter le Royaume, & parce qu'il avoit dessein d'en former de bonnes Compagnies, dans le besoin qu'il pourroit avoir de soldats étrangers.

Il y avoit encore les Venitiens blancs, ainsi appellés pour les distinguer des Grécs & des Maures, sujets de la Répu-

blique de Venise : ils étoient passés dans ce pays-là avec le Doge Vital Michiele, lorsqu'avec deux cens voiles il alla à la conquête de la Terre sainte. Ces gens-là pendant de longues tréves ayant été mal payés, & s'étant ennuyés du métier, ils avoient passé en Chypre, où ils s'étoient établis : ils se multiplierent considérablement sous le Roy Guy, & comme il croyoit être fort obligé à cette Nation, il leur accorda beaucoup d'exemptions & de privileges ; ils obtinrent celui d'être jugés par un Noble Venitien, qui étoit de tems en tems envoyé à Nicosie avec la qualité de Consul ou de Baile ; ils ne reconnoissoient d'autre autorité que celle du Roi, faisant néanmoins hommage par un tribut de peu de valeur au Seigneur du fief où ils habitoient.

Le Roy convoqua tous les Nobles, Barons & Feudataires du Royaume, dont il forma un Conseil Royal, qu'il qualifia du nom de Cour haute. Il lui attribua toutes les affaires qui regardoient le gouvernement, se reservant toutesfois la Souveraineté & le commandement ; il lui recommanda de juger les affaires criminelles qui étoient grandes, ou par la qualité des crimes, ou par celle des personnes. Il forma encore une autre Cour, qui pour être toute employée aux

affaires civiles, fut nommée Cour basse; elle étoit obligée non-seulement de rendre compte de tout, mais encore de procurer & de maintenir l'abondance. Mais parce que l'autorité, si elle n'est pas limitée, se donne souvent des licences préjudiciables, tant aux Princes qu'aux Sujets, après s'être assuré de la Souveraineté par le serment de fidelité qu'il fit prêter, tant pour lui que pour ses descendans, il établit certaines loix inalterables & perpetuelles, dont il convint avec ses Sujets, & qui assuroient la continuation de leur volonté, touchant la succession des Rois, & les autres choses qui regardent le gouvernement; & comme il faut beaucoup de tems pour former de nouvelles loix, & que les hommes & leurs vices sont presque toujours les mêmes, il resolut de se servir de celle de Jerusalem, selon lesquelles il avoit établi la Cour haute & basse, & il croyoit qu'elles plairoient d'autant plus qu'elles ne contenoient aucune nouveauté.

Ces Loix qu'on appelloit *Assises & bonnes Coutumes*, confirmées, & publiées du consentement de la Nation, furent pourtant mal reçûës de ces Peuples. Ils avoient vieilli dans leurs premieres licences, & ils ne pouvoient se résoudre d'obéir que suivant leur propre fantaisie. Geofroy

frere de Guy, soit qu'il eût de l'envie & de la haine contre son frere aîné, soit qu'il voulut gagner l'amitié de ces peuples qui haïssoient le nom François, 1195
fomentoit les mécontentemens du peuple. Guy craignant que les mécontens ne portassent son frere à quelque entreprise dangereuse, le renvoia en France sous prétexte de lui faire plaisir, & lui ceda la possession de ses terres, exigeant toutesfois qu'il renonçât à celle de Lusignan, & à quelques autres fiefs. Il auroit fait la même chose à l'égard d'Amaury son cadet; mais se voyant sans enfans, & voulant perpetuer la Couronne dans sa maison, il crut qu'en l'éloignant, ce seroit donner occasion à ses Sujets qui ne lui verroient point d'heritier, de secoüer le joug d'une Souveraineté toujours odieuse, quand elle est nouvelle, & qu'elle se trouve dans la personne d'un étranger. Cependant, pour le contenter, il le fit grand Connêtable de Chypre, dignité qu'il ajouta à celle de Connêtable de Jerusalem & de Comte de Zappho. Il ordonna de plus que sur son avis & par son Conseil on expediât toutes les plus grandes affaires du Royaume, afin que se trouvant à la tête de ce qu'il y avoit de plus considerable, il n'eût pas lieu de blâmer le gouvernement.

Ayant ainſi pourvû au bon ordre de ſon état, il s'appliqua tout entier à fortifier toutes les Villes & Châteaux de l'Iſle, non ſans une inquiétude extrême des Grecs qui auroient voulu ſe délivrer du joug des Latins, & qui voyoient par-là toutes leurs eſperances perduës : mais ce furent bien d'autres plaintes, lorſqu'ils ſe virent forcés de contribuer à la conſtruction du Temple commencé par les Chevaliers de ſaint Jean de Jeruſalem, ils n'avoient ni la hardieſſe, ni la force de l'empêcher, comme ils avoient fait auparavant à l'égard des Chevaliers ; & comme les grands hommes aiment d'ordinaire à laiſſer à la poſterité quelque illuſtre monument, Guy ſe donna entierement à la fondation d'une Ville qu'il appella Limiſſo, en memoire du lieu où il étoit né, qui s'appelloit ainſi : quelques-uns pourtant la nommerent Nemoſie, à cauſe que le lieu de ſa ſituation avoit été un bois ; les Grecs l'appellerent Neapolis, qui veut dire Ville nouvelle.

Après avoir ainſi travaillé pour la gloire de ſon regne, & pour la felicité de ſes Sujets, abbatu par les travaux & par les années, il mourut à Nicoſie, regretté univerſellement de tout le monde, même de ceux qui le haïſſoient, parce que ſe voïant forcés d'avoir un Maître, ils n'en pouvoient eſperer aucun qui ne lui fut très-

inferieur. Il laissa Amaury son frere heritier de son Royaume, quoique naturellement ce dût être Geofroy qui étoit l'aîné, il n'avoit pas eu lieu d'être satisfait de sa conduite, peut-être aussi que Geofroy possedant un riche patrimoine, n'envia point la grandeur de son frere. Guy mourut âgé de soixante-cinq ans, dont il en avoit regné douze, trois à Jerusalem, six à Tyr, ou à Acre, & trois en Chypre. Il fut enterré à Nicosie dans l'Eglise des Chevaliers du Temple avec une grande pompe. Il fut grand Capitaine & grand Roi; il avoit passé les mers, sans autre ambition que celle d'augmenter l'étenduë & la gloire de la Religion Chrétienne; il merita par ses belles actions que Baudoüin le choisit pour être son beau-frere; la fortune lui donna un Royaume, mais elle lui suscita en même tems tant d'envieux & d'ennemis, qu'il sembloit qu'elle voulut le rendre malheureux en le favorisant; il paya toutes ses grandeurs par des inquiétudes perpetuelles, & il mourut lorsqu'il commençoit à joüir du fruit de ses travaux.

Amaury en possession du Royaume, fit d'abord prêter le serment de fidelité à ses Sujets, & jura lui-même dans une ceremonie solemnelle, d'observer les Loix des Assises, & de confirmer tous les fiefs

& tous les privileges à ceux ausquels son frere les avoit accordés : il en créa même de nouveaux, pour obliger ses favoris, pour gagner les cœurs de ses Sujets, & sur-tout en faveur de quelques-uns qui avoient abandonné la Syrie pour éviter les malheurs de la guerre, & se délivrer de la domination des Sarrazins. Il s'appliqua ensuite à perfectionner les édifices commencés par le Roy Guy.

A peine sçût-on qu'Amaury avoit succedé à son frere, que le Comte Henri de Champagne, neveu du Roi d'Angleterre, & Roi de Jerusalem par sa femme Isabelle, lui fit dire par un Ambassadeur qu'il lui envoïa, qu'il eût à lui payer une somme de soixante mille ducats que lui devoit le Roy Guy pour le restant du prix du Roïaume de Chypre ; il accompagna ces instances de menaces qu'il fit de passer en Chypre incessamment aux frais du Roïaume, s'il voyoit qu'on ne lui donnât pas une prompte satisfaction. Amaury considerant que ses revenus suffisoient à peine pour la dépense des bâtimens qu'il faisoit construire, & pour les pensions qu'il avoit à payer, & que ses peuples, en cas qu'il se déterminât à la guerre, étoient plus disposés à la revolte qu'à la défense, prit la resolution de s'accommoder à quelque prix que ce fût avec le Comte Hen-

ri : il renonça donc en sa faveur au Comté de Zaffo, & au titre de Connêtable de Jerusalem, & promit par serment de marier son fils à la fille aînée du Comte aussi-tôt qu'ils auroient l'un & l'autre l'âge convenable, & y obligea ses Sujets par serment, en cas qu'il ne le pût executer lui-même. Le Comte voyant qu'Amaury faisoit tout ce qu'il pouvoit, consentit à tout.

Amaury voulut alors prendre le titre de Roi de Chypre, qu'il n'avoit point encore pris, non plus que Guy son frere. Pour cet effet, il fit assembler la Cour haute, & lui proposa la question s'il devoit de lui même prendre la Couronne & le titre de Roy, ou s'il devoit l'envoyer demander à l'Empereur. Les uns soutinrent que cela dépendoit de lui & non de l'Empereur : ils disoient qu'un Royaume, dès qu'on le possede, donnoit le titre de Roi, & que l'Isle de Chypre ayant été long-tems, non seulement un Royaume, mais en ayant contenu neuf, il n'y avoit pas le moindre doute que, qui étoit le Maître pour lors, ne fût Roi ; que c'étoit s'avilir & marquer de la foiblesse, que de vouloir dépendre d'un autre en une chose dont il étoit le maître. Ils ajoutoient l'exemple du Roi Richard, qui l'ayant pris & vendu, continuoit lui & ses Successeurs à se faire appeller Rois de Chy-

pre ; ils apportoient pour derniere raison que le Roi Guy, par l'échange du Roïaume de Jerusalem, avoit acquis celui de Chypre ; qu'il n'étoit donc nullement necessaire d'aller mandier un titre chez l'Empereur, puisque Guy n'avoit fait que changer son Roïaume pour un autre. Ceux qui étoient d'un avis contraire, disoient que l'Empereur étoit le maître absolu de tous les titres, & que s'en donner soi-même, étoit plûtôt une usurpation qu'une possession légitime; que dans les affaires generales il étoit necessaire de s'accommoder aux Coutumes & à la Loi ; que ce qui se fait de pur caprice, est non-seulement désapprouvé, mais encore meprisé ; qu'il ne suffit pas de se croire & de se faire appeller Roy, qu'il faut que les autres Potentats y donnent leur consentement ; que le Roi Guy n'avoit jamais pris d'autre titre que de celui de Roi de Jerusalem & de Seigneur de Chypre ; que si le Roi Richard & ses Successeurs avoient usurpé le titre de Roi de Chypre, cela ne faisoit aucune difficulté à l'égard des autres Princes qui les regardoient déja comme Rois ; que les nouveautez, lorsquelles ne sont point appuyées sur la raison, déplaisent à ceux même qui se trouvent interessés à les soutenir.

Cette derniere opinion l'emporta, ou

parce qu'on la crut meilleure que l'autre, ou parce que c'est le propre des Sujets de vouloir autant qu'ils peuvent diminuer l'autorité de ceux à qui ils doivent obéir.

Amaury envoïa donc Renier Giblet son 1195.
favori à l'Empereur Henry VI. pour lui rendre l'hommage, & le suplier de lui donner la Couronne. L'Empereur se trouvoit alors dans le Roïaume de Naples, dont il avoit subjugué une partie & ravagé l'autre; il reçut Giblet avec de grands témoignages d'amitié, & après avoir marqué le plaisir que lui faisoit une pareille ambassade, à laquelle il ne s'attendoit pas, il le fit son Chevalier; & sans perdre de tems, il envoïa en Chypre son Chancelier, qui couronna Amaury, Roi de 1196.
Chypre dans la Metropole de Nicosie. Il alla ensuite chargé des presens qu'on lui avoit faits, couronner Lionnet Roi d'Armenie.

Le Roi après son couronnement, mit 1197.
tous ses soins à réformer le Clergé. Les Grecs souffroient avec une peine extrême que les Latins eussent envahi le patrimoine de leurs Eglises : les Latins de leur côté vouloient dominer & éteindre entierement le Rite Grec, s'il étoit possible; dans ce dessein, ils sollicitoient sans cesse le Roi & les Grands, pour les porter à quelque vigoureuse résolution. On ne fit

pourtant autre chose pour lors, sinon d'accorder quelques habitations aux Carmes qui furent les premiers Moines qui eussent encore paru dans l'Isle. Les Grecs gagnerent à force de presens le suffrage & la faveur de quelques-uns des Grands, qui étoient membres de la Cour haute ; mais comme ils publioient les vices des uns des autres, toutes ces broüilleries ne servoient qu'à les faire mépriser. Cependant le Roi se préparoit au Couronne-
1198. ment de Cive d'Hibellin sa femme, fille de Baudoüin, Seigneur de Rames, lorsque la mort la prévint par une maladie de peu de jours ; elle laissa trois enfans mâles, Hugues, Guy, & Jean, & trois filles, Borgogne qui épousa Gautier de Montbeliart, Chelvis qui fut femme de Rubin, Prince d'Antioche, niéce du Roy d'Armenie, & Agnès qui mourut dans l'enfance.

Presque dans ce même tems, Henri de Champagne, mari de la Reine Isabelle, étant à Ptolemaïde dans le plus haut appartement de son Palais, perdit miserablement la vie par la chute d'un coridor qui fondit sous ses pieds ; il laissa une fille nommée Alise, obligée, comme nous avons dit, lorsqu'elle seroit nubile, à épouser le fils aîné d'Amaury.

1199. Par la mort du Comte Henri, qui étoit

un homme admirable dans la paix & dans la guerre, les affaires des Croisades commencerent à devenir mauvaises, jusques-là que les Sarrazins par une prosperité aveugle & temeraire, venoient faire des courses jusqu'aux portes de Ptolemaïde.

Les Troupes des Chrêtiens, quoique puissantes, étoient mal disciplinées, & sans chef experimenté; ainsi ce n'étoit que désordre, sans qu'on pût compter sur ce qu'on en eût dû attendre. La Reine Isabelle incapable par la foiblesse de son sexe & par son peu d'experience, de soutenir le poids du gouvernement, laissoit les affaires de la guerre aux soins de son Conseil, où chacun pensoit plus à ses interêts particuliers qu'au bien de l'Etat. La Reine tenta plusieurs fois de choisir quelqu'un d'entr'eux qui pût être au timon du Gouvernement; mais trouvant plus d'ambition dans les personnes moins habiles, que dans ceux qui étoient le plus en état de conduire les affaires, ne voulant pas d'ailleurs faire tort à la compagnie, moins encore ébranler la fidelité des autres, elle résolut d'épouser quelque Prince connu par sa prudence & son courage, qui put défendre son Etat, & mettre d'accord tous ceux qui pouvoient prétendre à cet honneur; on proposa plusieurs Princes dans le Conseil de la Rei-

ne, mais ils étoient ou trop éloignés, ou peu habiles, ou trop foibles pour s'opposer aux Sarrazins qui devenoient chaque jour plus formidables. Enfin ils jet-
1200. terent les yeux sur le Roi Amaury, pourvû qu'il voulut consentir à cette alliance. On lui envoya donc des Ambassadeurs qui lui firent entendre quelle étoit l'intention de la Haute-Cour de Jerusalem, & quels étoient les malheurs des Chrêtiens, s'ils n'étoient promptement secourus par sa valeur & par sa sagesse. Le Roy Amaury à cette proposition fit assembler son Conseil, ne voulant pas dans une affaire de cette importance, s'en tenir à son propre & seul sentiment. Il y en eut plusieurs qui aimant le repos à cause des richesses qu'ils avoient acquises, craignoient les perils de la guerre, & ils ne manquerent pas aussi de l'en dissuader par de fortes raisons, qui étoient l'âge du Roi, la conduite de la Reine, & le préjudice que causeroit à la Couronne de Chypre celle de Jerusalem qui manquoit de monde & d'argent. Ils ajoutoient que les Princes doivent se marier, ou pour la paix, & la tranquilité de leurs Etats, ou pour donner à leurs Royaumes d'incontestables heritiers; qu'aucune de ces raisons ne se rencontroit dans le Roi Amaury. Maître d'une Isle qui n'a pour bornes

que la mer, il étoit en paix avec tous les Princes, & si bien pourvû d'enfans, que de vouloir qu'il en eût davantage, seroit vouloir inquieter & le Prince & l'Etat. Qu'on ne devoit pas beaucoup estimer un Royaume, dont la conservation étoit beaucoup plus onereuse que la possession n'en étoit utile; Que chacun, mais sur-tout un Roi, doit avoir aversion d'épouser une femme d'une vie scandaleuse, & de prendre pour dot un Roïaume dont une partie étoit déja au pouvoir des ennemis, & l'autre ne pouvoit être défenduë, qu'en mettant le Royaume de Chypre en un danger évident; que ç'en étoit encore un fort grand d'abondonner un Roïaume nouveau, comme étoit celui de Chypre, rempli de tant differentes Nations, & de forteresses qui n'étoient que commencées. Ils ajoutoient que ce mariage ne pouvoit être que malheureux, étant fait au milieu des horreurs de la guerre, des alarmes & de la ruine totale de ses Sujets, puisqu'il étoit nécessaire pour défendre la dot de sa femme, d'épuiser d'hommes son Royaume de Chypre, & d'accabler ses peuples par des impôts excessifs.

Cependant ceux qui croyoient ne pouvoir s'élever, ou se faire un nom que

dans la guerre, & qui vouloient se rendre néceſſaires au Prince & à l'Etat, étoient d'un avis oppoſé : ils diſoient que celui qui refuſoit un Roïaume, ne méritoit pas le titre de Roi; qu'il s'agiſſoit de la cauſe commune, & que s'ils étoient obligés comme Chrêtiens à défendre les miſerables déoris qui reſtoient dans la Terre Sainte, il étoit plus juſte de le faire ici, que c'étoit le propre interêt de Sa Majeſté; que ſon âge n'étoit point encore trop avancé, qu'il n'épouſoit point une jeune fille, mais une femme qui avoit eu quatre maris & pluſieurs enfans; qu'on ne devoit point avoir égard à ce qu'on en avoit dit, parce que c'étoit une choſe trop éloignée, & que le mariage du Comte Henri avoit effacé toutes ſes irrégularitez paſſées, ſi toutesfois elles peuvent être qualifiées de la ſorte dans les perſonnes qui naiſſent avec le droit de commander; que les Princes ne ſe gouvernent pas comme des particuliers, ſur-tout lorſqu'il s'agit d'un Roïaume; qu'étant obligés de prendre la fille, on ne pouvoit ſans ſcandale & ſans de mauvais prétextes refuſer la mere; que pour les perils & les guerres, ce n'étoit pas des choſes qui dûſſent arrêter un Roi né les armes à la main, & qui devoit plûtôt ceſſer de

vivre

vivre que de combattre ; que les grandes choses ne s'acquierent point sans peine, & la gloire sans de grands travaux. Si vos sujets (disoient-ils) souffrent par les dépenses & par les suites fâcheuses de la guerre, ils auront aussi l'honneur d'avoir gagné un Royaume, & les avantages qu'apportent les guerres qui se font chez des voisins : & en cas qu'il naissent des enfans, ils ne feront aucun tort à ceux du Roi Amaury, puisqu'ils ont déja un Royaume par le droit de leur naissance. Mais quand tout cela ne seroit de nulle consideration, il s'agit ici de la cause & des interêts de Dieu que le Roi Amaury fait profession de défendre, & dont il a été récompensé par l'acquisition d'un Royaume.

Enfin ce dernier sentiment l'emporta, parce que la haute Cour étant presque toute composé de François, ils étoient ravis de trouver occasion de se signaler dans les combats. Ils étoient tout remplis des flateuses idées de conquêtes & de triomphes, parce que la mort de Saladin avoit fort diminué les forces & la réputation des Sarrazins.

Le Roi Amaury ayant donc assemblé 1205.
son armée avec grande quantité de vivres & de munitions, marcha droit à Ptolemaïde, où après qu'il eût épousé la Reine

Isabelle, il fut couronné Roi de Jerusalem; il y reçut l'hommage des peuples qui ne pouvoient se rassasier de faire des vœux pour la conservation de leur Roi qui devoit les deffendre, ou leur donner la paix. Leurs esperances en effet, ne furent pas trompées; il se donna tout entier à fortifier son Royaume, & à combattre avec une valeur sans exemple les Sarrazins. Il remit en cinq ans beaucoup de pays sous son obéïssance, & jetta l'épouvante dans les courages les plus hardis de ses ennemis. Mais un mal autant subit que dangereux, qui le saisit dans la ville de Caïfas, où il s'étoit mis en quartier d'hyver avec son armée, interrompit le cours rapide de ses victoires. A peine put-il aller jusqu'à Ptolemaïde pour se faire soigner, que l'armée qu'il tenoit par son autorité dans un grand ordre, se débanda & devint presqu'à rien. Cette desertion generale étant venuë à la connoissance du Roi, augmenta son mal, & le réduisit à la derniere extrémité; accablé beaucoup plus par les chagrins & les fatigues du corps, que par le poids des années, n'ayant pas
1206. encore soixante ans. Ce fut un Roi également distingué en tems de paix & en tems de guerre. Il fut d'une humeur si agréable & si familiere, que dans la con-

versation on s'appercevoit rarement qu'il fût Roi. Il regna onze ans ; il y en eut sept pendant lesquelles on le vit toujours l'épée à la main. Il laissa, outre les enfans dont nous avons parlé ci-devant, deux filles de ce dernier mariage, Sibile qui fut mariée à Lyonnet Roi d'Armenie, & Melissene à Boëmond Prince d'Antioche & Comte de Tripoli. Il laissa encore un fils appellé Amerin qui mourut dans l'enfance, & que l'on crut avoir été ensorcelé ou empoisonné, la mort ne manquant jamais de prétexte dans l'opinion des hommes. Peu de tems après mourut encore la Reine Isabelle, qui avoit eû cinq maris, & qui étoit sur le point d'en avoir un sixiéme, tant il est vrai que l'âge n'ôte point aux femmes l'idée qu'elles se font des plaisirs du mariage. Cette Princesse auroit fait l'admiration de son siécle par ses grandes qualités, si son immoderée lubricité ne les eût ternies ou effacées. Le Royaume de Jerusalem échut à Marie sa fille aînée, qu'elle avoit euë de Conrad, & elle porta pour dot ce Royaume à Jean Comte de Brenne, qu'elle choisit pour son époux.

La haute Cour de Chypre ayant fait 1207.
porter le corps du Roi à Nicosie, le fit enterrer avec une grande pompe dans l'Eglise cathedrale Latine de sainte So-

phie ; & parce que Hugues fils aîné d'Amaury, encore mineur, ne pouvoit tenir les rênes du Royaume, on choisit suivant les avis du Conseil, Gautier de Mombeliard, comme son plus proche parent, pour gouverner en sa place. Il prit donc possession de la Regence ; mais il prit aussi beaucoup plus de soin de ses interêts particuliers, que de ceux de l'Etat. Il s'appliquoit uniquement à mettre des impôts sur les sujets, qui devenus riches par le trafic des marchandises, & par le soin qu'ils se donnoient de bien cultiver la campagne, donnoient lieu à Gautier de rassasier son avarice. Le Roi dans son enfance étoit élevé comme un particulier, & sous prétexte de le faire étudier, on le renferma dans un petit château de l'Isle, où il étoit traité peu differemment d'un prisonnier. Aussi-tôt qu'il
1212. eût atteint l'âge de sa majorité, il fit assembler, par les soins d'un Religieux de S. Dominique, la haute Cour, & se fit couronner Roi. Se voyant pressé par les Tuteurs des filles du Comte Henry de Champagne de prendre l'aînée pour femme, afin d'acquitter la promesse qu'en avoit faite son pere Amaury avec tous les Grands du Royaume, il y consentit volontiers ; car Alise (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) passoit pour une des plus sa-

ges & des plus belles princeſſes de ſon tems, qualitez qui ſe trouvent rarement unies dans un même ſujet.

Cependant quelques eſprits turbulens l'exhorterent à ne point conſentir à ce mariage, parce qu'ayant été offenſé par le Comte Henry, il auroit dû s'en venger ſur ſa poſterité, & qu'il auroit pû épouſer une autre femme de plus haut rang : ils diſoient que les peres n'avoient point le droit de diſpoſer de la volonté de leurs enfans ſans leur propre conſentement, ſurtout dans l'affaire du mariage, qui ne peut être bon ſi le libre conſentement des Parties ne s'y rencontre ; que le Roi Amaury avoit promis ce qu'il n'étoit pas obligé de tenir, y ayant été forcé pour le bien de ſes affaires ; mais on ſçait aſſez que les Princes pour parvenir à leurs fins, promettent ſouvent ce qui n'eſt pas en leur pouvoir ; que le Roi Hugues ne devoit ſuivre que ce qui étoit de plus convenable à la grandeur de ſa couronne, puiſque le manquement de parole, ſi ordinaire parmi les Princes, n'eſt plus regardé comme un vice ; que lorſque le Roi Amaury engagea ſa parole, il craignoit les forces du Comte Henry, qui étoient d'autant plus formidables, qu'elles étoient appuyées de celles de France

& d'Angleterre; qu'il étoit nouveau Roi parmi des peuples peu intentionnez, & qui étoient encore peu accoutumez à l'obéïssance; que dans le temps present toutes ces raisons n'avoient plus de lieu.

Tout cela ne put persuader le Roi Hugues, quoiqu'il y connût son avantage: peut-être aussi que c'étoit, parce qu'aïant été élevé par ce Pere Jacobin, qui étoit d'une probité achevée, il ne pouvoit rien faire qui blessât tant soit peu sa conscience: mais on peut dire que toutes ces raisons cedoient à la beauté d'Alyse, qui faisoit grand bruit dans le monde, & qu'il avoit admirée dans son portrait. Ayant donc fait venir Alise en Chypre, il l'épousa avec les applaudissemens des peuples, qui déja accoutumés à la sujettion, aimoient leurs Princes, & faisoient des vœux pour les nouveaux Epoux & pour leur posterité.

1213. Le Roi Hugues trouva son épargne non-seulement épuisée, mais encore chargée de grosses dettes, sans qu'on sçût quel avoit été l'emploi qu'on pouvoit avoir fait des revenus de tant d'années de paix, la mere des trésors. Il avoit été élevé dans une affreuse necessité de toutes choses. C'est ce dont il se plaignit publiquement à la haute Cour. Ceux qui haïssoient Gautier de Montbeliard, pri-

rent de-là occasion de parler hautement de ses excès, & de ses extorsions : car pour amasser de l'argent, il avoit vendu la justice, & avoit osé porter ses mains avides jusqu'aux choses sacrées. C'est pourquoi le Roi, pour se faire droit, & pour satisfaire aussi sa propre passion, le fit appeller en Justice, & lui demanda compte des revenus de son Royaume, & des sommes d'argent que son pere lui avoit laissées. Cependant il se trouva des gens qui ayant de l'obligation à Gautier, ou poussés par le zele de pacifier l'esprit du Roi, lui conseillerent de ne pas passer plus avant. Ils disoient que Gautier étant son beaufrere, quoiqu'il eût emploïé quelques sommes mal à propos, & pour son propre usage, il étoit de la prudence de le dissimuler & feindre de ne s'en pas appercevoir ; que les matieres de comptes entre parens étoient toujours odieuses, d'autant plus que quand même Gautier seroit convaincu de malversation, on ne pouvoit ni l'en châtier ni l'obliger à restitution ; que cela étoit contre les regles dans la personne d'un beau-frere, qui avoit eu tant d'autorité & de crédit pendant les longues années qu'il avoit gouverné ; qu'il étoit enfin plus avantageux de couvrir par le silence des choses où il n'y avoit aucun remede à esperer. Gau-

tiet cité de comparoître, & sçachant les fautes qui lui étoient imputées, voulut un Consulteur au lieu d'Avocat, suivant la Coutume de ce tems-là, & il deman da un terme de huit jours pour presenter ses comptes & produire ses deffenses. Touché néanmoins par les remords de sa conscience, qui met pour l'ordinaire des aîles aux pieds, & épouvanté par le crédit de ses ennemis aussi formidables par leur nombre que par leur qualité, il s'enfuit secretement la même nuit avec sa femme, emportant avec lui tout ce qu'il avoit de plus précieux & de moins embarrassant. Il se refugia à Gastrie qui étoit un Château des Templiers; & ensuite le Prince de Tripoli lui ayant envoyé une Galere, il se retira à Ptolemaïde. On disoit que pendant les six années qu'il gouverna le Royaume, il avoit amassé plus de deux cens mille ducats, quoiqu'il soit ordinaire de faire les choses beaucoup plus grandes qu'elles ne sont, surtout lorsqu'il s'agit de l'administration des biens de pupiles.

1217. Le Roi Hugues ayant pourvû en quatre ans de tems à plusieurs desordres du Royaume s'appliquoit fortement à regler le Clergé, lorsqu'il fut invité par Jean Roi de Jerusalem son beau-frere, qui lui envoya un Ambassadeur extraordi-

naire, de se joindre à la Croisade publiée contre les Sarrazins, avec André Roi de Hongrie, les Venitiens, les Genois, les Ducs d'Autriche & de Baviere, & plusieurs autres Princes & Seigneurs de la Chrétienté.

Le Roi Hugues fort zelé pour sa Religion, & desirant avec ardeur de faire parade de ses propres forces, laissa à la Reine Alise le gouvernement de Chypre, & alla à Ptolemaïde au secours des Chrétiens, conduisant avec une bonne armée la plus grande partie des Seigneurs de son Royaume, & entr'autres Gautier Seigneur de Cesarée & Connêtable de Chypre, Jean Hibellin Seigneur de Baruth & Philippe son frere, Gautier de Bessan & Eustorge Archevêque de Nicosie. Avec ces secours considerables du Roi Hugues, les Chrétiens allerent mettre le siége devant Damiette ville d'Egypte sur la Mediterranée, que quelques-uns ont crû être l'ancienne Pelouze, patrie de Ptolomée. Ils s'emparerent aisément des Fauxbourgs qui n'étoient pas encore en état de défense; peut-être aussi que les ennemis ne s'en soucioient pas beaucoup, ayant transporté dans la ville tout ce qui pouvoit faire la proie du Vainqueur. Les Chrétiens ayant connu dans la suite qu'il n'étoit pas aisé de la prendre

de vive force, & que la valeur des assiegés rendoit la victoire douteuse & meurtriere, ils changerent le siége en blocus, dans l'esperance que la faim pourroit domter ceux qui sçavoient si parfaitement se servir de leur épée. Ce dessein eût réussi, si les eaux du Nil enflées par des vents imprévûs n'eussent réduit le camp à une extrême necessité de toutes choses. Les Chrétiens battus en même tems par les eaux, par la faim, & par l'armée du Soudan qui étoit venuë pour secourir la place, il sembla qu'ils étoient plutôt assiegez qu'assigeans; mais persuadez ensuite par le Roi Hugues, ils allerent à la rencontre du Soudan pour lui livrer bataille; un mal extrême demandant un remede violent. Le Soudan dont l'armée étoit levée à la hâte & sans experience, ne voulut pas exposer son Royaume à un peril évident par la perte d'une bataille, qui lui paroissoit peu douteuse dans la consternation generale où il voyoit ses plus braves troupes, par les prosperités continuelles des Chrétiens. Ainsi ce n'étoit plus tenter fortune, mais c'étoit en avancer les disgraces.

A peine eût-il appris la résolution de l'ennemi, qu'il se retira en lieu de sureté, mais si en désordre, & si effrayé, qu'il

sembla que ce fût plutôt une fuite qu'une simple retraite. Il abandonna tout son bagage au pouvoir des Chrétiens ; & si ceux-ci se fussent servis en maîtres habiles de l'occasion que la Providence leur presentoit, ils auroient delivré d'un seul coup tout le païs de la sujettion des Sarrazins. Cordirio fils du Soudan ayant appris la fuite de son pere, & desesperant de pouvoir défendre Jerusalem, la ruina entierement, ayant seulement épargné les restes du Temple de Salomon rebâti par Herode, & le sepulchre de Jesus-Christ, soit que ce fût par une permission divine, ou gagné par une grosse somme d'argent qui lui fut donnée par les Chrétiens d'Asie & par les autres Orientaux qui se trouverent dans cette Ville. Les Princes confederés s'étant apperçûs de la fuite du Soudan, & ayant trouvé dans le bagage de son armée dequoi vivre plusieurs jours retournerent assieger Damiette, la prirent bientôt sur des gens qui n'esperoient plus d'être secourus, & que la faim commençoit d'affoiblir.

Pendant qu'on battoit Damiette, la Reine Alise ornée de toutes les grandes qualitez qui peuvent caracteriser un génie superieur à son sexe, remedioit à tous les desordres qui arrivoient dans son

Royaume de Chypre ; un des plus considerables étoit que les Evêques Grecs dominoient sur les Latins, la diversité de religion produisant la diversité d'opinions, & mille autres fâcheux inconveniens. La Reine écrivit sur cela à Innocent III. qui étoit au Concile de Latran, & le pria de transferer l'Archevêché de Famagouste à Nicosie, qui étoit la résidence des Rois, & de le donner aux Latins, diminuant le nombre des Evêques qui ne servoient qu'à appauvrir le Royaume, & qui ne faisoient que de contester entre eux leur jurisdiction : c'est pourquoi elle n'en demandoit que quatre, au lieu de quatorze qu'il y avoit auparavant. Le Pape accorda sans difficulté à la Reine ce ce qu'elle lui demanda, l'Archevêché à Nicosie & l'établissement des quatre Evêques, tant Grecs que Latins, dans les villes de Famagouste, de Cerines, de Papho & de Limisso. Il accorda des terres & des decimes aux Latins, & laissa aux Grecs la faculté de prendre certain droit sur leurs Prêtres & leurs Diacres, suivant la coutume de leur nation observée par-tout ailleurs ; & d'autant que ces Evêques Grecs qui se voyoient dépouillés de leurs revenus & de leur autorité, jettoient des semences dangereuses de revolte dans l'esprit des peuples, la

Reine ordonna que tous les Evêques Grecs encore vivans, outre le nombre des quatre, jouïroient comme auparavant de leurs droits & de leurs revenus, le reglement du Pape ne devant avoir lieu qu'après leur mort : ce qui appaisa un peu les mécontens, y ayant peu de personnes qui veuillent s'interesser en faveur de ceux qui leur doivent succeder.

Cependant le Roi Hugues, les autres 1219.
Rois & Princes Chrétiens continuoient la guerre contre le Soudan. Après la prise de Damiete, ils assiegeoient le Caire, ville capitale de l'Egypte située au-dela du Nil du côté du Couchant, & ils étoient comme assurés de la prendre, lorsque ne se doutant pas du débordement du Nil, qui a accoutumé d'arriver tous les mois d'Aoust & de couvrir tout le pays, ils se virent en un moment assiegés par les eaux, sans autre esperance que de combattre en desesperés contre le Soudan, qui n'auroit pas voulu que la victoire lui eût coûté un seul soldat.

Ainsi les Chrétiens furent obligés de traiter & de conclure une paix d'autant plus fâcheuse & amere pour eux, qu'ils la recevoient d'un vainqueur qu'ils devoient vaincre. Ils rendirent Diamette qu'ils avoient tenuë un an & quelques mois, perdant ainsi par leur ignorance

ce qu'il avoient acquis avec le ſang & la vie de tant de genereux guerriers. Le Roi & les Princes s'en étant allé à Tripoli, ils congedierent toutes les troupes, & chacun ſe retira dans ſes Etats, excepté le Roi Hugues, qui s'arrêta avec ſon beaufrere, pour marier Meliſſene ſa ſœur avec Boëmond Prince de Borgone & d'Antioche. C'eſt pourquoi l'ayant fait venir avec la Reine ſa femme à Tripoli, l'on fit à l'occaſion de ces nôces de grandes & magnifiques fêtes : mais comme la douleur prend ſouvent la place des plus grandes felicitez, le Roi Hugues tomba dans une dangereuſe maladie qui le conduiſit au tombeau en peu de jours, après avoir regné treize ans & en avoir vêcu trente. Les ſujets pleurerent amerement la mort d'un ſi grand Roi. Ils en avoient admiré la valeur en plus d'une occaſion, & ils perdoient l'eſperance de voir le Royaume au point où il s'étoit venté de l'élever, l'ayant, diſoit-il, trouvé de brique & voulant le laiſſer de marbre. Il étoit d'une prudence conſommée, & n'avoit point eu ſon égal dans les pénibles exercices de la guerre. Emporté par le beau feu de ſa jeuneſſe, il ne prenoit aucun ſoin de ſe conſerver dans les batailles, où il étoit ſoldat & Roi ſelon l'occaſion. Il fut enterré à Tripoli ; mais

ensuite la Reine le fit porter avec grande pompe en Chypre, où il eut son tombeau dans l'Eglise de saint Jean de l'Hôpital. Il laissa un fils âgé de neuf mois, & deux filles ; c'est pourquoi la Reine, du consentement de la haute Cour, admit au gouvernement deux de ses oncles, Jean & Philippe Hibellin, qui étoient en grande réputation dans le Royaume. Ils envoyerent à la sollicitation du Roi de Jerusalem, une armée en Egypte au secours des Chrétiens, sous le commandement de Gautier de Cesarée, Connêtable de Chypre. Ils firent choix de ce grand homme, non pas tant à cause de sa valeur & de son experience dans les guerres passées, que pour éloigner du Royaume un Sujet également aimé & estimé, qui pouvoit au mépris de leur autorité causer quelque nouveauté dans l'Etat.

Les Chrétiens avec ce secours & ce- 1222.
lui de plusieurs autres Princes, reprirent Damiette ; mais peu après voyant qu'ils étoient trop foibles pour la pouvoir garder, elle fut renduë au Soudan par le Roi de Jerusalem, sous certaines conditions. Il crut qu'une paix honorable valoit mieux qu'une perte inévitable, les secours des Chrétiens étant trop éloignés, & lui à portée de l'ennemi & for-

cé de souffrir toutes les miseres de la guerre. Ayant ensuite fait la paix, & d'ailleurs très-affligé de la perte subite qu'il venoit de faire de son épouse, il alla à Rome sous le Pontificat d'Honorius : là il maria sa fille Yole, ou Ysabelle à Frederic II. Empereur, auquel il donna en dot le Royaume de Jerusalem, qui devoit revenir par voye directe à cette Princesse. Il se retira ensuite en France pour y jouir des délices d'une vie particuliere.

Il fit ce mariage en vûë des secours que les Chrétiens de la Syrie pouvoient esperer d'un grand Prince, capable de réprimer l'orgueil des Sarrazins par la seule réputation de son nom ; ou si l'on veut, ce furent les Princes Italiens & le Pape surtout qui le lui persuaderent, dans la pensée que l'Empereur portant la guerre en Syrie pour y défendre la dot de sa femme, ils seroient pendant ce tems-là à couvert de son insolence & de sa tyrannie.

Ce mariage ayant été rendu public, la solemnité s'en fit à Tyr au nom de l'Empereur par l'Evêque de Patta, & Ysabelle y reçût la couronne des mains de Simeon Archevêque de la ville. Voulant ensuite se rendre auprès de l'Empereur, elle passa par Chypre, où la Rei-

ne Alise qui étoit sa tante la reçût avec tous les honneurs & toute la grandeur qu'on peut imaginer , quoique ce ne fût pas sans quelque jalousie de voir sa niece Imperatrice. L'élevation d'Isabelle fut de peu de durée ; car peu de tems après qu'elle fut arrivée en Italie, elle mourut en couche, après avoir mis au monde un fils appellé Conrad : pendant son enfance le gouvernement du Royaume de Jerusalem échût à la Reine Alise, comme heritiere direċte & qui le requeroit. Elle envoya donc Jean son oncle à Ptolemaïde en qualité de Gouverneur, donna le gouvernement du Royaume de Chypre à Philippe son frere, se reservant cependant tout droit dans les affaires d'Etat, & un pouvoir absolu de disposer comme bon lui sembloit de tous les revenus du Royaume. Elle étoit à la verité maîtresse absoluë du gouvernement des deux Royaumes ; mais elle consideroit aussi en Reine sage & prudente, que le commandement dans les mains d'une femme est toujours odieux ; que les revoltes arrivent ordinairement sous les regnes des Princesses, parce que les Sujets croient qu'il y a de la bassesse d'obéïr à ce foible sexe, quoiqu'il ait très-souvent surpassé les hommes en prudence, en justice & en bonté. Elle voulut

donc mettre toute l'autorité entre les mains de ses oncles, recommandables par leur valeur & par leur fidelité; ils pouvoient par le moyen de leurs forces & de leur crédit maintenir le Royaume dans le repos & dans la félicité. Ainsi la Reine joüissant de tout, ne cedoit à ses oncles que le travail & la peine, & l'on pouvoit dire qu'elle les accabloit plus qu'elle ne les élevoit. Le Roi Henri avoit près de sept ans lorsque du consentement de sa mere & de la haute Cour, il fut couronné Roi de Chypre par les mains d'Eustorge Archevêque de Nicosie, sans que cette ceremonie apportât aucun changement pour le gouvernement du Royaume.

L'Empereur Frederic ayant été informé que les deux Royaumes de Jerusalem & de Chypre étoient gouvernés par l'autorité de la Reine & de ses oncles, en fut d'autant plus irrité qu'il étoit poussé par les ennemis des Hybelins, qui ne pouvoient plus supporter l'élevation de cette Maison. Il écrivit à la Reine que le gouvernement des deux Royaumes lui appartenoit comme Souverain Seigneur; il alleguoit la coutume d'Allemagne qui donne toujours le commandement à l'Empereur jusqu'à ce que l'heritier pupille soit parvenu à l'âge de

quinze ans. Il mêla dans ces lettres la douceur avec les menaces, appellant toujours la Reine sa tante. La Reine répondit en termes de soumission, que le gouvernement du Royaume de Jerusalem lui seroit cedé, puisqu'il le demandoit & que les loix municipales du Royaume le vouloient ainsi ; mais qu'à l'égard de celui de Chypre, il ne pouvoit raisonnablement le prétendre, la mere étant la veritable & legitime tutrice de son fils & de son Royaume ; & pour mieux persuader l'Empereur, elle lui envoya un Gentilhomme instruit de ses raisons, afin de lui faire prendre d'autres sentimens, rien ne devant être épargné pour appaiser la colere des plus puissans que soi. Il sembla que l'Empereur étoit demeuré content. Il envoya d'abord le Comte Thomas ..... à Ptolemaïde, sous le titre de Baïle de Jerusalem : le gouvernement lui fut remis par le Seigneur de Baruth, au nom de la Reine & de son fils, & les peuples lui prêterent serment de fidelité, d'autant plus volontiers, qu'ils sont ordinairement ravis de changer de maître, dans la pensée que leur condition devient meilleure sous un plus grand maître, comme si la sujettion n'étoit pas toujours la même. Le Seigneur de Ba-

ruth étant retourné en Chypre, voulut faire voir qu'il ne regrettoit nullement l'autorité qu'il avoit perduë, & il couvrit, ſuivant la coutume des Grands, une veritable douleur par une joie ſimulée: c'eſt pourquoi il fit une fête des plus ſuperbes, où il fit Chevaliers ſes deux fils, Baliano l'aîné, qui fut enſuite Seigneur de Baruth, & Baudoüin qui fut Sénéchal de Chypre. Cette fête fut memorable par la qualité de ceux qui y furent invités, par des joutes, par diverſes repreſentations de Theatre & par une infinité d'autres jeux.

Pendant que quelques Cavaliers paſſoient le tems au jeu de la choüette, un Cavalier Toſcan, couſin du Seigneur Philippe Hibelin, toucha avec la main ſuivant la coutume du jeu, le Sieur Camerin Barlas; c'étoit un Gentilhomme qui n'étoit pas pourtant de la premiere Nobleſſe, néanmoins craint & eſtimé par ſes grands biens & par l'amitié qu'il entretenoit avec les plus puiſſans du Royaume: il jouiſſoit encore de la faveur de la Reine & il étoit ſuivi par tout ce qu'il y avoit de jeunes gens tant bons que mauvais, ceux ci l'aimant à cauſe de ſes débauches, les autres le conſiderant pour d'autres raiſons. Camerin ayant pris pour injure ce que le Ca-

valier Toſcan diſoit n'avoit fait que ſuivant les regles du jeu, s'emporta en paroles piquantes, & le Cavalier lui répondit hardiment & en homme de cœur, ſe confiant à ce qu'il devoit ſe promettre de l'aſſiſtance de ſon couſin. Camerin ne dit rien davantage pour ne point riſquer ſa vie par une violence précipitée ; mais il quitta la fête, & le lendemain accompagné de quatre Gentilshommes de ſes amis, qui étoient Amaury de Beſſan, Gavan de Roſſi, Guillaume River. & Hugues Giblet, il attaqua le Cavalier Toſcan, qui n'avoit aucunes armes & qui étoit ſeul, ſans faire reflexion à ce qui lui étoit arrivé : il fut bleſſé dangereuſement, mais il n'en mourut point ; il demeura ſeulement eſtropié, quoique les Medecins cruſſent pendant long-tems qu'il n'en pouvoit échapper. Le Gouverneur Philippe d'Hibelin en fut fort irrité, tant parce qu'il aimoit la juſtice & ne pouvoit ſouffrir les aſſaſſinats, que parce qu'il s'agiſſoit d'un proche parent, dont les amis demandoient avec grande inſtance que les coupables fuſſent punis : Eux au contraire ſe juſtifioient, en diſant qu'ils y avoient été forcés par les injures qui leur avoient été faites par le Cavalier Toſcan, & ils n'omettoient rien pour retarder le ju-

gement ; sçachant bien que les longueurs ne gâtent point les affaires criminelles. Ils se retirerent pourtant à Tripoli pour ne point irriter la severité des Juges par leur présence ; ils furent ensuite présentés en jugement par le Seigneur de Baruth, lequel fit tant par ses prieres qu'il obtint de son frere une entiere absolution. Le Cavalier Toscan résolu à ne point recevoir d'accommodement, & n'ayant pas assés de forces pour se venger ouvertement, se retira volontairement de la Cour, & l'on blâma le Gouverneur d'avoir plus pensé à satisfaire son frere, qu'à ce qu'il devoit à la justice & à son propre sang.

Peu de tems après la Reine fut fort irritée contre le Seigneur de Baruth, à cause de la licence que s'étoient donnée quelques soldats ; & comme l'inimitié entre parens est extrême, elle chercha avec soin les occasions de lui nuire. Elle accorda les décimes de tous les revenus du Royaume au Clergé Latin, soit que ce fût par un motif de sa dévotion particuliere, ou à l'instance de son Confesseur, Moine de saint Dominique, qui alloit en habit de simple Prêtre, à cause d'un Benefice qu'il avoit obtenu dans la Cathedrale de Nicosie. Le Seigneur de Baruth qui avoit payé une certaine somme

aux Grecs pour s'exempter de ces décimes, ne put souffrir cette nouvelle exaction, & il eut recours à la Reine pour qu'elle revoquât cet ordre : mais n'ayant pas été écouté, il s'en plaignit hautement au Conseil ; il disoit qu'on ne devoit pas contenter l'avidité du Clergé Latin par les dépoüilles des Prêtres Grecs ; que les Prêtres Latins étoient devenus par leur avarice odieux aux peuples, séditieux avec les Grands, & préjudiciables aux consciences, puisqu'ils vendoient à prix d'argent le Sacrifice même de Jesus-Christ ; que tous ces biens n'étoient qu'une distraction diabolique, qui leur ôtoit l'esprit de la dévotion : il ajoutoit le mécontentement des Sujets, qui étant pour la plus grande partie Grecs, ne consentiroient qu'avec peine que l'on donnât leur substance à des Prêtres de contraire Religion ; que les Prêtres Latins ne s'enrichissoient que trop, car outre que leurs Eglises joüissoient de fonds considerables, ils amassoient sans cesse de l'argent par l'honoraire des Messes, des Prédications, des Confessions & de la sepulture des morts. Toutes ces mauvaises raisons ne purent tirer aucun résultat du Conseil, qui ne vouloit pas déplaire à la Reine : c'est pourquoi le Seigneur de Baruth tout-à-fait irrité, se lia

avec plusieurs Grands, s'opposa au Clergé, refusa hautement d'obéïr à l'Edit de la Reine, exhorta & encouragea les Grecs à faire de même. La Reine ayant fait venir son oncle, lui dit un peu émûë, qu'étant Reine elle vouloit qu'on lui obéït : le Seigneur de Baruth lui répondit, que, celui qui vouloit être obéï ne devoit commander que des choses justes, & que toutes les fois qu'elle ne se laisseroit pas gouverner par la raison, il ne la reconnoîtroit ni comme niece ni comme Reine : ce discours la mit tout en colere, & s'imaginant qu'elle pouvoit être trahie, elle quitta le Royaume & s'en alla à Tripoli, où elle se maria à Boëmond Prince d'Antioche & Comte de Tripoli. Ce mariage déplût à tout le monde, parce que ce Prince avoit tous les vices qui ont accoutumé de rendre les hommes odieux. C'est pourquoi Philippe d'Hibelin quitta le gouvernement du Royaume, peut-être parce que craignant qu'on ne le lui ôtât, il voulut faire voir qu'il méprisoit ce qu'il ne pouvoit garder ; ou bien parce qu'il estimoit une chose indigne de lui de rendre compte au Prince Boëmond, homme de mauvaise foi & haï même de ceux ausquels il avoit fait du bien. La Reine voyant que son oncle avoit abandonné

la

la Regence du Royaume par le dépit qu'il avoit eu de son mariage, crut qu'elle l'irriteroit cruellement si elle lui faisoit succeder Camerin Barlas. Celui-ci en ayant reçû la commission, soit par un sentiment d'orgueil, ou par ignorance, entreprit de commander sans en dire mot à personne & sans en demander l'approbation au Conseil : c'est pourquoi toute la Noblesse de Chypre en étant indignée, & surtout Philippe d'Hibelin, lequel quoiqu'il eût abandonné la Regence, ne vouloit pourtant pas qu'aucun autre l'acceptât, afin de necessiter la Reine à revenir à lui, il convoqua la haute Cour, où il fut résolu de ne point obéïr à Camerin, & ils donnerent de nouveau l'administration du Royaume à Hibelin. Ils parlerent ensuite de l'ambition & de la temerité de Camerin, qui ne meritant point l'honneur qu'on lui avoit fait, ni par sa naissance, par son esprit, ni par sa valeur, l'avoit néanmoins accepté fort insolemment & au mépris de toute la Noblesse du Royaume. Il y eut plusieurs personnes qui le blâmerent publiquement sur ses mauvaises qualitez, & entr'autres Anzian de Briès, homme de grande naissance & d'une haute reputation, qui avec les titres odieux de méchant homme, & de traître,

lui offrit de le lui prouver de la maniere qu'il lui plairoit, même l'épée à la main. Camerin instruit de ce qu'avoit resolu la haute Cour, & de la mauvaise intention de Briès, se retira à Tripoli au service de la Reine, sous le prétexte d'attendre l'Empereur Frederic II. qui venoit à la conquête de la Terre-Sainte, & qu'on esperoit devoir bien-tôt arriver. Les amis de Camerin souffrirent amerement son départ ; c'est pourquoi Gavan de Rossi, un des plus grands Seigneurs du Royaume, blessa cruellement pendant la nuit Guillaume de la Tour Cavalier de Chypre, pour avoir dit imprudemment, ou par zele, que le Royaume joüiroit de toute sa felicité pendant que Camerin en seroit éloigné. Guillaume guéri de ses blessures, se plaignit à la Cour de Gavan, l'appellant traître & offrant de le lui prouver. Gavan accepta le combat, & ils se donnerent des gages suivant la coutume du tems ; mais s'étant transportés sur le champ de bataille, ils y firent la paix par l'entremise de plusieurs personnes, & la confirmerent par le moyen d'un mariage. Après cela Rossi s'avisa de se vouloir vanger, indigné de ce qu'il avoit été appellé au combat par un inferieur ; c'est pourquoi se croyant maltraité par la protection que

les Hibelins donnoient au Seigneur de la Tour, il partit & alla trouver l'Empereur, auquel il repreſenta tous les griefs qu'il avoit contre la Maiſon des Hibelins: il dit entr'autres choſes, qu'il la connoiſſoit ennemie de l'Empire, & qu'elle perſecutoit cruellement tous les ſerviteurs de ſa Majeſté. Tout cela plût infiniment à l'Empereur, qui étoit prêt de partir pour la Syrie, ſuivant le vœu qu'il avoit fait, & ſollicité par le Pape Honorius, qui vouloit que l'Empereur fit le voyage ſous peine d'excommunication. Il envoya donc une grande partie de ſes vaiſſeaux à Ptolemaïde avec le même Gavan, qu'il aſſura être dans peu en Chypre. Toutes ces choſes publiées, firent que Camerin Barlas ſe rendit à Nicoſie & porta ſes plaintes à la haute Cour contre Antian de Briès, ce qu'il avoit dit de lui, dont il prétendoit avoir été offenſé; il prit terme de quarante jours pour vuider la querelle, dans lequel tems il eſperoit que l'Empereur ſeroit arrivé, ſans lequel il croyoit mal réuſſir à cauſe de la deſunion qui étoit entre lui & la Maiſon des Hibelins; mais les quarante jours étant paſſez ſans que l'Empereur fût arrivé, Camerin ſe vit forcé de ſe trouver ſur le champ de bataille pour ac-

complir ſa parole, Antian n'ayant voulu entendre à aucun accommodement, quoiqu'avantageux ; il étoit jeune & ſans experience, ce qui faiſoit douter du ſuccès, d'autant plus que Camerin étoit un grand maître en fait d'armes & étoit toujours reſté victorieux dans tous les duels où il s'étoit rencontré : c'eſt pourquoi le Seigneur de Baruth couſin germain de ſon pere, lui donna pluſieurs avis, entr'autres que ſe ſentant ou bleſſé ou en état de ne pouvoir plus reſiſter, il mît la main droite ſur ſon caſque, & que ſon adverſaire s'en appercevant, il romproit le combat ſans que cela lui fît aucun deshonneur. Etant donc entrez dans le lieu du combat, après qu'ils ſe furent portez quelques coups, Camerin tomba de ſon cheval ſans pouvoir ſe remettre, il ſe retira le dos tourné vers ſon ennemi, & il ſe fit un bouclier de ſon cheval, inſtruit à défendre ſon maître à coups de pied & à coups de dent, beaucoup mieux qu'il ne faiſoit lui-même avec ſes armes. Antian eſperoit d'être vainqueur, mais voulant accommoder ſa viſiere, & mettant la main ſur ſon caſque, ſans ſe ſouvenir de l'avis qu'on lui avoit donné, il fit croire au Seigneur de Baruth qu'il étoit las ou bleſſé. Auſſi-tôt on entra dans le lieu du combat où ils furent ſe-

parez malgré eux, quoique Camerin n'y fit pas grande résistance, s'étant fort bien apperçu, que si le combat eût duré davantage, il ne pouvoit manquer d'y perdre sa vie, bien loin de demeurer victorieux. Cet accident l'irrita encore davantage contre le Seigneur de Baruth, les hommes méchans étant peu touchez des biensfaits ; il se joignit à Gavano pour écrire à l'Empereur toutes les calomnies que leur mauvais cœur leur fit inventer.

Cependant le Gouverneur Philippe Hibelin mourut, regretté des peuples qui avoient joüi de tout le bonheur possible pendant qu'il avoit gouverné ; ceux même qu'il avoit châtiez severement pleurerent sa mort, tant on aime la vertu en quelque endroit qu'elle se trouve. La Reine Alise voyant que par la mort de son oncle il étoit necessaire qu'elle allât en Chypre, voulut se mettre en chemin ; mais craignant les embûches de son mari, homme perfide & avide de la royauté, elle crut que c'étoit agir prudemment de se délivrer d'un engagement qu'elle n'avoit contracté que pour opposer un puissant ennemi à la violence des Hibelins. Elle fit donc appeller le Prince devant le Patriarche de Jerusalem, pour la dissolution de son

mariage, étant parens au degré défendu, & mariez sans la permission de l'Eglise. Cette séparation faite en consequence, au grand regret du Prince qui avoit sur ce mariage fondé de grandes esperances, la Reine s'en retourna à Nicosie un peu avant que l'Empereur Frederic arriva au port de Limisso.

1228. L'Empereur arriva avec soixante bâtimens, tant galeres qu'autres barques, remplies d'un grand nombre de troupes; car tout avoit couru s'embarquer, même sans solde, dans la pensée qu'ils alloient à des conquêtes assurées, & animez par le motif puissant de la Religion. Barlas, Rossi & autres mécontens conjurez contre les Hibelins, allerent audevant de l'Empereur jusqu'en Romanie; ils lui dirent tout le mal qu'ils purent du Seigneur de Baruth, & lui persuaderent de s'emparer du Royaume de Chypre; d'où il pourroit tirer, outre de grands revenus, mille chevaux bien armez toutes les fois qu'il le desireroit. L'Empereur, suivant la coutume des Grands, qui ne veulent pas qu'on sçache leurs pensées, se tint toujours sur le general des affaires, ne laissant pas toutefois de leur marquer beaucoup de bonne volonté pour tout ce qu'ils souhaitoient. Il débarqua à Limisso, d'où il

envoya toute ſa cavalerie à Ptolemaïde, afin qu'ayant le tems de ſe rétablir après les incommoditez d'une longue navigation, elle fût plus en état de bien faire : enſuite il envoya un Gentilhomme au Seigneur de Baruth avec une lettre de ce ſtyle.

Monſieur & très-honoré oncle, la préſente eſt pour vous donner avis de notre arrivée ici à Limiſſo, en chemin d'aller en Syrie pour le ſecours des Chrétiens. Avant de partir d'ici nous ſouhaiterions vous voir avec vos enfans, & même le Roi, tous mes chers couſins, pour les embraſſer & les connoître de près. Je ſerai encore fort aiſe de conferer avec vous touchant les ſecours que je prétens donner à la Chrétienté, pour être aidé de votre conſeil, comme de perſonne ſincere, experimentée, & qui nous eſt ſi proche : je vous attens inceſſamment, parce que la neceſſité de mes affaires ne peut ſouffrir aucun retardement. Votre très-affectionné neveu, FREDERIC Empereur.

Le Seigneur de Baruth ayant appris la volonté de l'Empereur, fit aſſembler la Nobleſſe, à laquelle il fit part de cette lettre, & demanda leur avis non-ſeulement pour leur faire voir par la confiance & l'eſtime qu'il avoit pour eux qu'il en vouloit dépendre, mais

encore pour découvrir par ce qu'ils diroient quelle étoit leur inclination. Cependant tous l'exhorterent à ne se point mettre au hazard sur la foi d'un homme connu jusqu'alors pour infidelle à Dieu même, puisqu'il n'avoit pas encore satisfait au vœu qu'il avoit fait depuis longtems de porter personnellement ses secours dans la Terre-Sainte : qu'on ne sçavoit que trop qu'il aimoit fort à usurper les Etats d'autrui, dont on pouvoit citer plusieurs exemples; que Camerin & Gavano ennemis du Seigneur de Baruth, étoient tous propres à machiner des stratagêmes pour la ruine de sa Maison & du Royaume de Chypre; que les Grands se servent de toutes sortes de prétextes lorsqu'il s'agit d'usurper un Royaume; qu'il pouvoit s'excuser sur quelque empêchement plausible, & cependant lui envoyer toutes sortes de rafraîchissemens, lui offrir de la cavalerie, des vivres, des munitions de guerre & tout autre chose qui pouvoit être necessaire à sa Majesté ou à ses gens. Tous ces avis, quoique sinceres, ne purent persuader le Seigneur de Baruth, qui protestoit qu'il aimoit mieux risquer sa vie, & celle de ses enfans, que de donner prétexte à l'Empereur de retarder ses secours; qu'il ne vouloit pas en faisant

voir ſon peu de confiance, lui donner occaſion de tourner à la ruine de Chypre les armées deſtinées à celle des Sarrazins. Qu'il ſçavoit l'averſion que l'Empereur avoit pour ſa perſonne, mais qu'il ne vouloit pas que l'on dît dans le monde qu'il étoit cauſe de ſon retardement & de ſon chagrin. Le Seigneur de Baruth alla donc trouver l'Empereur avec le Roi & ſes enfans, accompagné de la premiere Nobleſſe de Chypre. L'Empereur diſſimulant adroitement ce qu'il avoit envie de faire, les reçut avec toute l'eſtime & l'affection poſſible. Après beaucoup de paroles obligeantes, il leur dit de quitter les habits de deuil qu'ils portoient pour Philippe Hibelin, & qu'il étoit raiſonnable que la joie qu'ils devoient avoir de l'arrrivée de leur ami & parent, effaçât leur triſteſſe quelque grande qu'elle pût être. Il les quitta & leur fit de très-riches préſens, les invitant à dîner pour le jour ſuivant. Ce procedé artificieux trompa bien des gens, mais non pas Camerin, Gavano & les autres conjurez qui ſçavoient l'intention de l'Empereur. A l'heure du dîner, le Seigneur de Baruth & les autres Seigneurs Cypriots ſe trouverent pour ſervir l'Empereur, qui étant au haut de la table, fit aſſeoir le Seigneur de Baruth

à sa droite, & fit mettre à sa gauche le Seigneur de Cesarée Connêtable de Chypre; il fit asseoir à l'autre bout de la table le petit Roi Henry, le Marquis de Montferrat à sa droite & un Prince Allemand à sa gauche : il voulut que les Seigneurs Cypriots fussent tous assis d'un côté à une table separée, pour les mieux voir & connoître; mais il y en eut de mécontens, qui se croyoient dignes de la table de l'Empereur. Après le dîner, tous les Generaux de l'Empereur vinrent dans la salle, après s'être assurez des portes & avoir rempli le Palais de soldats. Alors l'Empereur s'étant tourné du côté du Seigneur de Baruth, lui dit à haute voix pour être entendu de chacun : Seigneur Jean, je souhaite de vous deux choses; si vous me les accordez sans resistance, outre le bien que vous en devez attendre, vous agirez prudemment. Le Seigneur de Baruth ne lui en laissa pas dire davantage, & l'interrompant, il lui dit : Votre Majesté n'a qu'à commander, elle trouvera en moi une promte obéissance sur tout ce que peut & doit faire un homme qui a l'honneur d'être parent de votre Majesté. Alors l'Empereur repliqua. Premierement, je veux que vous me remettiez Baruth forteresse située dans le Royaume de mon fils,

& dont la ſouveraineté m'appartient juſqu'à ce qu'il ſoit en âge, toutes les regles de la prudence & de bon gouvernement ne ſouffrant pas qu'on laiſſe en main étrangere les forterelles qui ſe trouvent dans nos Etats. Je veux encore que vous me rendiés compte de tous les revenus de ce Royaume, que vous avés gouverné pendant dix ans, vous & votre frere, ces revenus n'appartenant qu'à moi ſelon les loix Imperiales. Le Seigneur de Baruth, par un ſouris qui marquoit autant d'indignation que de mépris, lui répondit : Je ne ſçai pourquoi Votre Majeſté veut ſe mocquer de moi, ne pouvant m'imaginer qu'un eſprit grand & relevé comme le ſien puiſſe être ſuſceptible des faux rapports de quelque méchant homme : cependant j'ai cette confiance dans la Providence divine, & en la ſageſſe de Votre Majeſté, qu'elle ne donnera pas de créance aux calomnies de ceux qui ſont jaloux de ma fortune.

L'Empereur jura avec quelque alteration qu'il parloit ſerieuſement, & qu'il faiſoit ces inſtances pour ſatisfaire à la juſtice de ſes propres prétentions, ſans écouter ni les conſeils ni les rapports des mécontens. Il conclut enſuite qu'il vouloit être obéi, & qu'il ne lui permettroit pas de s'en aller, qu'au préalable il ne

l'eût entierement satisfait. Alors le Seigneur de Baruth se leva, & dit hautement : Sacrée Majesté, je possede Baruth à juste titre comme mon fief, qui m'a été accordé par Madame Isabelle fille du Roy Amaury, qui fut ma sœur uterine & seule heritiere du Royaume de Jerusalem, la charge de Connêtable lui ayant de plus été cedée en échange. Je possede de plus cette place comme faite & rétablie par moi avec mes revenus de Chypre & l'assistance de mes amis, n'ayant reçu que de miserables ruines qui avoient été refusées par les Chevaliers de l'Hôpital & par ceux du Temple ; & si Votre Majesté l'entend autrement, je suis tout prêt de m'en tenir à ce que prononcera la haute Cour de Jerusalem.

Pour ce qui regarde les revenus de Chypre, ils ont tous été reçus par la Reine Alise, à laquelle ils appartiennent selon nos loix & comme tutrice de son fils ; je m'en rapporte encore à la décision de la haute Cour de Chypre ; du reste, ni la crainte de la prison, ni même celle de la mort ne me fera rien faire d'indigne d'un homme de ma qualité. L'Empereur s'étant emporté, le menaça en jurant, & il étoit prêt à en venir à une fâcheuse resolution, s'il ne se fût appaisé à la priere & par l'entremise des

Princes ; mais l'intrepidité du Seigneur de Baruth y eut la plus grande part ; car quoique l'Empereur fût tout entouré de ses forces, il se trouvoit fort embarrassé, sçachant bien qu'il n'est pas avantageux de pousser les hommes au desespoir ; & comme la médiation des Princes n'étoit pas suffisante à faire changer de sentiment au Seigneur de Baruth, qui étoit de vouloir s'en rapporter au jugement des hautes Cours de Jerusalem & de Chypre, l'Empereur se resolut à vouloir pour ôtages les enfans du Seigneur de Baruth, avec vingt Gentils-hommes Cypriots ; mais dans la suite ayant changé de sentiment, il se contenta de retenir les seuls enfans du Seigneur de Baruth. Il est vrai qu'il s'obligea avec serment de les traiter en gens de qualité, comme ses cousins, & de les laisser aller toutes les fois que le Seigneur de Baruth se trouveroit à Ptolemaïde pour se presenter à la haute Cour ; mais aussi-tôt que le Seigneur de Baruth fut parti, sans se mettre en peine de ce qu'il avoit promis & juré, il fit mettre au fers ces tendres ôtages qu'il traita plus cruellement que des esclaves, action qui lui attira la haine de tous ceux de sa suite, ne pouvant pas beaucoup esperer d'un parjure, qui pour satisfaire à sa passion, ne faisoit nulle

difference d'un parent à un ennemi.

Camerin & Gavano, quoiqu'ils eussent horreur de ce qui étoit arrivé, ne perdirent pour cela rien de leur méchanceté, ne se croïant en sureté que par la mort ou la prison de leur ennemi.

L'ayant donc vû partir ils representerent à l'Empereur le préjudice qu'il pouvoit recevoir, de la liberté d'un homme qui haïssoit naturellement sa personne sacrée, & le nom Imperial; qu'étant aimé du peuple par ses liberalitez & par l'oppression de la Noblesse, il pourroit en peu de jours fortifier toutes les places, & aliener toute l'Isle de son obéissance; que s'il desiroit posseder un Royaume rempli de tant de richesses, & consoler ceux qui avoient recours à sa justice, il devoit par des voies de douceur rappeller le Seigneur de Baruth, se servir même de quelque Religieux pour mieux couvrir son jeu, & ensuite le mettre en lieu seur; que les fourberies & les feintes n'étoient blâmables que dans des particuliers, qui n'étoient point à la tête d'un Etat où elles changent de nom, & prennent toujours le specieux nom de politiques adresses; que le Renard étoit necessaire où le Lion ne pouvoit réüssir. L'Empereur crut aisément ce qu'il sauhaitoit, ne voulant pas laisser échapper une occasion qui

le forceroit peut-être dans la suite à quelque repentir. Il dépêcha donc promptement un de ses Gentilshommes au Seigneur de Baruth, avec ordre de lui dire, que les paroles hardies qu'il avoit dites en sa presence l'avoient un peu alteré; mais que s'étant depuis moderé, il vouloit vivre avec lui en bon ami & parent; que pour cet effet il l'attendoit à l'heure même pour lui rendre ses enfans & recevoir de lui autant de satisfaction, qu'il avoit eu auparavant de chagrin & de déplaisir. Le Seigneur de Baruth connut la trompeuse intention de l'Empereur; néanmoins il dissimula & congedia le Gentilhomme, lui faisant entendre qu'il iroit le lendemain recevoir les ordres de Sa Majesté. Il ne voulut pas, en refusant d'y aller, donner occasion à l'Empereur de le faire surprendre pendant la nuit, se trouvant logé en raze campagne, accompagné seulement de quelques parens qui n'avoient pour toutes armes que leurs épées: c'est pourquoi il fit faire toute la nuit bonne garde, & détacha quelques cavaliers pour observer s'il sortoit des soldats de Limisso, ne voulant pas que la negligence, ou le trop de confiance, pussent l'endormir & se laisser surprendre. Le matin sa resolution étoit de partir pour Ni-

cosie; mais il en fut fortement dissuadé par le Seigneur de Cesarée & par Antian de Briès, qui voulant qu'il retournât vers l'Empereur, s'offrirent de le tuer en cas qu'on s'apperçût de quelque trahison. Ils disoient que l'Empereur étant mort, ses troupes courroient d'abord à leurs vaisseaux dans le doute où elles seroient qu'on ne les en empêchât; qu'il ne se trouveroit aucun Officier, quelque fidelle qu'il fût, qui osât faire le brave sans Chef & dans un pays ennemi; que les gens de l'Empereur n'étoient venus en Chypre que par la necessité d'obéïr, ou par une avidité du pillage; que l'un & l'autre manqueroit lorsque l'Empereur ne seroit plus; qu'il avoit envoyé toute sa cavalerie en Syrie, & qu'il ne restoit que de l'infanterie facile à battre par la cavalerie de l'Isle, qui seroit toujours prête au moindre signal, à donner des preuves de son amour & de sa fidelité. Le Seigneur de Baruth à cette proposition, s'emporta fortement, & dit qu'il refusoit leur amitié & leur parenté toutes les fois qu'ils auroient de semblables pensées; que le monde Juge critique des actions des Princes, imputeroit la mort de l'Empereur à leur méchanceté, & non à ses propres trahisons; que l'Empereur étoit leur Sei-

gneur, à cause des Etats qu'il possedoit en Syrie; que des sujets pouvoient desirer de bons Princes, mais qu'ils devoient souffrir les méchans; que l'on devoit encore faire réfléxion à l'interêt des Chrétiens, puisque par la mort de l'Empereur ce grand secours tant attendu deviendroit à rien. Il ajoutoit, qu'outre mille dangers qui accompagne ordinairement une action si noire, il s'agissoit encore de la perte de leurs fiefs, à la conservation desquels il falloit travailler, non pas tant pour eux que pour leurs enfans. Il fit donc lever les pavillons, & ordonna que l'on marchât; mais ne le pouvant faire sans bruit, & y ayant plusieurs cavaliers dans Limisso, qui se tenoient prêts pour l'accompagner, les Allemands furent saisis d'une si grande terreur, & l'Empereur même en fut si frappé, que sans avoir le tems de s'habiller, il s'enfuit, & alla s'enférmer dans une forte Tour qui étoit près du Port où étoient ses vaisseaux. Le Seigneur de Baruth se retira à Nicosie, où il s'appliqua entierement à se pourvoir de tout ce qui étoit necessaire pour résister à ce que pourroient tenter les Imperiaux. Il envoya la Reine & les autres Dames dans le Château Dieu-d'Amour, avec ce qu'il falloit d'armes & de vivres, ne voulant

pas que par ſa negligence il pût donner quelqu'avantage à l'ennemi.

Cependant l'Empereur croyant qu'il étoit préjudiciable à ſon autorité de laiſſer échapper le Seigneur de Baruth, fit revenir tous ſes gens de Syrie ; & ce fut à cette occaſion que vint encore le Prince d'Antioche, qui ne deſiroit rien tant que de ſe vanger des Hybelins qu'il croyoit être la cauſe de ce qu'il avoit été mepriſé par la Reine Aliſe. On vit auſſi venir le Seigneur de Gib'et, & le Seigneur de Saet avec leurs Soldats, tant parce qu'ils jouiſſoient de fiefs de l'Empire, que parce qu'ils vouloient ſe ſignaler par quelques exploits militaires, qui les puſſent élever à quelque choſe de grand. L'Empereur ayant mis ſon armée en Bataille, marcha vers Nicoſie dans la reſolution de traiter les Cypriots pis que des ennemis, en cas qu'ils fiſſent la moindre réſiſtance à ſes volontez.

Le Seigneur de Baruth ſur l'avis de la marche de l'Empereur, conſulta la haute Cour ſur ce qu'il avoit à faire. Ceux qui avoient l'Empereur en averſion, & qui croyoient auſſi qu'il en avoit pour eux, à cauſe de ce qui avoit été fait à Camerin & aux autres conjurez, furent d'avis qu'il falloit ſe deffendre avec vigueur, s'agiſſant de la liberté, de l'honneur, &

de la conſcience ; que l'on connoiſſoit aſſés la mauvaiſe intention de l'Empereur contre tous ceux qui faiſoient voir leur zele pour le bien public ; qu'il étoit indigne d'un Gentilhomme d'abandonner la défenſe d'un Royaume libre & qui étoit, pour ainſi dire, recommandé à ſon épée, & ce d'autant plus qu'il étoit obligé par ſerment à la défenſe du jeune Roi, & de ſes interêts ; que les armes de l'Empereur n'étoient pas fort à craindre, puiſqu'elles ſoutenoient l'injuſtice, & que ſes ſoldats qui ne connoiſſoient pas le pays, pouvoient facilement être vaincus ; que ceux qui combattent dans leur propre pays pour la défenſe de leurs femmes & de leurs enfans, ſont ordinairement invincibles. Ce conſeil fut applaudi de tous ceux qui n'ayant rien à perdre, ſe promettoient de grands avantages parmi les troubles de la guerre : mais ceux qui avoient des terres & de grands revenus n'étoient pas de cet avis. Ils repreſentoient cette guerre d'autant plus cruelle, qu'elle ſe faiſoit entre Chrétiens, à qui la perte & la victoire étoient également déplorables ; que l'eſprit irrité des Princes s'appaiſe pour l'ordinaire par l'humilité & par l'obéïſſance ; que l'Empereur n'avoit de colere que contre le Seigneur de Baruth, qui pouvant ſe retirer

il n'étoit pas juste qu'il entraînât tout le public dans ses malheurs, surtout dans cette conjoncture, où il s'agissoit de secourir promtement les Chrétiens de Syrie, & de reprimer la fierté des Sarrazins. Ce dernier sentiment fut exactement suivi par le Seigneur de Batuth, qui se retira bien accompagné dans le château Dieu-d'Amour, préferant l'interêt du Royaume & celui des peuples à tout ce qu'il auroit pû esperer pour sa satisfaction particuliere.

L'Empereur étant allé à Nicosie trouva les portes ouvertes; on lui envoya des Députez, qu'il reçut fort froidement, & il entra comme en triomphe dans la ville, au grand regret de ses soldats qui avoient esperé de la prendre par force & de la piller. Les Allemans ne laisserent pas, suivant leur coutume, d'y commettre beaucoup d'insolences, & il y en auroit eû de bien plus fâcheuses, si de grosses sommes que fournirent les Bourgeois n'eussent appaisé les Colonels qui reprimerent la licence & l'avidité de leurs soldats. L'Empereur ayant appris la retraite du Seigneur de Baruth, resolut d'abord de s'en saisir à quelque prix que ce fût. Le château Dieu-d'Amour s'appelloit aussi de Saint-Hilarion situé sur la cime d'une montagne à cinq lieuës de

Nicosie, & à quatre de Busavento, si fortifié part l'art & par la nature, qu'il ne craignoit d'être pris que par trahison ; il n'étoit pas possible d'y monter, & le siége en étoit très-difficile, n'y aïant pas d'endroit qui pût faciliter un campement commode: mais l'Empereur aveuglé de sa passion, ne voyoit pas les obstacles qui l'empêchoient de parvenir à ses fins. Il avoit déja fait sçavoir qu'il alloit en faire le siége, & l'on préparoit les machines lorsqu'il apprit que les armes du Pape avoient fait quelque progrès dans ses Etats de la Poüille, dont la défense le fit ceder à l'envie qu'il avoit de se vanger : c'est pourquoi il voulut bien que quelques Religieux fissent un accommodement entre lui & le Seigneur de Baruth, à ces conditions ; qu'il promettoit au Seigneur de Baruth union & étroite amitié, qu'il lui rendroit ses enfans, qu'il oublîroit tout le passé, & que de toutes ses prétentions il s'en remettroit à ce que décideroient les Cours souveraines de Jerusalem & de Chypre ; qu'il vouloit bien restituer au Roi Henry toutes les villes & forteresses du Royaume, laissant le gouvernement à la Reine, ou au Seigneur de Baruth, ou à tel autre qui seroit élû par la haute Cour, jusqu'à la majorité du Roi ; que du côté du Sei-

gneur Baruth , il devoit consigner au R
le château Dieu-d'Amour,& suivre l'En
pereur en Asie avec une bonne trou
de soldats entretenuë de ses propres d
niers ; se presenter à la haute Cour po
en attendre le jugement, sans conserv
ni haine ni desir de vengeance de to
le passé ; & pour sureté & garantie
tous ces articles, les Chevaliers du Ten
ple, ceux de l'Hôpital, & les Teuton
ques offroient leur médiation aux Pa
ties.

Cet accord étant fait, l'Empereur p
le chemin de la Syrie, où à peine fût
arrivé,qu'il commença à parler de la pai
faisant connoître qu'il la desiroit à qu
que condition que ce fût, parce que
interêts lui paroissoient plus chers que ce
de toute la Chrétienté. La rencontre qu
eut en allant à Zaffo des Ambassadeu
du Soudan, favorisa son intention ; c
ils venoient lui offrir Jerusalem, Naz
reth & autres lieux voisins Dans le ten
même que l'Empereur paroissoit occu
de ces accommodemens, il dépêcha
cretement en Chypre le Comte Hestie
accompagné de cinq cens Allemans, av
ordre de prendre possession du Roya
me ; de s'en faire consigner toutes l
forteresses, & d'y mettre de nouvea
Gouverneurs & de nouvelles Garnison

ce que le Comte exeçuta fort aisément, n'ayant trouvé aucune résistance de la part des Cypriots, qui apprirent plutôt la conquête de leur l'Isle que l'arrivée du Comte. Cette nouvelle ayant été publiée le Seigneur de Baruth ne put s'empêcher de parler en des termes très-forts, qui furent rapportez à l'Empereur, & qui mirent sa vie & sa liberté dans un danger évident : mais il est mal-aisé de prendre au filet ceux qui le connoissent & qui le craignent. Le Seigneur de Baruth ne sortoit jamais de son quartier qu'accompagné de plusieurs Officiers & d'un bon nombre d'amis & de parens ; jusques-là qu'un jour ayant été invité par l'Empereur qui avoit intention de le faire assassiner, il y alla avec une grande suite de gens armez ; ce qui fit révoquer à l'Empereur l'ordre qu'il avoit donné, dans le doute que le mal qu'il vouloit faire aux autres n'arrivât à lui-même.

La paix étant faite avec le Soudan & 1229.
tout ce qu'il y avoit de Seigneurs & de Princes irrités des conditions indignes qu'il avoit acceptées, l'Empereur alla prendre possession de Jerusalem accompagné de ses Allemans seulement. Là il se mit lui-même la couronne sur la tête, ne trouvant personne qui voulût assister à cette cérémonie, parce qu'il étoit regardé dans cette

ville comme excommunié & ennemi declaré de Dieu. De retour à Ptolemaïde, & se voyant tout-à-fait méprisé, il voulut décharger sa colere sur le Seigneur de Baruth, comme son plus grand ennemi, quoique beaucoup inferieur à ses forces & à sa puissance : c'est pourquoi il ordonna à ses gens de le tuer de quelque maniere que ce fût; mais Baruth en ayant été averti, se retira parmi la nation Genoise, alors très-puissante, & qui avoit le commandement sur un grand quartier de Ptolemaïde. L'Empereur l'apprit avec une colere inexprimable, non-seulement parce qu'il voyoit clairement qu'il perdoit la favorable occasion de se vanger, mais parce qu'il se trouvoit lui-même dans un danger manifeste, & qu'il ne s'appercevoit que trop qu'il étoit le méprisable objet d'une haine generale. Il avoit envoyé la plus grande partie de ses gens en Chypre; il en avoit mis dans les places du Royaume de Jerusalem; beaucoup estoient morts ou fugitifs, de sorte qu'il ne se croyoit pas assez fort pour empêcher la moindre tentative que le Seigneur de Baruth auroit voulu faire contre lui, avec l'assistance des Templiers & des Genois. Tourmenté ainsi par ces terreurs assez fondées, il se retira dans l'Hôpital de

Saint Jean, où il faisoit faire bonne garde jour & nuit, pensant qu'à chaque moment il pouvoit y être attaqué : mais ses craintes augmentées par les remords de sa conscience & par le mauvais état de ses affaires tant en Syrie que dans la Poüille, où les armes du Pape avoient tout ruiné, lui firent résoudre sa retraite. Dans ces entrefaites les peuples de Ptolemaïde se souleverent, de sorte que si le Seigneur de Baruth par une résolution genereuse, & le Grand Maître du Temple, n'eussent appaisé le desordre, il couroit un risque évident lui & ses gens d'y perdre la vie. Dans cet état il partit pour Chypre conduisant toujours avec lui le jeune Roi, pour servir de prétexte à ses injustices. Arrivé à Limisso, il maria ce Prince à la fille de Guillaume, Longue-Epée son cousin, Marquis de Montferrat. Ce mariage néanmoins n'eut point son effet ; car le Roi Henry devenu majeur, voulut dans une affaire de cette conséquence, comme est le mariage, se satisfaire lui même. L'Empereur donna ensuite le Gouvernement du Royaume à cinq Baïles, Camerin Barlas, Amaury de Bessan, Gavano de Rossi, Guillaume de Rivet & Hugues de Giblet. L'Empereur ne partagea ainsi le Gouvernement sur cinq têtes differentes, que parce qu'il

prévoyoit que ces Miniſtres, agitez de diverſes paſſions turbulentes, pourroient ruiner de fond en comble le Royaume de Chypre, & ſervir, ſans y penſer, au deſſein qu'il en avoit projetté. D'autres diſent qu'il retira de cette élection des ſommes conſidérables. Il obligea ces Commandans par ſerment à perſécuter ſans ceſſe le Seigneur de Baruth, à lui ôter ſes revenus, & à faire en ſorte qu'il ne pût jamais rétourner dans le Royaume; & pour que ces cinq Regens puſſent exercer la tyrannie en toute ſureté, il leur laiſſa, pour affermir leur autorité, quantité d'Allemans, de Flamans & de Lombards qu'ils payerent d'abord largement, & qu'ils répandirent enſuite dans les forteréſſes; ne ſe fiant pas aux gens du pays, qui ne voyoient pas volontiers partager une autorité qu'ils avoient accoutumé de ne reſpecter que dans une ſeule perſonne. Outre cela, il y avoit encore quantité d'Officiers & de Soldats qui étoient reſtez en Chypre, les uns pour n'avoir pas voulu ſuivre l'Empereur devenu inſupportable par ſes cruautez, les autres par le deſir de retourner dans leurs maiſons pour y goûter le plaiſir du repos & de la liberté.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

A Peine l'Empereur étoit-il parti, que les Baïles commencerent à éprouver les inquiétudes du commandement. La plus grande venoit du manquement d'argent ; car ils n'avoient pas de quoi fournir au payement ordinaire des Milices, les contributions des habitans étant ou trop retardeés ou fort inferieures aux besoins qu'on en avoit. Ils avoient peur de quelque soulevement ; les soldats Allemans naturellement fort haïs faisoient mille extorsions, & les Baïles n'osoient les châtier pour les contenir dans l'ordre. Ils craignoient au contraire de les irriter, parce qu'ils servoient à tenir le peuple dans une subordination légitime ; de sorte qu'ils essaïerent de faire quelque ajustement secret avec le Seigneur de Baruth. Ils employerent pour cela Philippe de Navarre, homme distingué par sa naissance & par ses richesses, & dont la science & les bonnes mœurs lui avoient attiré la veneration & l'estime des peuples, & celles des Tyrans même, qui pour l'ordinaire ne font pas grand cas du vrai mérite. Il s'employoit à faire cet accommodement avec

esperance d'y réüssir, lorsque les Baïles pour soumettre le peuple à l'obéïssance, traiterent avec une rigueur inoüie ceux qui étoient les plus accreditez, & confisquerent sans consideration les fiefs de ceux qui refusoient de payer les taxes imposées. Ainsi fiers & insolens par les sommes immenses qu'ils avoient levées sans pitié, ils ne voulurent plus entendre parler du traité commencé. Pour se mieux affermir dans leur commandement, & dans le dessein de justifier leur tyrannie, ils firent convoquer la haute Cour. Ce fut là où Guillaume de Rivet, un des Baïles, s'étant levé, dit que le Seigneur de Baruth s'étoit rendu par ses desobéïssances aux ordres de l'Empereur indigne du maniment des affaires, & qu'eux par le grand zele qu'ils avoient pour le service du jeune Roi, & pour le bien de son Royaume, sans aucune vûë d'ambition, mais pour obéïr à l'Empereur, même au préjudice de leurs propres interêts, ils avoient accepté le Gouvernement; que pour cet effet ils avoient convoqué la haute Cour pour faire faire le serment de les maintenir & conserver Regens jusqu'à la majorité du Roi. Après plusieurs autres considerations plus apparentes que réelles, ils appellerent Philippe de Navarre le premier pour leur

jurer fidelité, non parce qu'il étoit le plus grand Seigneur, mais parce que la bonté & la sagesse de ce grand homme devoit servir d'exemple à tous les autres. Ce Seigneur dit avec une genereuse liberté, qu'ayant déja prêté ce serment à la Reine Alise, il ne pouvoit sans fausser sa foi en faire un nouveau, étant encore lié par l'obligation du premier. Un des Baïles qui ne pouvoit souffrir que son autorité fût contrariée, lui répondit tout en colere : Navarre, vous masqué votre mauvaise disposition du prétexte de la Reine Alise ; ce n'est pas la Reine Alise, mais le Seigneur de Baruth que vous voulés favoriser, & qui vous empêche de prêter le serment qu'on vous demande. Il est vrai, repliqua Navarre, que j'aime plus que personne du monde le Seigneur de Baruth & ses enfans, & je mourrois plutôt que de rien faire contre leurs interêts ; car ils ont des qualitez qui meritent tout l'attachement dont je suis capable : je crois cependant que mon cœur est assez connu ; il ne s'est jamais laisser tyranniser par les passions, & l'amour de la patrie, & les interêts du Royaume, ont toujours prévalu en moi sur toutes choses. Les Baïles se fâcherent fort non-seulement de cette réponse, mais de l'exem-

ple qu'elle donnoit ; car s'ils laissoient Navarre impuni, les autres en pourroient faire autant : c'est pourquoi ils ordonnerent à la Garde Allemande de l'arrêter prisonnier. Il courut se jetter aux pieds du petit Roi, mais en vain ; car il fut mis dans les fers & donné à la garde des soldats. Tous les autres qui composoient l'assemblée ayant appris à obéïr par cet exemple de severité, coururent à l'envi pour jurer fidelité aux Baïles, pensant bien qu'il y auroit eu une grande imprudence à se jetter dans le précipice, sans qu'il en revint aucun avantage ni à leurs amis ni à la patrie. Mais les Baïles considerant ensuite qu'en retenant dans les prisons un homme si generalement estimé, ils s'attireroient la haine publique, crurent que le meilleur parti qu'il y avoit à prendre étoit de le faire mourir secretement ; cependant ils lui accorderent la liberté, avec ce stratagême, qu'ils firent répandre le bruit dans le public, qu'il s'étoit racheté de mille marcs d'argent. Navarre ainsi libre & connoissant le caractere caché des tyrans, qui est de tendre à la vengeance lorsqu'ils semblent se souvenir le moins des injures, il ne crut point qu'il y eût de sureté pour lui dans sa propre maison ; il se refugia dans l'Hôpital de S. Jean,

où il avoit des amis & des parens qui lui promettoient toute sorte d'assistance. Que cette résolution fût prudence, ou un effet de la Providence divine, il est certain qu'il se garantit d'un grand danger; car la même nuit des Allemans envoyés par les Baïles, forcerent sa maison, tuerent ses valets, & le chercherent par-tout sans le trouver. Les Baïles furent bien mortifiez qu'un si fier ennemi leur eût échappé; si-tôt qu'ils apprirent qu'il s'étoit sauvé dans l'Hôpital, ils y dépêcherent en toute diligence une compagnie d'Allemans pour le prendre; mais Navarre sçut éviter encore ce peril s'étant fait accompagner de deux cens personnes bien armées & très-fidelles, qui le servoient sans interêt: c'est pourquoi retiré & fortifié dans la Tour de l'Hôpital, ce fut en vain que ses ennemis firent leurs efforts pour le saisir. Les Baïles furieux & tout hors d'eux-mêmes de ne pouvoir se vanger à leur gré, envoyerent tumultuairement assieger l'Hôpital; ils dépoüillerent Navarre de tous ses revenus, & appliquerent au fisc ses terres, les plus considerables du Royaume. Le Seigneur de Baruth averti des tyrannies qu'exerçoient les Baïles, & du peril éminent où étoit son ami, sans perdre tems, il embarqua un bon corps de troupes, & il arriva

heureusement au port de Gastrie dans le pays de Carpasso : les Allemans qui devoïent empêcher le débarquement, ne firent aucune résistance ; la solde qui leur étoit dûë depuis quelque tems, la certitude où ils étoient de ne recevoir aucune récompense d'avoir hazardé leurs vies dans un combat opiniâtré, & que leur lâcheté demeureroit impunie, servirent de prétextes à l'inaction honteuse qu'ils firent paroître ; c'est pourquoi ayant apperçu le Seigneur de Baruth à la tête de fort bonnes troupes, ils refurent de s'exposer aux coups de l'ennemi.

Le Seigneur de Baruth ayant débarqué son monde écrivit au Roi & aux Baïles en termes soumis & respectueux ; qu'étant venu pour respirer un peu l'air natal après tant d'années de guerre employées pour le service de Dieu, il trouvoit sans avoir fait de fautes qu'on lui avoit ôté ses fiefs & dissipé ses revenus ; qu'il vouloit bien s'en rapporter à ce que decideroit la haute Cour ; qu'il étoit disposé à tout souffrir, si l'on jugeoit qu'il le meritât ; que chez les Barbares mêmes le châtiment ne précedoit jamais la connoissance du crime. Les Baïles ne firent point de réponses à ces lettres, c'est pourquoi ce Seigneur mit ses troupes en bon ordre, & avec les secours qu'il reçut

des gens du pays, & ſurtout de la Nobleſſe, il ſe mit en marche droit vers Nicoſie. Les Baïles qui ſçavoient que les habitans de cette ville favoriſoient avec autant de chaleur le parti du Seigneur de Baruth, qu'ils marquoient un dédaigneux éloignement pour le leur, firent parade d'un courage affecté, pour empêcher quelque ſoulevement parmi le peuple, & pour ne ſe rendre pas mépriſables par une indolence hors de ſaiſon. Ils rangerent donc leurs troupes en bataille, & firent prendre les armes à une grande partie des habitans de Nicoſie, non pas pour le beſoin qu'ils en euſſent, étant fort ſuperieurs en nombre à leurs ennemis, mais pour les ôter de la ville, de peur qu'ils n'y cauſaſſent quelque émeute; on les incorpora parmi les Allemans, afin qu'ils ne puſſent executer leur mauvaiſe intention, en cas qu'ils en euſſent envie; & comme la ſeule mort du Seigneur de Baruth mettroit les plus hardis révoltez dans les termes de l'obéïſſance, ils choiſirent vingt cinq cavaliers des plus réſolus & qui conſervoient une haine particuliere contre le Seigneur de Baruth, pour le tuer de quelque façon que ce fût; car de-là dépendoit leur ſureté & la victoire. Les deux armées ſe rencontrerent à trois

lieuës de Nicosie dans des champs labourez, poste que le Seigneur de Baruth avoit choisi pour embarrasser la cavalerie ennemie. Le nombre des troupes des Baïles leur répondoit presque du succès de la bataille; mais comme c'est la valeur, & non pas le plus grand nombre qui remporte la victoire, après six heures de combat, soutenu vaillamment de part & d'autre, les Allemans commencerent à lâcher pied, & les autres troupes ramassées de toutes sortes de nations, & qui n'étoient accoutumées ni aux fatigues ni aux perils de la guerre, cederent sans beaucoup de peine à la valeur & à l'experience des vieilles troupes du Seigneur de Baruth, qui accoutumées à combattre contre les Sarrazins, regardoient cette action comme un jeu, sans s'effrayer de la mort qu'ils avoient vûë & affrontée mille fois dans des occasions plus chaudes. Cependant dans le fort du combat ces vingt-cinq conjurez eurent occasion d'attaquer le Seigneur de Baruth, & de le separer du gros de son armée par une fuite simulée: leur dessein réussit, car l'ayant entouré ils le démonterent, & ils étoient sur le point de le tuer, lorsque Anzian de Briès avec quelques soldats à pied courut le dégager, & il eut le moyen, las &

blessé qu'il étoit, de se sauver dans un Monastere, où ils se fortifia d'abord & se défendit contre ces conjurez, qui firent tous leurs efforts pour en rompre la muraille ; ils y avoient déja fait une brêche lorsque Balian fils du Seigneur de Baruth tomba sur eux avec plus de deux cens hommes ; à cet abord ces cavaliers se sauverent où ils purent. Les Baïles voyant leur armée en déroute, tâcherent de se retirer à Nicosie ; mais ils en furent empêchez par Navarre, lequel étant sorti de l'Hôpital, combattit & défit entierement la garnison qui étoit allée au-devant ; il en auroit fait autant des Baïles s'il ne se fût pas trop pressé : ils s'enfuirent dans les forteresses, Gavano de Rossi à Cantara, château à six lieuës de Famagouste, situé sur le sommet d'une montagne, imprenable si ce n'est par la faim ou par la ruse : Camerino, Amaury & Hugues au château Dieu-d'Amour, & Guillaume à Buffavento, château assis sur le sommet de la plus haute montagne de l'isle, à quatre lieuës de Nicosie.

La joie que le Seigneur de Baruth devoit ressentir de cette victoire fut mêlée d'un deuil inexprimable, par la perte qu'il fit du vieux Seigneur de Cesarée Connétable de Chypre, son beau-pere,

& par celle de beaucoup d'autres parens & amis illustres en valeur. Il resolut sans laisser reprendre haleine à l'ennemi, d'aller assieger toutes les forteresses qui tenoient pour les Baïles. Celui qui commandoit à Cerines étoit un Capitaine qui n'avoit ni experience ni capacité, & qui avoit été élevé à ce poste par le moyen d'une grosse somme d'argent : depuis le peu de tems qu'il étoit Gouverneur il ne lui avoit pas encore été permis de se rembourser, & il crût que ce n'étoit pas un grand mal de vendre ce qu'il avoit acheté : c'est pourquoi gagné par le Seigneur de Baruth, il lui livra la ville & le château, qu'on regardoit comme imprenable; après y avoir mis une bonne garnison, il voulut aller surprendre Dieu-d'Amour, où les Baïles tenoient le Roi de force. Il envoya Navarre mettre le siege devant Buffavento, & Anzian de Briès former celui de Cantara : quoique cette derniere place fût battuë par des machines mises sur le haut des montagnes voisines, qui frappoient rudement les murailles & ceux qui les défendoient, toutefois Philippe Genard, frere de Gavano Rossi tué d'un coup de pierre, continua la défense de cette place avec tant de valeur, qu'il fut impossible de prendre le roc. Il en

arriva tout autant à Navarre, mais par un accident fâcheux, les ennemis ſortant par une porte ſecrette, le bleſſerent à mort, & ils l'auroient tué ſi Baliano fils du Seigneur de Baruth, ne fût venu le ſecourir. Les choſes ſe paſſerent plus heureuſement à Dieu-d'Amour, car les Baïles qui ſe défendoient vaillament ſe voyoient cependant forcez de ceder aux rigueurs de la faim, qui imprimoit ſur le viſage de chacun la triſte image de la mort; ils craignoient de plus une fâcheuſe reſolution des ſoldats, déja diſpoſez à ne plus obéir; & voyant que c'étoit une folie de s'obſtiner dans une extrémité qui ne feroit que réjouir les ennemis, lis commencerent à parler de capitulation après avoir ſoutenu courageuſement le ſiege pendant un an entier. Le Seigneur de Baruth conſentit très-volontiers à un accommodement, car il deſeſperoit du ſuccès de ce ſiege, ne ſçachant pas la neceſſité où les ennemis ſe trouvoient de toutes choſes; il ne pouvoit plus continuer les frais de ce ſiege, les ſoldats deſertoient, & ceux qui reſtoient manquant de tout, étoient réduits à la même miſere que celle des aſſiegez. Frere Guillaume de Tivors Chevalier de Saint Jean, fit cette paix; & l'on demeura d'accord que les Baïles renonce-

roient au gouvernement du Royaume, mettroient le Roi en pleine liberté, lui jureroient fidelité, & sortiroient de toutes les forteresses : que le Seigneur de Baruth de son côté promettroit de les retablir dans leurs biens, oubliant genereusement ce qui s'étoit passé, sans jamais vouloir s'en vanger. Anzian de Briès, Philippe de Navarre & Torrigello Chevalier Toscan, ne voulurent point être compris dans cette paix ; ce dernier avoit été frappé en traître par Camerin, ce qui fit beaucoup de peine au Seigneur de Baruth, qui s'en déclara publiquement, soit qu'il voulût faire connoître qu'il n'y avoit eu aucune part, ou que rien ne lui étoit si cher que la paix & la tranquillité. Il y en eut cependant qui n'en crurent rien, ceux qui commandent ayant pour maxime de feindre souvent de haïr ce qu'ils aiment le plus. La paix étant ainsi concluë & jurée, Camerin qui par une condamnable subtilité, croyoit n'être pas obligé à l'observation du traité nouvellement conclu, parce qu'il y avoit été forcé, faisoit revivre ses perfidies ordinaires contre le parti du Seigneur de Baruth. Il écrivit à l'Empereur tout ce qui s'étoit passé, & il y ajouta tout ce qu'il pût inventer pour donner plus de foi à ses impostures. Il disoit que

l'Empereur étoit interessé à tout le tort que l'on faisoit à ses vassaux, qui souffroient une injuste persecution, parce qu'ils vouloient ne reconnoître pour maître que sa Majesté Imperiale; que toute l'Isle étoit prête de lui obéir, mais qu'on vouloit quelque secours qui autorisât les mouvemens.

L'Empereur avoit tout pacifié dans la Poüille par l'accommodement qu'il voit fait avec l'Eglise, & il ne lui manquoit que l'occasion de se défaire de quelques esprits inquiets & remuans qui renouvelloient tous les jours les desordres, & les guerres intestines; il vouloit qu'ils sortissent de ses Etats, mais sous des apparences d'honneur & d'estime, à cause des grandes alliances qu'ils avoient; & parce qu'il en avoit reçu de grands services dans les guerres, il ne vouloit ni passer pour ingrat, ni effaroucher des gens dont il pourroit un jour avoir besoin. Ceux-ci donc qu'une valeur fiere & insolente avoit rendus aussi odieux que formidables à l'Empereur, furent choisis exprès pour conduire au secours de Camerin six cens chevaux & dix-huit cens hommes d'infanterie. L'Empereur donna le premier commandement à Richard Felingher Maréchal de l'Empire, ce qu'il

fit, non tant à cause de la valeur & de l'experience de ce vieux Capitaine, que pour éloigner un emnemi domestique qu'il ne pouvoir abattre qu'en l'élevant.

Richard s'embarqua pour l'Isle de Chypre avec trente-huit vaisseaux & vingt-deux galeres, esperant de nouveaux renforts qui lui étoient promis en grand nombre, même par ceux qui le haïssoient le plus. C'étoit un homme feroce, avide de sang & de butin, ce qui lui faisoit hâter son voyage, croyant que chaque moment qui le retenoit lui déroboit des victoires & des conquêtes. Le Seigneur de Baruth qui avoit toujours l'œil sur ce que faisoit Camerin & les autres, fut averti qu'ils avoient du monde dans leurs maisons de campagne où ils tenoient une grande provision d'armes; mais pour en mieux découvrir la verité, il fit corrompre à force de presens un valet de Camerin, qui donna avis que son maître attendoit un grand secours que l'Empereur lui envoyoit pour se vanger de ses ennemis; ce qui fut confirmé par quelques Marchands Genois. C'est pourquoi il donna promptement toute son application à préparer tout ce qui lui étoit necessaire. Il assembla des soldats de tous les pays voisins, il ôta de Baruth la plus grande partie de la garnison &

commanda que tous les Cypriots depuis dix-huit jusqu'à quarante ans prissent les armes.

Quoique le Roi Henry eût atteint l'âge de quinze ans, & que le commandement lui dût être déferé, il vouloit pourtant laisser gouverner le Seigneur de Baruth, soit parce qu'il connoissoit sa valeur, son experience & sa fidelité, soit parce qu'il ne voyoit personne dans sa Cour qui ne dépendît de lui ou qui n'en fût favorisé. C'étoit donc une prudence éclairée, ou une necessité absoluë dans ce jeune Prince d'en agir de la sorte avec le Seigneur de Baruth.

Cependant ce Seigneur ayant appris par ses espions que l'armée Imperiale s'approchoit du port de Limisso, il y marcha avec cinq cens cavaliers Cypriots & deux mille hommes d'infanterie à sa solde, pour s'opposer au débarquement des ennemis. Les Imperiaux ne laisserent pas de tout entreprendre pour prendre terre; mais ayant trouvé d'insurmontables obstacles, ils se retirerent très-mécontens de Camerin & des autres conjurez, qui leur avoient fait esperer tout autre chose. Mais Camerin qui vouloit à quelque prix que ce fût se conserver l'amitié des Imperiaux, les avertit secretement qu'il étoit impossible à la ve-

tité de pouvoir prendre terre dans l'Isle, mais qu'il falloit aller à Baruth où il n'y avoit ni munitions de guerre ni vivres, & dont la conquête leur seroit aussi facile que glorieuse : qu'il y avoit de grandes richesses que les Hibelins y avoient amassées pendant leur administration des deux Royaumes, par les vexations qu'ils avoient exercées sur les Sujets : que ce seroit rendre un service considerable à l'Empereur de mortifier & d'abaisser cette Maison, qui s'étoit toujours déclarée contumace à ses ordres. Richard ou attiré par l'esperance du gain, ou n'esperant plus de pouvoir rien faire dans le Royaume de Chypre, prit son tems & ses mesures, passa à Baruth & entra dans le port sans aucun obstacle, les habitans ne pensant à rien moins qu'à une attaque si subite & si peu attenduë.

Baruth est situé dans la Province de la Phenicie qui fait partie de la Syrie; c'étoit une ville épiscopale très-ancienne, qui s'appelloit autrefois *Julia Felix*, celebre par sa grandeur & par son trafic; elle avoit un port très-commode & qui pouvoit contenir tel nombre de vaisseaux que l'on voudroit. Il ne fut pas difficile à Richard de prendre la ville, qui lui fut livrée par l'Evêque ; on ne dit pas si ce fut par crainte, ou par un

écart de la fidelité qu'il devoit à son Prince. Le château au contraire se défendit vigoureusement, quoiqu'on crût que la conquête en seroit facile par le petit nombre de ceux qui étoient dedans. Jean Gonemme qui en étoit Gouverneur ne voulut jamais écouter ce que lui proposoit le General de l'Empereur, qui pour venir à bout de ce qu'il avoit entrepris, promettoit ce qu'il ne pouvoit pas faire : néanmoins pendant ces pourparlers Richard n'épargnoit ni travail ni machine pour se rendre maître du château. Le Seigneur de Baruth ayant eu avis de l'entreprise & du progrès des Imperiaux, du danger qu'il y avoit que si son château étoit une fois forcé, il perdroit l'esperance de le pouvoir jamais reprendre, il pria le Roi de vouloir convoquer la haute Cour, devant laquelle, après une profonde reverence, il parla en ces termes.

Sire, je n'ai jamais voulu parler des services que nous avons rendus moi & les miens à Votre Majesté, & à votre pere de glorieuse mémoire, parce que celui qui sert par obligation doit oublier les services qu'il rend à l'Etat. Presentement quoique j'y sois contraint par la necessité, j'ai une peine extrême à vous faire ressouvenir de ce que j'ai fait pour preserver du péril & votre personne & votre

Royaume ; mais si j'ai exposé ma vie pour sauver la vôtre, la qualité de sujet m'y engageoit naturellement ; je n'étois pas moins obligé par l'honneur que j'ai d'être parent de Votre Majesté, de travailler autant qu'il m'étoit possible aux intérêts de votre Royaume, pendant tout le tems que je l'ai gouverné en votre nom, & sous votre autorité : quoique je ne represente rien qui puisse mériter des graces, j'ose cependant supplier très-humblement Votre Majesté, de m'accorder sa protection pour la prompte défense de ma Seigneurie de Baruth : les Allemans n'ayant pû trouver moyen d'exercer en Chypre leur barbarie, sont allez la décharger sur Baruth, où ayant déja pris & saccagé miserablement la ville, ils sont sur le point d'en faire autant du château s'il n'est dans peu secouru par la puissance & par les forces de mon Roi. Je crois, Sire, qu'il est inutile de dire à Votre Majesté, que pour avoir voulu défendre les ports de Chypre, j'ai laissé celui de Baruth à la discretion des ennemis, & que pour donner des preuves de ma fidelité à V. M. je me suis attiré les armes de l'Empereur ; je ne prétends pourtant pas pour cela que ce qu'elle aura la bonté de faire en ma faveur soit une justice, mais une grace. Elle me permettra encore de lui faire

e cette attention importante avec tout espect que je lui dois, que la perte de ruth entraînera celle de Ptolemaïde, Tyr & de Chypre ; la fin que se pront les Imperiaux est trop démesurée r que la conquête de mille mondes puis l'assouvir. Il s'agit, Sire, de conser les miserables restes des Chrétiens qui trouvent dans la Syrie, pendant que Allemans ne respirent que le meurtre habitans, la démolition des villes & pillage : mais s'ils sont une fois attaz par les Sarrazins, ils abandonnet lâchement tout ce qu'ils ont occupé r s'en retourner en Italie ; car ils sont ellens pour partager les dépoüilles & utin, mais pour les peines & les périls, t autre chose.

Après ce discours, il se prosterna aux ds du Roi pour en attendre la réponse. Le Roi se leva, & en l'embrassant il : *Monsieur mon cousin & pere très-ectionné, nous voyons avec un fort and chagrin les peines que l'Empereur*

ſoumiſſions & tant de prieres : celui qui ne ſçait pas reconnoître les bienfaits qu'il a reçûs, eſt indigne de porter la Couronne ; ſervez-vous donc de tout, puiſque tout vous eſt dû, & que nous avons tout reçû de vous ; nous voulons aller en propre perſonne à cette expedition, étant raiſonnable que nous expoſions une fois la vie pour celui qui a expoſé cent & cent fois la ſienne pour la nôtre ; c'eſt à quoi nous exhortons & prions tous les Princes & Gentilshommes qui compoſent cette aſſemblée de ſe conformer.

A ces paroles du Roi chacun parut perſuadé & fit ſes offres de ſervice ; ceux même qui n'en avoient pas la volonté firent comme les autres. Quoique la rigueur de l'hyver retardât cette execution, le Seigneur de Baruth ſans perdre de tems, & ſurmontant toutes ſortes d'obſtacles, s'en alla avec le Roi & avec ſes fils à Famagouſte, où il fit aſſembler l'armée. On attendoit le moment d'un vent favorable pour partir, lorſque Philippe de Navarre fit connoître les bonnes intentions qu'il avoit pour les interêts de l'Etat ; il voyoit que tous les Feudataires & les Nobles couroient à cette expedition, que les places demeuroient ſans garniſons, qu'il ne reſtoit aucun homme d'autorité & d'experience

pour pouvoir gouverner, que la Reine Alise qui devoit être au timon des affaires, outre que ce n'étoit qu'une femme, elle étoit encore fort décriée parmi les peuples pour s'être mariée dans un âge fort avancé en troisiéme nôces avec un Seigneur étranger & d'une naissance très-inferieure à la sienne. Ayant donc tiré à part le Seigneur de Baruth avec cette liberté qui leur étoit ordinaire, il lui representa la necessité qu'il y avoit de ne pas laisser le Royaume dégarni, ayant plus d'égard au bien de l'Etat qu'à l'amitié particuliere qui les unissoit; qu'il n'étoit pas prudent d'abandonner ainsi un Royaume que l'on possede, sous prétexte de vouloir conserver un Etat qui doit être regardé comme presque perdu; qu'il ne falloit pas se laisser si fort aveugler par ses propres interêts pour oublier ainsi ceux des autres; que l'on ne hazarde point le cœur pour défendre les pieds; que l'Isle étant une fois au pouvoir des ennemis, il n'étoit plus possible de défendre, moins encore de reprendre Baruth; que le Royaume de Chypre restant dégarni & sans Chef, tenteroit l'ambition & l'avarice de ceux qui y voudroient penser. Le Seigneur de Baruth n'entendant pas volontiers ces discours qui ne convenoient ni

à ſes deſirs ni à ſes beſoins, répo
à Navarre, qu'il étoit ennemi des c
ſeils qui retardoient ſeulement pou
moment les ſecours qu'il demand
que laiſſer en Chypre un Chef avec
torité & pouvoir, étoit riſquer im
demment la Couronne, & tenter la
deration de celui qui ſeroit choiſi ;
aimoit mieux voir avec lui tous les
gneurs de marque & capables de c
mandement, non tant pour le be
qu'il en avoit, que pour les écarter
Chypre, où ils pourroient cauſer
nouveautez ; que l'Iſle n'étoit exp
qu'aux courſes des Corſaires, &
l'on étoit en paix avec les Princes
ſins ; que ſi les Corſaires venoient i
auroit aſſez de monde pour s'en dé
dre ; que ſi l'on ne ſecourt Baruth
Imperiaux ne manqueront pas de v
à la conquête de Chypre, les victo
rendant ordinairement les hommes
treprenans & inſatiables. Navarre
ſemblant de ſe rendre à ces raiſons p
ne pas déplaire à ſon ami, qui n'a
en tête que ſon expedition ; mais i
ſuffiſoit d'avoir ſatisfait au zele qui
faiſoit prévoir les périls dont on é
menacé.

S'étant donc tous embarquez, a
les difficultez du voyage qui ſont
jo

jours grandes & presque insurmontables dans ces mers-là en tems d'hyver, ils prirent terre entre Butron & Nefin: ils se mirent en ordre de bataille, & là marcherent droit à Baruth. Ils en étoient à quatre lieuës lorsque Camerin Barlas qui se trouvoit dans l'armée plutôt pour servir d'espion, que pour combattre, s'alla jetter dans le service des Imperiaux avec quatre vingt autres conjurez. Cette défection fit en quelque sorte plaisir au Seigneur de Baruth, qui aimoit beaucoup mieux que ses ennemis fussent déclarez que cachez, & qu'ils lui frappassent en face plutôt que par derriere. L'arrivée du Seigneur de Baruth qui venoit pour défendre ses Etats, causa de grands mouvemens dans la Syrie : tous ceux qui dans son absence avoient embrassé la neutralité, ou qui s'étoient déclarez contre lui, prirent les armes pour sa défense, les Allemans étant universellement détestez, à cause de leur brutal orgueil & de leur cruauté. La presence de l'armée du Roi de Chypre fit que les assiegeans furent eux-mêmes assiegez dans la ville de Baruth. Cependant s'étant bien fortifiez de toutes parts, ils ne desesperoient pas de se rendre maîtres du château en peu de jours. Ils fabriquerent pour cela sur le

mont Chafort une eſpece de forterеſſe, de laquelle ils battoient rudement ceux du château, outre que les mines faiſoient tomber les murailles par morceaux. Cependant le nouveau Seigneur de Ceſarée voulant ſecourir ſon oncle, aſſembla deux cens chevaux & quatre cens fantaſſins, tant à Ptolemaïde que dans les lieux d'alentour; il donnoit des fiefs & des terres, & il achetoit par promeſſes ce qu'il ne pouvoit avoir à prix d'argent. Il marchoit à Baruth lorſque les Imperiaux qui étoient proche de Tyr, en furent avertis, & ils lui préparerent une embuſcade avec cent chevaux & ſept cens fantaſſins. Le Seigneur de Ceſarée, homme très-experimenté dans l'art militaire, & qui connoiſſoit parfaitement le pays, marcha toujours en ordre de bataille comme s'il eût été obligé d'aſſurer ſa marche contre un ennemi preſent. Ayant ſçû que les Imperiaux le venoient attaquer, il feignit de ſe retirer, il les conduiſit dans des marais où la cavalerie ne pouvant tenir, il y reſta quantité de morts & de bleſſez; ceux que le glaive épargna n'eurent pas peu de peine à ſe retirer à Tyr. Le Seigneur de Ceſarée arriva donc au camp de ſon oncle, & le ſecours qu'il amenoit cauſa une grande joie aux ſoldats, qui ſe

promirent alors une victoire assurée ; néanmoins le Seigneur de Baruth qui ne vouloit rien hazarder, tint un conseil de guerre : tout le monde fut d'avis que l'on fit des propositions de paix, puisque le Patriarche de Jerusalem, les deux Grands-Maîtres du Temple & de l'Hôpital, & le Seigneur de Saet, s'offroient comme médiateurs ; mais les Imperiaux qui étoient bien logez dans la ville de Baruth où tout abondoit, qui esperoient d'être bien-tôt les maîtres du château, & qui sçavoient d'ailleurs que le Seigneur de Baruth au milieu d'une campagne en tems d'hyver étoit dans une extrême necessité de toutes choses, ne voulurent entendre à aucun traité ; & quoique la paix se doive acheter à quelque prix que ce soit, ils la refuserent même pour de grosses sommes d'argent qu'on leur offroit. Richard pensoit que le tems lui donneroit une victoire aisée, & voulant faire voir son application pour ne pas perdre son crédit parmi ses soldats, il fit sortir toutes ses troupes en ordre de bataille, & les fit marcher le long de la riviere : il croyoit que les Cypriots ne la pourroient passer n'ayant ni ponts ni bateaux ; mais le Seigneur de Baruth qui avoit trouvé un gué, la passa avec mille chevaux & autant de

fantassins qu'ils avoient en croupe : cependant le Roi Henry de l'autre côté de l'eau faisoit semblant de vouloir passer, & amusoit ainsi l'ennemi qui le méprisoit ; mais le Seigneur de Baruth les ayant vivement attaquez par derriere lorsqu'ils y pensoient le moins, ils prirent tous la fuite, sans qu'aucun osât seulement regarder derriere soi. Le Seigneur de Barut les poursuivit avec beaucoup d'ordre jusqu'aux portes de la ville, & il seroit entré pêle-mêle avec les ennemis, si Richard avec les principaux Officiers de son armée ne s'y fût opposé : mais ils auroient resisté en vain aux efforts des vainqueurs, si les soldats qui étoient sur les murailles n'eussent empêché les Cypriots d'approcher par des pierres, des huiles, poix bouillantes & autres inventions de guerre. Quoique toutes ces disgraces eussent fort diminué la réputation des Allemans, ils ne laissoient pas de faire tous les préparatifs necessaires pour se rendre maîtres du château, dont la perte les assuroit de la victoire, puisque le Seigneur de Baruth & son armée devoient perir de faim parmi les incommoditez d'une saison fâcheuse. Il envoyoit cependant toutes les nuits un soldat à la nage pour consoler les assiegez qui

étoient dans une fort grande désolation, mais on ne leur donnoit que des paroles & des promesses qui ne répondoient pas à leurs besoins, outre qu'il ne se trouvoit plus parmi eux aucun homme capable de commander. Gonemme ayant ayant été blessé dans les actions passées, ne pouvoit plus exercer sa Charge qu'avec un peril évident de sa vie. Le Seigneur de Baruth touché de cette extrêmité, resolut à quelque prix que ce fût, d'y faire entrer le Comte Jean son fils, qui fut ensuite Seigneur d'Arsuf & Connétable de Jerusalem, avec cent Gentilshommes d'une valeur connuë & presque tous ses parens. Ils choisirent une nuit très-obscure, à la faveur de laquelle ils se jetterent sans bruit dans une grande barque qui servit (la fortune rendant quelquefois la témerité heureuse) à les faire passer au milieu des vaisseaux ennemis sans que personne s'y opposât ; mais ayant été apperçus dans le tems qu'ils entroient dans le port, il y eut une allarme qui ne les empêcha point de parvenir où ils vouloient aller ; il est vrai qu'ils coururent grand risque de la part de ceux du château, qui ne les connoissant pas d'abord, & croyant que ce fût quelque stratagême, voulurent les assommer à grands coups de

pierre. Ils furent enfin reconnus & reçus avec une grande joie, qui leur fit faire des feux pour l'annoncer à l'armée; ce qui fut une grande consolation pour le Seigneur de Baruth, qui avoit presque desesperé de pouvoir sauver son château. Le Comte Jean étant donc entré dans le château, prit grand soin de le fortifier. Il fit éventer les mines des assiégeans, reprit les fossez, brûla les machines; ensuite il les combattit sans leur donner tréve d'un moment. Il fit de frequentes sorties, les surprit souvent, jusques-là que les Imperiaux desespererent de terminer avec honneur leur entreprise: neanmoins ils vouloient vaincre par les commoditez que la ville leur fournissoit, & par l'esperance que le Seigneur de Baruth seroit forcé de ceder, sinon à leur valeur, au moins à la necessité pressante où il étoit de toutes choses. Quoiqu'on offrit la bataille, le Marêchal la refusa toujours. Il se voyoit maître de la mer dans une ville où tout abondoit; il voyoit les Cypriots disparoître de jour à autre, tant à cause des fatigues que du manquement de finances. Il jugeoit à propos de ne rien hazarder, quoique superieur en nombre, de peur qu'une seconde faute ne le rendît inexcusable de la premiere.

De l'autre côté, le Seigneur de Baruth qui avoit conferé avec le Roi sur ce qu'il y avoit à faire, resolut d'aller à Ptolemaïde pour faire des soldats & de l'argent, mais cette ressource étoit petite. Il persuada au Roi de marier la Princesse sa fille avec le fils du Prince de Tripoli, en l'obligeant toutefois de prendre ce qu'il avoit de troupes, & de venir au secours de Baruth. Cela parut un peu étrange au Roi qui avoit déja refusé ce parti; mais touché de l'extrémité où se trouvoit le Seigneur de Baruth, & du peril qui le menaçoit lui-même, si l'ennemi étoit vainqueur, ou enfin parce que les Princes ne peuvent rien refuser à leurs Favoris, il donna un ample pouvoir à Balian fils du Seigneur de Baruth, à Philippe de Baruth, à Philippe de Navarre, & à Guillaume Viscomte, de conclure ce mariage à quelque prix que ce fût. Ils allerent à Tripoli, où l'affaire fut traitée avec prudence, & elle étoit sur le point d'être terminée, lorsqu'un faux bruit se répandit que le Seigneur de Baruth étoit mort, & que les Cypriots avoient été mis en déroute, ce qui fit changer de face cette négociation. Le Prince de Tripoli qui sçavoit par experience combien les Allemans étoient entreprenant, & qui ne vouloit pas cepen-

dant leur donner sujet de venir envahir ses Etats, donna congé aux Ambassadeurs, & couvrant ses interêts de mille belles apparences, il les fit partir sans aucun délai. Il ne voulut pourtant pas que l'on rompit le mariage qui s'étoit fait, & qu'il vouloit rendre public, lorsqu'il n'auroit plus rien à craindre du côté des Imperiaux. Mais les Ambassadeurs sous divers prétextes obtinrent permission de demeurer, ayant changé le titre d'Ambassadeurs en celui de simples Marchands. Cependant il arriva deux Navires Genoises à Tripoli, qui dirent que les Imperiaux étoient allez en Chypre, & que ce Royaume ayant éte surpris sans Chef, & sans défense, s'étoit volontairement soumis, excepté Cerines & Dieu-d'Amour qui étoient resté à la devotion du Roi; que la Reine s'y étoit retirée avec tout ce qu'elle avoit de plus précieux, autant que le trouble & la necessité le lui avoient pû permettre. Les Ambassadeurs ayant eu avis de plusieurs endroits, que les Allemans, qui étoient allez en Chypre, n'étoient pas plus de trois à quatre mille hommes, se flatoient aisément qu'en les surprenant ils pourroient les vaincre & les chasser; c'est pourquoi ils traiterent si adroitement avec les Capitaines de ces vaisseaux, leur promet-

tant des biens & des dignitez, qu'ils aſſemblerent juſqu'à deux mille hommes, & autres mécontens qu'ils promirent d'armer pour le recouvrement du Royaume de Chypre ; ce qui étant venu à la connoiſſance du Prince, qui craignoit la puiſſance des plus forts, il fit arrêter les Capitaines, & enfermer leurs vaiſſeaux dans le port avec des chaînes, & pour une plus grande ſureté, il voulut que les timons fuſſent mis dans des chambres de ſon propre Palais. Les Ambaſſadeurs voyant que tout ce qu'ils avoient fait devenoit inutile, s'en allerent à Baruth avec le peu de troupes qu'ils avoient pû ramaſſer. Les Allemans inſtruits par leurs eſpions, que le Seigneur de Baruth venoit à eux avec un ſecours de Venitiens & de Genois, qui étoient tous fort puiſſans à Ptolemaïde, & que Ballian s'approchoit avec 200 chevaux & 1600 hommes d'infanterie, pour ſe joindre au gros de l'armée qui étoit à Rus, lieu de peu de conſideration proche de Baruth, mais qui avoit été fortifié par les Cypriots qui l'avoient rendu imprenable. Enfin decouragez de voir leur monde fort diminué, par les divers combats & par le détachement qui étoit allé en Chypre, quitterent leur entrepriſe, & lorſqu'on y penſoit le moins, ils mirent le

feu pendant la nuit à la ville de Baruth, & se retirerent à Tyr : ce qu'ils ne purent executer, sans être trés-incommodez par une grosse sortie que firent ceux du château commandez par Jean Hibellin, aidez encore par les troupes de Ballian son frere : celles-ci pourtant fatiguées du chemin qu'elles avoient fait, laisserent aller les ennemis sans les beaucoup incommoder. Ainsi ils échapperent à la vengeance qu'ils devoient attendre, ayant presqu'entierement saccagé la noble & ancienne ville de Baruth par le feu, par les violemens, & par toutes sortes de cruautez. Cependant le Roi & le Seigneur de Baruth sortis de Ptolemaïde avec leurs troupes, ne sçavoient pas, faute d'espions, que les Allemans s'étoient retirez à Tyr; ils ne furent instruits de la délivrance de Baruth, que lorsqu'ils furent arrivez au Château-Gambert. Sur cela ils tinrent conseil de ce qu'ils avoient à faire. Le Seigneur de Baruth ne parloit que d'exterminer entierement les Allemans, afin que son Etat pût être en quelque sureté; le Roi au contraire, ou las de la guerre, ou craignant pour son propre Royaume, n'étant pas prudent de laisser perdre le sien pour sauver celui d'un autre, vouloit s'en retourner en Chypre. Ils étoient dans ces irrésolutions lorsqu'il arriva un

Patriarche d'Antioche Lombard de Nation, qui leur fit entendre, qu'il avoit tout pouvoir de traiter & de conclure une paix qui seroit tout-à-fait à leur avantage, puisque les Imperiaux las & ruinez, au préjudice même de leur reputation, vouloient s'accommoder à quelque prix que ce fût. Cette proposition fut reçûë avec plaisir : il n'est pas extraordinaire que des vaincus demandent la paix. & il n'y avoit point d'apparence qu'un Prêtre venerable par son âge & par sa dignité, voulût faire servir l'un & l'autre à couvrir la plus noire des trahisons. La fin où tendoit ce bon médiateur étoit d'endormir le Roi & le Seigneur de Baruth, afin que negligeant le soin des gardes & des sentinelles, quelquefois plus necessaires, en tems de paix que pendant la guerre, ils pussent aisément être surpris & devenir la proie des ennemis. Il demanda même qu'à cet effet le Seigneur de Baruth eût à se rendre avec lui à Ptolemaïde, feignant que c'étoit là où étoient les ôtages & ses commissions. Le Seigneur de Baruth y alla, laissant le Roi à Château-Gambert, avec ses enfans, Jean son neveu & Antian de Briès qui étoit Lieutenant General, menant neanmoins avec lui bon nombre de Gentilshommes, ou par osten-

cation, ou pour sa sur
étoient à Castel-Gamb
les apparences d'une paix
gnez les uns des autres,
& sans aucun soupçon, lo
une nuit obscure ils furen
attaquez par les Allemans
surpris de ce coup imprev
fort mal menez avant qu'ils
en état de se défendre, les
la nuit, la perte des siens
d'une mort prochaine, les
des blessez & des mourans p
tout la confusion & la terreur
dant les Cypriots tinrent fer
leurs logemens jusqu'à l'arrivée
du Seigneur de Baruth, qui ne
cesserent jamais de combattre, quoiq
trempez du sang des ennemis & du
C'étoit la même ardeur dans A
de Briès & dans Jean Hibellin qui
quirent en cette expedition la réputa
des plus vaillans Capitaines de leur
cle. Le Roi s'étoit arrêté suivant l'avis
quelques Gentilshommes qui le gouve
noient à une maison fort éloignée de se
gens, sans autres gardes que celle de se
serviteurs ordinaires : c'est pourquoi sai
de crainte, sur l'avis qu'on lui donna que
son armée étoit defaite, il monta à che-
val pour se sauver, & courut à bride

abatuë du côté de Ptolemaïde. Le Soleil se levoit lorsqu'il rencontra le Seigneur de Baruth, qui averti du peril de ses gens, venoit à grandes journées à leur secours avec deux cens chevaux. Il remercia Dieu de ce que le Roi étoit hors de danger, & il lui donna 25 chevaux pour sa garde & pour le servir à Ptolemaïde; ensuite il continua sa marche avec la même diligence, esperant toujours d'arriver à tems. Il rencontra plusieurs soldats qui fuyoient & qui l'ayant reconnu, quitterent le grand chemin de honte o de crainte. Il y en eut qui s'offrirent à lui pour aller reconnoître les fuyars, dans la pensée qu'il pourroit s'y rencontrer quelqu'un de ses fils: il répondit tout en colere que ses fils ne sçavoient point fuir, & que si la necessité les y obligeoit, ils se garderoient bien d'aller du côté où ils pourroient rencontrer leur pere. Ils étoient proche de Castel-Gambert lorsqu'un vieux soldat qui fuyoit, dit tout en pleurant au Seigneur de Baruth: Ah, Seigneur, vous avez perdu tous vos enfans. Il ne lui répondit rien, & continuant son chemin, il lui fit croire qu'il ne l'avoit pas entendu, c'est pourquoi il recommença à crier plus fort: Homme impertinent, dit le Seigneur de Baruth, c'est la fin

que tout honnête homme se doit proposer en défendant sa personne & son honneur, & rien ne l'honnore tant que de mourir les armes à la main. Ainsi il poursuivit son chemin sans se plaindre, ni répandre une seule larme; mais il ne cessoit d'exagerer la perfidie du méchant Prêtre, qui par de si horribles mensonges avoit trompé la bonne foi de tout le monde. Il étoit prêt de Castel-Gambert lorsqu'il apperçut les Imperiaux répandus çà & là avec beaucoup de desordre, ne pensant qu'à piller & à s'accommoder d'un trè-riche butin, pendant que les Cypriots qui avoient abandonné leurs logemens, ne pensoient qu'à sauver leur vie par la fuite. Ayant donc rallié huit cens hommes d'infanterie & autant de cavalerie, ils firent volte face aux ennemis, & encouragez par la presence du Seigneur de Baruth, ils les attaquerent vigoureusement. Les Allemans qui ignoroient le petit nombre des Assaillans, & qui ne vouloient pas abandonner leur butin pour prendre les armes & se mettre en état de combattre, prirent le parti de s'enfuir fort en desordre. Leurs Officiers entêtés que les Cypriots ne pourroient rien entreprendre, s'étoient assemblez dans une maison pour s'y plonger dans les délices du vin selon

leur coutume, ſans s'émouvoir ni des cris ni du bruit qu'ils entendoient; mais ayant enfin appris le mauvais état de leurs affaires, ils coururent, mais un peu tard, à la défenſe de leurs gens, & ils s'enfuirent tant qu'ils purent juſqu'à un certain défilé appellé Palano, où ils s'arrêterent. Cependant le Seigneur de Baruth fit battre la retraite, ne voulant rien riſquer dans cet endroit, & les ſoldats contens d'avoir recouvré ce qu'ils avoient perdus, & de s'être vangez de leurs ennemis. Il retrouva ſes fils dans une petite Tour ruinée avec Anzian de Briès, où ils s'étoient retirez dans la réſolution de vendre cher leur vie. Ils s'y étoient défendus juſqu'alors, quoique bleſſez, avec le ſecours de quelques autres braves qui aimoient mieux mourir que de ceder aux vainqueurs.

Les Imperiaux ayant laiſſé à Tyr les proviſions neceſſaires, & n'oſant tenir la campagne contre le Seigneur de Baruth, partirent avec toutes leurs forces pour aller en Chypre, où ils étoient déja maîtres de tout le Royaume, excepté de Cerines, de Dieu-d'Amour, & de quelques autres places; mais à peine eurent-ils débarqué, que ceux de Cerines craignant d'être forcez, ſe rendirent à certaines conditions; Cantara fit la mê-

me chofe, & tous les autres lieux fortifiez, excepté Dieu-d'Amour & Bufavento qui demeurerent fidelles au Roi. Dieu-d'Amour avoit pour Gouverneur Philippe de Cafran Gentilhomme d'une fidelité & d'une valeur incomparable. Au premier avis qu'il eut de l'arrivée des Allemans, il fit pourvoir le château de toutes fortes de munitions, & il y reçut les fœurs du Roi & toutes les Dames qui eurent le tems de fe fauver de la barbarie des ennemis. Tous les Gentilshommes parens du Seigneur de Baruth, ou ennemis des Conjurez, & dont la vie étoit peu affurée, fe refugierent auffi dans ce château. Madame Cive de Montbeliard femme de Balian d'Hibellin fe trouva dans l'Eglife des Cordeliers lorfque les Imperiaux débarquerent, & comme elle craignoit autant pour fon honneur que pour fa vie & celle de fes enfans, elle prit l'habit d'un des Moines, & s'enfuit dans la fortereffe de Bufavento. Il y avoit pour Gouverneur le Chevalier Girard de Conches, homme incomparable par fa valeur & par fa fidelité, mais prefqu'inutile au fervice du Roi par fon grand âge & par fes maladies. C'eft pourquoi Madame Cive, la gloire de fon fexe, prenant fa place de Gouverneur, fe pourvût de tout ce qui étoit neceffaire pour bien

défendre la place en cas de siége. Les Impériaux remplirent tous les lieux où ils dresserent leurs pas, de l'horreur de leur insolence, & des excés de leur barbare cruauté. Les Eglises & les Monasteres n'étoient pas des aziles assurés contre leur avarice & contre leurs infâmes violences. Toutes les vierges consacrées à Dieu furent violées par ces sacrileges dans les lieux les plus saints. Ils porterent ensuite tout ce qu'ils avoient volé de plus précieux dans la ville de Cerines, où ils se fortifierent à loisir, sçachant bien que le Roi manquoit de vaisseaux pour venir si-tôt secourir son Royaume. Ils ajouterent ensuite à leurs propres forces celles des Villageois, que l'on forçoit à prendre les armes contre leur propre Roi ; avec ce secours ils assiégerent la forte place de Dieu-d'Amour, esperant que le grand monde qui étoit dedans auroit en peu de tems consumé les vivres, & leur en faciliteroit la prise.

Cependant le Roi qui étoit à Ptolemaïde, averti de tout ce qui se passoit en Chypre, forma la résolution d'y aller & de ne pas laisser ainsi ses Etats sans coup ferir, à la discrétion de l'ennemi. Il employa plusieurs moyens pour gagner les Venitiens & les Genois, qui lui promirent de l'accompagner ; mais

comme il n'avoit point de vaiſſeaux de paſſage, il demanda permiſſion au Légat, qui exerçoit en Syrie un pouvoir abſolu ſur toutes les affaires de la Religion, d'aller ſurprendre l'armée Allemande qui étoit dans le port de Ptolemaïde comme de gens excommuniez qui avoient toujours été contraires au S. Siége & aux interêts de la Chrétienté. Le Légat fit d'abord quelque difficulté; mais une groſſe ſomme d'argent le perſuada, & il laiſſa faire ce qu'on voulut, ayant ſon excuſe toute prête en cas qu'on vînt à découvrir ce qu'il avoit fait, en proteſtant qu'il ne lui appartenoit point de s'ingerer dans les affaires de la guerre: cependant il permit à quelques-uns de ceux qui dépendoient de lui, d'aller ſervir le Roi en tout ce qu'il leur ordonneroit. Le Seigneur de Baruth ayant donc armé quelques barques & quelques vaiſſeaux Venitiens & Genois, alla pendant une nuit très-noire inveſtir les vaiſſeaux & les galeres des Impériaux qui étoient pour lors ſans gardes & ſans défenſes, ne le croïant point neceſſaire dans le port d'une ville qui leur appartenoit; c'eſt pourquoi ils ne firent aucune réſiſtance, d'autant plus que les Chefs, pour leur plus grande commodité, ne couchoient point dans leurs vaiſſeaux. Il n'y eut

que ſept galeres qui échaperent & qui s'enfuirent à Tyr, & treize vaiſſeaux ronds & cinq galeres reſterent au pouvoir du Seigneur de Baruth. Cependant le Roi avoit grand beſoin de quelques ſecours d'argent, ſans lequel il ne lui étoit pas poſſible d'aller en Chypre, & quoique les Seigneurs de Ceſarée & d'Hibellin euſſent vendu la plus grande partie de leurs biens pour aider le Roi des ſommes qu'ils en avoient faites, ce n'étoit point aſſez pour les affaires preſentes; c'eſt pourquoi il fit quantité de petits billets avec l'empreinte de ſon ſceau, qu'il faiſoit circuler au lieu d'argent, s'obligeant de les payer comptant auſſi tôt que les Impériaux ſeroient chaſſez de ſon Royaume : outre cela il aliéna pluſieurs fiefs, & donna beaucoup d'exemptions, d'où il tira des ſommes conſidérables. Ayant achevé tous les préparatifs pour une longue guerre, il partit de Ptolemaïde avec ſon armée. Ils étoient proche de Tyr lorſqu'ils rencontrerent celle des Impériaux, commandée par Camerin Barlas qui revenoit de Chypre. Les uns & les autres éviterent le combat; les Allemans, parce qu'ils ſe voyoient inferieurs par le nombre de vaiſſeaux & par la valeur des ſoldats; & les Cypriots, parce que quelque victoire qu'ils puſſent

remporter, elle ne pourroit compenser le préjudice qu'elle leur causeroit par le retardement de leur arrivée en Chypre. Les Impériaux ne laisserent pas pourtant de suivre l'armée du Roi jusqu'au Cap de la Grecque, cherchant toujours quelqu'occasion de la harceler. Ils furent néanmoins obligez à se retirer, lorsque le fils du Seigneur de Baruth venant de Tripoli, unit ses forces à l'armée du Roi. Le Roi étant donc arrivé au Cap de la Grecque, envoya prendre langue, & il apprit que l'armée Allemande étoit à Famagouste, pour de-là aider ceux qui assiégeoient Dieu-d'Amour. Un Capitaine s'informant d'un espion quel étoit le nombre des ennemis, le Seigneur de Baruth lui répondit avec fierté, il ne nous importe point de sçavoir combien ils sont, mais de sçavoir où ils sont, puisqu'il faut vaincre ou mourir. Etant arrivez aux roches qui sont près de Famagouste, ils s'approcherent hardiment pour prendre terre, ayant préparé pour cet effet des barques, des armes & des machines de guerre. Les Impériaux avertis de leur arrivée, s'étoient mis en ordre de bataille pour empêcher le débarquement. Le Seigneur de Baruth avoit fait réfléxion qu'il y auroit de la difficulté, & même du peril, à vouloir

prendre terre par force ; voulant d'ailleurs épargner la vie & le sang de ses soldats, il s'avisa de se servir de la ruse, qui est quelquefois un moyen assuré de remporter les victoires. Il feignit plusieurs fois de vouloir débarquer, & la nuit étant survenuë, il se retira derriere un rocher hors du port de Famagouste, & les Impériaux ayant seulement laissé les gardes aux vaisseaux, s'en allerent en fort grand desordre à leurs logemens qu'ils avoient fait hors la ville, pour se trouver plus prêts & plûtôt assemblés en cas d'attaque. Le Seigneur de Baruth ayant observé vers le minuit le décroissement de l'eau, débarqua tous ses gens sur le rocher, & n'ayant pas à passer plus d'un pied d'eau, ils prirent terre. Dans ce même tems il envoya dans le port plusieurs vaisseaux qui jetterent des feux d'artifice dans ceux des ennemis, qui se trouvant surpris & mal armez, laisserent croître l'incendie, & ils furent tous brûlez. Après cela ils entrerent dans la ville, où ils crierent : Vive le Roi Henry. Les Habitans prirent les armes & tuerent tous les Impériaux qui se trouverent dans la ville ; mais la plûpart, contre les ordres de leurs Chefs, étoient sortis en campagne, comme pour aller à une victoire assurée.

Lorſqu'ils virent brûler leurs vaiſſeaux, & qu'ils furent inſtruits de la révolution de Famagouſte, ne ſe tenant pas aſſurez dans leurs logemens, où il n'y avoit rien pour ſe défendre, ils leverent le piquet avant le Soleil levé, & s'en allerent du côté de Nicoſie, dans un deſordre qui marquoit plûtôt une fuite précipitée, qu'une retraite bien conduite. Le Seigneur de Baruth en fut auſſi-tôt averti, & ordonna qu'on ne les pourſuivît point, tant pour donner un peu de relâche à ſes ſoldats qui avoient beaucoup ſouffert la nuit, que pour éviter les ſurpriſes preſque toujours favoriſées par l'obſcurité de la nuit: Après avoir brûlé les vaiſſeaux ennemis, & repris une ville d'emblée, il ne vouloit pas que la fortune, qui le favoriſoit partout, fut mécontente de lui, en la fatiguant trop. Le bruit de cette victoire ayant couru juſqu'à Cantara, les Citoyens ſe ſouleverent, tuerent ce qu'il y avoit d'Allemans, & vinrent jurer fidelité au Roi, qui pour donner exemple aux autres, les gratifia d'une groſſe ſomme d'argent, & les exempta de toutes les impoſitions qu'ils payoient auparavant. Enſuite le Roi prit le chemin de Nicoſie; mais les Impériaux ne s'y crurent pas en ſureté, tant parce qu'ils ne ſe fioient pas à un peuple

fort maltraité par leur cruauté & par leur avarice, que parce qu'ils ne vouloient pas attendre un siege dans une place où il ne se trouvoit des vivres qu'à mesure qu'ils les consumoient. Ils n'oserent non plus hazarder une bataille, leurs gens étant découragez & beaucoup plus disposez à la fuite qu'au combat. Ils se retirerent donc dans un vallon situé entre deux montagnes, où ils ne pouvoient être forcez au combat, & où dix soldats auroient tenu ferme contre une armée entiere; outre cela ils empêchoient les secours qu'on auroit voulu porter à Dieu-d'Amour, & ils étoient à portée de Cerines, d'où ils tiroient les vivres necessaires pour leur armée.

Le Roi étant donc entré sans aucun empêchement dans Nicosie, il y fut reçu avec des marques incroyables d'amour & de joie, chacun se regardant comme délivré de la tyrannie des Allemans & rétabli dans l'état desirable du premier gouvernement. Sa Majesté informée de la necessité qu'il y avoit de secourir ceux qui défendoient Dieu-d'Amour, où il n'y avoit plus de vivres que pour deux jours, & trop peu de munitions de guerre pour pouvoir soutenir un as-saut general, resolut d'y aller porter du secours à quelque prix que ce fût.

Ayant mis ſon armée en ordre de bataille, il prit ſon chemin vers la montagne où étoient les Imperiaux qu'il vouloit combattre, s'il pouvoit les tirer hors du vallon où ils étoient; autrement il étoit reſolu de tenter le ſecours par le haut de la montagne & par des chemins auſſi dangereux qu'ils étoient inconnus aux ennemis. S'étant donc rendu promptement au pied de la montagne, il ſe campa dans la plaine d'Agridi, où il ſe fortifia le mieux qu'il pût. Les ennemis épouvantez de la hardieſſe des Cypriots, tinrent conſeil pour voir ce qu'ils avoient à faire pour tirer quelque avantage de l'entrepriſe de l'ennemi, & ne pas perdre tout-à-fait leur reputation. Camerin de Barlas avec les autres conjurez exhorterent leur General à demeurer ferme à l'endroit où ils étoient, d'où ſans ſe mouvoir ils pouvoient vaincre leurs ennemis : ils diſoient qu'il étoit toujours glorieux de vaincre ſans répandre de ſang; que leurs ennemis ne pouvoient pas tenir long-tems la campagne, n'ayant point d'argent pour payer les ſoldats, qui étant du pays, avoient abandonné leurs labourages pour ſervir leur Roi ſeulement dans une bataille, & qu'avec un peu de tems ils ne manquetoient pas de ſe retirer chacun chez

ſoi,

soi, & alors il leur seroit plus aisé de vaincre; que le château Dieu-d'Amour ne pouvoit tarder à se rendre, puisque la necessité y forçoit les assiegez; qu'il n'étoit pas de la prudence de sortir & de hazarder une bataille en abandonnant une entreprise à moitié consommée. Ils ajoutoient le peu d'avantage qu'il y auroit de vaincre les ennemis, puisque se retirant à Famagouste, à Dieu-d'Amour, à Nicosie & en d'autres places, il leur seroit aisé de se rassembler: mais qu'au contraire, si la fortune leur étoit opposée, ils perdoient toute esperance de se pouvoir sauver au milieu d'un pays ennemi, qui ne leur offroit pour retraite que Cerines, où ils seroient infailliblement assiegez & vaincus. Qu'un Capitaine étoit peu sage de hazarder par une resolution précipitée une chose qui ne pouvoit lui manquer par la patience. Mais les Imperiaux qui n'aspiroient à autre chose qu'à dépoüiller les Cypriots, ne pouvoient souffrir qu'on temporisât; ils craignoient à juste titre la plus fâcheuse des extrêmitez dans un pays inconnu, la faim pouvant, enfermez comme ils étoient entre deux montagnes inaccessibles, les laisser en proye à la discretion du vainqueur. Sortir pour combattre n'étoit pas hazarder beaucoup, puis-

qu'ils pourroient faire retraite dans le même poste où ils étoient ; qu'il ne falloit point abandonner le siege de la place ; qu'il étoit indigne des armes de l'Empereur de vaincre autrement que par la force ; que les Allemans n'estiment point les victoires, si elles ne sont gagnées par l'effusion du sang. La resolution étant donc prise de tenter le combat, ils rangerent leur monde en ordre de bataille pour descendre dans la plaine. Le Roi en ayant été averti, donna ordre au Seigneur de Baruth d'assembler toutes les troupes & de les disposer à une bataille generale, pour tacher de délivrer le Royaume de Chypre du pitoyable état où il étoit reduit. Le Seigneur de Baruth qui dans l'art de la guerre n'avoit pas son pareil au monde, divisa tous ses gens en trois corps ; l'avant-garde qui avoit accoutumé d'être conduite par Ballian son fils, fut alors commandée par Anzian de Briès, le corps de bataille fut donné au Seigneur de Cesarée, & l'arriere-garde à Baudoüin. Ballian ne pouvant souffrir le tort qu'on lui faisoit, se presenta devant son pere & lui demanda avec beaucoup d'émotion ce qu'il avoit fait pour être privé de l'honneur de commander la premiere troupe. Le Seigneur de Baruth lui répondit : *Mon fils, je ne*

dois pas souffrir que ceux qui ne sont pas dans la grace de la Majesté divine commandent nos troupes ; jurez & promettez de vous reconcilier avec l'Eglise, & je vous rétablirai dans votre premiere dignité. Il y avoit eu des censures fulminées contre lui, parce qu'ayant promis la foi de mariage à une noble Demoiselle, il n'en voulut plus après qu'il l'eut abusée. Ballian ne répondit rien, parce qu'il n'avoit pas intention de satisfaire à des promesses d'amour qui n'ont pour l'ordinaire rien de solide : c'est pourquoi il rassembla cinq de ses amis, Philippe de Navarre, Raimond de Nassau, Pierre du Mont Olimpe, Robert Mameni, Eude des Fiestes & environ cinquante soldats, avec lesquels il prit le chemin de la montagne par des endroits très-perilleux, & il attendit là que la premiere troupe des ennemis passât, conduite par Gautier Manepian. Il fit belle contenance avec l'élite de ceux qu'il avoit avec lui, & il prit le devant sur Anzian de Briès qui étoit tout prêt de combattre. Cependant le Seigneur de Baruth ayant assemblé les Chefs de l'armée, parla de cette sorte.

Nous sommes obligez, Messieurs, de sacrifier à la fortune, puisqu'elle nous fait enfin toucher au jour que nous avons tant

desiré ; voilà les ennemis qui, s'étant si bien renfermez entre ces montagnes pour nous disputer la victoire, en sont sortis pour devenir nos captifs : c'est un châtiment de leurs crimes ; car Dieu ôte le jugement à ceux qu'il veut jetter dans le précipice. Courage donc, Messieurs, que ces scelerats, ces impies, ces sacrileges soient aujourd'hui la victime de vos travaux & de votre juste indignation ; il s'agit ici de vos biens, de vos femmes, de vos enfans, de la liberté & de l'honneur ; conservez votre réputation & celle de vos peres, qui se sont acquis tant de gloire dans la memoire des hommes. Nous ne combattons ni pour regner, ni pour offenser nos voisins, ni pour usurper le bien d'autrui, ni pour satisfaire une ambition desordonnée par les victoires ; mais pour sauver notre Roi, pour la défense de nos vies, pour l'honneur de la patrie, & pour nous rendre dignes de tous les avantages que nous avons reçus de la main de Dieu. Je vous promets une victoire assurée, puisque nous avons affaire contre des impies, contre des excommuniez, contre des ennemis de Jesus-Christ. Je crois que ce discours ne peut offenser tant de braves gens, qu'il n'est pas necessaire d'exhorter à bien faire. Hâtons-nous, Messieurs, courons à la victoire.

Ces dernieres paroles furent repetées par les soldats, & chacun ayant pris son poste, ils allerent d'abord à la rencontre de Gautier qui étoit descendu de la montagne pour attendre le signal de la bataille ; mais Ballian ayant laissé passer la troupe de Gautier, occupa le passage, en sorte qu'il ne fut pas possible au Comte Manepian qui étoit à la tête de la seconde troupe, de pouvoir avancer. Gautier, homme de beaucoup de valeur & d'experience, s'en apperçût, il craignit lui-même d'être enveloppé ; mais pour donner le change à l'ennemi, il feignit de vouloir le prendre en flanc, & par cette contre-marche il se retira avec beaucoup de prudence vers Gastrie, château appartenant aux Templiers, vingt lieuës loin d'Agridi, sans que les Cypriots qui ne vouloient ni sortir de leur rang, ni perdre un seul homme, se missent en devoir de le poursuivre. Cependant le Comte Beroard fit pendant deux heures tout ce qui se pouvoit pour repousser Ballian, qui fatigué par le grand nombre des ennemis, ceda enfin le passage au Comte qui tomba rudement sur la troupe d'Anzian de Briès, qui le reçut de même. Ce fut ici où le combat fut vif & chaud entre soldats très-courageux, qui aimoient mieux mourir

que de reculer : néanmoins on s'apperçût qu'Anzian de Briès étoit sur le point de plier, lorsque le Seigneur de Cesarée qui commandoit le corps de bataille, arriva à son secours : ce fut alors que les Allemans combattirent avec une fermeté incroyable ; mais le Comte qui les commandoit avec dix-sept braves qui l'accompagnoient, ayant été tué par Anzian, ils commencerent à plier & à penserent plutôt à se défendre qu'à attaquer. Le General Richard instruit de ce qui se passoit, s'avança avec ses troupes ; mais il fut arrêté & attaqué vigoureusement par Ballian : c'est pourquoi arrivé trop tard, & ayant déja trouvé ses Allemans en fuite & en desordre, les Chefs se virent contraints de les imiter, pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs. Il y en eut qui grimpant avec une peine indicible sur les montagnes voisines, se retirerent à Cantara, qui étoit au Roi. Plusieurs s'en allerent du côté de la mer & les autres prirent le grand chemin pour gagner Cerines : mais la mort ou la prison fut le triste sort de la plûpart de ceux que la peur & le desordre avoit tellement troublez qu'ils n'étoient plus capables de prendre les moyens de se sauver.

Pendant cette universelle déroute de

l'ennemi, le Roi se mit à genoux au milieu du camp pour rendre graces à Dieu d'une si signalée victoire, qui lui avoit si peu couté. Ensuite ne voulant pas donner le tems à l'ennemi de se reconnoître, il alla mettre le siege devant la ville de Cerines, ville forte & ceinte d'une double muraille. Les autres Allemans qui s'étoient attachez au siege de Dieu-d'Amour ne croyant pas être en sureté, prirent la fuite par les montagnes; une partie fut défaite par les paysans, & l'autre arrêtée dans les prisons de Philippe de Navarre, qui reconnut parmi ceux-ci trois rebelles au Roi, qui avoient déserté à Giblet, & il jugea à propos de les faire mourir publiquement par de cruels supplices, pour servir d'exemple & de confusion aux traîtres, qui doivent attendre tôt ou tard un pareil châtiment de leurs crimes.

Cependant Gautier arrivé avec son monde à Gastrie, où il croyoit être bien reçu, fut repoussé par les Chevaliers du Temple pour se vanger des injures qu'il leur avoit faites, tant en Chypre qu'à Ptolemaïde, outre qu'ils ne vouloient pas introduire dans leur château tant de de gens qui pourroient s'en rendre maîtres: sans parler qu'il étoit prudent & politique de favoriser le parti victorieux.

Enfin Gautier & ceux de sa suite reduits à la dernière extrêmité, furent forcez de se rendre à discretion au Seigneur de Baruth, qui les fit conduire tous prisonniers à Nicosie; mais la plus grande partie mourut de miseres ou de leurs blessures. Le General Richard inconsolable sur ses malheurs, ayant consommé tous ses vivres, & voyant qu'il alloit recevoir la loi du vainqueur, crût qu'il feroit mieux de songer à quitter le pays; il craignoit que par la jonction des troupes Chypriennes de Famagouste & de Nicosie, on ne s'emparât du port, & qu'avec vingt-deux galeres & autres vaisseaux qu'il avoit il ne pût résister à leur valeur & à leur bonne fortune, il recommanda Cerines à Philippe Cenard, frere uterin de Gavano, avec bon nombre de cavalerie & d'infanterie, commandées par Gautier Aquaviva Napolitain, homme de beaucoup d'experience, mais d'une vivacité excessive. Camerin informé de la résolution du General, & craignant les dangers dont il étoit menacé, dit.

Seigneur, je n'aurois jamais cru que vous dûssiez abandonner le Royaume de Chypre dans un tems si necessaire pour soulager nos misères, pour maintenir l'autorité de l'Empereur, & pour votre pro-

pre réputation : Quelle honte que la posterité se souvienne que la nation Allemande commandée par le Comte Richard, qui compte ses victoires par ses jours, ait été forcée d'abandonner lâchement un Royaume, & tant de genereux Officiers qui ont perdu leurs biens, leur honneur & risqué mille fois leurs vies. Seigneur, votre départ porte un coup si funeste aux interêts de l'Empereur, qu'il ne se trouvera plus personne qui ose prendre son parti : rien n'éloigne tant les sujets de la fidelité comme le peu d'ardeur qu'on témoigne à les défendre ; nous serons forcez d'en porter nos plaintes à sa Majesté Imperiale, afin qu'il voye que les mauvais succès de ses affaires ne viennent pas de nous. L'on sçait assez que le malheur de la bataille passée n'est venu que du peu de compte que l'on a fait de mes conseils ; & quoique nos pertes soient considerables, il ne faut pas qu'un grand Capitaine perde courage & s'abandonne à la crainte : nous sommes dans une place propre à soutenir tous les assauts de l'univers, on ne doit pas même en craindre le siege, puisque nous sommes les maîtres de la mer ; & supposé qu'on nous y assiegeât, les munitions qui s'y trouvent auroient bien-tôt lassé d'autres forces que celles du Roi, qui n'a pour se soutenir que les Genois,

nation interessée, qui l'abandonnera au premier vent.

Richard, quoique feroce & superbe, ne s'offensa point de ce discours, soit qu'il craignît de préjudicier aux interêts de l'Empereur, soit qu'il eût peur de faire prendre à Camerin quelque dangereuse résolution ; au contraire, il promit de retourner aussi-tôt que ses affaires le lui permettroient : mais Camerin, parce qu'il étoit traître, s'imaginoit qu'on le trahissoit toujours, voulut l'accompagner. C'est pourquoi ayant armé seize galeres, ils partirent ensemble pour aller en Armenie, laissant les autres vaisseaux pour le service des assiegez. Arrivez dans cette Province, ils trouverent le Roi fort occupé de ses propres affaires, & fort peu disposé à donner des secours aux autres ; il donnoit pourtant de belles paroles, promettoit beaucoup, mais d'une maniere à faire connoître & son impuissance, & sa mauvaise volonté. Ils furent donc obligez de s'en retourner, n'ayant gagné autre chose dans ce voyage que des maladies qui firent mourir une grande partie de leurs gens. Ils s'en allerent à Tyr, & ils prirent grand soin de lever de nouvelles troupes, tant à Antioche qu'à Tripoli ; ils prirent même des Sarrazins à leur service, tant le de-

sir de dominer l'emporte sur la raison & sur la conscience : mais comme tous ces secours ne suffisoient pas, ils résolurent d'envoyer vers l'Empereur, Amaury, Camerin & Hugues de Giblet, pour representer à sa Majesté Imperiale la necessité qu'il y avoit d'envoyer promptement du secours.

Cependant on se battoit vaillamment de part & d'autre à Cerines, & Philippe Cenard qui y commandoit, la défendoit de maniere à ne pas laisser aux assiegeans seulement l'esperance de la pouvoir jamais prendre. Cette place étoit située vers la mer, du côté du Nord, avec de bonnes murailles flanquées de tours ; il y avoit un château bâti sur un rocher, qui commandoit la ville & le port. Le Seigneur de Baruth vit bien qu'il y avoit de la témerité à penser prendre de force une place qui recevoit par mer tout ce qui lui étoit necessaire pour soutenir un siege de plusieurs années : c'est pourquoi il alla à Limisso traiter avec les Génois, avec lesquels il convint, quoiqu'à un prix fort extraordinaire, qu'ils mettroient en mer treize galeres & autres vaisseaux qu'ils avoient, pour empêcher la navigation aux Imperiaux. Ils vinrent d'abord avec toutes leurs forces, ils assiegerent le port

de Cerines, & ils ôterent ainsi tous les secours que les Allemans avoient accoutumé de recevoir : Bien loin que cette circonstance diminuât en rien de la valeur des assiegez, le peril & la necessité augmenterent encore leur courage, dont ils donnerent des preuves par de vigoureuses sorties, & par le jeu des machines avec lesquelles ils se défendoient si puissamment & avec succès.

Dans ce même tems la fille de Guillaume Longue-Epée, qui avoit été distinée par l'Empereur pour être femme du Roi, mourut dans la ville assiegée : le mariage ne s'étoit point fait à cause de la guerre, & par l'aversion du Roi. On crut que son mal ne tiroit son origine que du chagrin qu'elle avoit d'être méprisée & traitée avec indignation par les Allemans. Le Roi ne laissa pas de faire paroître une grande, mais fausse douleur de cette perte ; il vouloit par-là s'acquerir l'amitié des parens de cette Dame, qui irritez de le voir differer si long-tems ce mariage, s'étoient déclarez hautement les ennemis de sa Majesté : ce fut pour seconder ses vûës qu'il y eut une suspension d'armes pour un mois, afin de préparer ce qui étoit necessaire pour la magnificence de la pompe funebre qu'il vouloit faire dans la Cathedrale de Ni-

cosie. Il y assista en habit de grand deuil, mais on se moqua de voir qu'il honoroit de cette sorte après sa mort une personne qu'il avoit si fort méprisée pendant sa vie : il témoigna sa douleur aux parens de la défunte en des termes si touchans, qu'il trompa tous ceux qui n'étoient pas instruits de ce qui se passoit dans le fond de son ame, tant il est vrai qu'on est aisément abusé par les apparences.

Le Roi ayant ensuite convoqué la haute Cour, rendit sa plainte contre Amaury, Camerin, Hugues & autres conjurez, comme perturbateurs de son Roïaume, & ennemis de leur Prince legitime; ils furent déclarez rebelles, tous leurs fiefs confisquez, & donnez à ceux qui avoient le mieux combattu pendant ces dernieres guerres. On avoit eu jusqu'alors quelques égards pour les conjurez, pour ne pas aliener l'esprit de leurs parens, esperant encore qu'on pourroit les réduire à l'obéissance, & le Roi ne vouloit appliquer les derniers remedes que dans les maux extrêmes.

Mais pour revenir à Cerines, sa Majesté voulant faire avec gloire le siege qu'il en avoit formé, fit fabriquer à grands frais deux châteaux de bois, que l'on faisoit approcher des murailles pour empêcher les défenses, & donner plus

de facilité aux assiegeans de monter à l'assaut. Mais lorsqu'on vint à les approcher du fossé, les assiegez jetterent tant de sacs de laine, tant de feu & tant de pierres, que le Seigneur de Baruth qui étoit descendu de cheval avec tous les grands Officiers de l'armée, fut obligé de se retirer, le feu ayant beaucoup endommagé ces monstrueuses machines. Le Capitaine Cenard qui vouloit à quelque prix que se fût se faire un nom, & augmenter sa gloire dans la défense de cette place, tenta toutes sortes de voyes, ruses, stratagêmes, même trahisons les plus odieuses, mais necessaires quelquefois dans la guerre. Le jour des funerailles de la Dame destinée pour être Reine de Chypre, le Capitaine Cenard y assista, sous la seule caution de la foi publique, mais encore plus appuyé de sa propre intrépidité. Parmi ceux qui furent choisis pour le servir, il se trouva un Colonel nommé Martin Rosel, homme consideré dans l'armée, & que le Seigneur de Baruth aimoit cordialement : le Capitaine lui parla en des termes si forts de la puissance & de la liberalité de l'Empereur, qu'il corrompit enfin sa fidelité ; il croyoit par-là monter à une grande fortune, comme si les Princes aimoient autant les traîtres que les trahisons. Le Colonel pro-

mit que lorſqu'il ſeroit de garde il avertiroit le Capitaine du tems qu'il faudroit prendre pour attaquer le camp avec avantage, & faire lever le ſiege : mais la divine Providence qui protege la juſtice, voulut que cette trahiſon fût découverte avant qu'elle pût produire ſon effet. Martin Roſel étoit à Nicoſie lorſqu'on arrêta un ſoldat qui venoit de Cerines avec des lettres pour le Colonel, qui en diſoient aſſez pour qu'on ſoupçonnât ſa fidelité. Le Roi n'en voulut pas ſçavoir davantage, il expedia un ordre à Philippe Navarre qui étoit à Nicoſie, d'arrêter le Colonel avec quelques autres, qu'on croyoit complices, ou à cauſe de leur méchante vie, ou à cauſe de l'amitié & de la parenté qui ſe trouvoient entr'eux. Cela fut executé heureuſement, parce qu'on y garda le ſecret, qui étoit très-neceſſaire, attendu que les conjurez étoient en grand nombre, & que quelques-uns appartenoient aux premiers Seigneurs du Royaume. Ayant été conduits dans le camp, & convaincus du crime dont ils étoient accuſez, ils furent tous condamnez par la haute Cour au dernier ſupplice, quoique le Roi ne permît l'execution qu'à l'égard du Colonel & de quatre autres des plus coupables ou des plus malheureux. Le Colonel après

une mort cruelle, fut jetté dans Cerines, exemple terrible pour les traîtres & pour les ſcelerats. Ces executions ne laiſſerent pas de faire murmurer bien des gens, parce qu'on ne croit pas les conjurations ſi elles ne ſont ſuivies de leur execution : les plus ſages releverent la juſtice & la bonté du Roi, qui ne voulut punir que les plus criminels, ſans permettre qu'on fît une plus ample perquiſition.

Le Seigneur de Baruth ayant remis en état les châteaux de bois, les fit approcher des murailles pour donner un aſſaut general ; les aſſiegez firent une ſi vigoureuſe réſiſtance, que les Cypriots étoient déja reſolus d'abandonner leur deſſein comme temeraire ; mais Anzian de Briès avec une courage ſans égal, deſcendit de cheval, commanda à tous ceux qui le ſuivoient d'en faire autant, il ſe mit lui-même à pouſſer les rouës de la machine, ſans craindre les dangers qu'il y avoit à courir ; une fléche cependant lui perça la cuiſſe, il la retira de ſes propres mains, mais le fer y reſta ; & pour ne pas ébranler le courage de ſes gens, il cacha la douleur & la playe juſqu'à ce que la machine fût pouſſée juſqu'au lieu où il vouloit. Ayant enſuite perdu ſes forces, & ne pouvant plus ſe

ſoutenir, on le porta à ſa tente & delà à Nicoſie. Les châteaux étant placez, la ville fut attaquée de tous côtez ; le Roi preſent par tout, ne ceſſoit d'exhorter ſes gens à bien faire leur devoir: on le vit ſouvent mettre la main aux échelles, & il ſe ſeroit exposé à de bien plus grands perils, ſi le Seigneur de Baruth ne l'eût ſupplié de s'éloigner, parce que de ſon ſalut dépendoit celui de tous les autres. Mais pour revenir à Anzian de Briès, après avoir été cruellement tourmenté par les Chirurgiens, ſans qu'on pût trouver le fer de la fléche, on referma la playe ; mais comme il ſentit enſuite des douleurs inſupportables, ils recommencerent de nouveau avec ſi peu de ſuccès, qu'en lui tirant le fer ils lui arracherent auſſi la vie. Il fut enterré à Sainte Sophie, & pleuré generalement de tous ceux qui regrettoient la bonté, la prudence & la valeur d'un ſi grand Capitaine ; il mourut dans le plus beau feu de ſa jeuneſſe, perte ſenſible au Seigneur de Baruth, qui avoit accoutumé de l'appeller ſon Lion. Les Cypriots laſſez de ce ſiege, qui avoit déja duré deux ans, perdoient toute eſperance d'en pouvoir venir à bout: outre que les Genois inſolens dans l'exaction de leur paye, & fiers des honneurs qu'on leur avoit accordez, mena-

çoient chaque jour de se retirer. C'est pourquoi le Roi presque résolu d'abandonner cette entreprise, ne pouvoit plus ni fournir à la dépense, ni empêcher la licence des soldats, sans parler du secours que les assiegez attendoient de la part de l'Empereur ; mais l'arrivée du Seigneur de Saet dans la Syrie par ordre de sa Majesté Imperiale, sans autre provision que de belles paroles, fit résoudre les Allemans, qui commençoient à manquer de tout, à mettre fin à leurs miseres. Ils firent sçavoir qu'ils vouloient la paix, & l'on n'eut pas de peine à la conclure, la guerre étoit de-
1232. venuë très-onereuse aux deux partis. Elle se fit par l'entremise d'Arnaud Giblet, de Philippe de Navarre & des Chevaliers du Temple. Les conditions furent, que les Allemans rendroient au Roi la ville & le château de Cerines, avec toutes les munitions qui s'y trouvoient, qu'on leur fourniroit des vaisseaux & des vivres pour aller à Ptolemaïde, & qu'on leur rendroit leurs prisonniers, même ceux qui se trouvoient à Tyr. On parla d'y comprendre les traîtres ; mais le Roi qui ne vouloit pas en éteignant une guerre étrangere s'en attirer une civile, montra pour cet article tant d'éloignement, qu'on n'en parla plus.

La paix ainsi concluë, le Roi entra dans Cerines au même moment que les Allemans sortirent du port : ces peuples firent paroître une joie incroyable de revoir leur Seigneur naturel, qui leur faisoit esperer la fin d'une guerre cruelle, avec celle des traitememens tyranniques de ces barbares. Le Roi s'occupa dans 1233.
la suite à remettre quelque ordre dans les affaires de son Royaume, le tumulte des armes n'ayant que trop long-tems empêché l'execution des loix. Il donna congé à quelques Capitaines étrangers, qu'il gratifia de presens considerables pour les bons services qu'ils lui avoient rendus ; il craignoit qu'en les laissant dans le Royaume, & ne s'accommodant point du repos que la paix promet, ils n'y causassent de nouveaux troubles. Il congedia encore dans la suite les troupes auxiliaires qui étoient trop à charge à lui & à ses sujets, néanmoins il y en eut quantité qui ne voulurent point quitter le pays, & qui s'adonnerent à quelque profession ; ce qui fit beaucoup de plaisir au Roi, qui voyoit que son Roïaume se repeuploit ; en sorte que dans un besoin il auroit assez de ses propres sujets, sans être obligé de mandier des secours étrangers. Il est vrai qu'il y en avoit d'autres qui ne pouvoient vivre,

que dans le ſang, dans les deſordres & dans les rapines.

1236. Le Roi commençoit à oublier les malheurs paſſez, lorſqu'on lui vint donner la nouvelle de la mort du Seigneur de Baruth, qui retournant de la chaſſe s'étoit tué en tombant de cheval proche le château d'Imper. On le conduiſit à demi mort à Ptolemaïde ; ce fut là qu'il fit le partage de ſes terres à ſes enfans, qu'il obligea de les tenir comme Feudataires de Balian leur aîné, auquel appartenoit la Seigneurie de Baruth ; enſuite il mourut dans l'Hôpital des Chevaliers du Temple. Le Roi après avoir pleuré la mort d'un ſi grand Capitaine, auquel il diſoit être redevable de ſon Royaume & de ſa vie, lui fit de ſuperbes funerailles, & en prit un grand deuil. Jean d'Hibelin Seigneur de Baruth, fut un perſonnage d'une valeur & d'une prudence conſommée ; il apprit la guerre ſous les Chevaliers du Temple, il exerça toutes les charges militaires contre les Sarrazins, ſon pere ne voulant point qu'il montât à aucun degré d'honneur s'il ne l'avoit mérité par ſes actions. Il fut toujours heureux, & ſi modeſte dans ſes victoires les plus complettes, qu'il ne parloit que d'accommodement & de paix ; & quoiqu'il s'attirât l'admiration

de tout le monde, jamais fidelité ne fût pareille à la sienne, lorsqu'il s'agissoit des interêts de son Prince. Il offroit dans l'occasion ses Etats & sa propre vie pour le salut de l'Etat : il fut toujours médiateur entre le Roi & le Royaume, la guerre ou la paix dépendant de ce qu'il jugeoit le plus à propos. Cette mort donna lieu aux menées de la Reine-mere contre les interêts du Roi son fils ; c'étoit une femme curieuse au dernier point de commander, aisée à se mettre en colere, & toujours passionnée à élever aux grandes charges du Roïaume tous ceux qui tenoient pour son parti. Jusqu'alors le Seigneur de Baruth l'avoit toujours resserrée dans les justes bornes d'une dépendance moderée. Empêché qu'il étoit de la régie des affaires publiques, il obligea cette Princesse à demeurer à la campagne, sans faste, plutôt en Dame de 1237.
qualité qu'avec l'appareil d'une Reine. A peine eut-elle appris sa mort, qu'elle vint à la Cour, suivie de tous ceux qui ne craignant plus le Seigneur de Baruth, déclaroient leurs inclinations, & jettoient en vûë de leurs fortunes des semences de discorde entre la mere & le fils. Le Roi qui ne pouvoit souffrir sa mere à cause de son faste insupportable, & de l'autorité avec laquelle elle pretendoit

gouverner tout le Royaume, & qui c
gnoit de lui donner du chagrin, qui po
roit la porter à un second mariage
l'auroit privé des richesses & des ter
qu'elle possedoit dans le Royaume, ch
cha un moyen de l'éloigner avec honn
& sous prétexte de lui faire plaisir. C
rad fils de l'Empereur Frederic, ét
parvenu à l'âge de quinze ans; c
pourquoi le Royaume de Jerusalem
appartenoit de droit; mais occ
ailleurs, & n'étant pas venu pren
l'hommage, les Assises le priverent
son droit, qui fut dévolu aux plus p
ches parens. Le Roi persuada à la R
ne mere comme étant plus fondée
droit qu'aucun autre, d'aller à Ptolem
de pour demander à la haute Cour d
tre reçuë à posseder ce Royaume.
Reine consentit très-volontiers à ce
proposition; car il n'y avoit qu'une So
veraineté qui pût contenter son amb
tion. Sa Majesté lui fournit tout ce
lui fût necessaire, fort aise qu'elle n'e
rien à regretter en partant. Il ordon
qu'elle fût accompagnée de bonnes tro
pes, sçachant qu'une autorité désarm
n'est gueres propre à se faire obéïr. E
partit donc de Chypre avec quatre mi
hommes d'infanterie & six cens chevau
commandez par Ballian son neveu,

nouveau Seigneur de Baruth. Elle arriva à Ptolemaïde, & se presenta à la haute Cour, pour lui demander la Couronne & le Royaume comme plus proche heritiere, puisque Conrad le méprisoit & ne daignoit venir recevoir l'hommage conformément aux Assises. Il n'y eut aucune difficulté, soit que les armes les y contraignissent, soit que les insolences & l'avarice des Allemans leur fissent desirer un nouveau maître, d'autant plus que Frederic avoit été déclaré indigne de l'Empire, & que Conrad n'étoit pas en état de passer en Syrie. La Reine ayant donc pris de ces peuples le serment de fidelité & d'obéissance, alla à Tyr pour en prendre possession: Hibier Felinger qui en étoit Gouverneur, avec le titre de Capitaine, soit que ce fût pour faire le brave, ou comme il est plus vraisemblable, pour ne pas perdre son poste, entreprit hardiment la défense de la place. Il soutint pendant tout le jour avec une valeur incroyable les attaques des Cypriots; mais il fut obligé sur le soir de se retirer dans le château, parce que les habitans le menacerent de prendre les armes contre lui; il ne vouloit point s'engager dans une guerre qui alloit causer la ruine universelle de tout le pays, d'autant plus que la Reine, aidée des

Venitiens & des Genois, s'étoit rendu maîtresse du port. Le Capitaine Felinghier s'étant bien fortifié dans le château, soutenoit avec vigueur les assauts, & la Reine n'esperoit plus de le pouvoir prendre, lorsque la femme, le frere & les neveux de ce Commandant furent pris dans leur fuite par l'armée navale, ce qui l'obligea de rendre le château pour les ravoir, & s'en retourner en Allemagne. Ainsi la Reine s'étant assurée de la Souveraineté, se donna entierement au soin & au gouvernement de ses peuples, sans que rien l'inquietât pendant le cours de deux années. Mais le Soudan d'Egypte lui ayant enlevé la ville de Tabarie, elle commença à craindre ce Prince, avec d'autant plus de fondement, qu'ayant ensuite assiegé la ville d'Ascalon, située sur la mer, & de très-grande importance pour la Syrie, elle fut obligée pour la secourir, de joindre les troupes du Roi son fils aux siennes, sous le commandement de Ballian, de Baudoüin ses neveux, & de Jean Seigneur d'Asuf avec tout ce qu'il y avoit d'Officier
1247. dans la Syrie. Ils secoururent fort heureusement les assiegez, après s'être rendus maîtres du port malgré les effort des ennemis; mais tous ces braves étar entrez dans la ville, y porterent plu
d

de desordre que d'assistance. Ils commandoient & obéissoient chacun à leur tour, négligeant ce qu'il falloit faire pour la conservation de la place; de sorte qu'en deux mois de tems le Soudan la prit de vive force. Le Seigneur de Baruth y perdit la vie, & les autres s'enfuirent comme ils purent après la défaite de la plus grande partie de leurs gens.

Ces succès du Soudan ayant fait du bruit parmi les Princes Chrétiens, Saint Louis Roi de France, résolut d'aller secourir ce pays avec une puissante armée, & arriva en Chypre au mois de Septembre de l'anné 1248 Il s'arrêta pendant tout l'hyver à Limisso, la saison ne lui permettant pas d'aller plus loin. Le Roi Henry le reçut & le traita avec toute la magnificence que méritoit un si grand Roi; & lui-même se mit en état d'aller à cette guerre, ne pouvant penser qu'il y eût rien plus digne d'un grand Prince, que de tout hazarder pour soutenir la Loi de Jesus-Christ.

Les deux Rois s'embarquerent au printems, & allerent droit en Egypte pour prendre Damiette, après qu'ils eurent appris la mort du Soudan, & le peu de provisions qu'il y avoit dans cette place. Ils passerent avec un vent favorable les deux mers de Syrie & d'Egypte dans l'espace d'un 1249.

jour & d'une nuit, & ils arriverent au soleil levant à la vûë de cette place. Les Sarrazins s'étant mis en état d'empêcher le débarquement, les deux Rois furent les premiers à donner l'exemple aux soldats, qui avoient de l'eau jusqu'aux genoux : mais le Commandant de la place voyant bien qu'il ne pourroit résister, pensoit à se retirer ; pendant qu'il rassembloit ses gens avec beaucoup d'ordre & de hardiesse, il fut malheureusement percé d'un coup de fléche. Cette mort mit si fort l'épouvante parmi les Egyptiens, que s'étant confusément retirez dans leur ville, ils commencerent à tenir conseil, ou pour défendre, ou pour rendre la place ; mais toutes les femmes tenant un poignard d'une main & un enfant de l'autre, menacerent de les égorger en leur presence s'ils ne sortoient promptement pour défendre leurs murailles. Elles disoient qu'elles aimoient mieux être appellées meres homicides, que bêtes enragées lorsqu'elles seroient forcées par la faim de se nourrir de ces mêmes enfans. Tous ces peuples effrayez & sans Chef qui pût les rassurer, résolurent de s'enfuir & d'abandonner leur ville. Après avoir pris ce qu'ils avoient de meilleur & de moins embarrassant, ils mirent le feu au reste, afin que les

ennemis ne profitassent pas beaucoup de leur victoire. Ayant donc passé & rompu le pont qui est sur le Nil, pour n'être pas poursuivis par les Chrétiens, ils se cacherent dans les bois, ou se refugierent dans les montagnes. Les Rois avertis de ce desordre, dans le doute qu'il n'y eût quelque stratagême caché, détacherent le Comte d'Artois pour voir ce qu'il en étoit. Il fit rompre les portes de la ville, sans que personne s'y opposât : il reconnut la verité de ce qui s'étoit passé, il fit éteindre les feux par les soldats, & leur accorda le pillage de la ville, où ils trouverent encore un riche butin, quoique le meilleur eût été emporté ou consumé par les flâmes. Les deux Rois après avoir rétabli les fortifications de Damiette, & y avoir laissé une bonne garnison, prirent le chemin de Messare, ville située sur les bords du Nil : ce fut-là qu'ils réfuserent l'offre que leur fit le Soudan de leur donner Jerusalem pour Damiette ; mais la fortune ayant changé de face, la peste se mit dans l'armée, & les deux Rois furent contraints de se rendre à discretion. Le Soudan les traita avec beaucoup d'humanité, & demeura d'accord de leur laisser la liberté, en restituant Damiette, avec un million de besans pour la ran-

çon des autres prisonniers. Ce traité s'executoit de part & d'autre avec fideli-
1259. té, lorsque le Soudan fut tué par un Archer de sa garde, qui courut d'abord en porter la nouvelle aux deux Rois, & leur demander la récompense de ce parricide, dans l'esperance que l'un ou l'autre de ces Rois le feroit Chevalier ; mais ils eurent horreur de cette noire action, & protesterent qu'ils se garderoient bien de faire cet honneur à un traître qui avoit tué son Prince.

Il y eut cependant de grands differens parmi les ennemis pour l'élection d'un nouveau Soudan, chacun craignant l'élevation de son concurrent ; ils se déterminerent enfin à choisir pour leur Soudan l'un ou l'autre des Rois de France, ou de Chypre. Ils eurent cependant plus de penchant pour ce dernier, auquel il étoit plus aisé de laisser Chypre pour le Roïaume d'Egypte, qu'il ne l'étoit au Roi de France, qui se garderoit bien d'abandonner son Royaume de France. Tous ces beaux projets s'en allerent en fumée, parce qu'ils virent bien enfin qu'il n'y avoit pas moyen d'accorder l'Alcoran avec l'Evangile.

Ils délibererent ensuite sur ce qu'ils feroient des prisonniers ; il y en eut qui furent d'avis de les faire mourir, tant

pour châtier leur témerité d'avoir abandonné leurs propres Etats pour leur venir faire la guerre & envahir leur pays, que pour les sacrifier aux manes de tous les malheureux qui avoient été tués dans cette guerre; ils croyoient que leurs morts ne pouvoient être mieux vangez; & que cet exemple serviroit de leçon aux autres Princes Chrétiens à ne se plus mêler de guerres qui ne les regardoient pas. D'autres étoient d'avis d'enfermer ces Rois dans une prison perpetuelle, étant honorable aux Egyptiens de tenir captifs deux grands Rois de la Chrétienté, qui seroient assez châtiez dans cette sepulture vivante, où ils languiroient sans pouvoir mourir : mais les plus sages jugerent que faire mourir ainsi deux Rois, étoit une action trop cruelle & impie, qui ne feroit que les deshonorer; qu'il n'y avoit qu'une puissante raison d'Etat pour laquelle on pût faire mourir un Roi prisonnier de guerre, encore étoit-elle très-rare; que les Egyptiens ne gagneroient rien par la mort de ces Princes, puisqu'on en éliroit aussi-tôt deux autres, qui ne manqueroient pas de la venir vanger. Ils ajoutoient qu'il n'étoit pas non plus avantageux de retenir dans la captivité ces illustres prisonniers, qui coû-

teroient trop à garder, & pour la liberté desquels toute la Chrétienté se mettroit en armes. Ils conclurent donc à la rançon, conformément à ce qu'avoit arrêté le feu Soudan. Ainsi Damiette ayant été renduë, Henry s'en retourna avec le saint Roi à Ptolemaïde, où la Reine
1251. les reçut avec d'autant plus de joye, qu'on les avoit pleurés comme morts. Le Roi Louis pensoit à s'en retourner pour les affaires de son Royaume, lorsque le Roi de Chypre lui persuada de s'arrêter pour empêcher la ruine de la Chrétienté. Ce digne Roi des François se contenta d'envoyer ses freres à la Reine Blanche leur mere, afin qu'ils fissent en sorte que ni argent, ni troupes ne lui pussent manquer. La Reine Blanche lui envoya cinq cens mille écus d'or, & fit des provisions extraordinaires d'armes, de vaisseaux & de monde, pour les faire passer en Syrie. Cependant le Roi de Chypre par complaisance pour le Roi Louis, & pour tous les Princes qui étoient avec lui, s'engagea à prendre pour femme Plaisance, fille de Boémond Prince d'Antioche & Comte de Tripoli, les guerres l'ayant jusques-là empêché de penser à se marier : ce qui l'y obligea fut le besoin qu'il avoit d'argent, voulant con-

tinuer la guerre contre les Sarrazins ; car quoiqu'il fût fort inferieur au Roi Louis, il vouloit néanmoins par son grand cœur l'égaler en tout ce qu'il pouvoit. Il s'en retourna en Chypre pour y faire ses préparatifs, & il y conduisit sa femme pour prendre possession du Royaume ; mais à peine la solemnité de son couronnement fut achevée, que l'indisposition du Roi mit la Cour dans une grande affliction ; & lorsqu'on apprit qu'il y avoit du danger pour la vie de ce Prince, chacun courut aux Eglises faire des prieres, qui ne furent point exaucées, puisqu'il mourut la nuit du 8. Jan- 1253.
vier 1253. après avoir regné trente-trois ans. Cette mort du Roi Henry causa une affliction generale, à cause de sa valeur & de sa bonté. Il étoit infatigable dans les entreprises, résolu dans les conseils, hardi dans les combats, zelé pour la Religion Il fut pendant toute sa vie maltraité par les caprices de la fortune, qui l'agiterent, mais qui ne le vainquirent jamais. Il laissa un fils, qui reçut la Couronne avec le nom de Hugues second presque aussi-tôt qu'il vit le jour. La Reine-mere prit soin des affaires du Royaume, ce fut une Princesse d'une sagesse & d'une prudence si

peu commune, qu'elle ne permit jamais que ſes peuples ſouffriſſent aucun de ces malheurs qui ont accoutumé d'accompagner la minorité des Princes.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE TROISIE'ME.

AU commencement de l'année 1254. 1254.
la Reine Alise mourut à Ptolemaïde, moins accablée du poids des années & de la maladie, que de douleur de voir son Royaume de Jerusalem presque tout usurpé par les Infidelles. Bien loin qu'il lui en restât assez pour satisfaire une aussi grande ambition que la sienne, elle se trouvoit si à l'étroit par les dépenses excessives de la guerre, qu'elle ne pouvoit plus soutenir le titre de Reine, ni rien faire qui pût répondre à la grandeur de son courage. Melisenne qui avoit été femme du Prince d'Antioche, tué par les Sarrazins lorsqu'il étoit leur prisonnier, prit le Gouvernement du Royaume sous le nom de Regente. Les Grands du Royaume ne s'y opposerent pas, dans l'esperance que sous le regne d'une femme, foible pour l'ordinaire, ils pourroient faire ce que bon leur sembleroit; outre qu'il s'étoit introduit quantité d'abus d'autant plus dommageables à la Majesté des Rois, qu'ils avoient été autorisez par la haute Cour, & qu'il seroit aisé, sous le gouvernement d'une femme, d'en faire une loi inviolable à l'avenir.

1255. Cependant la Reine Plaisance regnoit en Chypre très-aimée de ses sujets ; car quoiqu'elle eût beaucoup d'ambition, elle avoit une prudence sans égale, & ne faisoit rien que par le conseil des plus sages & des plus accréditez ; elle se servoit surtout de celui du Seigneur de Baruth son neveu, Prince qui n'avoit aucune mauvaise liaison dans le Royaume, sans passion particuliere & qui alloit toujours au bien de l'Etat & des sujets. Cependant il n'y avoit pas moyen d'accommoder les Religieux Grecs avec les Latins. L'autorité de la Reine & les Arrêts de la haute Cour firent pour cela des efforts inutiles : il s'agissoit d'une chose impossible, qui étoit que les Grecs souffrissent que les Latins fussent maîtres de leurs biens & de leur Jurisdiction ; ce ce qui étoit d'autant plus fâcheux, que les Evêques Grecs & Latins avoient leur résidence dans une même ville. La Reine envoya donc pour ce sujet un Ambassadeur à Rome pour supplier le Pape Alexandre IV. de mettre quelque ordre pour que ces deux Clergez pussent vivre tranquillement ensemble. Le Pape fit un décret appellé la Somme Alexandrine, qui contenoit en abregé.

1°. Que l'Evêque Grec de Nicosie feroit sa résidence dans la vieille ville de

Solie, & qu'il s'appelleroit seulement Evêque de Solie, & Administrateur du peuple Grec de Nicosie. Il en fut fait autant pour les trois autres Evêques Grecs; Arcos fut assigné à celui de Papho, Amathonte à celui de Limisso, & Carpasso à celui de Famagouste.

2°. Que les causes des Grecs seroient portées en premiere instance aux Evêques de leur Rit, mais que par appel elles iroient à l'Evêque Latin, bien entendu qu'il faudroit que la cause fût entre deux Grecs; car s'il y avoit un Latin l'Evêque Grec devenoit incompetant.

3. Que les Evêques Grecs seroient nommez par le Conseil Royal, confirmez par le Roi, & consacrez par l'Evêque Latin, auquel ils seroient sujets. Lorsque l'Evêque nommé prêtoit serment, il le faisoit en ces termes. *Je Evêque Grec de N. jure sur les saints Evangiles, à vous Monseigneur Evêque Latin de N. d'être fidelle, Catholique & Orthodoxe; d'instruire mon peuple dans cêt esprit & dans cette croyance; d'être obéïssant au Pontife Romain, à vous, Très-Reverend, & à vos successeurs, sauf le Rit Grec dans lequel j'ai été élevé, & que je suis obligé de conserver.*

4. Que l'Evêque Grec reconnoîtroit l'Evêque Latin par quelque don de peu

de valeur qui marqueroit la ſuperiorité du dernier.

Mais tous ces Reglemens réjouïrent autant les Latins qu'ils affligerent les Grecs, qui furent prêts de ſe ſoulever, s'ils n'euſſent reconnu la neceſſité de ſe ſoumettre, quoiqu'ils cruſſent avoir ſur cela de grands motifs de conſcience. Il arriva dans ce même tems de ſi dangereux differens entre les Venitiens & les Genois, qu'ils penſerent cauſer le dernier malheur aux Chrétiens de la Syrie, aïant tourné contr'eux-mêmes les armes qui étoient deſtinées à combattre les Infidelles. Dans la conquête de la Terre-Sainte les Venitiens s'étoient acquis quantité de privileges, & même ils étoient maîtres de quelques places de la Syrie. Les Genois & les Piſans en avoient fait autant pour avoir, par le moyen de leurs forces & de leur argent, concouru à à cette conquête. A Ptolemaïde les Venitiens étoient maîtres de plus d'un tiers de la ville, au grand chagrin des Genois qui croioient que le grand trafic de marchandiſes que les Venitiens y faiſoient, étoit autant de profit qu'on leur enlevoit : determinez à les chaſſer de la ville, ils prirent pour prétexte l'Egliſe de ſaint Saba commune à toutes les deux nations, & ſe mirent en devoir d'en em-

pêcher l'entrée aux Venitiens, qui de leur côté ne manquerent pas d'en venir aux armes; mais Nicolas Michiele Baïle des Venitiens arrêta leur ardeur, soit qu'il connût ses forces au-dessous de celles des Genois, ou que ce fût par un esprit de paix; il fit en sorte que les uns & les autres envoyerent à Rome au Pape Alexandre comme à un juge & pere commun, qui n'avoit autre interêt que celui de la justice & de la paix. Il décida donc que l'Eglise seroit aux deux nations, ne devant y avoir pour les choses saintes ni partialité ni préference; mais les Genois avoient gagné par leurs présens les confidens du Pape, & ils apprirent plûtôt que les Venitiens ce que sa Sainteté avoit prononcé; ils le firent sçavoir à ceux qui étoient à Ptolemaïde, & gagnerent par le moyen d'une somme considerable Philippe de Montfort Officier François, que le Roi Louis avoit laissé pour commander ses troupes. Aidez des troupes de ce Commandant, ils prirent l'Eglise de S. Saba sans aucune résistance, & ils en firent une forteresse, le Baïle Michiele toujours obstiné à vouloir, par patience & par sagesse, vaincre l'insolence & la témerité des Genois. La Reine Regente qui étoit à Tyr, quoique peu autorisée, en écrivit à Mon-

fort, pour l'exhorter à ne pas cimenter l'inimitié entre ces deux nations, qui pouvoit causer la ruine totale du Royaume : elle ajoutoit que le devoir des hommes sages étoit d'appaiser les discordes & non pas de les fomenter ; que les regles du bon gouvernement n'étoient pas que deux illustres nations employassent l'une contre l'autre des armes destinées à la destruction des Sarrazins ; que les Chefs perdent leur crédit lorsqu'ils ne l'emploïent pas à mettre d'accord leurs amis & leurs confederez ; que la bonne politique ne veut point qu'une nation s'agrandisse jusqu'à pouvoir aspirer à dominer sur les autres. Toutes ces considerations ne firent aucun effet sur l'esprit de l'Officier ; au contraire, il exhorta Salion Grimaldi Chef des Genois, à donner au pillage quelques maisons de Marchands Venitiens, l'avidité du gain ne lui permettant pas de voir les préjudices que causeroit cette témeraire entreprise, que sa Republique même n'auroit pas voulu approuver. Toutes ces nouvelles furent portées à Venise, où elles causerent de grands mouvemens à cause des suites fâcheuses qu'elles pouvoient avoir. Les Venitiens en porterent partout leurs plaintes, demandant les satisfactions qu'ils crurent necessaires pour

n'en pas venir à une guerre ouverte ; mais tout cela fut inutile, le parti de Grimaldi ne vouloit aucun reglement de justice ; mais bien que tout se fît au gré & à l'avantage de sa République. Les Genois n'ayant donc pas voulu consentir à restituer ce qu'ils avoient pris, les Venitiens envoyerent Marc Justinien à la place de Michiele ; mais soit que ce fût son peu d'experience, ou qu'il voulût faire parade de forces qu'il n'avoit pas, il fut chassé de Ptolemaïde. Ainsi la République fut forcée de prendre le parti de déclarer la guerre, & de s'allier avec les Pisans & avec Manfrede Roi de Sicile pour faire diversion & empêcher que ceux-ci ne prissent parti avec les Genois. Laurent Tiepoli fils du feu Doge étoit alors dans les mers de Syrie avec treize galeres qui eurent ordre de se joindre à une escadre de vaisseaux de la Reine Plaisance de Chypre, qui ne pouvoit souffrir que Philippe de Montfort voulût usurper une place qui pouvoit un jour appartenir à son fils, outre que la Regente demandoit par-tout des secours contre l'insolence & la desobéïssance des François.

Tiepoli étant entré pendant la nuit dans le port de Ptolemaïde, après avoir rompu la chaine qui en empêchoit l'en- 1256.

trée, se rendit maître de 23 vaisseaux & de deux galeres des Genois, qui ne firent presque nulle résistance, ayant été surpris dans un tems qu'ils craignoient le moins, & se confians si bien en leurs forces, qu'ils ne croyoient point que leurs ennemis fussent ni assez hardis ni assez forts pour les attaquer & les battre. Les Venitiens profitans de leurs avantages, suivoient les ennemis qui fuyoient en desordre parmi les tenebres de la nuit, & il leur fut aisé de se rendre maîtres de la nouvelle forteresse appellée Montjoye qui étoit unie à l'Eglise de saint Saba, dont les fortifications n'étoient pas encore achevées. Gramaldi qui vivoit dans une profonde sécurité, étoit allé cette nuit-là hors de la ville, & à son exemple plusieurs Officiers, qui ne pensoient pas que le peril arrive lorsqu'on s'y attend le moins.

Les Venitiens ne pousserent pas les choses plus loin, & quoiqu'ils fussent vainqueurs, ils écouterent les propositions de paix qui furent mises en traité par la Reine Plaisance, par le Seigneur de Baruth & par les Maîtres du Temple & de l'Hôpital; mais tous les traitez se rompirent sur le bruit que Rosso de la Turque Capitaine des Genois, étoit arrivé à Tyr avec une très-puis-

ſante armée. Les Genois, que ce ſecours rendoit fiers & implacables, vouloient vanger les injures qu'ils avoient reçûës, & ils étoient ſourds à tout ce qui pouvoit tendre à la paix. Tellement que Tiepoli ayant été renforcé du ſecours que lui mena André Zeni, il ſe fit cinquante-quatre voiles tant galeres que vaiſſeaux, auſquels ayant encore joint les Piſans, il livra bataille aux Genois qui la perdirent, avec vingt cinq galeres qui reſterent au pouvoir des Venitiens. Tiepoli entra triomphant dans Ptolemaïde, & il ne fût pas en ſon pouvoir d'empêcher l'avidité du Soldat, qui pilla même avec quelque ſorte de cruauté toutes les maiſons des Genois, tuant tous ceux qui oſerent ſe défendre, & il y fit deux mille ſix cens priſonniers. Pour trophée d'une ſi grande victoire, on porta à Veniſe les deux colonnes qui étoient élevées dans la Cour de la nouvelle fortereſſe des Genois, & que l'on voit encore préſentement à l'un des côtez de l'Egliſe de ſaint Marc, où eſt la porte du Palais du Doge. Le Pape comme pere commun voyant que les differens de ces deux Républiques tenoient à cauſer la ruine des Chrétiens en Syrie, employa ſon autorité, qui étoit alors d'autant plus neceſſaire, qu'elle paroiſſoit

être sans aucune passion particuliere. Il envoya des Légats, & joignant à ses bons offices la menace des armes spirituelles, il obligea les Venitiens à rendre tous les prisonniers, & obtint une tréve de cinq ans.

Dans ce tems-là Bondegar Soudan de Babylone, appellé en leur langage *Melech el Vacher*, qui veut dire le puissant Roi, ayant tué le Soudan d'Egypte, & réduit le pays sous sa puissance, envoya des Ambassadeurs à Ptolemaïde pour donner part de sa conquête à la Regente, & aux Maîtres du Temple & de l'Hôpital. Après une ostentation affectée de sa grande puissance, il les prioit de donner la liberté aux Sarrazins prisonniers, avec promesse de son côté de faire la même chose de tous les Chrétiens qui se trouveroient dans la servitude. Il vouloit assurer ses conquêtes avant que de s'engager dans une nouvelle guerre avec les Chrétiens, dont il croyoit les forces beaucoup plus grandes & plus unies qu'elles n'étoient. La Regente, qui ne vouloit rien résoudre d'elle-même sur une affaire de cette importance, assembla la haute Cour pour y aviser sur la réponse qu'elle devoit faire. Ceux qui s'interessoient à la liberté des prisonniers Chrétiens, soutinrent qu'on devoit faire cet

échange par plusieurs raisons très-convainquantes ; mais au contraire ceux qui esperoient toucher de grosses sommes d'argent pour le rachat des Sarrazins qu'ils avoient pris pendant la guerre, & qui ne prenoient aucun interêt particulier aux Chrétiens prisonniers, s'opposerent très-vivement à ce premier sentiment. Il disoient que cet échange seroit bon s'il s'y trouvoit de l'égalité ; mais que les Sarrazins prisonniers étoient gens de distinction, au lieu que les prisonniers Chrétiens n'étoient presque tous que de simples soldats ; que ces prisonniers Sarrazins étant une fois en liberté voudroient se vanger des peines qu'ils auroient souffertes ; que c'est se tromper de croire qu'on puisse jamais faire une bonne paix avec les ennemis de Jesus-Christ ; outre que par leur longue prison ils avoient eu tout le tems de connoître la foiblesse des Chrétiens. Ce dernier avis l'emporta, & l'interêt de quelques particuliers fut préferé à celui du public. Le Soudan irrité de ce refus qu'il regarda comme un mépris de sa puissance, il ne fut pas difficile aux parens des prisonniers de le porter à prendre les armes, pour se vanger lui & la nation. Il vint attaquer les Chrétiens avec soixante-dix mille hommes de pied

& trente mille chevaux ; il déchargea d'abord sa fureur sur Bethléem, petite bourgade, mais très-considérable par la naissance de notre Seigneur Jesus-Christ. Les Chrétiens qui s'y trouverent sans Chef & sans provisions, ne firent aucune résistance. Le Soudan fit mourir tout ce qu'il y avoit d'habitans, ruina la ville, & fit brûler avec une horrible profanation l'endroit sacré, où les Rois & les Anges avoient adoré le Sauveur du monde. La haute Cour de Jerusalem se repentit, mais trop tard, de s'être attiré les armes d'un si puissant ennemi; leur plus grand malheur étoit la division qui regnoit entre les Grands qui ne pensoient qu'à leurs interêts particuliers. Il y en avoit même quelqu'uns assez insensez & malheureux, qui se mettoient peu en peine de devenir esclaves du Soudan, pourveu que leurs ennemis subissent le même sort; mais les plus sages & les mieux avisez d'entr'eux, ne connoissans que trop leur peu de forces, dépêcherent des Ambassadeurs en Chypre, pour demander des secours contre un ennemi qui infailliblement alloit envahir le Royaume. La Reine Plaisence qui le gouvernoit avec le Seigneur de Baruth à cause de la minorité du Roi, fit en sorte que Hugues de Brenne, fils du Prince d'An-

tioche & premier Prince du Sang, vînt à Ptolemaïde avec cinq cens chevaux & deux mille hommes d'infanterie, gens d'experience qui avoient vû les guerres passées, & dont on pouvoit se promettre beaucoup. On crut que la Reine avoit fait cette affaire plus pour éloigner Hugues de la Cour, que par aucune autre considération. Elle craignoit toujours que devant succeder à la couronne, en cas que le Roi n'eût point d'enfans, il ne tentât toutes choses pour y parvenir, outre qu'elle ne pouvoit souffrir personnes qui eût la moindre autorité de s'op- 1260.
poser à ses volontez. Hugues arriva donc à Ptolemaïde aux acclamations de tout le peuple, & accompagné de quantité de braves gens, & sçachant que la réputation dans la guerre s'aquiert par le succès des premieres entreprises, il résolut de l'avis des Chevaliers du Temple & de l'Hôpital, de prendre Illion, château fortifié où étoient toutes les richesses du païs voisin; mais il falloit, pour y réüssir plus de monde qu'il n'en avoit: c'est pourquoi il résolut d'user de stratagême, ayant fait habiller quelques soldats en paysans, qui tromperent les gardes sous ce déguisement, & qui donnerent tems aux autres d'entrer & de prendre la place avant que les Sarrazins

fussent en état de la défendre. Hugues en s'en retournant victorieux avec ses prisonniers, reçut la nouvelle que les ennemis entroient par une secrete intelligence dans Rama, ville très-grande & très-riche, ce qui se conjecture encore par les superbes ruines qui en sont restées. Ayant donc mis son butin en lieu de sureté, il courut à Rama, mais il la trouva brûlée & saccagée par les Sarrazins, qui avoient emmené tous les habitans prisonniers. Il est vrai qu'il y trouva encore deux compagnies de chevaux, qui pour s'être trop chargées de butin, ne purent arriver à tems à Ascalonne; ils prirent la fuite; mais on ne laissa pas d'en tuer la plus grande partie.

Au commencement de l'hyver les Sarrazins se retirerent dans les forteresses, où ils se préparerent pour de plus grandes entreprises à la nouvelle saison. Hugues en fit autant, ne laissant pourtant pas de harceler beaucoup l'ennemi, ou en lui ôtant les fourrages, ou empêchant qu'il ne reçût des vivres & des munitions.

1261. En l'année 1261. on vit à Ptolemaïde une Comette en forme d'épée, qui paroissoit longue de six brasses, & large d'un pied. Elle venoit du côté de l'Orient, & la pointe se terminoit sur la

ur sacrée de l'Eglise de Notre-Dame.
assemblage d'exhalaisons enflâmées
à de grandes allarmes aux simples,
urtout aux habitans & soldats de la
:. Il est vrai que ce ne fut pas tout-
it sans sujet; car les affaires des Chré-
s devinrent si mauvaises, que l'on
: fermement que la Comete étoit une
gue de feu qui venoit annoncer toutes
s miseres : ce qui ne laissoit pas de
rediter les armes des Chrétiens, &
donner le courage aux Sarrazins de
t entreprendre : mais le plus malheu-
x augure qu'il y eût fut la longue ma-
ie de Hugues, & le peu d'intelligen-
entre les Commandans. Bondecadar
rti de ces divisions, & de la conf-
nation des Chrétiens, prit l'occasion
: cheveux, & porta la guerre partout,
endit maître de la campagne,& jetta la
yeur & la confusion parmi les plus in- 1262.
pides. L'arrivée du Duc de Nevers à
lemaïde avec un grand nombre de
ınçois, releva un peu le courage des
ırétiens, qui se persuaderent qu'avec
secours on pourroit arrêter l'insolence
Soudan : mais cette esperance ne dura
ére ; car le Duc tombé malade par les
igues du voyage, ou par l'intemperie
ı climat, perdit la vie en peu de jours.
eux qui l'avoient suivi se repentirent

d'être venus si loin ; & ne pouvant soutenir long-tems les fatigues de la guerre, accoutumez qu'ils étoient aux délices de la France, ils prirent occasion de ne vouloir obéïr qu'à un Commandant François, pour s'en retourner, comme ils firent, sans avoir rien fait de considérable.

1263. Le Soudan enflé de ses victoires, ayant reçu de nouveaux secours, commença la conquête des places fortes, & se rendit formidable à tous ceux qui oserent lui résister. Sa réputation étoit devenuë si grande, qu'à la seule vûë des drapeaux de ces Infidelles, les villes & les forteresses qui passoient pour imprénables, se rendoient à discrétion. Celles de Cayfas, très-bien fortifiée selon l'usage de ce tems-là, fut abandonnée de sa garnison & du peuple, dès le premier bruit de la marche de l'armée ennemie ; quatre-vingt-dix Chevaliers de l'Hôpital voulant plutôt mourir que de fuïr si lâchement, se retirerent dans le château, où n'ayant de vivres que pour quatre jours, ils furent contraints de se rendre à la discrétion du vainqueur. Les Sarrazins allerent ensuite mettre le siége devant Safet, place appartenante aux Templiers, qui l'avoient bien pourvûë de toutes sortes de munitions. Les Chrétiens s'étoient

promis

promis que le Soudan, perdant le tems devant cette place, perdroit encore cette grande réputation qu'il s'étoit acquise; mais il en arriva tout autrement, car Frere Leon Chancelier de l'Ordre, qui commandoit alors dans la place, n'ayant pas le courage de soutenir le siége, ou, comme d'autres ont crû, gagné par une somme d'argent, se rendit lâchement sous la seule condition, qu'on leur laisseroit leurs biens avec la vie: mais Dieu permit que le Soudan, ne tenant rien de ce qu'il avoit promis, châtia severement l'avarice & la lâcheté des assiegez, qu'ils fit tous égorger à mesure qu'ils sortoient de la place: il est vrai que pour pallier cette perfidie, il accusoit Frere Leon de s'être servi de poison pour faire mourir quelques prisonniers Sarrazins. Ces tristes nouvelles n'abbatirent point le courage de Hugues; il assembla toutes les 1272.
troupes qu'il put avec celles des Religions, & il alla hardiment se présenter à l'armée des Infidelles, qui se trouvoit dans les campagnes de Thebarie. A peine les ennemis eurent-ils apperçû les Chrétiens, qu'ils penserent à la retraitte. Ils ne pouvoient penser qu'ils osassent faire cette démarche, sans être assurez d'un grand avantage sur eux; mais ils apprirent bientôt la desunion des Chefs de l'armée

Chrétienne, qui aspiroient tous à commander en chef; il y en eût même de si opposez à de la gloire de Hugues, qu'ils aimerent mieux tomber dans la servitude du Soudan, que d'obéïr à leur égal. Ainsi les Sarrazins qui ne pensoient au commencement qu'à prendre la fuite, étant revenus de leur premiere frayeur, par le délai qu'on mettoit à les attaquer, tomberent si furieusement sur les Chrétiens, qu'ils en tuerent la plus grande partie, & poursuivirent leur victoire jusqu'aux portes de Ptolemaïde. Ce fut là où le Grand Maître des Chevaliers Teutoniques, combattant en lion furieux avec ses Allemans qui le suivoient, perdit la vie sur des monceaux de corps morts des siens. Il y eut en cette action plus de cinq cens personnes de tuées, outre quarante-cinq Chevaliers, ausquels on ajoute Godefroy fils du Comte d'Auvergne, & Frere Etienne de Moysis Grand Commandeur de l'Hôpital. Cette perte fut d'autant plus considérable que les paysans des villages qui appartenoient à l'Hôpital haïssant à mort la domination des Chevaliers, & croyant fortement qu'ils se trouveroient mieux sous celle des Infidelles, qu'ils n'avoient pas encore éprouvée, massacrerent la nuit suivante avec une barbarie horrible tous les

Chrétiens qui s'étoient échappez des Sarrazins, & qui n'avoient pû gagner Ptolemaïde.

Le Soudan superbe & fier de ces évenemens si favorables & si peu attendus, mit le siége devant Ptolemaïde; mais ne se croyant pas assez fort pour venir à bout de la valeur opiniâtrée de ceux qui la défendoient, il tâcha de la surprendre par stratagême. Il fit paroître à une porte de la place quelques escadrons, avec les enseignes des Chevaliers du Temple & de l'Hôpital, & quelques compagnies de ces Infidelles feignirent de les attaquer; alors ceux de la place trompez par l'apparence, ouvrirent leurs portes pour les recevoir, & les laisserent entrer. Ils s'emparerent d'abord d'une tour, où ils tuerent plus de cinq cens soldats, & Ptolemaïde étoit perdüe, si Hugues armé avec ce qu'il avoit de monde n'eût couru de tous côtez repousser l'ennemi qui escaladoit les murailles. Le Soudan vit avec douleur son entreprise sans succès, & comme l'hyver s'approchoit, il se retira à Safet, après avoir exercé dans la campagne toute la barbarie qu'on peut imaginer. Mais averti peu après qu'il y avoit un soulevement en Egypte, il abandonna la Syrie, laissant toutefois ses places bien pourvûës. Dans cet interval les

1265.
1266.

Chrétiens rassembloient une nouvelle armée pour se mettre en campagne pendant l'éloignement du Soudan, lorsque Hugues eut avis de l'extrémité du Roi son oncle; & parce qu'il sçavoit quelle étoit l'ambition de la Reine mere, il s'en retourna en Chypre. C'est pourquoi la haute Cour de Jerusalem, & sur-tout Frere Hugues de Revel, se virent dans la necessité de faire tréve avec le Soudan, le départ de Hugues ayant diminué considerablement les forces des Chrétiens, qui ne pouvoient plus soutenir leurs miseres, parce qu'ils manquoient d'un secours assez puissant pour les en délivrer.

Hugues fut reçu à Nicosie avec un applaudissement universel des peuples, non-seulement parce que la réputation de sa valeur le rendoit desirable, mais encore parce qu'ils prétendoient avoir été très-maltraitez pendant la minorité du Roi & le gouvernement de la Reine sa mere. La Reine Placence consentit à tout; mais ce ne fut pas sans verser beaucoup de larmes, qui ne furent pas, comme on peu le croire, sur la mort de son fils, mais plûtôt sur la perte de son autorité.

1267. Le Roi Hugues II. que quelques uns ont surnommé Huguet, mourut à l'âge

de quatorze ans ; en ayant regné dix, si lon peut appeller regner, jouir seulement du titre de Roi. Il y avoit lieu d'esperer que ce Prince feroit un jour de grandes choses, si la mort lui avoit donné le tems de les executer. Son sepulcre & ses funerailles se firent dans l'Eglise de saint Dominique dans la grande Chapelle à main droite, où sont enterrez tous les Hibellins fondateurs & bienfaicteurs de ce Monastere. On blâma le Seigneur de Baruth, d'avoir avancé les jours du Roi Hugues, par l'impatience qu'il eut de célebrer les nôces de sa fille & de ce Prince trop jeune pour les devoirs du mariage.

Les ceremonies de cette pompe funebre achevées, Hugues III. fut couronné Roi de Chypre par la main de Guillaume Patriarche de Jerusalem, prenant le nom de Lusignan qu'il portoit de sa mere, pour renoncer à celui de Brenne qu'il tenoit de son pere. Quoique les peuples qui connoissoient les rares qualitez de ce Prince approuvassent son élection au trône par des applaudissemens redoublez, cependant les Lusignans ne pouvoient voir que la succession de cette Couronne sortît de leur branche ; & qu'une femme portât cette Souveraineté hors de leur Maison. Ceux qui étoient

dans la faveur de la Reine Placence, se montrerent encore mécontens, parce qu'ils se virent sans autorité, & soumis à ceux ausquels ils commandoient auparavant; ceux-ci, dis-je, parlant mal du Roi, marquoient visiblement leur chagrin & leur malignité : mais le Roi Hugues se vangeoit des injures en les méprisant, ou en ne faisant pas semblant d'en rien croire.

A peine les réjouissances de son couronnement furent-elles achevées, que mille malheurs commencerent à traverser son regne. Le premier fut la peste, qui est le châtiment le plus severe que Dieu exerce contre les hommes, puisqu'il n'épargne pas même les Princes, qui sont comme ses Lieutenans sur la
1268. terre. Il y pourvût par tous les soins qu'il put prendre, il fit bâtir des Hôpitaux, distribua des sommes d'argent, & fit tout ce que l'amour & la pieté peuvent inspirer à un Prince qui n'a pour but que la félicité de ses peuples. Il trouva les revenus de la Chambre Royale dissipez, plus par l'excessive dépense de la Reine Placence, que par celle qu'on avoit été contraint de faire dans la guerre contre les Sarrazins. Cette Princesse avoit par sa prodigalité consommé fort au-delà des revenus ordinaires de la Cou-

ronne : peut-être prévoyoit-elle qu'elle ne seroit pas long-tems la maîtresse, & que pouvant un jour avoir besoin de tout le monde, il étoit d'une prudente politique de faire du bien à plusieurs, pour se faire plus de créatures.

Le Roi qui ne souhaitoit que le soulagement de ses peuples affligez, aima mieux aliener la plus grande partie des fiefs de la Couronne, pour trouver l'argent qui lui étoit si necessaire dans ces tems de misere, que de les vexer par de nouveaux impôts. Ce fut dans ce même tems que la Reine Placence mourut, accablée par les années, mais encore plus par le chagrin qu'elle avoit de se voir sans autorité & sans suite. Elle avoit coutume de dire que la vie privée ne l'accommodoit pas ; ce fut veritablement, si l'on en exempte son ambition excessive, une des grandes Reines de son siecle : elle crut que la nature l'avoit trahie en la faisant naître de son sexe, tant elle étoit résoluë, hardie & genereuse ; elle sçavoit se faire aimer & craindre tout ensemble, punir & pardonner également : elle donnoit à l'excès, mais toujours en distinguant la vertu & le mérite ; pour seconder son humeur liberale, après avoir consommé tout ce qu'elle avoit, elle étoit forcée d'emprunter, ce qu'elle ne

faisoit pourtant que rarement & dans une urgente necessité ; ce qui la fit beaucoup regretter de tout le monde, & surtout de ceux qu'elle avoit honorez de sa confiance & de ses bienfaits.

La peste, ce fleau si épouvantable aux mortels, fut accompagnée & suivie d'une famine generale. Une quantité prodigieuse de sauterelles dévorerent jusqu'à la racine tous les grains & tous les légumes du Royaume. Ces maux quoiqu'horribles, ne furent cependant que comme les préludes de ceux qui devoient les suivre.

1269. Le Soudan Bondegar se servit adroitement du tems de la tréve pour endormir les Chrétiens. Il prit la ville de Jaffa, où il n'épargna que ceux qui purent se sauver dans le château, ausquels il permit de se retirer à Ptolemaïde, dans la pensée que cet acte de clemence donneroit lieu aux autres de ne se point défendre, & de lui rendre toutes les places. Il ordonna l'entiere démolition des fortifications de la ville & du château, non tant par la haine qu'il portoit aux Chrétiens, que pour ne pas diminuer son armée par les garnisons qu'il auroit fallu y mettre, & pour ôter aux Chrétiens l'envie de les reprendre : il fit cela sur les avis qu'il eut que le Roi de France marchoit avec une puissante armée, ne voulant rien

avoir à rendre ni à abandonner, en cas qu'il fût obligé de se retirer: mais le Roi Louis, dont la seule réputation rendoit les forces des Chrétiens plus formidables qu'elles ne l'étoient en effet, étant mort, le Soudan devint plus fier que jamais, & il alla mettre le siege devant le château de Belfort, qui appartenoit aux Templiers. Il le prit avec si peu de peine, qu'il eut tout sujet de soupçonner que ceux qui le défendirent furent gagnez par argent. Il prit encore avec 1270.
la même facilité la ville d'Antioche, où il tua quarante mille habitans, & il en emmena cent mille prisonniers. Les Templiers étant abbatus par tant de prosperitez du Soudan, abandonnerent le château de Gaston, la Roque de Roussel & le bourg du Port Bonel, situé aux confins de l'Armenie. Tous ces progrès donnoient de grands chagrins au Roi Hugues, qui ne pensoit qu'à amasser du monde, des armes & de l'argent, lorsqu'il reçut la nouvelle que Conradin son cousin étoit mort par les mains du bourreau, & par l'ordre de Charles Roi de Naples. C'étoit à lui que le Royaume de Jerusalem venoit en droite ligne, étant fils de Conrad, & celui-ci fils de l'Empereur Frederic & d'Isabelle; mais étant mort sans enfans, c'étoit au Roi Hugues

qu'il appartenoit comme au plus proche heritier. C'est pourquoi il assembla une bonne armée du monde qu'il avoit déja
1271. levé, & passa à Tyr, où il se fit couronner Roi de Jerusalem par l'Evêque de Saint Georges. Tout le monde y applaudit, il n'y eut que Marie Princesse d'Antioche saçante qui s'y opposa, quoique sexagenaire, & sans être soutenuë de forces considerables. Elle étoit conseillée par des Moines, qui lui faisoient une affaire de conscience d'abandonner ainsi un Royaume où Dieu l'appelloit pour le bien & le salut de ses peuples. C'est ainsi qu'ils masquoient leur ambition, s'étant déja muni des premieres Charges sous le regne de cette Princesse. Elle qui croyoit facilement ce qu'elle désiroit avec tant d'ardeur, ne se contentant pas des grands avantages que lui offroit le Roi Hugues, prétendoit le titre de Reine, comme la plus proche heritiere de Conradin, quoiqu'on sçût que le Royaume tomboit à Isabelle, & qu'il y avoit toujours exclusion pour les femmes lorsqu'il y avoit des mâles dans la ligne directe. Cette Dame n'avoit jamais trouvé qui la voulût épouser, à cause de ses grandes prétentions peu fondées. On conseilla au Roi de la faire arrêter, & de la renfermer dans un Monastere, ou dans une

honorable prison, les prétextes ne manquant pas lorsqu'il s'agit de la tranquillité de l'Etat; mais il n'y voulut jamais consentir, soit qu'il eût en horreur les violences, soit qu'il crût que les prétentions frivoles d'une femme ne fussent pas capables de troubler son Royaume, à moins qu'on veuille dire que dans le commencement de son regne il ne vouloit pas aliener l'esprit des Grands, qui auroient peut-être cru par cette démarche, qu'il étoit ou timide, ou cruel.

Après que la Princesse Marie eut fait 1272.
ses protestations dans les formes usitées, elle craignit que ce qu'elle venoit de faire ne fût traité par le Roi comme une faute grieve contre le bien de l'Etat, qui ne demande jamais de concurrent pour en posseder la Couronne. Dans cette agitation, elle partit pour Rome, avec l'intention de porter ses plaintes aux pieds du Pape Clement IV, mais auparavant elle renonça à toutes ses prétentions, droits & actions qu'elle avoit sur le Royaume de Jerusalem en faveur de Charles Roi de Naples; ce qu'elle fit à la sollicitation de Pierre de Manse Chevalier du Temple, mais plus encore par la haine qu'elle portoit au Roi Hugues: pour satisfaire à la violence de sa passion, elle aima mieux faire plaisir à un

étranger qu'à ſon neveu, tant nous ſommes aveuglez par les vapeurs d'une noire malignité qui nous fait perdre l'eſprit & la raiſon.

1273. Cependant le Soudan avançoit ſes affaires, qui réuſſiſſoient par les diſcordes & les folles prétentions des Chefs des Chrétiens, & par le peu de ſoin que prenoient les autres Princes de les ſecourir. Jacques Roi d'Arragon, qui venoit en Syrie, fut ſi effrayé d'une tempête qui s'éleva, qu'il retourna en arrriere; & l'Amiral Dom Pierre Ernandès qui étoit à peine arrivé à Ptolemaïde, ſongea à s'en retourner promtement en Eſpagne: il n'eſperoit rien gagner pour ſon Roi, & il craignoit que quelque ſiniſtre accident ne lui fît perdre tout à la fois & ſa réputation & la faveur de ſon Prince. Tout cela ne fit qu'augmenter le faſte & la hardieſſe du Soudan; outre cela les prétentions de la Reine Marie affoibliſſoient en quelque choſe l'autorité du Roi Hugues, des ſujets remuans ſe ſervoient de ce prétexte pour ſe révolter. L'ennemi attentif à profiter de tous les avantages que lui préſentoit la fortune, alla attaquer le château de Grac, où commandoient les Chevaliers de l'Hôpital; il le preſſa ſi vigoureuſement par des attaques continuelles jour & nuit, que ceux qui le défendoient ayant perdu courage, furent

forcez & vaincus. L'ennemi furieux d'avoir trouvé une si opiniâtre résistance, commanda qu'on ne fît quartier à personne. Le Commandant du château de Montfort, qui renfermoit toute sa joie dans la personne de cinq jeunes Seigneurs ses enfans, effrayé de cet exemple, envoya l'offrir au Soudan, qui le reçût sans faire aucun mal à personne; il lui laissa ce même Gouvernement, pour attirer les autres par cette action de clemence; mais comme il voulut s'enfuir à Ptolemaïde avec ses fils, qu'il ne pouvoit souffrir être au pouvoir des Sarrazins, & sçachant d'ailleurs que sa faveur, qui n'étoit qu'une raison d'Etat, ne seroit pas de longue durée, ils furent tous tuez par les Sarrazins qui couroient la campagne; ainsi il trouva la mort qu'il avoit cru éviter par une infâme lâcheté.

Le Roi Hugues étoit à Ptolemaïde où il pensoit aux moyens de se bien affermir dans son Royaume, lorsqu'Edouard fils du Roi d'Angleterre arriva avec deux mille chevaux & dix mille hommes d'infanterie, sans autre dessein que celui de faire voir sa valeur dans la défense de la Chétienté. Il avoit mené avec lui Thibaut Evêque de Liege, choisi par le Pape pour être son Legat en Syrie: c'étoit à la verité un bon Prelat, mais il

n'avoit ni le cœur, ni l'experience, ni les autres talens necessaires à cet emploi. C'est le malheur des Princes d'employer à leurs affaires, non ceux qui sont les plus capables de s'en bien acquitter, mais ceux qui ont eu le plus de crédit pour les obtenir. Le Roi Hugues ne pensa donc qu'à faire la guerre aux Sarrazins, qui étoient maîtres de la campagne, où ils mettoient tout dans un état pitoyable. La premiere action remarquable fut l'attaque du bourg Saint Georges, où les ennemis s'étoient retirez & fortifiez ; ce fut-là où il remporta une glorieuse victoire, par la perte de plus de deux mille de ces Barbares, outre un grand nombre de prisonniers, & de quantité de bestiaux qu'on leur enleva. Le Prince Edouard fit en cette occasion un prisonnier d'importance par sa naissance & par ses biens : celui-ci souffrit son malheur avec beaucoup de moderation ; peu de jours après, au grand étonnement de tout le monde, il voulut recevoir le Baptême. Ensuite il affecta si fort de s'interesser pour les Chrétiens, qu'il leur donnoit avis des occasions qu'il y avoit de surprendre les ennemis, & de leur enlever toujours quelque chose. Par cette conduite il s'aquit l'affection du Roi & des Grands, jusques-là qu'Edouard

l'avoit toujours auprès de lui, l'honorant comme s'il eût été un Prince son ami, & non son prisonnier de guerre. Un matin qu'Edouard se promenoit seul, & avec toute la confiance possible avec ce Sarrazin, celui-ci s'approcha de lui, sous prétexte de lui dire un secret, & lui donna un grand coup de couteau dans le ventre; mais le Prince qui se sentit frappé, saisit le Sarrazin à la gorge avec tant de force, qu'il ne put redoubler le coup. Ses gens & des soldats accourus au bruit, tuerent ce miserable assassin, qui dit qu'il s'étoit fait baptiser sans aucun desir de s'enrôler sous les étendars de Jesus-Christ, mais pour faciliter son dessein, & qu'il en auroit fait autant au Roi s'il l'avoit pu executer. On crut d'abord que cet assassinat avoit été un ouvrage concerté par les mécontens; mais on jugea plus à propos de dissimuler que d'en rechercher les auteurs. Le Prince Edouard guéri de cette blessure, dont on ne croyoit pas qu'il pût échapper, abandonna ses premieres résolutions, & ne pensa plus qu'à s'en retourner en Angleterre; mais avant qu'on le sçût, de l'avis du Roi Hugues & des Grands-Maîtres des Ordres, il proposa une tréve au Soudan, qui l'accepta très volontiers, dans la crainte qu'il avoit que ses propres sujets ne se

révoltassent si les miseres causées par la guerre continuoient davantage. Il se fit donc une paix pour dix ans & dix mois ; paix d'autant moins assurée, que chacun ne mettoit les armes bas, que parce qu'il ne les pouvoit plus porter.

Après cela le Roi Hugues ayant laissé le Seigneur de Baruth Gouverneur à Ptolemaïde, s'en retourna en Chypre pour ses affaires particulieres. Le desir que ce Prince avoit de faire autant de Pontentats de plusieurs enfans mâles qu'il avoit eus d'une seule femme, faisoit l'ordinaire sujet de ses inquiétudes. Avant que d'être parvenu à la Couronne, il s'étoit marié à la sœur du Prince de Galilée, Princesse distinguée par sa fécondité & par mille belles qualitez. Elle lui donna neuf enfans, cinq garçons & quatre filles ; si bien qu'après avoir donné aux premiers les grandes Charges du Royaume, pour les empêcher de remuer & de souhaiter des innovations, il voulut marier les autres, dans la pensée de mieux établir ses affaires par le crédit des alliances qu'il alloit faire. Il donna Charlotte à Chaton Roi d'Armenie, & pour dot l'investiture de quelques terres & châteaux du Royaume de Jerusalem, qui étoient sur les frontieres de l'Armenie; ce qu'il ne pouvoit faire que du consentement des deux Cours, mais

personne ne dit mot parmi les miseres & les desordres de ce tems-là : & d'autant qu'il avoit toujours trouvé de grands secours chez le Roi d'Arragon, qu'il vouloit interesser contre Charles, en faveur duquel la Princesse Marie avoit renoncé à son Royaume, il lui donna sa seconde fille, quoique plusieurs Auteurs n'en soient pas d'accord. La troisiéme fut mariée au Seigneur de Baruth, en reconnoissance de ce qu'il devoit sa Couronne de Chypre à la famille des Hibelins, outre que c'étoit un des plus puissans Princes de la Syrie, qu'il vouloit s'acquerir par ce lien d'union & de bonne amitié : mais la joie que le Roi devoit avoir des mariages de ses filles, étoit mêlée du chagrin que lui donnoient ses fils, malfaits la plûpart, débauchez, sans bonnes qualitez, ou s'ils en avoient, ils les étouffoient par un plus grand nombre de vices. Jean qui étoit l'aîné, étoit laid de visage & plein d'infirmitez, qui donnoient peu à esperer de sa vie ; Henry qui étoit le second, fut dans les commencemens fort débauché (quoiqu'après être parvenu à la Couronne il se fût tout-à-fait corrigé) ce qui le rendit odieux aux peuples, qui ne peuvent souffrir dans le Prince les défauts ausquels ils sont eux-mêmes assujettis. Boëmond qui étoit le

troisiéme, avoit pris l'habit de Saint Dominique avant que son pere fut Roi; mais ensuite infatué de la grandeur de sa Maison, il quitta l'habit, & son pere lui donna la Principauté de Galilée; mais il mourut dans l'année même, & l'on crut que ce fut un châtiment de Dieu d'avoir méprisé le saint habit de Religion qu'il avoit pris. Chelvis qui étoit la derniere de ses filles, mourut le même jour. Amaury étoit un esprit turbulent, & sembloit reprocher à la fortune qu'elle eût fait naître deux de ses freres avant lui, incapable de reconnoître personne qui dût lui commander. Pour ce qui est de Camerin & Guy, ils étoient encore si jeunes, qu'on n'en pouvoit rien juger, si ce n'est qu'ils étoient propres à recevoir toute sorte d'impressions bonnes & mauvaises.

Pendant que le Roi Hugues s'appliquoit uniquement à tenir son Royaume tranquille, ses enfans dans la concorde & ses sujets dans la félicité, il se vit obligé de prendre les armes pour la défense de son droit sur le Royaume de Jerusalem. Charles Roi de Sicile voulant faire valoir sur ce même Royaume les prétentions que la Princesse Marie lui avoit cedées, envoya à Ptolemaïde le Comte Roger de Saint Severin, & le Comte

de Marsique avec six galeres, une caravelle & un vaisseau. Le Gouverneur attaqué à l'improviste, & lorsqu'il y pensoit le moins, hors d'état de résister, se retira dans le château, où il manquoit de tout : il y convoqua le Patriarche de Jerusalem, Hugues Revel Grand Maître de l'Hôpital, & ceux des autres Religions, avec quelques Grands, pour conferer avec eux sur ce qu'il y avoit à faire, afin qu'on ne jettât pas sur lui seul le malheur qui devoit arriver. Il n'oublia rien pour leur persuader la défense de leur Roi, auquel ils s'étoient obligez par serment volontaire : il leur representa l'éloignement du Roi Charles, embarrassé par tant de guerres qui l'empêcheroient de venir jamais en Syrie ; ou au contraire le Roi de Chypre, dont ils connoissoient la valeur & l'experience, étoit leur voisin, en sorte qu'il pouvoit à toute heure amener de grands secours : Que les prétentions du Roi Charles étoient chimeriques, parce que la Princesse Marie ne pouvoit donner ce qui ne lui appartenoit pas ; que c'étoit l'esprit des loix du Royaume, qui vouloient que les femmes ne pussent posseder les biens d'une famille particuliere lorsqu'il y avoit des enfans mâles ; que ces mêmes loix devoient avoir plus de force quand il s'a-

[illegible]

Les Chevaliers Teutoniques [illegible] de l'Hôpital s'apperçurent [illegible] le désordre n'étoit causé que par [illegible] ce du Roi Hugues, qui étoit [illegible] vaillant & sage. Celui qui [illegible] pour le Roi Charles, qui manquoit [illegible] gent pour vivre, bien loin d'en [illegible] pour les soldats, fermoit les yeux [illegible] ce qui se faisoit contre la raison [illegible] loix du Royaume, contre l'humani[illegible] ne. Les crimes les plus énormes [illegible] roient impunis, il n'y [illegible] ment que pour les [illegible] voient point d'argent [illegible] nité ils furent [illegible]



Le Roi Hugues aux premiers avis de ces nouvelles, assembla une armée plus nombreuse que forte, obligé parmi la confusion de prendre tout ce qui se présenta. Il fit tout ce qu'on pouvoit attendre de lui, pour empêcher dans ces commencemens que l'ennemi, par une possession tranquille, ne s'affermît, & ne devint à la fin trop puissant. Il parut donc tout-à-coup devant Ptolemaïde, esperant que dans cette grande ville qu'il avoit tant de fois défenduë contre les Sarrazins, il y auroit quelque soulevement en sa faveur; mais il se trompa, les bienfaits ne sont pas toujours reconnus, il n'y eut personne qui osât parler, les armes des Templiers empêchoient la bonne volonté de plusieurs, & ceux qui parloient de neutralité étoient traitez d'ennemis. Il fut cinq jours devant cette ville, & ne se trouvant pas en état de donner un assaut, ni d'en former le siege, il fut obligé de retourner en Chypre, persuadé par ses Ministres qu'il devoit mépriser la possession d'un Royaume qui lui coûtoit beaucoup à conserver, & qui ne lui rapportoit ni profit, ni réputation, consolant ainsi ce Prince de ses pertes, par un esprit d'interêt & de flatterie; qu'on ne devoit pourtant pas penser que par cette retraite il dût rien ce-

der à son ennemi ; mais que c'étoit seulement pour se rendre plus puissant dans la suite, & reprendre à l'avenir avec plus d'éclat & de hauteur ce qu'il auroit perdu. Il voulut cependant que les Chevaliers du Temple éprouvassent les effets de son ressentiment, en faisant démolir toutes les maisons qu'ils avoient à Limisso, à Basso & à Gastria ; il ordonna qu'on retint tous les revenus qu'ils avoient en Chypre, comme confisquez pour crime de rebellion ; il fit enfin connoître combien il y a d'imprudence d'offenser les Grands, qui ont accoutumé de pousser la vengeance beaucoup au delà de l'injure qui leur a été faite.

Les Chevaliers Teutoniques & ceux de l'Hôpital s'apperçurent bien que tout le desordre n'étoit causé que par l'absence du Roi Hugues, qui étoit un Prince vaillant & sage. Celui qui commandoit pour le Roi Charles, qui manquoit d'argent pour vivre, bien loin d'en avoir pour les soldats, fermoit les yeux à tout ce qui se faisoit contre la raison & les loix du Royaume, contre l'humanité même. Les crimes les plus énormes demeuroient impunis, il n'y avoit de châtiment que pour les miserables qui n'avoient point d'argent ; dans cette extrémité ils firent choix de deux Ambassa-

deurs pour envoyer au Roi Hugues, & pour le supplier de retourner sur ses pas : ils avoient ordre de lui représenter le desir que ces peuples, l'interêt de la Chrétienté & de sa propre réputation ; mais les Templiers qui haïssoient naturellement le gouvernement royal des Lusignans, peut-être parce qu'ils regnoient glorieusement dans un Royaume qu'eux-mêmes n'avoient pu conserver, craignant la juste vengeance d'un Roi irrité, s'opposerent hautement à cette ambassade, couvrant leur perfidie d'un faux zele pour le bien public & pour l'interêt de chaque particulier.

Les Chevaliers de l'Hôpital & les Teutoniques voyant leur autorité méprisée, & qu'il y alloit de leur honneur si ce qu'ils avoient déliberé ne s'executoit, prirent les armes contre les Templiers, qui s'y étoient bien attendus ; & cette querelle alloit causer quelque étrange révolution, si la prudence de Frere Hugues de Revel n'eût appaisé ce diffe- 1282.
rent, par la permission qu'il obtint de laisser partir les Ambassadeurs. Ce qui facilita cet accommodement, fut la mort du Roi Charles, qui les obligea d'élire un Chef, pour ôter la multiplicité des Commandans, dont l'ambition & les vûës differentes ne pourroient ap-

porter que des troubles dans le Royaume. Le Roi Hugues ravi de cette députation, accepta volontiers les offres de leur soumission & de leur fidelité. Après avoir assemblé une armée, il passa à Tyr, où il vouloit faire sa résidence, pour punir en quelque façon, en demeurant dans cette derniere ville, le peuple de Ptolemaïde qui n'avoit pas fait le moindre mouvement lorsqu'il alla pour surprendre leur ville. Il est constant que des sujets éloignez de la vûë du Prince, ont souvent beaucoup à souffrir de l'avarice & des violences d'un Commanmandant, qui ne perd aucune occasion de satisfaire à sa cupidité, aux dépens de ceux qui tombent sous sa main.

1283. Lorsqu'il entra dans le portde Tyr, un étendart aux armes de Lusignan tomba dans l'eau, & il n'y eut pas moyen de le ravoir,quelque diligence que l'on fit pour cela ; & lorsqu'il mit pied à terre, tout le Clergé étant allé à sa rencontre, celui qui portoit la Croix, glissa, & la Croix lui étant échappée de la main, il s'en fallut peu que le Roi n'en fût blessé. Tout cela, quoique arrivé par le pur hazard, ne laissa pas de lui causer une mélancolie fâcheuse, qui lui faisoit penser à la mort, superstitueusement entêté, comme beaucoup d'autres, que la perte des

des Grands est toujours pronostiquée par de pareilles augures. Il disoit néanmoins que tout cela ne lui faisoit point d'impression, pour ne pas donner sujet aux mécontens de s'en prévaloir ; mais se trouvant dans une espece d'affliction, dont personne ne connoissoit la cause, il s'en retourna en Chypre, persuadé que le changement d'un climat où il avoit été malheureux, pourroit le garantir de ce qu'il craignoit. C'est pourquoi il mit à sa place pour le gouvernement de Tyr, Anfrede de Montfort, & pour celui de Ptolemaïde Frere Nicolas, alors Grand Maître de la Religion de Jerusalem, non parce qu'il étoit homme de valeur & d'experience, que parce qu'il vouloit se vanger des Templiers, qui ne pouvoient voir sans une mortification extrême le souverain commandement entre les mains d'un Ordre dont ils étoient jaloux de tout tems.

Le Roi Hugues arrivé en Chypre, fut 1284.
bien-tôt attaqué d'un grand mal de côté, & mourut en peu de jours, après un regne de dix-sept ans. Il fut également grand Capitaine & grand Roi ; & ce n'a pas été sans raison que les Historiens l'ont appellé Hugues le Grand, quoique quelque moderne l'ait taxé de bassesse, mais sans aucun fondement ; il sçut parfaite-

ment les belles Lettres, & si l'injure des tems n'avoit effacé de la mémoire des hommes tout ce qu'il a dit de beau & de sçavant, peut-être que son épée & sa plume l'auroient égalé à Jules Cesar. Saint Thomas d'Aquin dans l'admiration où il étoit de l'éloquence & du mérite de ce grand Roi, lui dédia le livre qu'il fit *de Regimine Principum*; c'étoit dans un siecle où l'on ne flattoit pas les Princes, & l'ingenuité de ce Saint étoit incapable de fade adulation. Hugues aimoit les Sçavans, qu'il faisoit venir des pays étrangers, & qu'il attiroit par de grosses pensions qu'il leur accordoit. Il avoit beaucoup de pieté, & il se faisoit un grand plaisir d'augmenter les revenus & les privileges des Eglises : il fonda l'Abbaye des Humiliez, dite *de Lapajis*, qu'il honora de très-belles prérogatives, & entr'autres du droit accordé à l'Abbé de porter non-seulement la Mître comme font les autres, mais encore l'épée & les éperons dorez, comme Chevaliers Feudataires. Il fut heureux en beaucoup de choses, & surtout dans les mariages qu'il fit de ses filles : ses plus grands ennemis furent ceux de sa maison ; doux & indulgent envers tout le monde, mais il l'étoit trop envers ses enfans, dont la dissolution fit dire qu'il les avoit mal éle-

vez, ou trop chéris. Ses funerailles furent célebrées avec toutes sortes de solemnitez & de magnificences, pour satisfaire les peuples qui ne cessoient de pleurer amerement la perte qu'ils faisoient en la personne de ce grand Roi. Son corps fut mis dans l'Abbaye des Humiliez, conformément à ce qu'il en avoit ordonné par son testament.

Le Prince Jean, quoiqu'attaqué d'une 1285.
maladie incurable, qui ne lui donnoit pas lieu d'esperer de longs jours, voulut néanmoins prendre la Couronne, au grand chagrin de ses freres, qui se plaignoient que la fortune fit tomber le Royaume sur celui qui en paroissoit le moins capable, mais qui étoit leur aîné. Ils prirent peu la peine de cacher ou de dissimuler leur mauvaise volonté, ils s'absenterent le jour du couronnement, ce qui fâcha beaucoup le Roi, qui craignoit les suites de leurs mauvaises intentions, puisqu'ils prenoient si peu de soin de les tenir secrettes.

Cependant la tréve avec le Soudan continuoit toujours, lorsqu'un Capitaine Sarrazin, par hazard, ou exprès, donna occasion de la rompre. Il vint avec un grand nombre de soldats courir & ravager tout le pays des Chrétiens jusqu'aux portes de Margatte, qui étoit un grand chà-

teau plein de richesses, & des plus forts qu'il y eût en Syrie, où se retiroient tous les plus riches habitans des autres villes, qui craignoient de tomber entre les mains du Soudan. Les Chevaliers de l'Hôpital à qui appartenoit Margatte, sortirent un jour avec beaucoup de monde, pour repousser la témerité de cet Officier ; ils attaquerent ces Barbares, qui ne pouvant résister, parce qu'ils étoient trop chargez du butin qu'ils avoient fait, furent entierement défaits. Le Soudan Melecfait qui avoit succedé à Bondegar, indigné de voir qu'au commencement de son regne ses sujets eussent reçu un si grand affront, envoya sur le champ dix mille hommes d'infanterie & trois mille chevaux, pour prendre & détruire ce château de Margatte. Les Chevaliers le défendirent avec une bravoure égale au péril où ils se voyoient, ils y étoient encouragez par les habitans, qui offroient leurs biens & leur vie pour soutenir ce siege : les Sarrazins furent obligez de se retirer, après avoir été battus & chassez plus de trois lieuës. Le Soudan plus irrité qu'auparavant de cette défaite, & d'ailleurs énorgueilli de la victoire qu'il venoit de remporter sur le Roi des Tartares, y fit marcher toute son armée, composée de six vingt mille combattans. Dans le même

tems qu'il assiegea ce château par terre, il fit entrer l'armée d'Egypte par le canal de la riviere Eleutere, & l'assiegea de l'autre côté, pour ôter aux assiegez toute esperance de pouvoir être secourus. Les Barbares se trouverent fort mal de tous les assauts qu'ils donnerent, tant la necessité & la crainte de perdre la liberté inspire de courage. Le Soudan crut que les ruses si usitées dans la guerre, & dont les succès sont infaillibles lorsqu'on a pris de justes mesures, pouvoient faire dans cette occasion, ce que toutes ses forces rassemblées n'avoient pu executer. Il feignit de ne vouloir prendre le château que par un long siege, en forme de blocus; & pour cet effet il fit ôter toutes les machines qu'il avoit fait approcher pour battre les murailles, & mit son armée dans des quartiers. Les Chrétiens se moquoient de tout cela, parce qu'il avoient abondamment des vivres pour plus d'une année, & ils s'assuroient que les Sarrazins peu propres à souffrir les fatigues d'un si long siege dans un pays ennemi, ne manqueroient pas à se débander. Mais le Soudan (instruit à ce qu'on dit par des Chrétiens mêmes) fit faire un chemin souterrain jusques sous la muraille du château, en fit démolir les fondemens & les fit appuyer par des pieces

de bois, pour pouvoir les faire tomber tout à la fois ; de ſorte que les Chrétiens inſtruits de tout par le Soudan même, qui vouloit vaincre ſans répandre de ſang, furent contraints de ſe rendre, les biens & la vie ſauves, & ils ſe retirerent à Tortoſe, à Tripoli & à Ptolemaïde.

Dans ce tems le Roi Jean mourut, ſoupçonné d'avoir été empoiſonné, choſe aiſée à croire par la diſpoſition où étoient ſes freres. Il regna treize mois, & il vécut trente-trois ans, ſi on peut appeller vivre que d'être ſans ceſſe déchiré par les plus grandes infirmitez. Il eut un grand génie, que ſes maladies ne lui donnerent pas occaſion de faire paroître : avant qu'il regnât chacun paroiſſoit le deſirer, à peine y fut-il parvenu, qu'il devint mépriſable & odieux, autant par l'envie que lui portoient ſes freres, que parce qu'étant toujours dans un lit, ce n'étoit guéres le moyen de ſoutenir ſa dignité & faire valoir ſes droits : Malheureux parmi les felicitez, ne pouvant, tout Roi qu'il étoit, faire plaiſir à perſonne, ni s'en faire à lui-même ; enfin ſes ſujets plaignirent ſon ſort, mais il ne fut point regretté.

Fin du Troiſiéme Livre.

LIVRE QUATRIE'ME.

HEnry second du nom, succeda au Royaume de Chypre avec les ap- 1285.
plaudissemens & les flateries ordinaires des peuples ; mais la joie qu'en eurent ceux de Nicosie fut d'autant plus grande, qu'ayant été un an sans voir leur Roi, ils croyoient de n'en revoir jamais. Après que les cérémonies du couronnement furent achevées, il alla en Syrie prendre possession des miserables restes du Royaume de Jerusalem, après pourtant qu'il se fût reconcilié avec les Chevaliers du Temple, & qu'il leur eût restitué tous les revenus que le Roi Hugues leur avoit ôtez. Il fut reçu à Ptolemaïde avec une joie universelle par les trois 1285.
Ordres, & par les peuples, qui se persuaderent que sa valeur les délivreroit de tous les périls dont ils étoient menacez par la grande puissance du Soudan. Il alla ensuite à Tyr, pour y prendre la Couronne de Jerusalem ; & aussi-tôt que la cérémonie fut achevée, il s'en retourna à Ptolemaïde pour pourvoir aux miseres du Royaume. Il considera d'abord qu'il étoit foible, sans argent & sans troupe, & il crut qu'il étoit de la prudence d'interesser le Chef de l'Eglise

dans une guerre dont la Religion faisoit
1287. le point capital. Il envoya pour cet effet un Exprès au Pape, pour le solliciter d'envoyer du secours en Syrie. Toutes ces invitations furent inutiles, la plus grande partie de l'Europe se trouvant pour lors engagée dans les malheurs de la guerre. Les Venitiens étoient en Istrie, les armes à la main contre le Comte de Gorice, les Genois contre les Pysans, les Florentins contre ceux d'Arezzo, les Guelphes & les Gibelins désoloient la Toscane, & le Pape même étoit occupé de son côté à ménager une paix entre les François & les Arragonois qui avoient enlevé le Royaume de Sicile à Charles d'Anjou; les Allemans étoient aux prises avec les Bourguignons, & les Anglois faisoient une guerre cruelle aux Ecossois. Toutes ces divisions parmi les Chrétiens, & que le Soudan n'ignoroit pas, lui donnerent le courage & la facilité de faire de grands progrès
1288. dans la Syrie. Il leva une armée nombreuse & formidable, & sans perdre de tems il la fit marcher pour faire le siege de la célebre ville de Tripoli, qui depuis la mort du Prince d'Antioche qui en étoit Gouverneur, avec titre de Comte, étoit toute divisée par les factions & par des haines que des particuliers

avoient les uns contre les autres. Les Grands méprisoient l'autorité de Lucienne sœur du Prince d'Antioche, non pas tant parce qu'elle étoit femme, que parce qu'elle avoit épousé Nargue Trivulce Amiral du Roi de Sicile. Les peuples n'attendoient aucun secours de lui, & ils ne vouloient reconnoître pour Princes que ceux qui pouvoient les défendre. Le péril qui les menaçoit de près, & les secours qu'ils reçurent du Roi de Chypre leur firent cependant reprendre courage avec les armes : ils n'obmirent rien pour une bonne défense, dans la pensée que par une généreuse résistance ils pourroient lasser l'armée du Soudan. Le Barbare de son côté n'ignorant pas que les seules forces ne sont pas toujours des moyens assurez pour faire réüssirent une entreprise d'importance, mit efficacement en œuvre un stratagême, dont il avoit vû des exemples dans la conduite de ses prédecesseurs. Il entra comme il voulut dans la place, par le moyen d'un chemin souterrain qui alloit aboutir à un endroit d'autant plus assuré, qu'il étoit moins observé. Les ennemis entroient dans la ville en grand nombre à la faveur de la nuit par ce chemin secretement pratiqué, pendant que le Soudan, pour faciliter la réüssite de son

dessein, & pour mieux occuper les Chrétiens, faisoit donner un assaut general. Les assiégez, battus & attaquez de tous côtez, ne songerent plus qu'à la retraite, & à ceder au Vainqueur ce qu'ils ne pouvoient plus défendre. Une grande partie néanmoins, pendant que les Sarrazins s'amusoient au pillage, se sauva dans les galeres & sur les vaisseaux qui se rencontrerent dans le port. Le Soudan ayant donné huit jours pour le sac de Tripoli, fit mettre le feu à ce qui restoit de maisons considérables, & démolir les murailles jusqu'aux fondemens. Poursuivant ensuite ses conquêtes, il prit sur le seul bruit de la réputation de ses armes, la ville & le château de Baruth, quoique situez en un lieu qui paroissoit imprenable, & où la force & le courage intrépide des plus grands guerriers
1289. avoient échoüé autrefois. Il détruisit encore Sidon si fameuse, & capitale du Royaume, qui ne cedoit en rien aux plus grandes villes de l'Asie. Fier de tant d'heureux succès, & sa puissance augmentant à mesure que celle des Chrétiens diminuoit, il alla mettre le siege devant Tyr, autrefois une des premières villes du monde, & colonie des Romains. Cette place, quoique défenduë par un grand circuit de très-bonnes murailles

& entourée des eaux de la mer de toutes parts, excepté du côté du Levant, fut forcée de se rendre, après un siége fort meurtrier soutenu pendant trois mois : les conditions de la capitulation (chose peu pratiquée par les Barbares) furent observées de bonne foi, & la plûpart des Habitans se retirerent à Ptolemaïde seule place qui restoit aux Chrétiens dans la Terre-Sainte.

Cependant le Roi Henry étoit allé au secours de Ptolemaïde avec tout le monde qu'il avoit pû ramasser parmi le trouble & le desordre, résolu de tout entreprendre pour la conservation de cette ville : mais ayant fait refléxion sur la foiblesse du parti qu'il soutenoit, & sur la puissance extraordinaire du Soudan, n'esperant plus rien des secours que le Pape Nicolas IV. lui avoit promis, il traita & conclut avec le Soudan une tréve de dix ans, dix mois & dix jours. Le Roi avec une si grande inégalité ne [illegible] point tenter la fortune, ni haza[illegible] desesperé ses propres intérêts. [illegible] zelé protecteur & [illegible] de [illegible] dont il vouloit [illegible] respirant que les [illegible] du meurtre & du [illegible] malgré lui, dans la [illegible] rapide de tant de [illegible] 1290.

toires remportées, ne lui attirât sur les bras les redoutables armes de l'Europe liguée : outre que les Egyptiens n'avoient pû jusqu'alors oublier la valeur invincible de ces anciens Capitaines (la honte de leurs descendans timides) qui étoient venus les siécles passez faire la conquête de Jerusalem.

Le Soudan s'étant retiré en Egypte, le Roi s'en retourna en Chypre, & laissa pour gouverner à Ptolemaide son frere Amaury, qu'il avoit élevé à la dignité de Prince de Tyr, & fait Connêtable de Jerusalem, pour contenter par ces titres honorables, un esprit inquiet qui aimoit la nouveauté, & plus encore la souveraineté.

Dans ce tems le Pape envoïa à Venise l'Evêque de Tripoli, pour prier cette République de lui accorder, aux dépens de l'Eglise, & pour une année seulement, vingt galeres, pour secourir la ville de Ptolemaïde. Les Venitiens consentirent volontiers à ce que souhaitoit le Pape ; & ils envoyerent à Ancone, sous les ordres de Nicolas Querini, & de Marc Bembe, des vaisseaux sur lesquels il embarquerent trois mille cinq cens hommes d'infanterie. Ils armerent encore cinq galeres dont ils firent les frais, pour accompagner les au-

res, sous les ordres de Jacques Tiepolo, qui étoit un excellent homme de mer dans ce tems-là. Ce secours arrivé en Syrie, fut reçu avec une joie incroyable des Chrétiens; mais il ne fit que faciliter la perte de Ptolemaïde. Les soldats n'étoient point payez, & les chefs par négligence ou par impuissance ne faisoient aucunes provisions; c'est pourquoi ils se débanderent pour la plûpart, & pillerent les passans sur les grands chemins, ne traitant pas les Chrétiens avec moins de dureté que les Egyptiens. Comme ils apperçurent l'impunité de leurs premiers brigandages, ils s'attrouperent pour ravager les villages & les châteaux mêmes du Soudan, commettant partout les plus horribles cruautez qui crient vengeance dans le ciel & sur la terre. Le Soudan qui, comme nous l'avons dit, étoit d'une hauteur la plus orgueilleuse, crut que ce mauvais traitement qu'on exerçoit contre ses sujets, venoit du mépris qu'on faisoit de sa personne. Pour s'en éclaircir, il dépêcha sans aucun délai des Ambassadeurs au Roi & aux Grands Maîtres des Ordres, pour qu'ils eussent à [illegible] dommager les Marchands qui [illegible] été pillez, & à lui livrer [illegible] déserteurs qui avoient si tém[illegible] violé les conditions de la tréve.

sein étoit que par le châtiment exemplaire qu'il en vouloit faire, il pût apprendre aux autres l'obéïssance & le respect où ils devoient être à l'avenir, & les éloigner par là de la brutale passion qu'ils avoient à contenter leur avidité sur ses sujets leurs voisins. Le Gouverneur connaissant combien il étoit dangereux de s'attirer les armes du Soudan, & qu'il étoit prudent de livrer quelques coupables pour sauver tant d'innocens, fit entendre à ceux qui commandoient dans Ptolemaïde la justice de cette demande : mais comme ceux qui avoient quelque jurisdiction dans cette place se trouvoient au nombre de dix-sept, ils ne purent conclure rien, & les Ambassadeurs irritez de tant de remises, qui marquoient le peu d'attention qu'on avoit à les satisfaire, s'en retournerent sans réponse.

Le gouvernement de la ville étoit divisé de la maniere suivante. Le Roi Henry commandoit dans une grande partie de la ville ; & il n'avoit aucun pouvoir dans les autres, que celui qu'on vouloit bien lui accorder du plein consentement des autres. Les trois Ordres de Chevaliers étoient gouvernez suivant leurs Constitutions, & ils ne reconnoissoient de Superieur que leur Grand-Maître. Charles II. Roi de Naples sorti de

priſon, ayant repris les prétentions de ſon pere, y tenoit un Réſident pour gouverner ce qu'il y avoit de ſujets, & proteſter de nullité contre tout ce que faiſoit le Roi Henry. Il y avoit encore un Officier du Roi de France pour ce qu'il y avoit de ſujets de cette Nation. Le Patriarche étoit ſouverain pour le ſpirituel. Il y avoit auſſi un Légat du Pape, mais ſans crédit & ſans autorité. Le Roi d'Angleterre, le Prince d'Antioche, le Comte de Tripoli, les Venitiens, les Genois, les Florentins, les Piſans, les Armeniens, toutes ces Nations ſe gouvernoient ſelon leurs loix, ſans que les unes ſe mêlaſſent en rien de la Juriſdiction des autres; & juſques aux Tartares, quoique de differente Religion, ſe gouvernoient ſelon les us & coutumes de leur pays : ils avoient tous leurs Juges & leurs Magiſtrats qui donnoient leurs ſuffrages. Ainſi l'on ne doit pas être ſurpris ſi ce mêlange monſtrueux d'un pareil gouvernement ne produiſit que de méchans effets.

Pendant ce tems-là les Ambaſſadeurs du Soudan étant revenus ſans aucune réponſe poſitive, les barbares crurent qu'ils pouvoient lâcher la bride à leur animoſité inveterée contre les Chrétiens, & ſe vanger en les chaſſant entierement de

la Syrie, avec d'autant plus de fureté, qu'ils croyoient leur vengeance juste & permise dans une occasion où il paroissoit qu'ils étoient injustement offensez, & leur puissance méprisée ; sans parler que des Chrétiens même, marchands de profession, les y excitoient, s'étant follement imaginé, que restans seuls soumis au Soudan, leurs affaires ne pouvoient avoir que de meilleurs succés.

Le Soudan forma donc une des plus grandes armées qui se soient jamais vûës en Asie : elle étoit composée de soixante-dix mille chevaux, & de cent-cinquante mille hommes d'infanterie ; mais la plûpart gens inutiles, sans experience & sans armes. On fut averti de ce grand appareil de guerre par Emir Salaca Amiral du Soudan, qui ne vouloit pas que le General de terre, avec lequel il avoit toujours eû quelque démêlé, trouvât les Chrétiens sans munitions, & qu'il les vainquît sans obstacle ; tant il est vrai que les hommes sont plus touchés de leur propre gloire, que de l'avantage des Princes qu'ils servent : mais les Chrétiens n'ayant pas fait de cas de cet avis, ne penserent à faire aucune des provisions dont ils avoient un si pressant besoin, & la confusion de leurs Commandans empêcha qu'on executât rien de ce que

l'on propoſoit dans les Conſeils.

Le Soudan étoit parti de Babylone, & il s'avançoit à grandes journées vers Ptolemaïde, lorſqu'étant arrivé à un lieu appellé Salachi, il tomba malade avec tous les ſymptômes d'un homme empoiſonné. Ayant fait dans ces derniers momens de ſa vie une exacte recherche des perſonnes ſoupçonnées, il y eut quelque indice contre ſon Capitaine General, qu'on diſoit avoir été gagné par Jean de Villers Grand-Maître de l'Hôpital. Sur ce foible ſoupçon, il le fit pendre à un arbre, croyant que dans une affaire de cette importance, une ſimple conjecture devoit tenir lieu d'une conviction du crime dont il étoit accuſé. Avant que de mourir il recommanda avec beaucoup de vehemence à ſon fils, que lorſqu'il ſeroit parvenu au ſouverain commandement, il ne manquât pas de venger ſa mort ſur les Chrétiens, & que lui-même ne pourroit jamais ſe voir en ſureté, qu'après qu'il les auroit tous exterminez ou chaſſez de la Syrie. Le Soudan étant mort, ſon fils qui s'appelloit Eſtramelec fut d'abord proclamé Empereur par toute l'armée. C'étoit un jeune Prince ſoumis & dévoüé aux derniers ordres de ſon pere, & qui ne cherchoit, par quel entrepriſe de nom, qu'à acquerir

gloire, & gagner l'estime des peuples. Il poursuivit donc son chemin vers Ptolemaïde, où étant arrivé sans aucun obstacle, il écrivit au Roi Henry, qui étoit venu avec de bonnes troupes pour secourir la place, la Lettre suivante.

Le Soudan des Soudans, le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs, Estrafmelec, le puissant, le redoutable, celui qui châtie les rebelles, qui chasse les Francs, les Tartares & les Armeniens, qui prend les châteaux des mains des Infidelles, le Maître des deux Mers, le Protecteur des deux saints Voyages Oalacho & Sachi : A vous Noble Henry Roi de Chypre, véritable & sage ; salut & notre bienveillance. Puisque vous avez été ami de mon pere, & que nous vous connoissons pour homme de courage & sincere, nous vous écrivons, & envoyons nos lettres & notre volonté, vous faisant sçavoir que nous sommes venus ici pour venger les torts qui ont été faits à nos sujets : c'est pourquoi nous ne voulons point que la ville de Ptolemaïde nous envoye ni lettres ni Ambassadeurs, & nous jurons de ne point recevoir les unes, & de ne vouloir point écouter les autres.

1291. La ville cependant lui envoya deux Ambassadeurs, esperant que leur humilité pourroit fléchir son orgueil ; mais ni les expressions, ni les postures les

plus soumises ne servirent de rien ; le Soudan, sans leur permettre de le voir, ni de lui parler, les envoya prisonniers à Babylone, sans rien décider sur leur vie. Cependant il tenoit la ville étroitement assiégée de toutes parts, avec une chaleur inexprimable, dans la crainte où il étoit, si le siége étoit long, que ses gens manquans du necessaire, ne se débandassent ; il fit faire de frequens assauts pour vaincre la généreuse résistance des assiégez. Ceux-ci néanmoins au nombre de 13000 hommes d'infanterie bien payée, & de sept cent nobles Chevaliers, jurerent de mourir plûtôt que céder, & chacun protestoit vouloir que cette place lui servît de tombeau. Le Soudan tentoit inutilement d'abattre les murailles par la violence de ses machines, lorsqu'il fut averti par des Renegats, que les Chrétiens croyoient par une ancienne tradition, que lorsque la Tour appellée la Maudite tomberoit, la ville seroit prise. Sur cet avis il fit faire, sans qu'on s'en apperçût, des mines souterraines, par le moyen desquelles il fit tomber la Tour, & cette chute donna tant de terreur au peuple & aux soldats, que si sur l'heure on eût donné un assaut général, les Sarrazins s'en seroient rendu les maîtres, tant il est vrai

que pour atterer les courages les mieux affermis, l'opinion fait souvent plus que la force même : mais la valeur & la prudence du Roi Henry ayant ôté de l'esprit des soldats cette sotte crédulité, il fit réparer la bréche, & empêcha par des contre-mines que les ennemis ne pussent s'en prévaloir. Ils continuerent pourtant de battre les murailles, & après avoir fait une grande bréche, ils allerent hardiment à l'assaut ; mais les Chrétiens leur ayant fermé le passage par des pieux & des fascines, demeurerent toujours les maîtres. La nuit suivante les Chevaliers, avec une partie de l'Infanterie, sortirent par la porte de saint Nicolas, pour repousser par cette contenance hardie l'insolence des ennemis. Ils allerent jusques aux tentes de ces barbares, & en tuerent trois mille, sans autre perte que de huit Chrétiens. Les Barbares ne perdirent point courage pour cela, & plus ils trouvoient de résistance, plus ils devenoient entreprenans ; la présence du Soudan leur faisant mépriser les dangers & la mort même. Cependant le Roi se persuadant que le siége pourroit durer long-tems, proposa de décharger la ville des bouches inutiles, qu'il envoya en Chypre en fort grand nombre. Il resta pourtant quelques femmes qui ne vou-

lurent point abandonner leurs peres & leurs maris, & qui, à la gloire de leur ſexe, s'étoient diſtinguées en hommes de cœur aux aſſauts que les ennemis avoient donnez. Le Soudan qui ſe flatoit de l'eſperance que les bréches des murailles lui faciliteroient un aſſaut général, qui le rendroit maître de la ville, fit ſçavoir à ſon de trompe, que tout le camp eût à prendre les armes, jurant qu'il vouloit ce jour là vaincre ou mourir. Il promit au premier qui paroîtroit ſur les murailles la charge de ſon Capitaine General, & aux autres des richeſſes & des grandeurs à proportion de leur courage, & il menaça les lâches des ſupplices & de la mort, voulant que les récompenſes & les peines fuſſent les deux démons qui animaſſent les combattans, & les fiſſent vaincre. Les Sarrazins vinrent à l'aſſaut tous à pied, & dans l'ordre qui ſuit. La premiere file étoit armée de grands pavois de bois pour recevoir les coups; les quatre autres, qui ſuivoient, lançoient des feux d'artifices, des huiles & des poix enflammées, les trois qui venoient après étoient armées de fléches, & les trois dernieres avoient des hallebardes & des ſabres, ceux-ci avec chacun un bouclier de cuir. A ce terrible aſſaut les Chrétiens firent une réſiſtance

incroyable ; mais ils ne purent empêcher que les ennemis n'entrassent par l'endroit de la Tour abbatuë qui étoit le plus foible. Les Barbares se diviserent en deux aîles, l'une marchant en ordre de bataille vers la porte de saint Romain, & l'autre vers celle de saint Antoine. Ils rencontrerent à celle-ci le Roi Henry, qui avec une valeur toute héroïque les obligea de s'arrêter ; & les Grands-Maîtres du Temple & de l'Hôpital étant survenus, les Sarazins commençoient à penser à la retraite, lorsque le Grand-Maître du Temple fut percé d'une fléche, & ne pouvant plus ni commander, ni combattre, les Chrétiens furent forcez de ceder le terrain à l'ennemi. Le Grand-Maître se retiroit accompagné de tous les siens, lorsque le Roi qui s'en apperçut cria : Eh, Seigneur, ne nous abandonnés pas ; quelle fin plus glorieuse que de mourir les armes à la main pour la défense de la liberté & de la religion ? Si vous tenez ferme de votre côté, je ne doute point de la victoire. Le Grand-Maître lui répondit d'une voix qui put à peine être entenduë : Sire, Dieu ne veut plus que je combatte avec vous, & lui montrant sa plaie, il vouloit continuer ; mais il devint tout-à-coup si foible, qu'il alloit tomber, s'il n'eût été soutenu. Il

fut porté dans le Temple, où il mourut quelques heures après. Cette retraite du Grand-Maître avec tous ſes Chevaliers, obligea le Roi d'en faire autant, le grand nombre des ennemis faiſant perdre courage à ſes ſoldats : il alla néanmoins en très-bon ordre ſe poſter dans un endroit le plus étroit de la ville, d'où il tint les Barbares en reſpect, n'ayant oſé de tout le jour paſſer plus avant : mais la nuit étant venuë, & les tenebres augmentant la terreur des vaincus, le Roi eut avis que la ville étoit entierement perduë, que les Sarrazins étoient dans la ruë de ſaint Romain, où ils ne trouvoient plus aucune réſiſtance, les Genois & les Piſans qui la devoient défendre ayant diſparu. Il y eut donc un Conſeil pour déliberer ſur ce qu'il y avoit à faire dans cette terrible extrémité ; les uns diſoient qu'il falloit ſe retirer dans le Temple ; les autres qu'il falloit ſe fortifier & faire des barricades ; pluſieurs étoient d'avis qu'il falloit attaquer les ennemis qui étoient fatiguez, ſans ordre, & qui ne connoiſſoient pas la ville ; le plus grand nombre ne faiſoit que contredire, & s'attachoit à ce qu'on ne pouvoit plus executer. L'avis du Roi ſuivi des deux Grands-Maîtres qui reſtoient, fut que c'étoit une témérité de tenter l'impoſſible. Ils ſe ſauve-

rent ſur les galeres avec tous les Chevaliers des trois ordres, quantité de ſoldats & les Bourgeois qui voulurent préferer leur liberté & leur vie à leurs biens & à leur interêt. On ne leur fit aucun obſtacle pour l'embarquement, parce que les Sarrazins, dans les ombres de la nuit, craignoient qu'il n'y eût quelque embuſcade; & parce que le Roi tenoit pluſieurs barques armées ſur le bord de la mer qui euſſent empêché les ennemis, s'ils euſſent voulu tenter quelque choſe. Le matin le Soudan ayant appris la fuite du Roi, des deux Grands-Maîtres, & de tant de Chevaliers qu'il croyoit tenir entre ſes mains, devint tout furieux, & il déchargea ſa mauvaiſe humeur & ſa rage ſur les miſerables reſtes des Chrétiens qui étoient dans la ville, dont il commanda le Maſſacre ſans aucun quartier; & après qu'il eût fait raſer les murailles, il fit mettre le feu à la ville.

L'execution ſuivit l'ordre de près, les barbares maſſacrerent tout également, ſans avoir égard ni aux ſupplications des malheureux, ni aux larmes des femmes, ni aux cris pitoyables des mourans. La beauté même qui attendrit les cœurs les plus durs, n'étoit nullement reſpectée ni conſiderée, & ſi quelques-uns violerent des Vierges & abuſerent des Dames,

cela

cela ne ſervit qu'à leur rendre la mort d'autant plus cruelle, qu'elles n'avoient pû l'obtenir ſans être deshonorées. Après trois jours de meurtre & de carnage, n'y reſtant plus perſonne pour donner de l'occupation à la fureur de ces ſanguinaires, on trouva que les morts & les priſonniers ſe montoient à ſoixante-dix mille perſonnes. Les Sarrazins penſerent enſuite à attaquer le Temple, bâti en forme de château, entouré d'une bonne muraille, avec des tours qui ſembloient le rendre imprenable : pluſieurs s'y étoient réfugiez, reſolus de s'y défendre juſqu'à l'extrémité, ou d'obtenir du Soudan par une capitulation la grace qu'on accorde au courage & à la valeur. Ils ſe trouverent au nombre de ſept cens, & ils ſe défendirent pendant dix jours avec tant de fermeté, que le Soudan deſeſpera de les pouvoir vaincre ; & ce qui lui faiſoit croire la choſe encore plus difficile, étoit qu'ils avoient des proviſions pour dix mois. Ainſi dans la penſée qu'il eut que les Princes Chrétiens pourroient s'unir pour les aller ſecourir, & que ſon armée n'étoit que trop affoiblie, il fit entendre à ces pauvres aſſiegez, que s'ils vouloient lui rendre le Temple, il leur permettoit de ſortir librement avec tout ce qu'ils avoient ; il offrit encore de les

recevoir pour ses sujets, s'ils vouloient se resoudre à l'être, avoüant qu'ils avoient donné des preuves suffisantes de leur valeur & de leur intrépidité. Les Chrétiens effrayez de l'évidence du péril, n'ayant aucun Chef qui pût les animer, & n'esperant aucun secours s'il ne tomboit du Ciel, accepterent les offres du Soudan, & ils ouvrirent les portes du Temple, dans lequel entrerent douze cens soldats avec un Officier General qui les commandoit. Insolens dans leur victoire, ils apperçûrent à leur premiere entrée quelques femmes, qu'ils prirent de force & les voulurent violer en présence de leurs peres, de leurs freres, & de leurs maris. Les Chrétiens ne pouvant souffrir des affronts si sensibles, & préferant leur réputation à l'esperance de la vie, prirent les armes, & après avoir refermé les portes, ils tuerent tous ces Barbares. Le Soudan en ayant été averti, ne condamna que la haine apparente que les Chrétiens avoient pour ses gens, sans blâmer l'imprudente action qu'ils venoient de commettre. Il jura de s'en venger cruellement ; il dissimula cependant ses mauvaises intentions, & fit entendre aux assiegez qu'il s'en tenoit toujours à ses premieres propositions; que si ses soldats avoient commis du desordre, ils en avoient reçu le châtiment.

qu'ils méritoient; que pour lui, il ne vouloit proteger ni l'injustice, ni les injustes. Trompez par ces belles paroles, plusieurs se résolurent de sortir, croyant qu'un Prince ne pouvoit manquer à ce qu'il promettoit; il y en avoit d'autres qui connoissoient par experience l'esprit du Barbare, & qui prirent la résolution de mourir plutôt que de sortir du Temple. En effet, à peine leurs compagnons furent-ils sortis, qu'ils fermerent les portes, & se préparerent de nouveau à se bien défendre. Les Chrétiens étant arrivez au camp des ennemis, on leur commenda de mettre bas les armes, & ils furent tous sacrifiez à la colere du Soudan, sans que les reproches de la foi qu'il avoit jurée, & qu'il violoit si indignement, pût le porter à la compassion. Le peu de Chrétiens qui étoient restez dans le Temple, voyant bien qu'ils ne pourroient pas résister long-tems aux forces des ennemis, & que se défendre davantage c'étoit augmenter leurs mi[illegible] creuserent les fondemens de la gr[illegible] tour, & ensuite ils inviterent [illegible] bares à en aller prendre possi[illegible] y coururent d'abord, avides du [illegible] qu'ils pensoient y trouver, & com[illegible] y furent en très-grand no[illegible]bre, la minée tomba & écrasa pl[illegible]

de ces Infidelles, & cent treize Chrétiens qui voulurent être ensevelis sous ces ruines, reste déplorable de la grande Ptolemaïde. Le Soudan ainsi devenu maître de cette place, fit démolir le Temple par les fondemens, & voulut qu'il en fût fait autant de tous les édifices qui n'avoient pas été consumez par le feu. Le desir de la vengeance fit que les Sarrazins s'acharnerent à cette entreprise contre leur propre intérêt, qui demandoit que cette ville demeurât en son entier, à cause des revenus immenses que produisoient, au profit du Soudan, les doubles doüannes de toutes les marchandises qui entroient & qui sortoient du port de Ptolemaïde de toutes les parties de l'Europe, & qui se débitoient ensuite dans la haute & basse Egypte.

Tous les bâtimens qui partirent de Ptolemaïde arriverent heureusement en Chypre, excepté celui où étoit le Patriarche de Jerusalem, qui périt par une tempête, sans qu'aucun se pût sauver.

Le Roi Henry vivement touché de la perte de son Royaume & du malheur de la Chrétienté, dont les Princes Européens, parce qu'ils se faisoient la guerre entr'eux, lui ôtoient toute esperance à
1292. pouvoir le recouvrer, s'appliqua si-tôt qu'il fut arrivé à Nicosie à faire du mon-

de, & ſe préparer de quoi réſiſter aux Sarrazins, en cas que ne ſe contentant pas de la Syrie, ils vouluſſent aller plus loin. Il donna aux Chevaliers du Temple & de l'Hôpital la ville de Limiſſo, qu'ils fortifierent parfaitement, la rendant capable de ſoutenir quelque ſiege que ce pût être. Il y avoit alors tant de peuples que la neceſſité, ou la préference de ce pays à tout autre faiſoit aborder en Chypre, qu'ils obligerent le Roi à leur fournir des commoditez pour y faire leur demeure, perſuadez que la patrie eſt là où l'on vit le plus à ſon aiſe: c'eſt pourquoi il ordonna que ſans perdre de tems on rétablit l'ancienne ville d'Arſinoe, qui fut enſuite appellée Famagouſte. Ils fonderent cette ville dans la plaine du rivage de la mer, du côté du Levant, à trente mille du Cap de la Greque, & à cent de la terre ferme. Le Roi pour gagner l'affection de ces nouveaux habitans, leur donna quantité de maiſons de campagne, dont il leur permit de cultiver les terres, n'y ayant rien qui captive tant les cœurs des hommes que de pourvoir à leurs beſoins par des liberalitez faites à propos. Il tâcha enſuite d'arrêter avec toute ſorte d'humanité les Chevaliers Teutoniques, dans la penſée que leur valeur contribueroit

beaucoup à sa propre sureté ; mais ils résolurent de fixer leur résidence dans leur maison de Prusse, pour éviter la jalousie qui regnoit entr'eux,& les Chevaliers du Temple & de l'Hôpital.

1293. Cependant le Soudan menaçoit le Royaume de Chypre, parce qu'en s'en rendant le maître, il ôtoit aux Chrétiens toute esperance de pouvoir jamais recouvrer la Syrie. Tous les préparatifs necessaires pour l'entreprise étoient prêts, & il n'attendoit qu'un vent favorable pour faire partir l'armée, lorsqu'il fut tué par ses premiers Officiers, qui vouloient, ou usurper le commandement, ou qui assez enrichis des dépoüilles de la Syrie, refusoient de s'exposer tout de nouveau

294 aux fatigues & aux dangers d'une guer-

1 re étrangere. Il y eut de grands differens parmi les Egyptiens pour l'élection d'un nouveau Soudan ; il y avoit plusieurs competiteurs de la souveraineté, & leurs desirs ambitieux étoient bien ou mal fondez à proportion de leur puissance. Les brigues & les differentes factions pour ce choix important, donnerent tout le tems au Roi Henry de fortifier ses places, d'assembler des soldats & de faire de l'argent, & d'obtenir les secours des autres Princes pour le recouvrement de

1295. son Royaume. Aython Roi d'Armenie, qui

ne pouvoit souffrir la grandeur d'un voisin aussi puissant qu'étoit le Soudan, instruit des partialitez qui regnoient en Egypte, persuada à Cassan Roi des Tartares, son gendre, d'aller porter la guerre dans ce Royaume. Il se passa deux ans avant que ces Princes executassent leur résolution ; mais ayant enfin conclu & arrêté une ligue entre tous les Princes qui prenoient quelque interêt aux affaires de l'Asie, le Roi des Tartares & celui de Georgie entrerent en Syrie avec deux cens mille combattans ; les 1298.
armes des Rois d'Armenie & de Chypre vinrent encore se joindre à eux, & ils se rendirent maîtres de presque toute la Syrie, & de plusieurs places des Royaumes voisins. Tout leur réussissoit à souhait, parceque les forces des ennemis n'étoient employées que contre eux-mêmes : enfin les Egyptiens s'étant apperçu, quoique trop tard, que leurs divisions favorisoient le projet des ennemi, & leur facilitoient les conquêtes qu'ils vouloient faire, firent cesser toutes leurs querelles particulieres, pour songer uniquement à la conservation de leurs Provinces, & ils élurent pour Soudan Melecnaser, homme pauvre & d'une naissance tout-à-fait obscure, mais d'une experience & d'une valeur extraordinaire

dans la guerre ; ce qui fait voir que ſelon l'exigence des cas, la Nobleſſe & les richeſſes doivent ceder au courage
1299. connu, & au mérite. Le nouveau Soudan ſçachant l'avantage qu'il y a d'aller combattre l'ennemi loin de ſon propre pays, alla à la rencontre des Tartares dans les campagnes d'Aman, Province d'Apamene, où il eſperoit qu'il lui ſeroit aiſé de vaincre, parce qu'il croyoit trouver l'armée des Tartares toute diviſée, pour chercher commodément les fourages neceſſaires ; mais il ſe trompa, car les ennemis bien unis entr'eux, l'attaquerent ſi vivement, qu'il fut contraint de ſe ſauver & de laiſſer quarante mille des ſiens
1300. ſur le champ de bataille. Le bruit de cette victoire fit rentrer toutes les villes de la Syrie ſous l'obéiſſance des Chrétiens, & les Chevaliers du Temple & de l'Hôpital revinrent à Jeruſalem, où ſe rendit auſſi en qualité de Gouverneur, & accompagné de trois cens chevaux, le Connétable Amaury, Prince de Tyr, & frere du Roi de Chypre.

1301. Tous ces avantages n'eurent point d'autres ſuites ; Caſſan fut obligé de s'en retourner dans ſon Roïaume, pour s'oppoſer aux ſoulevemens qu'y avoit cauſez Badius ſon couſin, n'y ayant ni prudence, ni ſageſſe de riſquer ſes propres Etats pour garan-

tir ceux d'autrui. Il laissa pourtant en Syrie Catalusa son Capitaine General, avec 40000. chevaux; mais Cassan ayant trouvé les desordres beaucoup plus grands qu'il n'avoit pensé, il rappella ce General comme un Ministre fidelle & experimenté, qui lui étoit necessaire dans une si importante conjoncture : il ne resta qu'Emolai autre Capitaine, avec vingt mille soldats. Celui-ci n'avoit pour tout mérite que la faveur du General Catalusa, qui selon toutes les apparences ne le fit Commandant en chef de ce corps de troupes, que pour faire connoître ce qu'on perdoit par son éloignement. Emolai partit de la Syrie, trompé & abusé par les fausses promesses que lui fit le Gouverneur de Damas, qui pour s'être révolté contre le Soudan avoit obtenu pour récompense de sa perfidie la confirmation de sa charge. Toutes les villes de Syrie peu fortifiées & dépourvûës de garnisons suffisantes, ce fut une necessité aux Chrétiens de les abandonner & de s'en retourner en Chypre. Cassan
averti par Emolai que les alliez s'étoient 1302.
tous retirez, & que le Soudan avoit tout repris sur les rebelles, envoya de nouveau dans la Syrie son General Catalusa à la tête de trente mille hommes, avec promesse de le suivre en propre person-

ne auſſi tôt que la ſaiſon ſeroit meilleu-
re, & que les ſecours des autres Prin-
ces ſeroient arrivez. Le Roi Henry en-
voya d'abord le Prince ſon frere avec
de bonnes troupes, pour les joindre aux
Tartares; mais Cataluſa, ſur l'avis que
Caſſan étoit dangereuſement malade,
partit ſur la champ, parce que ſon inte-
rêt demandoit qu'il fût préſent à la mort
du Roi & à l'élection de ſon ſucceſſeur.
Cet accident imprévu fit que le Prince,
qui connoiſſoit combien il étoit inferieur
303. au Soudan, repaſſa en Chypre. Caſſan
après avoir recouvré ſa ſanté, Cataluſa
revint pour la troiſiéme fois en Syrie avec
quarante mille hommes: le Prince re-
tourna auſſi avec ſes Cypriots; les Arme-
niens & les Georgiens y accoururent de
leur côté, & tous enſemble ne firent rien
de conſiderable, Cataluſa ne pouvant
par un orgueil mal fondé, ſe reſoudre
à prendre le conſeil des autres alliez, qui
connoiſſoient mieux que lui le pays; le
tems qui ne devoit ſervir qu'à la deſ-
truction des ennemis, fut tout employé
à tenir des conſeils inutils, où chacun
s'efforçoit de faire valoir ſon avis. En-
ſuite la nouvelle de la mort de Caſſan
s'étant répanduë, la ligue ſe rompit, &
chacun ſe retira chez ſoi ſans avoir fait
autre choſe que d'avoir montré la foi-

blesse des Chrétiens, qui dûrent voir, à leur grande honte, Cassan Roi des Tartares, homme de fort petite taille, monstre de sa personne, avec un visage à faire peur, de race Mahometane, Roi parmi les Mahometans, & cependant orné d'un esprit admirable, mais ennemi déclaré de ceux avec lesquels il sembloit qu'il eût dû être si uni par le motif de la Religion. Dans ce même tems mourut encore Guy frere du Roi & Connétable de Chypre, qui ne fut regretté que de ceux qui avoient été ses favoris, & qui voyoient leurs esperances ensevelies dans le tombeau de leur maître. Il laissa un fils appellé Hugues, qui fut élevé par le Roi, en cas qu'il n'eût point d'enfans, comme son heritier & successeur. Pour le rendre plus agréable aux peuples par l'estime qu'il en faisoit, il l'honora de plusieurs titres considerables, voulant qu'il fût toujours de ses conseils les plus secrets ; en un mot, il l'élevoit comme un Prince destiné à regner. Il donna ensuite la charge de Connétable à Camerin son troisiéme frere, non parce qu'il vouloit couronner son mérite, mais pour le faire désister de ses prétentions, & pour rendre son ingratitude plus odieuse, en cas que ne pouvant se contenter de ce que le Roi avoit

fait pour lui, il osoit encore penser à entreprendre quelque chose de nouveau.

Cependant le Prince de Tyr plein d'inquietude & d'ambition, qui voyoit que les guerres finies, faute d'argent & de soldats, son autorité en étoit fort diminuée, commença à se plaindre de la foiblesse du Roi son frere, & faisoit retentir partout avec une maligne affectation, qu'il n'avoit ni la volonté, ni le cœur de faire quelque entreprise digne d'un Roi; ce qui augmentoit encore son chagrin, étoit que le Roi ne vouloit admettre dans son conseil secret que Philippe Hibelin frere de la Reine sa mere, & Sénéchal de Chypre, soit par la confiance qu'il eut dans la capacité de cet homme consommé dans les affaires, ou qu'il le fît par complaisance pour sa mere, qu'il aimoit plus que ne doit faire un fils.

Il arriva une occasion favorable aux mécontentemens du Prince, pour s'acquerir du crédit parmi le peuple, & affoiblir l'autorité du Roi. Quelques Genois qui se disoient Marchands, & qui se metamorphosoient en Corsaires lorsque l'occasion s'en presentoit, courant les côtes de Chypre avec deux vaisseaux ronds & une
1304. flûte, débarquerent à un village nommé Episcopia, appartenant à Guy Hibelin, Comte de Zaffo, où ils firent un si grand

butin d'animaux, & un si grand carnage des pauvres habitans, que leur desastre arriva soudain aux oreilles du Roi, qui ne fit aucune diligence pour réparer cette perte, non plus que pour réprimer l'insolence des Genois, soit qu'il jugeât qu'il n'étoit plus tems de courir après eux, ou qu'il ne fût pas fâché que l'orgueil du Comte de Zaffo fût reprimé par la perte de ses biens. Ceux qui s'y trouverent interessez attribuoient le ravage qu'avoient fait les Genois, au peu de soin qu'avoit le Roi pour la conservation de ses sujets; & indignez d'une inaction qu'ils condamnoient, ils fomenterent non-seulement la mauvaise volonté du Prince, mais ils s'offrirent avec une grande suite de mécontens, pour ôter au Roi le commandement, & le lui transferer en qualité de Gouverneur du Royaume. Le Prince naturellement excité par sa propre ambition, que les plus Grands du Royaume, & son frere Camerin le Connétable, qui se persuadoit peut-être que par la déposition d'Henry, il s'approcheroit plus près du trône, entretenoient par leurs cabales, le Prince, dis-je, convoqua dans son propre appartement la haute Cour, composée de tous les Chevaliers & Feudataires du Royaume. Le Sénéchal qui fut averti de tout,

peut être par ceux, qui par foiblesse, ou par crainte ne vouloient rien risquer de leur fortune, en cas que la conjuration vint à manquer, & dire qu'ils n'y étoient entrez que pour en découvrir les secrets & les traitez, prévoyant dans la déposition du Roi sa propre ruine & la révolution du Royaume, courut en avertir sa Majesté en termes pressans, & qui le piquoient dans la partie la plus sensible. Il disoit qu'il étoit necessaire de se servir d'un remede prompt & violent, le moindre délai rendant le mal incurable; que dissimuler en cas semblables, étoit manquer de tête & augmenter les forces des méchans, à mesure qu'on les ôtoit aux mieux intentionnez; qu'il s'agissoit de tout, & qu'il ne falloit pas permettre que les mécontens interessassent la haute Cour dans leur parti, & qu'ils se fortifiassent par des assemblées. Il dit beaucoup d'autres choses, avec une éloquence hardie, que lui suggeroit son propre interêt. Le Roi cependant qui ne pouvoit s'imaginer ce qu'on venoit de lui dire de son frere, soit qu'il manquât de forces pour y résister, soit qu'il crût que ce fût un mauvais soupçon du Sénéchal que la crainte lui avoit inspiré, ou enfin que ce fût un effet de son mauvais destin qui l'empêchoit de prendre

ſon parti, répondit froidement, que le mal n'étoit pas ſi grand qu'on ſe l'imaginoit, & qu'en cas de beſoin, & dans le tems, le remede ſeroit toujours prêt. Le Sénéchal vit avec chagrin ce peu de réſolution du Roi, & n'eut pas la force de rien dire davantage; mais il courut à l'appartement de la Reine ſa ſœur, à laquelle il fit part des attentats du Prince, de la ligue des conjurez, & du danger que couroit le Roi. La Reine plus facile à être perſuadée, & prévoyant en femme habile les malheurs qui alloient arriver, s'en alla ſur le champ accompagnée ſeulement du Sénéchal & de ſes gens ordinaires au Palais du Prince, juſtement dans le tems que le conſeil y étoit aſſemblé; ayant donc fait appeller ſon fils, elle joignit la majeſté de Reine à la tendreſſe d'une mere, & elle lui parla de la ſorte.

Mon fils, j'ai à préſent un ſi vif regret de t'avoir donné le jour, que j'ai tout lieu de croire que le Ciel m'auroit regardée d'un œil favorable, s'il m'eût ôté de ce monde avant que de t'y faire voir la lumiere. Eſt-il bien poſſible, & puis-je le croire, que pour ſatisfaire l'aveugle ambition de ceux qui te gouvernent, tu conſentes à trahir ta conſcience & ton Roi, te déclarer ennemi de ton propre

frere, & exposer l'amour d'une tendre mere aux chagrins les plus cuisans, & à des pleurs amers & continuels sur la perte de ton honneur, & sur les dangers manifestes où tu expose ta vie? Que diront ces peuples? que penseront les étrangers? quel jugement fera tout l'Univers d'une conduite si inouïe? La posterité sera indignement scandalisée d'entendre que le Prince de Tyr, enrichi par le Roi son frere des plus grandes dignitez, honoré de toutes les préeminences du Royaume, ait été contre toutes les loix de la nature & de la justice, un perfide, un déloyal, un traître? Sera-t-il possible, mon fils, que ce nom abominable de traître, ne frappe point la plus noble partie de ton cœur? Voudras-tu donner un si mauvais exemple à Camerin ton jeune frere, & ne prétendra-t-il pas sur toi, avec raison, ce que tu prétends avec injustice sur le Roi? N'accoutumes point les sujets à mépriser ainsi le serment de fidelité, on ne se porte que trop volontiers à secouer le joug, qui semble toujours trop peser; par votre union, vous donnerez de la terreur à vos ennemis, & vous ôterez l'esperance à ceux qui croyent ne vous pouvoir vaincre que lorsque serez vous séparez. Qu'est-ce qui a détruit le Royaume de Jerusalem, si ce n'est

les discordes entre ceux qui y commandoient ? D'ailleurs, que crois-tu que doive faire le Roi ton frere, peut-être te ceder sa Couronne & son manteau royal ? s'abaisser devant toi & t'obéir ? Tu te trompes lourdement ; celui qui est élevé au suprême commandement, ne souffrira jamais une vie privée, & ceux qui n'ont jamais connu que la plus haute prosperité, sont peu propres à souffrir les changemens de la fortune ; les plus considerables du Royaume fort éloignez des crimes de ceux qui te conseillent, feront toutes choses pour ne se pas soumettre à ta tyrannie ; ils porteront leurs plaintes aux pieds de tous les Princes Chrétiens ; ils intéresseront l'Empereur, & ils t'accuseront devant le Tribunal du Souverain Pontife. Dans ces conjonctures, à qui auras-tu recours ? d'où te viendront des secours ? qui te défendra ? Seront-ce les mécontens, qui après avoir flatté ton ambition, ne penseront qu'à la ruine de ton Royaume ? Sera-ce le menu peuple, qui est aveugle & inconstant, & qui ne peut t'être favorable que pendant que tu seras dans la prosperité ? Sera-ce l'Armenie, qui accablée sous le poids de ses propres miseres, est plus disposée à demander des secours que d'en donner ? Sera-ce enfin la Syrie, devenuë la proye des ennemis de Jesus-

Christ? Mon fils, si ce que je te dis ne te persuade pas, si ces raisons ne te convainquent pas, si l'interêt de ta vie & de ta réputation ne te touchent pas, au moins sois attendri par l'abondance de ces larmes, qui devancent ton malheur & ta ruine. Veux-tu, mon fils, ensanglanter, pour ainsi dire, le peu de tems qui me reste à vivre, par une résolution également damnable & injuste; mais mes soupirs & mes larmes m'ôtent la parole.

Le Prince par respect pour la Reine sa mere, peut-être aussi pour ne rompre pas tout d'un coup avec une Princesse, dont la sagesse & la prudence pouvoient accrediter ses affaires, écouta tout ce discours avec une tranquillité & une patience qu'on n'auroit pas dû attendre d'un Prince emporté. Il lui répondit cependant en ces termes.

Madame, vos remontrances, quoique dignes de la sagesse d'une bonne mere, n'étoient pourtant pas necessaires dans cette occasion; je n'entreprens rien qui ne soit utile au Royaume & en faveur du Roi, je ne veux qu'abbaisser l'orgueil & l'insolence de Philippe Hibellin votre frere, elle est montée au point de prétendre usurper les prérogatives de ceux qui par le droit de leur naissance sont beaucoup audessus de lui.

Le Sénéchal peu accoutumé à souffrir des injures, ne put se moderer assez pour ne repliquer pas, qu'en la présence de la Reine mere & du frere de son Roi, il vouloit se vaincre soi-même, mais qu'avec d'autres personnes il ne laisseroit pas passer ces injures sans châtiment; qu'en dépit de ses ennemis il se glorifioit d'être fidele sujet, & que ni la malignité, ni l'envie ne pouvoit le convaincre d'aucun crime. Le Prince prenant cette occasion de décharger la haine qu'il portoit au Vicomte depuis long-tems, se crut assez offensé de ce discours pour mettre la main à l'épée & le frapper; mais il en fut empêché par la Reine, qui fit retirer le Sénéchal, & s'en alla aussi elle-même fort en colere, accompagnée de quelques Gentilshommes que le Prince lui donna pour la suivre jusqu'au Palais. Le Prince de retour dans la salle où étoient assemblez les Grands du Royaume, leur representa par un beau discours l'impuissance du Roi, qui se laissoit toujours gouverner par les conseils d'hommes séditieux, ce qui alloit causer la ruine du Royaume, s'ils ne pensoient à y remedier par quelque résolution; que ce qu'il faisoit n'étoit que pour leur interêt, parce qu'ils étoient exposez à la mauvaise volonté de ceux

qui voudroient les offenser. Il dit ensuite que le Roi n'ayant ni femme, ni enfans, l'administration du Royaume lui appartenoit, c'est pourquoi il leur faisoit de fortes instances pour en être élû Gouverneur. Jacques de Montey Grand Maître des Templiers, & Pierre d'Herlant Evêque de Limisso (sans autre motif que celui de trouver leurs avantages dans les révolutions du Royaume, & pour gagner la protection du Prince) coururent d'une maniere affectée & flatteuse, reconnoître le Prince comme Gouverneur; ceux même qui n'étoient pas de cet avis, forcez par l'exemple des Grands Maîtres, encore plus par la crainte que leur inspiroient les troupes qui environnoient la maison, firent la même déclaration, voyant, à n'en pouvoir douter, que le Prince étoit dans la déterminée résolution de se faire accorder à force ouverte ce qu'il ne pourroit obtenir autrement. Après que tout le Conseil eut acquiescé à ses volontez, en prêtant le serment de fidelité, il alla au Palais du Roi avec une grande partie de la cavalerie, & de ceux qui aspiroient à la faveur du nouveau Gouverneur. Il fit lire en présence du Roi une fort longue écriture, au nom du Conseil, par laquelle le Prince étoit déclaré Gouverneur du Royaume, à cau-

se de l'impuissance de sa Majesté à pourvoir aux desordres qui venoient d'arriver par l'insolence des Genois : l'écrit néanmoins, quoiqu'il fût hardi & séditieux, sembloit n'avoir été fait que sous le bon plaisir du Roi & pour l'utilité publique. Le Roi qui cachoit par un genereux effort le ressentiment que lui causoit la perte du commandement, la hardie témerité de ses freres, la desobéissance de ses sujets, & le péril même où étoit sa vie, protesta, sans changer de visage & sans faire paroître la moindre émotion, contre l'invalidité de cette élection, parce que la haute Cour n'avoit pû être convoquée sans son ordre. Il ajouta, que ses infirmitez n'empêchoient pas que son esprit n'eût toute sa vigueur, & que les Royaumes ne se gouvernoient point avec la santé seule, mais par la prudence du Prince ; qu'on n'avoit pas donné de Gouverneur à Baudoüin son prédecesseur pour le Royaume de Jerusalem, quoique la lépre l'eût réduit à un état si déplorable, qu'il sembloit plutôt un cadavre qu'un homme vivant ; que si les Genois par un débarquement inopiné avoient ravagé un petit canton de l'Isle, c'étoit un effet de leur brigandage ; mais qu'aussi on en pouvoit jetter la faute sur le Prince son frere, qui avoit pû répri-

mer l'insolence de ces C
ne voulut pas y être à
voyoit forcé de faire tous
conserver un Royaume q
laissé par ses ancêtres, d
ritier legitime; qu'il ne t
quitte du serment de fid
portoit ses plaintes devant
Dieu, comme à celui qui j
sion & sans interêt. Il en
davantage; mais il en fut
le Prince, qui craignoit q
ce pathétique de ce Roi affl
drît ceux qui étoient là pré
me tems il haussa le bâton
dement qu'il tenoit à la main,
voix arrogante, que le Roi
mercier de ce qu'il vouloit
tenter du nom de simple G
lorsque tous les suffrages le p
Roi; qu'il avoit tous les égar
voit, & qu'il avoit lieu d'
son gouvernement seroit heu
qu'il le commençoit avec dou
effusion de sang. En disant
plus avant dans l'appartemen
où il se saisit du trésor royal
ensuite deux Chevaliers F
Jean de Tot & Hugues de
recevoir le serment des bou
peuple de Nicosie, ord...

ldats, résolut de tenter les voyes de
s petites forces, & de mettre en usage
s remedes extrêmes avant que de se
sser dépoüiller de son autorité par un
nemi, qui lui sembloit d'autant plus
rmidable, qu'il étoit son frere : mais
Reine mere ayant appris que les Che-
liers du Temple & de l'Hôpital étoient
us en armes pour la défense du Prince ;
mme prûdente & avisée plus qu'aucune
tre femme de son siecle, elle arrêta les
solutions du Roi, & alla en propre per-
nne trouver les Grands Maîtres de ces
ux Ordres, pour les prier d'appaiser
Prince ; persuadés par la réputation de
ur habit, plus que par aucune bonne
olonté qu'ils eussent, ils ne jugerent
s à propos de se déclarer tout-à-fait.
s allerent avec la Reine chez le Prin-
; mais ils le trouverent d'autant plus
solu de faire sa charge de Gouver-
eur du Royaume, qu'il n'avoit trouvé
cun obstacle pour y parvenir, & tout
qu'il leur accorda fut seulement de
isser à son frere le titre de Roi, & un
venu de cent quarante-huit mille be-
ns par chaque année, dont il fit un
rit autentique, signé des parties, &
ellé du cachet des deux Grands Maî-
es, comme si le pouvoir & la tyrannie
e regloient sur des actes de cette sorte.

cris de la populace,qui charmée de la liberalité du Prince,le proclamoit, non-seulement Gouverneur, mais encore Roi. Ensuite la Reine mere étant allée trouver le Prince,fit tant par ses humiliations,par ses prieres & par ses larmes, qu'elle obtint que le Roi & elle pussent se retirer dans les maisons de son frere. Etant donc entrée dans une litiere avec le Roi son fils, sans autre compagnie que de quelques Valets de Chambre, ils s'en allerent au Palais du Sénéchal: tous leurs autres serviteurs s'étoient retirez chacun chez soi, ou par la peur de la mort, ou pour ne pas donner d'ombrage au Prince. Le Sénéchal s'étoit fortifié avec un grand nombre d'amis & de parens, avec lesquels, s'ils étoient attaquez, comme il s'y attendoit à toute heure, il étoit résolu de mourir en homme de cœur. Aussi-tôt qu'il apprit que le Roi arrivoit, ayant fait ôter tout ce qui fortifioit les portes, où tout étoit déja disposé pour une bonne défense, il courut au-devant de sa Majesté, les larmes aux yeux & plein de joie de la revoir en meilleur état qu'il n'auroit osé esperer; car les traîtres ont les mains aussi cruelles que le cœur, & l'ambition qu'ils ont de dominer, ne reconnoît ni Religion, ni parenté. Le Roi assisté de quantité de Noblesse & de cinq cens soldats,

ſoldats, réſolut de tenter les voyes de ſes petites forces, & de mettre en uſage les remedes extrêmes avant que de ſe laiſſer dépoüiller de ſon autorité par un ennemi, qui lui ſembloit d'autant plus formidable, qu'il étoit ſon frere : mais la Reine mere ayant appris que les Chevaliers du Temple & de l'Hôpital étoient tous en armes pour la défenſe du Prince ; comme prûdente & aviſée plus qu'aucune autre femme de ſon ſiecle, elle arrêta les réſolutions du Roi, & alla en propre perſonne trouver les Grands Maîtres de ces deux Ordres, pour les prier d'appaiſer le Prince ; perſuadés par la réputation de leur habit, plus que par aucune bonne volonté qu'ils euſſent, ils ne jugerent pas à propos de ſe déclarer tout-à-fait. Ils allerent avec la Reine chez le Prince ; mais ils le trouverent d'autant plus réſolu de faire ſa charge de Gouverneur du Royaume, qu'il n'avoit trouvé aucun obſtacle pour y parvenir, & tout ce qu'il leur accorda fut ſeulement de laiſſer à ſon frere le titre de Roi, & un revenu de cent quarante-huit mille beſans par chaque année, dont il fit un écrit autentiquē, ſigné des parties, & ſcellé du cachet des deux Grands Maîtres, comme ſi le pouvoir & la tyrannie ſe regloient ſur des actes de cette ſorte.

Le Roi consentit cependant à tout, pour obéir à la Reine sa mere, qui craignoit pour sa vie, & qui le supplioit également par ses larmes & par ses paroles. Le Gouverneur voulut encore par les soupçons, dont la tyrannie est toujours agitée, que le Roi promît par serment de ne porter jamais aucune plainte à la Cour de Rome, & qu'il vécut sans se mêler de quoi que ce fût qui regardât le gouvernement de l'Etat. Il donna son consentement, & résolut dans cet abandon des siens, de mener une vie privée, dédaignant peut-être de commander à des ingrats & à des rebelles, qui s'étoient rendus indignes de ses soins, comme de sa bonté. Il partit donc de Nicosie avec ses sœurs, avec Hugues son neveu, fils de Guy; mais la Reine demeura avec le Prince, tant pour ne lui pas donner de jalousie, car il commençoit à ne la pas voir de trop bon œil, que pour empêcher par sa présence toutes les résolutions que l'on pourroit prendre contre le Roi. Sa Majesté fut accompagnée du Sénéchal son oncle, de Jean Dampierre son cousin germain & neveu de la Reine, par Louis de Nores, par Ballian d'Hibellin, Pierre Giblet, Camerin Milmars, Anzian de Briès, Renau Sanson, Jean Babin, Hugues Gugulier, Simon son fils, & Hu-

gues Baduin, tous Cavaliers & des plus grands Seigneurs du Royaume, qui auroient volontiers hazardé & perdu leurs vies pour celle du Roi. Ils ſuivoient la fortune de leur Prince legitime, ils vouloient comme ſujets obéir aux loix de l'honneur & de la conſcience, & s'éloigner du Tyran, qui n'auroit pas ſouffert de ſi braves gens long-tems à ſa Cour, ſurtout dans les ſentimens où il les voyoit, de ſoumiſſion & de reſpectueux attachement aux volontez de leur Souverain.

Le Roi s'étoit retiré dans le château 1305.
de Strovilo, à demi lieuë de Nicoſie, avec un bon nombre de ſoldats pour ſa garde, & il s'y livroit aux innocens plaiſirs des jardins, mépriſant, ou affectant de ne penſer pas à ce qu'il venoit de perdre ; car il cachoit peut-être par une prudente diſſimulation les mouvemens de ſon ame, & il ne vouloit pas que ſes chagrins déclarez puſſent réjoüir ſes ennemis. Il ne penſoit ni à l'Etat, ni au Prince, il étoit tout occupé de la chaſſe & de la pêche ; en ſorte qu'il ſembloit qu'il ſe fût volontairement dépouillé de ſa grandeur, pour jouir dans la vie privée d'un ſi agréable repos : mais ſes ennemis, & entr'autres Caiton Seigneur de Curico, chaſſé de l'Armenie comme un

seditieux, & devenu le favori du Prince, regarderent cette joie tranquille comme l'effet d'une esperance prochaine de rétablir bien-tôt ses affaires ; & dans le doute où ils étoient qu'il ne mît en usage quelque moyen favorable pour y parvenir, ils firent entendre au Prince que quelqu'uns des principaux Seigneurs du Royaume alloient & venoient toutes les nuits dans la maison du Roi pour y concerter quelqu'entreprise contre lui : ils fortifierent ces accusations par des lettres fausses, qu'ils disoient avoir interceptées, & par le témoignage de deux ou trois esclaves bien instruits sur tout ce qu'ils devoient dire. Le Prince ayant pris feu à ce premier avis, & croyant aisément tout ce qu'on lui disoit, comme c'est le naturel des Tyrans, résolut de se rassurer dans ses craintes par la mort du Roi son frere. Il ordonna à Caiton de choisir une troupe de soldats, avec lesquels il vouloit aller la nuit suivante à Strovilo pour y surprendre son frere. La Reine mere surprise de remarquer dans le visage du Prince une alteration, dont elle ignoroit la cause, instruite d'ailleurs qu'on assembloit un corps de troupes hors la porte saint Dominique, du côté de Strovilo, soupçonna qu'il se tramoit quelque chose de pernicieux contre

le Roi ſon fils. Sans perdre de tems, elle l'informa exactement de tout ce qui ſe paſſoit à la Cour, & lui conſeilla par le même Courier de venir à la ville, où elle croyoit qu'il ſeroit plus en ſureté. Le peuple étoit déja las de la tyrannie du Prince, qui vouloit enrichir ceux qui l'avoient ſoutenu, & gagner par ce moïen l'amitié des Nobles, ſans avoir égard ni aux plaintes, ni aux miſeres des autres ſujets. Il étoit nuit lorſqu'un Religieux de ſaint Dominique arriva pour parler au Roi de la part de ſa mere. Il partit ſur l'heure même ſans communiquer ſon deſſein à perſonne, accompagné ſeulement du Sénéchal & de Hugues Baduin. Il laiſſa le grand chemin ordinaire pour s'en faire un à travers champ, & entra dans Nicoſie dans le même tems que le Prince arriva à Strovilo. Il fut fort ſurpris & fort irrité de n'y point trouver le Roi, dans la penſée que ſon deſſein avoit été découvert, & qu'il étoit trahi par ceux mêmes à qui il ſe fioit le plus; il eut même quelqu'envie de faire tuer tous les Gentilshommes qui ſe trouverent là, parce qu'ils ne pouvoient lui donner aucunes nouvelles du Roi: il s'en abſtint cependant, & fit réflexion que ce ſeroit trop manifeſter ſa mauvaiſe volonté. Il penſoit déja à envoyer à tous les ports

de l'Isle, pour empêcher que le Roi ne sortît du Royaume, & n'allât porter ses plaintes aux Princes étrangers, dont il auroit imploré les secours, lorsqu'il fut averti qu'il étoit à Nicosie, dans le Palais du Sénéchal, où il croyoit être hors d'insulte, assisté de ses amis & du peuple. Le Prince s'en retourna d'abord à la ville, & pour ne pas découvrir le sujet qui l'avoit fait aller à Strovilo, il ne fit pour lors aucune autre entreprise; mais quelques jours après Caiton lui ayant fait entendre que les Ambassadeurs du Roi étoient allez porter ses plaintes à Clement V. ayant tout exprès fait répandre ce bruit dans la ville, il fit environner la maison où étoit le Roi par cinq cens soldats, pour empêcher qu'il n'entrât ni ne sortît personne que gens de service, ausquels il seroit défendu de porter ni lettres, ni instructions.

Cependant Foulque de Villaret Grand Maître des Hospitaliers, s'étoit imaginé que par la considération des services qu'il avoit rendus au Prince, il devoit avoir toute puissance sur son esprit, & le gouverner à sa fantaisie; mais s'étant apperçû qu'il en arrivoit tout autrement, & que le Prince après s'être servi de lui lorsqu'il en avoit eu besoin, commençoit non-seulement à ne lui marquer aucune confiance,

mais même à le mépriser, pensa à se retirer à la premiere occasion qui s'en présenteroit. Informé par un Corsaire Genois que l'Isle de Rhodes qui tenoit pour les Empereurs Grecs, étoit aisée à surprendre, il arma deux galeres, deux galions & quelques autres bâtimens, avec cinq à six cens hommes, & partit ainsi de Chypre, à la satisfaction du Roi & du Prince, qui avoient chacun leurs raisons de ne pas aimer ces Chevaliers. Foulques alla à la conquête de Rhodes, où il fut assez heureux de se rendre maître de toute l'Isle par force & par stratagême ; il en prit un honnête prétexte, en disant que les Rhodiens étant Grecs, ne reconnoissoient point le Pontife Romain, qu'ils fournissoient aux Infidelles des épées & d'autres instrumens de guerre, défendus par les Conciles, comme si on manquoit de raisons quand on veut usurper le bien d'autrui.

Le Prince qui ne pouvoit plus vivre parmi les inquietudes mortelles qui le tourmentoient sans cesse, prit la résolution de s'assurer du Roi & de le faire mourir, pour prévenir quelque Monitoire qui pouvoit venir de la part du Pape, ou quelque révolution qui pouvoit arriver dans le Royaume. Il fit venir pour cet effet trois mille hommes d'in-

fanterie & cinq cens chevaux, & alla en propre personne attaquer le Palais du Sénéchal; le Roi s'étoit préparé à la défense, & avoit même forcé les gardes pour faire entrer des soldats, des vivres & des munitions, bien averti de la mauvaise intention du Prince, qui commença ses attaques par des assauts réïterez; mais il trouva tant de résistance dans ceux qui n'esperoient de salut que dans leurs épées, qu'il fut obligé de former une espece de siege, sans tenter davantage les assauts, qui lui coûtoient trop d'hommes & trop de sang. Il fit donc investir le Palais de toutes parts, fermant les ruës qui y aboutissoient avec des tonneaux, des pieces de bois & autres baricades; de sorte qu'il étoit impossible de sortir, ni d'entrer sans un danger évident de la vie. Le Roi informé des desseins du Prince, & voyant que les vivres lui manquoient, résolut de sortir les armes à la main, pour finir sa destinée d'une maniere digne de lui : mais la Reine, aidée des Evêques de Limisso & de Famagouste, appaisa en partie le desordre qui alloit achever de tout perdre, avec cette condition pourtant, que tous ceux qui se trouveroient auprès du Roi, iroient à pied au Palais du Prince, pour être d'eux ce que bon lui sembleroit. Il

néanmoins auparavant engagé sa parole par serment aux Evêques, qu'il ne leur seroit fait aucun mal, voulant seulement se venger par cette humiliation, & ôter au Roi tous ceux qui pouvoient l'assister de leurs forces & de leurs conseils. Ce ne fut pas sans une peine extrême que les Seigneurs assiegez accepterent ces infames stipulations; par cette honteuse démarche ils exposoient leur Roi & leur propre vie aux insultes d'un Tyran, qui devoit faire peu de cas de la parole qu'il avoit donnée. Mais le Sénéchal voyoit qu'il n'étoit pas possible de combattre contre la faim, & que ce seroit une témerité de commettre le peu de gens qui leur restoient avec le grand nombre des assiegeans; il ne voulut point, par une obstination hors de saison, mettre au hazard le sort du Roi, qui pouvoit changer de face au moindre petit accident. Il fut donc le premier, avec le Seigneur Jean Dampierre, à animer les autres par son exemple à sortir à pied & sans armes; il fut suivi par les Feudataires, les Chevaliers & autres, forcez de[illegible]
sous les enseignes du Conné[illegible]
quelles pour marquer mieux[illegible]
le Prince faisoit de ces Seign[illegible]
roient tenuës si basses, qu'elles t[illegible]
les têtes de ceux qui passoi[illegible]

ples ſoldats & les gens de ſervice portoient leurs ceinturons au cou, & avoient les mains derriere le dos, & les pieds nuds. Le Sénéchal arrivé en préſence du Prince, après une profonde reverence, il dit : *Seigneur & neveu ;* mais le Prince lui commanda de ne pas pourſuivre, ſoit que ce fût par mépris, ou par la crainte qu'il ne dît quelque choſe qui le neceſſitât à rompre le ſerment qu'il avoit fait aux Evêques, & à ſa mere. Il congedia d'abord les ſoldats & les domeſtiques, les obligeant ſeulement par ſerment à ne jamais porter les armes ni en faveur du Roi, ni contre ſa perſonne : les Chevaliers, les Feudataires, les Nobles & les Penſionnaires furent diſperſez par les villages, où ils ſouffrirent une priſon à laquelle il ne manquoit que le nom : le Sénéchal & le Seigneur Jean Dampierre furent confinez, le premier au village d'Almiano, dans le canton de Maſotto, & l'autre à Carpaſſo, leur étant défendu, ſur peine de la vie, de ne partir jamais delà, ſous quelque prétexte que ce fût, & de n'écrire, ni communiquer en façon quelconque avec le Roi. Le Prince crût peut-être que par cette diſperſion il devoit avoir affermi ſon gouvernement, ou bien il prétendit que les ayant confinez dans des lieux ouverts & frequentez, ils pour-

roient s'enfuir, & donner par ce moyen des prétextes plausibles à leur ruine.

Après cela se figurant qu'il ne trouveroit plus aucune résistance dans la personne de son frere, qui se trouvoit dépourvû de toutes sortes de secours, il essaya à jetter des fondemens inébranlables de son gouvernement, en lui faisant signer une patente qu'il avoit fabriquée à sa mode ; il pensoit que de cette maniere il pourroit se sauver vers le Pape, dont l'autorité desinteressée étoit pour lors formidable aux Princes Chrétiens. Après avoir donc fait assembler son Conseil, composé du Connétable son frere, du Prince de Galilée, des Evêques de Famagouste, de Limisso & de Baruth, du Grand Maître de l'Hôpital, & d'une grande partie de la haute Cour, il alla au Palais où étoit le Roi, & là en présence de tout le monde, il fit lire un écrit, qui contenoit en substance la cession du gouvernement du Royaume de Chypre, que le Roi faisoit à Amaury Prince de Tyr, son frere ; mais avant que l'on finît de lire cet écrit, appella son frere, & l'ayant fait dans un arriere-cabinet, il lui pa termes.

Mon frere, j'appelle Dieu à t de la sincerité de mon cœur, & de

rité de mes paroles ; je vous assure que je n'ai plus les ressentimens que j'ai eus dans le commencement, & quoique vous ayez fait pour m'attrister & pour que je vous haïsse, à peine ai-je pensé que vous êtes mon frere ; je prie Dieu de vous le pardonner, & de benir vos entreprises ; mais, mon frere, j'ai pitié de votre ame, que l'ambition tyrannise & prépare à une peine éternelle ; votre orgueil vous aveugle, vous m'avez dépoüillé de mon Royaume, de ma liberté & de mon autorité ; vous m'avez comme enseveli dans une maison avec un certain nombre de domestiques, que vous m'avez donnez plutôt pour épier mes actions, que pour me servir dans mes besoins, & vous demandez à ce malheureux Roi le gouvernement par écrit. A quel propos demander une chose que vous avez déja ? Ignorez-vous qu'en l'état où je suis, tout ce que je vous accorderai sera de nul effet, & attribué plutôt à la violence qu'on me fait, qu'à un acte libre de ma volonté ? L'ambition excessive de regner, jette votre honneur & votre réputation dans un abîme affreux, & ne pensez pas que l'envie de continuer de regner me fasse parler de la sorte, j'ai passé les plus belles années de ma vie sur le trône, je commence, il est vrai, à en trouver le poids un peu pesant ; mais pour

le quitter, je voudrois un prétexte qui ne me deshonorât point. Mes indispositions m'invitent à chercher le repos de l'esprit & du corps, & je vous préviendrois, si votre honneur & le salut de votre ame ne s'y trouvoient interessez ; mais que diront les autres Princes sur ce que vous faites ? Dans quel sentiment sera le Pape, qui vous prépare déja ses foudres spirituels ? Quel exemple donnez-vous à nos sujets, qui n'aiment que trop la nouveauté & la rebellion ? Je n'ai ni femme, ni enfans, après ma mort la Couronne peut-elle vous manquer ? Mon âge & ma complexion ne vous feront pas languir. Ne troublez point l'ordre de Dieu & de la nature, qui m'a fait naître avant vous ; laissez-moi dans ma liberté, & rendez-moi l'obéissance de mes sujets, que vous m'avez ravie ; reconnoissez-moi pour votre frere & pour votre Roi, je vous promets & vous jure de vous mettre bientôt à ma place, & de vous donner cette même autorité que vous usurpez avec tant de violence ; contentez-vous donc d'être frere de votre Roi, & ne soyez pas un Tyran & un rebelle tout ensemble, & croyez que la perte de votre ame me fait plus de peine que celle de ma liberté & de ma Couronne.

A ces dernieres paroles il étendit les

bras pour embrasser le Prince, avec une tendresse de frere, feinte ou veritable; mais lui avec un souris plein de mépris & de dureté, lui répondit fierement, *qu'il n'étoit point attendri de ces belles paroles, qui cachoient un veritable poison, & que dans cette conjoncture, plus elles paroissoient touchantes, plus on devoit les croire artificieuses, les hommes ne pouvant croire dans les autres ce qu'ils sçavent être impossible chez eux. Il dit donc qu'ayant été élû Gouverneur par la haute Cour, & proclamé par le peuple, ce seroit en agir avec une bonté sans exemple, de demander la confirmation d'une chose dont il étoit le maître; qu'il falloit laisser aux Moines les discours qui regardoient le salut de son ame, & que ce qui doit le plus inquieter la conscience des Princes, est de bien gouverner leurs Etats; il conclut enfin, que s'il n'obtenoit pas ce qu'il demandoit, il sçavoit ce qu'il avoit à faire pour se mettre en repos.*

Ces discours achevez, il sortit de la chambre tout en colere, dont il étoit aisé de s'appercevoir; le Roi le suivit, & sans autre façon il signa la patente, dans la pensée que moins il feroit de résistance, plus il s'attireroit la compassion des assistans. Le Roi n'eut pas plutôt mis son seing, que tous les Prelats & les au-

tres Seigneurs de l'assemblée signerent aussi ; mais la plûpart par crainte & par flatterie, plus que pour approuver cette confirmation. La premiere chose que fit le Gouverneur fut d'ôter les Charges aux plus gens de bien qui pouvoient lui être suspects ; ce qu'il executa neanmoins avec beaucoup de circonspection, & toujours sous des prétextes honorables ; & pour se bien mettre dans l'esprit du public, autant que pour justifier son mauvais procedé, il envoya au Pape par Frere Nicolas Cordelier, Hugues Pisteal & Guillaume de Villiers, une copie autentique de cette cession, pour se purger de tout ce qu'on pourroit lui reprocher. Il accompagna cette ambassade de riches présens & d'une grosse somme d'argent, pour gagner la faveur de la Cour de Rome. La fortune renversa tous ces desseins; ces Ambassadeurs firent naufrage, la galere où ils étoient & qui les conduisoit dans une Isle de l'Archipel, y échoüa & se brisa. Cependant le Prince n'étoit pas content dans sa Souveraineté ; car (comme c'est le caractere des Tyrans) il falloit sans cesse qu'il se mît en garde contre tous ceux qu'il connoissoit gens d'honneur & de courage, qu'il supposoit ne devoir pas l'aimer ; une parole dite au hazard, ou entenduë de mauvais sens,

jettoit toute une famille dans le préci-
1506. pice, & ceux qui ne parloient point é-
toient accusez comme les autres: les in-
nocens & les coupables, tout étoit puni,
de peur que ceux-ci n'échappassent: ceux
qui étoient ses favoris, sous prétexte de
découvrir des conjurations, contentoient
leurs propres passions, & faisoient remplir
les prisons d'innocentes victimes. Rufin
de Montfort, un des principaux Seigneurs
du Royaume, fut accusé d'avoir tramé
quelque mauvais dessein avec les enne-
mis du Prince; il voulut assister en pro-
pre personne à son interrogatoire, ne
sçachant pas bien si dans une affaire de
cette importance ses propres Ministres
n'y auroient point quelque part. Il l'in-
terrogea s'il n'avoit jamais eu intention
de l'offenser, & si le Roi son frere ne
le lui avoit pas commandé. Rufin répon-
dit avec une intrépidité égale à son cou-
rage, qu'il n'avoit jamais eu intention
d'offenser personne, & que les ordres
du Roi y avoient été conformes; que ce
n'étoit point la crainte, mais la simple
verité qui le faisoit parler de la sorte;
que si le Roi avoit été d'un autre senti-
ment, il auroit peut-être fait de son mieux
pour servir S. M. dans la pensée que tout
homme d'honneur doit servir son Roi
dans toutes les choses qui sont possibles.

: raiſonnables. Ces paroles prononcées
un ton hardi & en public, irriterent le
:ince, & lui firent apprehender que l'im-
mité d'une pareille hardieſſe n'encou-
geât les autres à en faire autant, & à
foiblir ſon autorité & ſa puiſſance, c'eſt
ourquoi il le fit conduire dans une très-
de priſon, en attendant qu'il le fît
ourir ; mais à la priere des Evêques &
une Demoiſelle de Madame de Baruth,
l'il aimoit beaucoup, il ſe contenta de
releguer au château Lapithi, ſous pei-
: d'un ſupplice infame, s'il s'aviſoit d'en
rtir. Il traita peu après de la même
aniere, ſous divers prétextes, les pre-
iers Seigneurs du Royaume, dont il
avoit que la bonté du cœur & le cou-
ge magnanime n'étoient pas capables
: ſouffrir long-tems ſa tyrannie & ſes
uautez.

Fin du quatriéme Livre.

LIVRE CINQUIE'ME.

1307. PEndant que continuerent les revolutions dans le Royaume de Chypre, il y en avoit dans la Maiſon Royale d'Armenie de bien plus conſiderables, & qui menaçoient de la derniere déſolation. L'Armenie étoit alors gouvernée pour le Roi Lyonnet, encore pupille, par Caiton ſon oncle, & couſin du Prince Gouverneur. Caiton de retour de Chypre après la mort de ſon frere, qui l'y avoit confiné ſous un prétexte honorable, à cauſe qu'il étoit d'un eſprit fort remuant, ne pouvoit repouſſer l'inſolence des Sarrazins, n'ayant pour toutes forces que les milices du Royaume, & les petits ſecours qui lui venoient de Chypre; ce qui l'obligea à demander la protection des Tartares. Ils vinrent donc dans l'Armenie avec une formidable armée, commandée par Balarga leur Capitaine; mais leur intention étoit plutôt de l'opprimer que la ſecourir. A peine furent-ils arrivez, que Balarga demanda à Caiton de lui conſigner Navarſan, une des principales places du Royaume. Caiton connut d'abord les perfides deſſeins du Tartare, c'eſt pourquoi il lui répondit, qu'il

n'avoit autre autorité que celle de simple Gouverneur, & qu'il n'étoit pas en son pouvoir de disposer d'une place; mais qu'il tâcheroit d'y engager le Conseil d'Etat, duquel il dépendoit. Le Tartare repliqua, qu'il ne faisoit point cette demande en vûë de s'approprier cette forteresse, mais seulement pour y mettre ses gens en sureté, & parce que c'étoit une place trop proche des ennemis pour n'avoir pas besoin d'une plus forte garnison, & qui alloit être apparemment le theâtre de la guerre. Quelque tems après Balarga invita Caiton & quelques-uns de son Conseil à venir dîner avec lui sous son pavillon; ils y allerent avec une confiance dont ils n'étoient pas excusables; mais au lieu d'un repas, ils y trouverent la mort. On crut que Dieu l'avoit ainsi permis pour punir Caiton de ce qu'il avoit inspiré au Prince Gouverneur tout ce qu'il fit contre le Roi son frere, dans le dessein qu'il avoit lui-même d'usurper à son tour le Royaume d'Armenie sur Lyonnet son neveu: dessein qui demandoit que le Prince Gouverneur de Chypre, payât de reconnoissance, en prêtant main-forte à celui qui lui avoit comme dicté le projet de l'autorité qu'il avoit usurpée. Il n'arrive que trop souvent que

la justice divine se sert des méchans pour châtier les méchans.

Le Tartare qui n'avoit pû faire réussir sa mauvaise volonté, tâcha de surprendre Navarsan ; mais ce second essai ayant encore manqué, il y mit le siege dans les formes. Cependant Chyosin frere de Caiton, & beau-frere du Prince élû par le Conseil Chef Commandant du Royaume, envoya en Chypre demander du secours ; le Prince lui envoya en toute diligence cinq mille hommes d'infanterie & quinze cens chevaux : ces secours inquieterent fort Balarga, qui s'en retourna en Tartarie, sans avoir osé hazarder une bataille.

Le Prince Gouverneur continuoit de tenir le Roi son frere comme prisonnier ; mais sa Majesté par le genereux mépris qu'il fit de toutes ces injures, & des mauvais traitemens que lui faisoit faire son frere, donna occasion aux peuples de détester la cruauté de l'un, & d'avoir pitié des miseres de l'autre. Le Prince qui avoit partout ses espions, fut informé de la mauvaise disposition des peuples sur sa conduite, il craignit quelque soulevement en faveur du Roi ; mais pour prévenir tout ce qu'on pourroit entreprendre contre sa personne & son gou-

vernement, il résolut de faire sortir du Royaume tous ceux qui pouvoient le soutenir par leurs conseils, ou par leur courage ; & comme le Sénéchal son oncle qui s'en étoit enfuï, en avoit trop fait pour mériter le pardon, il ordonna à Anfrede Scandelion de le faire passer sur une galere en Armenie. Anfrede prompt à executer les ordres qu'il venoit de recevoir, se rendit à la riviere d'Alamino, où étoit le Sénéchal, & lui exposa sa commission ; mais il répondit resolument qu'il ne sortiroit point du Royaume ; ce qui obligea cet Envoyé de le faire sçavoir au Gouverneur, qui irrité de la résolution du Sénéchal, ordonna au Connétable son frere de le faire obéir par la force, sans épargner même la vie de ceux qui lui feroient quelque résistance. Le Connétable ayant pris ce qu'il y avoit de garnison à Nicosie, avec d'autres soldats de la garde, alla droit à Alamino ; mais aussi-tôt que le Sénéchal eut appris cette marche, il eut peur que sa ruine n'attirât celle de ses enfans, il manda aussi-tôt au Connétable qu'il étoit prêt d'obéir. Il fut conduit en Armenie dans le vaisseau qu'Anfrede avoit fait préparer pour les passer dans cette Province ; toujours inquiet & troublé de l'affreuse image d'une mort

prochaine, qu'il soupçonnoit ne pouvoit éviter sous un conducteur de cette trempe. Il arriva au port de Malo, où il fut reçu, & parfaitement bien traité de la part du Gouverneur Chyosin, qui l'assura qu'il le traiteroit toujours en Prince, & qu'il trouveroit en Armenie une nouvelle Chypre ; on le logea conformément à ce qui lui avoit été promis, & l'on prit soin de lui faire oublier qu'il étoit exilé. Ce n'étoit pas assez pour calmer & satisfaire un Prince craintif, tel qu'étoit le Gouverneur, il crut que le crédit & les cabales de Baduin Hybellin, qui étoit dans son château de Corcu, où il vivoit dans la plus grande tranquillité du monde, n'étoient que trop capables de mettre en échec son autorité & sa domination tyrannique ; il lui donna ordre qu'il eût dans l'espace de trois jours à se retirer en Armenie. Baduin instruit par l'exemple du Sénéchal, obéit sans s'y faire contraindre. Arrivé en Armenie avec le Sénéchal, ils donnerent tous les deux de si grandes marques de bonté, de sagesse & de valeur, que Chyosin ne faisoit rien dans les affaires les plus importantes sans leur avis, & l'on pouvoit dire qu'ils gouvernoient le Royaume, malgré tous les mauvais offices que leur rendoit le Prince, pour tâcher de

leur ôter l'honneur qu'ils s'étoient acquis par leur mérite.

Dans ce même tems arriva en Chypre Guy de Ciurat, Commandeur de l'Ordre des Chevaliers de l'Hôpital, portant de la part du Pape un ordre à Pierre d'Erlant Evêque de Limisso, contre les biens & les personnes des Templiers, qui avoient été convaincus d'heresie en France, & tout leur Ordre condamné comme tel. L'Evêque s'adressa au Prince; car les Templiers au nombre de plus de deux cens Chevaliers, outre une prodigieuse quantité de serviteurs, refusoient non-seulement d'obéir, mais menaçoient même de prendre les armes, protestant que pour sauver leur vie & leurs biens, ils tenteroient toutes sortes de remedes, même jusqu'aux plus desesperez : ils ajoutoient que les fautes & le châtiment des autres ne les regardoient point : que c'étoit une grande impieté de condamner une Religion très-sainte en elle-même, établie pour le soutien de l'Eglise contre ses ennemis, approuvée par tant de Papes, pour les excès de quelques particuliers, peut-être plus criminels par la malignité de leurs ennemis, que par leurs propres fautes : en outre que s'ils étoient convaincus de quelques desordres, ils offroient de s'en corriger;

que si on les condamnoit sans être entendus, ils interjettoient appel au Pape même, ou à son successeur; ils demandoient enfin au Prince qu'il eût pitié d'eux, en reconnoissance de ce qu'ils avoient fait pour le soutenir dans sa Souveraineté; mais la peur qu'il avoit de fâcher le Pape, & l'esperance de gagner sa faveur par une prompte obéissance, même en ce qui regardoit le Roi son frere, lui firent préferer son interêt à la reconnoissance. Sans avoir égard aux plaintes, ni aux prieres de ces Chevaliers du Temple, ils furent dépoüillez dans tout le Royaume de tous leurs biens, qui étoient très-considerables, & on leur ôta le manteau, la Croix, & toute autre marque de Chevalier. On ne leur trouva de comptant que six-vingt mille besans, & quinze cens marcs d'argent travaillé; il est vrai qu'on dit qu'aux premieres nouvelles de la foudroyante Sentence que le Pape avoit prononcée contr'eux, ils en cacherent quantité dans des lieux de sureté, mais c'est dont on ne pût jamais sçavoir la verité; on dit encore que le Prince reçut cinquante mille besans pour l'engager à les proteger; il le pouvoit, mais il n'en fit rien, toutes choses qui n'ont point été averées. La haine universelle que l'on avoit pour le

le Prince, faiſoit croire de lui tout le mal qu'on en diſoit, & on mettoit aiſément ſur ſon compte les plus horribles affaires, quoique ſouvent il n'eût peut-être pas penſé aux choſes dont on l'accuſoit : d'ailleurs dans cette circonſtance, il n'étoit pas facile de découvrir la verité d'une choſe qui pouvoit avoir les plus grandes conſequences, & qui ne devoit être traitée que dans le dernier ſecret. Entr'autres proviſions de guerre dont les Templiers étoient abondamment pourvûs, on trouva (choſe ſurprenante) cinquante tonneaux remplis de fers à cheval, avec des clouds à proportion; la moitié ſuffiroit pour l'arcenal des Rois.

En ce tems-là mourut Guy Evêque de Famagouſte, homme admirable par ſa vertu & par ſa doctrine dans la Religion. Le Roi fut affligé de cette perte; car on regrette les grands perſonnages, & celui-ci par ſes pathetiques diſcours avoit ſouvent détourné les cruelles réſolutions du Prince, qui ne donna à la nouvelle de cette mort que des ſignes d'une indifference bien marquée; il n'écoutoit plus que les flatteurs, & les remontrances d'un homme ſincere & deſintereſſé n'étoient plus de ſaiſon. Guy laiſſa pour l'établiſſement & la fondation d'un

Monaſtere ſoixante-dix mille beſans ; mais Antoine Saurano ſon ſucceſſeur en diſſipa vingt, ſous de mauvais prétextes, & il en auroit fait autant du reſte, ſi une fiévre maligne ne l'eût ôté du monde : cet homme pendant un an qu'il fut Evêque, outre les dettes qu'il fit, dépoüilla l'Egliſe Cathedrale de tous ſes vaſes précieux ; il diſoit ſouvent ce que ſon cœur lui ſuggeroit, qu'il n'étoit pas raiſonnable que les Egliſes euſſent tant de richeſſes, & qu'elles ne ſervoient qu'à irriter l'avidité des voleurs. Le Prince Gouverneur quoiqu'il en fût très-inſtruit, ne penſa jamais à y apporter aucun remede, ſoit qu'il crût qu'il ne falloit penſer uniquement qu'à s'aſſurer le gouvernement, ſoit que ſes propres crimes lui enſeignaſſent à ne point rechercher ſi ſcrupuleuſement ceux des autres.

Il y eut en ce tems-là dans le Royaume une ſi grande famine que le manquement de pluye avoit cauſée, que les plus accommodez étoient contraints de ne manger que du pain d'orge ; pluſieurs abandonnerent le Royaume pour ne pas mourir de faim ; & quoiqu'il y eût des Marchands qui apportaſſent des bleds des pays étrangers, choſe qui ne s'étoit jamais vûë en Chypre, il s'en falloit de beaucoup qu'il n'y en eût aſſez pour ſuppléer

au besoin qu'on en avoit. Tous les jardins furent gâtez par la sécheresse, & il mourut tant de bestiaux, que l'on commença à craindre l'entiere désolation de tout le Royaume; le peuple murmuroit, persuadé que c'étoit un châtiment de ce qu'il souffroit la tyrannie du Prince; ils parloient librement, & si quelque Chef se fût présenté, il est certain que tout le Royaume se seroit soulevé. Le Prince saisi de crainte, se résolut d'éloigner le Roi, qui auroit pû parmi ces bruits se porter à quelque entreprise; la disposition où il voyoit les peuples, l'inquietoit avec d'autant plus de raison, qu'il apprit les préparatifs que faisoient le Pape, le Roi de France, & les Venitiens pour venir en Chypre, devoit être le rendez-vous de la Croisade pour reconquerir la Terre-Sainte.

Le Prince envoya au Roi l'Evêque de Baruth, & le Commandeur de l'Hôpital, pour tâcher de découvrir ses intentions, & s'il n'auroit point envoyé vers le Roi de France, & vers le Legat du Pape pour leur porter ses plaintes. Le Roi répondit qu'il n'étoit pas necessaire qu'on lui remit devant les yeux ce qui s'étoit passé, qu'il ne diroit jamais que la verité, & que sa bouche non plus que son cœur n'avoient sçû ce que c'étoit que de men-

tir. Le Prince ne fut pas content de cette réponſe, il le diſſimula cependant, & il y envoya de nouveau Jean de Briès avec quelques autres Chevaliers, pour en ſçavoir davantage ; mais le Roi répondit que les gens de bien l'entendoient aſſez, & qu'il ne pouvoit parler plus clairement. Briès lui repliqua, ſi Votre Majeſté vouloit écouter le conſeil juſte, & avantageux que ſes ſerviteurs lui veulent donner, elle gagneroit l'amour de Dieu & du monde, & donneroit en même tems la paix & le repos à ſes ſujets. Le Roi avec un ſouris qui marquoit l'indignation & le mépris, lui repartit : Seigneur Jean, les hommes ſages ne donnent jamais de conſeil à ceux qui ne le demandent point, ſi vous ſçavez quelque moyen de pacifier le Royaume, enſeignez-le à votre Gouverneur, qui en a aſſurément plus de beſoin que moi : ne venez point tenter la patience de celui qui vous laiſſe fort en repos. Briès fâché de cette réplique, ne pût s'empêcher de répondre avec beaucoup de hauteur & d'arrogance : Votre Majeſté parle d'une maniere fort choquante, penſe-t-elle que ſa vie eſt entre nos mains ? Il vouloit continuer, mais Gautier de Beſſan ſon beau-pere, le fit taire prudemment, ſçachant que l'orgueil avec les Grands n'apporte ja-

mais rien de bon, & quoique les Rois soient prisonniers, il y a toujours de la folie à les insulter; il fit pourtant connoître que la crainte de déplaire au Prince Gouverneur, qui n'approuveroit peut-être point tant de hauteur dans son Favori, plutôt qu'un esprit d'une respectueuse moderation, & d'une sage retenuë, avoit été l'interessé motif du silence qu'il avoit imposé à son gendre. Briès ne manqua pas de dire tout ce qu'il pût imaginer pour irriter le Prince, & faire hâter le départ du Roi. Il envoya pour cet effet en Armenie la Princesse Isabelle sa femme, sous prétexte de voir sa mere & sa sœur; mais pour prier Chyosin son frere de vouloir bien recevoir dans ses Etats le Roi comme prisonnier: il lui communiqua avant son départ ses intentions les plus cachées, jusqu'à l'autoriser à ceder à son frere tout ce qu'il lui devoit pour sa dot. La Princesse qui ne souhaitoit rien tant que le commandement & le titre de Reine, négocia si bien, qu'elle amena son frere au point qu'elle vouloit. De retour en Chypre, le Prince ne fut plus occupé qu'à faire embarquer le Roi son frere. La chose lui paroissoit d'une difficile execution; il prévoyoit d'un côté que la seule force ouverte pourroit contraindre le Roi à sortir du Royau-

me ; de l'autre, il apprehendoit quelque ſoulevement, & étoit bien aiſe de ſe ménager l'affection du peuple. Pour prendre un biais, qui paroiſſoit favoriſer ſon projet, ſans courir aucun riſque, il entra un ſoir fort tard dans le Palais du Roi, ſuivi du Connétable ſon frere, du Comte de Zaffo & de pluſieurs autres ; ils allerent droit à la chambre de ſa Majeſté, qui ne les eut pas plutôt vûs à une heure ſi extraordinaire, & en ſi grand nombre, qu'il crut qu'ils venoient à deſſein de lui ôter la vie. Sans faire d'autre réfléxion, il ſe ſauva promptement dans un cabinet où étoit la Reine ſa mere, qui ſortit un moment après pour prier le Prince, & le Connétable ſon frere de ſe retirer, parce que le Roi qui avoit ſes indiſpoſitions ordinaires, avoit beſoin de repos : ils feignirent de ne la pas entendre, & après s'être aſſurez de toutes les portes, où ils mirent grand nombre de ſoldats, ils s'aſſirent dans la chambre, ſans permettre qu'on fermât le cabinet. Le Roi croïant fermement qu'on le vouloit faire mourir, ſe réſigna à la volonté de Dieu, & fut long-tems en prieres juſqu'à ce qu'il lui prît une palpitation de cœur, qui l'obligea à ſe jetter ſur un lit, où il ne p[illegible]voit recevoir de ſecours dans cette [illegible]cablante ſituation que de la Reine ſa [illegible]e, & de ſes ſœurs, qui reſtées ſeules

avec lui, remplissoient en tremblant, mais avec tout l'empressement que dicte la nature, les fonctions de gardes vigilantes & attentives. Minuit étoit passé lorsque le Prince & le Connétable avertis que tout étoit prêt, entrerent dans le cabinet un flambeau à la main; la Reine mere les repoussa vigoureusement dans la chambre, employant les menaces, les prieres, & criant de toute sa force: Traîtres, est-ce que l'appartement où sont mes filles ne sera pas un azile contre vos violences! A ce bruit le Comte de Zaffo & Philippe d'Hibellin le jeune, avec quelques gens armez, entrerent dans la chambre, le Comte prit la Reine entre ses bras, quoiqu'elle fit tous ses efforts pour se défendre, & la porta dans une autre chambre, comme il lui avoit été ordonné; il l'y laissa à demi morte, sous la garde de quelques Officiers. Ensuite le Prince & le Connétable entrerent dans le cabinet, suivis de deux Genois, Anfrede Marini, & Lanfranc Carmain, les seuls qui voulussent se prêter à une action si execrable; mais l'interêt, ou l'ambition, ces deux grands pivots sur lesquels roulent toutes, ou la plupart des actions des hommes, leur fit faire dans cette occasion une chose qu'ils auroient peut-être détestée

dans un autre tems. Le Roi s'assit sur son lit, supposant toujours qu'ils venoient là pour le tuer, & il prioit Dieu dans cette intention; mais le Prince lui dit qu'on ne vouloit lui faire aucun mal, mais seulement remedier aux desordres de l'Etat, qui étoit menacé d'une ruine prochaine, s'il ne sortoit promptement du Royaume; qu'il lui fâchoit fort de lui faire ce compliment, mais que le salut des peuples devoit être préferé à tout autre interêt. Le Roi parut vouloir rire du zele qu'on témoignoit si à contre-tems, & il leur dit : Mes freres, je louë tout-à-fait votre charité; & je suis tout prêt à sortir de ce monde, plus encore que du Royaume; je supplie la Justice divine de vous pardonner les injures que vous faites à votre frere, & à votre Roi. Lanfranc, un des Genois, s'approcha de sa Majesté pour l'aider à s'habiller; mais le Roi qui craignoit qu'il ne le voulût frapper en traître, lui donna un soufflet, & lui dit : Qui est-ce qui t'appelle? Retire-toi, ou je te tuë. Le Genois enhardi par la présence du Prince, mit la main à l'épée, tout prêt d'en frapper le Roi, s'il n'en eût été empêché. Il auroit été trop barbare qu'un Prince eût vû de ses yeux répandre le sang d'un frere & d'un Roi : ce n'est pas qu'il ne souhaitât passionné-

ment d'être défait du Roi, de quelque façon que sa mort dût arriver; mais la chose faite en sa présence, & comme par un ordre tacite, pouvoit aigrir l'esprit des peuples, & les porter à une revolte ouverte; c'est ce qu'il apprehendoit le plus. Il fit donc sortir le Genois du cabinet, & le Roi s'étant habillé, fut mis dans une litiere, & conduit au château de Gastrie, où il y avoit deux galeres & une barque longue, avec lesquelles on le passa en Armenie. Le Connétable l'accompagna en propre personne; dans une affaire de cette importance, il ne voulut s'en fier à la fidelité d'aucun autre, quoiqu'il eût dû beaucoup plus esperer du Roi que du Prince, supposé qu'il l'eût mis en liberté. Chyosin alla au-devant du Roi jusqu'aux confins de l'Armenie, & il le reçût avec beaucoup de pompe & de grandeur; mais cela ne dura guéres; car sur le bruit qui s'étoit répandu que le Roi songeoit aux moyens de s'enfuïr, il fut conduit au château de Lambron; ce fut-là que le cœur serré, il soupiroit & regrettoit son Royaume, & sa liberté. Le Capitaine du château avoit ordre de le traiter avec toute sorte de rigueur, afin que ses infirmitez accruës dans ce lieu d'horreur, jointes aux inquietantes angoisses dont

son esprit étoit sans cesse accablé, pussent accelerer sa mort. Il courut même un bruit que la femme du Prince avoit envoyé un Gentilhomme, qui avoit des ordres secrets pour le Capitaine : ils devoient prendre ensemble les criminelles précautions pour faire mourir sans bruit le Roi son beau-frere. L'énormité du crime fit horreur au Capitaine ; il refusa son ministere à une si détestable action, soit par une genereuse compassion pour un Roi malheureux, soit par l'esperance de tirer plus d'avantages en lui conservant la vie, qu'il n'en pouvoit attendre de la Princesse pour récompense de son attentat.

Dès que le Roi fut sorti du Royaume, le Prince élargit tous les prisonniers, rappella les exilez, & témoigna à chacun d'eux toute l'amitié possible, pour gagner la leur, dans la pensée que l'éloignement du Roi les empêcheroit de rien entreprendre ; il y en eut qui ne se fierent pas à ces apparences, persuadez que tout ce qui vient d'un ennemi n'est que tromperie ; il y eut entr'autres Jacques de Mont Olympe, & Jean de Lazé, qui par la crainte qu'ils eurent d'être trahis, au lieu d'aller à la Cour où ils étoient attendus, s'embarquerent à Paffo sur une galere

du Prince, & firent voile vers Rhodes, où ils se retirerent : ce fut-là, où sans contradiction & sans envie, ces illustres étrangers trouverent des honneurs & des biens pour vivre selon leur naissance & leur rang.

Dans ce même tems Raimond Delle Spine arriva en Chypre, avec la qualité de Nonce du Pape, & avec commission de reconcilier le Roi avec le Prince son frere, pour mettre le Royaume en paix; c'étoit un scandale & un tort très-préjudiciable à la Religion, que des voisins Infidelles sçussent & vissent des freres Catholiques se déchirer l'un l'autre par des guerres & des dissentions domestiques. Il fut reçû à Nicosie par le Gouverneur, qui lui fit tous les honneurs imaginables, quoique dans le fond de son cœur il regardât cette Legation comme concertée pour sa destruction; il croyoit qu'après lui il dût venir une armée de France, ou de Venise (comme on l'avoit dit auparavant) pour le contraindre par la force. Pour éviter toutes sortes d'accidens sinistres, & soutenir même son autorité par les armes, il fit sous divers prétextes des préparatifs de guerre à Famagouste, & mit de bonnes provisions dans le château qui est proche la porte de la marine, & contigu à la tour de l'arse-

nal. Il ordonna qu'on vuidât les fossez de Nicosie, de Famagouste & de Cerines, & couvrit ainsi la necessité de les mettre en état de défense, pour rendre, comme il le disoit, l'air meilleur & plus sain ; il fit même publier par les premiers Medecins du Royaume, que toutes les maladies venoient de la corruption des vapeurs qui sortoient de ces fossez. Il voulut que tous les paysans du Royaume y travaillassent, les encourageant lui-même par sa présence ; mais pour ne les pas molester, il les faisoit défrayer par les Gentilshommes & les Bourgeois, qui payoient par jour un certain nombre de ces travailleurs, à proportion de leurs biens & de leurs richesses. Il fit ôter quantité de bancs qui étoient hors les portes, & qu'on loüoit à ceux qui vendoient, ou qui achetoïent, afin que les chevaux dans des sorties eussent le champ libre, & que les ennemis ne pussent s'y retirer dans une occasion de surprise. Il changea la place du marché, qui étoit vis-à-vis du Palais, où la haute Cour avoit coutume de s'assembler, & il voulut qu'elle fût derriere le Couvent des Jacobins, sçachant fort bien que sous prétexte de vendre ou d'acheter, on parle souvent de nouvelles, & des affaires des Princes, & que quelquefois on en-treprend bien des choses préjudiciables

à l'Etat ; mais parce qu'il ſçavoit que l'argent eſt le plus ſolide fondement pour la conſervation des Royaumes, il en amaſſa de fort grandes ſommes de toutes parts : les Juifs furent les premiers, qui ſous le nom honnête d'emprunt, lui fournirent une ſomme de cent mille ducats : il en tira deux cens mille des Bourgeois de Nicoſie, de Famagouſte, de Limiſſo & de Papho, ſous le même titre, & avec la même impudence.

Cependant le Nonce de Sa Sainteté fit ſçavoir ſa commſſiion, qui portoit en ſubſtance que le ſaint Pere deſiroit ardemment de recouvrer la Syrie avec les forces du Roi de France & de la Republique de Veniſe, que les Cypriots invitez de ſa part de joindre leurs forces à celle de ces Princes liguez, il venoit faire ſes efforts pour mettre la paix entre le Roi & ſon frere, afin qu'ils puſſent avec plus de facilité s'employer dans une guerre, où il s'agiſſoit des interêts de Dieu & de la réputation des Chrétiens. Le Prince fit mine de vouloir cette paix, à condition que le Gouvernement lui reſtât ; il ajoutoit que ce n'étoit point l'ambition qui le lui faiſoit deſirer, mais la crainte qu'il avoit de la colere envenimée du Roi contre lui, & contre ſes ſujets, qui n'avoient pas pû ſouffrir ſon

insuffisance & sa foiblesse. Le Nonce qui qui ne connoissoit pas le caractere de ce perfide, se laissa aisément tromper par ces paroles, & sans differer davantage, il passa en Armenie pour entendre le Roi. Ce Prince lui dit qu'il ne conservoit aucun mauvais souvenir de ce qui s'étoit passé, qu'à la verité on lui avoit fait signer un papier en blanc; mais qu'il s'en remettoit entierement au jugement du saint Pere. Avec ces paroles le Nonce s'en retourna en Chypre, plein de joie de voir bien-tôt conclure une affaire que tout le monde n'avoit pas crûë possible; mais à peine eut-il parlé au Prince, qu'il le trouva fort éloigné de faire ce qu'il avoit promis, soit qu'il ne se fiât pas au Nonce, soit qu'il ne voulût en aucune maniere consentir au retour du Roi. Il voyoit qu'aussi-tôt qu'il seroit arrivé il ne pouvoit manquer de perdre le commandement: les Nobles étoient mécontens, & le peuple ne pouvoit plus souffrir les charges & les impôts dont on l'accabloit; il ne vouloit cependant ni desesperer le Nonce, ni s'attirer l'indignation de Sa Sainteté; mais il tiroit l'affaire en longueur, & il étoit aisé de découvrir sa mauvaise volonté par les prétextes qu'il prenoit. Il y avoit trois mois que le Nonce travailloit en vain,

lorſqu'un certain après midi on trouva le Prince Gouverneur poignardé dans ſon cabinet, de dix coups mortels, que Simeon du Mont Olympe ſon favori, lui avoit donnez. Il ne fut pas difficile à cet aſſaſſin, qui n'avoit été vû de perſonne, de prendre la fuite. Il emporta avec lui une main du Prince, ſans qu'on ait jamais eu de ſes nouvelles : on dit qu'il s'étoit fait tenir un vaiſſeau tout prêt, où il s'embarqua, & que dans la ſuite, tourmenté des remords de ſon crime, il ſe noya de deſeſpoir. On parla diverſement de cette mort, mais preſque toujours au deſavantage du Prince. Quelques-uns vouloient que Simeon ſe fût hazardé à executer cette grande entrepriſe par l'amitié qu'il avoit pour Baduin d'Hybellin couſin du Roi, qu'il vouloit délivrer de la tyrannie : d'autres, qu'il l'avoit fait à la perſuaſion de quelques Moines, qui aſſuroient dans leurs Prédications, que le plus agréable ſacrifice qu'on pût offrir à Dieu, étoit la mort d'un Tyran ; mais l'opinion qui l'emporta ſur toutes les autres, & que chacun approuva le plus, fût que le Prince dans une yvreſſe voulut porter Simeon à une action infame, & que celui-ci qui étoit prompt de la main, aima mieux tuer ſon maître que d'y conſentir. Le Connétable averti de la

mort de ſon frere, au lieu de chercher à la venger promptement, fit ce qu'il put pour cacher ce qui étoit arrivé juſqu'à ce que ſes amis euſſent pris les armes, & qu'il eût fait entrer dans Nicoſie pluſieurs Compagnies de ſoldats étrangers. Après cela il convoqua la haute Cour, à laquelle il déclara le terrible malheur de ſon frere, & il demanda la charge de Gouverneur : il ne parla pas du tout de venger ſa mort, ni de châtier l'homicide, tant il étoit poſſedé de l'ambition de commander. Perſonne n'oſa contredire, voyant un homme armé, qui vouloit être obéï de gré ou de force. Le bruit de cette mort ſe répandit d'abord à Famagouſte, mais avec ſi peu de certitude, que ceux mêmes qui la deſiroient le plus, ne la pouvoient croire. Dans la ſuite, lorſque la nouvelle en fut aſſurée par des Couriers arrivez coup ſur coup, il y eut pluſieurs Seigneurs, qui pouſſez par les Venitiens & les Genois, prirent volontiers cette occaſion de rentrer ſous l'obéiſſance du Roi.

Ague Beſſan Chef de ce parti, s'empara ſans peine du château, quoique Jean de Briès qui en étoit Gouverneur, fît tout ce qu'on pouvoit deſirer pour retenir la place à la dévotion du Connétable ; mais après avoir reconnu que

tous ſes efforts étoient inutiles, il fut forcé de ceder, & il s'eſtima fort heureux d'avoir pu ſe ſauver à Nicoſie ; car le peuple de Famagouſte irrité de la dureté de ſon gouvernement, vouloit qu'il expiât par ſa mort tous les maux qu'il lui avoit fait ſouffrir. Ague Beſſan élû Lieutenant tout d'une voix, avec Robert de Monſegard & Renaut Sanſon, reçurent au nom du Roi le ſerment de fidelité, & firent toutes les proviſions neceſſaires pour la conſervation de cette fameuſe place. Toutes ces choſes ayant été répanduës par le Royaume, il y eut quantité de Nobles qui prirent le parti, ſurtout ceux qui craignoient la tyrannie paſſée, de ſe retirer dans leurs maiſons de campagne, pour y attendre quelque occaſion de ſe déclarer pour le Roi. Il ſe trouvoit pour lors dans Famagouſte cent quatre-vingt Gentilshommes, avec cinq mille ſoldats d'infanterie, tous réſolus de mourir plutôt que de ceder la place à un autre qu'au Roi. Les villes de Papho & de Limiſſo ſuivirent cet exemple, avec d'autant plus de hardieſſe, qu'ils ſçavoient que leur parti étoit composé de gens puiſſans & réſolus. Tous ceux que l'on crût ou ennemis du Roi, ou partiſans du Connétable, furent chaſſez de la ville, ou retenus dans les pri-

ſons. Tout cela s'executoit avec beaucoup de rigueur, & les Nobles le faiſoient faire au peuple, afin que n'eſperant point de pardon, il s'obſtinât davantage à la défenſe de la ville. Comme l'on tenoit conſeil ſur les moyens de faire revenir le Roi, celui qui avoit été autrefois Grand Maître des Templiers, s'offrit au Lieutenant pour amener le Roi en Chypre ſecretement & par adreſſe : quoique le Conſeil connût la difficulté de l'entrepriſe, il ne laiſſa pas de lui accorder une galere bien armée, comme il l'avoit demandée ; mais comme on ne ſe fioit pas à un homme qui n'avoit rien à perdre, & qui avoit été privé de tous ſes revenus, on lui aſſocia l'Amiral de Famagouſte, qu'on croyoit très-fidele pour s'être offert volontairement au ſervice du Roi, après avoir abandonné celui du Connétable. Il fit cela dans la crainte qu'il eut de perdre la vie s'il demeuroit toujours attaché au Prince qui l'avoit élevé. A peine furent-ils arrivez au port de Malo, que l'Amiral s'enfuit ſecretement, & fit ſçavoir au Gouverneur Chyoſin la mort du Prince, & l'intention du Grand Maître ; celui-ci aſſuré de la fuite de l'Amiral, & du danger qu'il couroit, s'en retourna à Famagouſte ſans avoir rien entrepris. La femme & les enfans

de l'Amiral porterent la peine de sa trahison, le bien d'Etat exigeant quelquefois que l'on punisse les innocens, pour empêcher les autres de commettre de pareilles fautes.

Chyosin Gouverneur d'Armenie, informé de la mort du Prince son beau-frere, augmenta les gardes des prisons du Roi Henry, du Sénéchal, & de Baduin d'Hybellin, & pour plus grande sureté il les fit tous conduire au château de Persepia; mais parce qu'il soupçonna ensuite qu'ils pouvoient être complices de la mort de son beau-frere, il fit donner la question à un certain Frere Jean, Chapelain & Confésseur du Roi, pour sçavoir les correspondances, & les lettres qu'il pouvoit avoir écrites ou reçûës en divers tems: Le Religieux ne confessa jamais rien qui fût d'aucune consequence, soit qu'il n'eût rien à dire, ou qu'il ne voulût pas s'écarter de la fidelité qu'il devoit à son Roi. 1310.

Pendant ces intervales le Connétable employoit toutes sortes de moyens pour réduire par la douceur ceux de Famagouste à son obéissance. Après plusieurs tentatives, il s'apperçût qu'il perdoit inutilement son tems & ses soins, & que c'étoit une necessité pour lui de soumettre par la force le peuple, qui, selon ses

conjectures, ne pouvoit faire une longue résistance, en l'attaquant chaudement dans le tems qu'il ne s'y attendoit pas. Il avoit dans la ville beaucoup de gens attachez à son parti, & il se persuadoit qu'il ne seroit pas si-tôt arrivé aux portes qu'elles lui seroient ouvertes. Il s'en alla au château de Calotta, à une lieuë & demie de Famagouste, avec deux cens chevaux seulement, & là il attendit que la nuit lui facilitât l'execution de son dessein; mais le Lieutenant en ayant été averti, sortit de Famagouste avec six cens chevaux, & deux mille hommes d'infanterie, marcha en bon ordre vers Calotta, sans que personne sçût son dessein; car pour mieux cacher sa marche, il ne permit à personne de sortir de la ville, & fit arrêter tous ceux qu'il rencontra. Cependant le Connétable en eut quelque vent, averti sans doute par des espions; il ne délibera point, il s'enfuit à Nicosie à bride abbatuë, très-irrité contre ceux de Famagouste, qu'il appelloit rebelles obstinez. Il crut se venger de ceux qui favorisoient le parti du Roi, par la proposition indigne qu'il fit à la haute Cour, de prostituer aux esclaves les femmes & les filles des Nobles & des Chevaliers qui étoient à Famagouste. Un dessein aussi infame qu'il étoit détestable, déplut si

fort à ceux mêmes qui s'étoient dévoüez à son parti, qu'il se vit tout d'un coup abandonné, & même en danger de perdre la vie. La Princesse sa belle-sœur & lui eurent recours au Legat, qui fit leur accord avec la Reine mere à ces conditions. La Reine jura qu'elle employeroit tous ses bons offices auprès du Roi pour obtenir de lui qu'il pardonnât au Connétable, & à tous ceux qui avoient suivi sa faction; qu'on oubliroit tout le passé comme si rien n'étoit arrivé; que tous les mariages, achats & privileges faits & accordez par le Prince lorsqu'il étoit Gouverneur, demeureroient bons & confirmez. Toutes ces conditions ainsi arrêtées, on les confirma par serment, en présence du Legat; les Chefs du parti contraire qui vinrent prêter le serment de fidelité entre les mains de la Reine, pour le Roi, étoient le Connétable, le Prince de Galilée, qui étoit alors Balian d'Hybellin, le Comte de Zaffo, Philippe & Jean d'Hybellin freres, Hugues d'Hybellin, Gautier de Bessan, Henry Giblet, Hugues Peristerona, & ses fils; Jean Lanfranc, & ses fils; Barthelemi Flassu, & ses fils; Baduin de Navarre, & Hugues d'Antioche. Ils promirent tous de sauver le Roi, ses villes & ses châteaux, & de procurer sa liberté aux dé-

pens de leurs vies & de leurs biens. Cette reconciliation faite comme il s'en fait quand la necessité y contraint, le Connétable avec un grand nombre des siens, se retira au château de Comarchiti, place fortifiée, proche de la marine. Il ne se fioit pas à ce traité; car comme il n'avoit pas intention de l'observer, il croyoit que les autres n'étoient pas mieux disposez que lui; il n'attendoit qu'une occasion de renouveller ses prétentions, qu'il pouvoit faire revivre, avec de bonnes esperances tant que le Roi resteroit éloigné du Royaume. Cependant la veuve du Prince supplia la Reine de lui permettre de s'en retourner en Armenie avec ses enfans. La Reine reçût cette demande avec quelque mécontentement, elle s'y opposa fortement, & lui protesta qu'elle ne lui permettroit jamais de sortir du Royaume que le Roi ne fût de retour. La Princesse ne témoigna aucun chagrin de ce refus; mais elle supplia qu'elle pût au moins aller à Comarchiti pour y passer quelques jours de recréation; la Reine qui connoissoit l'esprit de la Princesse, qui vouloit s'enfuir, ou machiner quelque chose avec le Connétable, lui répondit, que des raisons d'Etat faisoient souvent commettre des incivilitez à ceux qui ne le voudroient

pas, qu'elle auroit bien souhaité lui accorder ce qu'elle demandoit; mais qu'elle la prioit de rester à Nicosie, comme le seul gage & le seul moyen de délivrer le Roi. En effet, cette Princesse ne vouloit en aucune maniere que le Roi remontât sur le trône, non parce qu'elle le crût auteur de la mort de son mari, mais parce qu'elle se flattoit que ses enfans pouvoient parvenir à la souveraineté du Royaume, par les secours qu'elle devoit attendre de son frere, & des Turcs. Ceux-ci, à la sollicitation du Connétable, armerent en toute diligence. La Princesse de son côté qui sçavoit que gagner du tems, étoit avancer ses affaires, & donner lieu à l'execution de ses desseins, differoit de jour en jour d'envoyer en Armenie pour la délivrance du Roi, comme elle avoit promis à la haute Cour; & toujours occupée de ses projets, elle cherchoit les moyens de fuir. Pour en venir à bout plus facilement, elle avoit fait venir d'Armenie quelques galeres, qui se tenoient pendant le jour en haute mer, & la nuit elles s'approchoient des salines, ou du port de Constance; persuadée enfin qu'il étoit impossible de s'enfuir, que la Reine étoit résoluë de la mener en Armenie pour ravoir le Roi, que les secours des Turcs

n'étoient pas encore prêts, & que les conspirations contre la personne du Roi ne réussissoient point, elle écrivit à son frere, qu'il étoit necessaire qu'il traitât avec le Roi Henry, & qu'il consentît de quelque maniere que ce fût à sa délivrance. Voici donc les articles principaux que le Roi signa, plus pour sortir de prison que dans le dessein de les observer jamais.

Premierement, que le Roi Henry oubliant tout ce qui s'étoit passé, recevroit dans son amitié la veuve Princesse de Tyr & ses enfans, & leur pardonneroit leurs fautes.

Secondement, que la Princesse veuve demeureroit maîtresse absoluë de tous ses meubles, sans que personne la pût inquieter, ni contredire pour dettes de particuliers, ni même pour celles de la Chambre Royale.

Troisiémement, que le Roi Henry payeroit actuellement trois cens mille ducats, que devoit le Prince du tems qu'il étoit Gouverneur, outre cinquante mille qui étoient dûs à la Princesse pour reste de sa dot.

Quatriémement, que le Roi Henry cederoit le château de Crusocho à Hugues fils aîné du Prince, à condition qu'il seroit au choix de la Princesse de prendre

dre sa dot sur tous les fiefs du Prince, quoique les Assises en ordonnassent autrement.

Cinquiémement, que Huguet & sa mere pourroient tenir & posseder tous les fiefs acquis par le Prince, en quelque maniere que ce fût, sans être obligez à aucun service personnel.

Sixiémement, que la Princesse & ses enfans auroient la liberté de sortir du Royaume, & d'y rentrer comme bon leur sembleroit, sans que personne pût les en empêcher.

Septiémement, que le Sénéchal & Baduin d'Hybellin, avec quatre autres Chevaliers, resteroient en Armenie pour ôtages, jusqu'à ce que les susdits articles fussent executez.

Huitiémement, que pendant que la Princesse entreroit dans le port de la Ghiazza, le Roi d'un autre côté monteroit sur sa galere, à condition que dans la tour qui commande le port, il n'y auroit que ceux qui seroient nommez de part & d'autre.

Tous ces articles ayant été arrêtez & signez par le Roi, furent envoyez en Chypre pour y être ratifiez : la Reine mere en témoigna une grande joie, & en action de graces elle alla les pieds nuds, avec toutes les Dames, visiter la

grande Eglise ; le peuple qui suit ordinairement le Prince, comme l'ombre suit un corps, embrassa la même dévotion, & fit ce qu'il avoit vû faire, il donna des démonstrations d'une joie extraordinaire, comme délivré de l'oppression & de la tyrannie. La Princesse, quoiqu'elle eût converti tous ses meubles en argent & en pierreries, & disposé du Gouvernement de ses châteaux & de ses revenus, differoit néanmoins son départ de jour à autre, par de mauvaises raisons : les uns disoient qu'elle usoit de ces remises pour chagriner la Reine, contre laquelle elle avoit une haine particuliere ; les autres vouloient que ce fût pour plaire au Connétable & au Prince de Galilée ; mais le plus grand nombre disoient qu'elle attendoit le succès d'une trahison qui se tramoit contre la personne du Roi. Cependant la patience de la Reine se changea en fureur, & elle résolut de faire sortir la Princesse du Royaume, la tendresse qu'elle avoit pour le Roi son fils, & les interêts de l'Etat ne pouvant souffrir que l'on differât davantage. Sa Majesté sortit un matin de Nicosie, accompagnée de cinq cens chevaux & de mille soldats d'infanterie ; elle s'arrêta à une lieuë delà, en un lieu appellé Leucomiati, delà elle envoya Anzian de Briès

& Jean Baduin, dire à la Princeſſe qu'elle l'attendoit pour aller enſemble à Famagouſte, où elle entendoit qu'elle s'embarquât pour executer le traité. La Princeſſe obéit, quoiqu'à regret; mais elle diſſimula : elle ne voulut pourtant pas voir la Reine, ni entrer dans Famagouſte, mais elle continua bruſquement ſon voyage, ſuivie des gardes juſqu'à Saint Serge, où il y avoit dix galeres, deux galions & deux barques longues qui l'attendoient. Elle s'y arrêta trois jours ſous divers prétextes; mais enfin le Grand Maître de l'Hôpital lui dit que le tems étoit favorable, & que ſi elle ne vouloit partir de ſon plein gré, il avoit ordre de l'y forcer. A ces mots elle s'emporta, & ne pouvant comme femme retenir plus long-tems ſes ſentimens, elle dit contre la Reine & contre la haute Cour, tout ce que la paſſion lui ſuggera : elle repeta pluſieurs fois que ce n'étoit pas ainſi que l'on en uſoit avec des perſonnes de ſon rang; mais qu'ils pouvoient faire contr'elle tout ce qu'ils ſçavoient de pire, puiſqu'elle n'en attendoit que des outrages : qu'ayant fait maſſacrer ſon mari, qui étoit leur Seigneur legitime, ils pouvoient bien en faire autant à une malheureuſe étrangere comme elle : elle conclut enfin qu'elle étoit ré-

folue à ne point partir en l'état où elle étoit ; qu'elle vouloit se conserver, & que s'ils vouloient sa mort, ils n'avoient qu'à prendre d'autres moyens qu'une longue navigation, où elle voyoit évidemment qu'elle périroit. Le Grand Maître fit tous ses efforts pour la persuader par la raison, l'assurant de l'amitié de la Reine mere, & que c'étoit une necessité qu'elle partît, pour que le Roi pût retourner dans son Royaume ; mais comme il vit qu'il ne remportoit que du mépris & des injures, il envoya promptement à Famagouste donner avis de ce qui se passoit à Ague Beslan, qui envoya Robert de Monsegard pour dire à la Princesse, ou de s'embarquer si elle se portoit bien, ou si elle étoit indisposée, de venir à la ville, où rien ne lui manqueroit pour le recouvrement de sa santé. La Princesse qui ne vouloit point aller à Famagouste, où elle craignoit de recevoir quelqu'affront, & que d'ailleurs si elle demeuroit en Chypre elle n'y éprouveroit que de mauvais traitemens, fit entendre au Grand Maître qu'elle se portoit bien, & étoit prête à s'embarquer, comme elle le fit sans autre difficulté, ni retardement. Les galeres arrivées au port de la Ghiazza, le Roi Henry y arriva aussi en même tems, & fut consigné dans

une barque au Capitaine Renaut Sanson, au même moment que la Princesse mettoit pied à terre. Aussi-tôt que la barque fut au pouvoir des Cypriots, le Roi sans permettre que personne le suivit, entra dans une des barques longues; ne s'y croyant pas encore en sureté, il monta sur une galere, & sortit du port sans perdre un móment de tems. Les Armeniens ayant vû la Princesse en sureté, attaquerent la barque où ils croyoient le Roi, parce que les gens de sa Cour y étoient, mais ils furent trompez. Il est vrai que ce fut une espece de miracle que le Roi pût ainsi échapper; car à peine étoit-il sorti du port, que les Armeniens reçurent de nouveaux ordres pour ne le pas laisser partir.

Le Roi arrivé à Famagouste, y fut reçu avec toute la joie qu'on peut s'imaginer dans des peuples qui se regardoient comme délivrez des malheurs de la tyrannie; chacun couroit le voir, & parmi les cris de joie, celui qui avoit la meilleure voix, & qui pouvoit le regarder de plus près, croyoit être parvenu au comble de la félicité. On ne peut ici représenter quelle fut l'entrevûë du fils & de la mere; ils s'embrasserent, ils pleurerent, & ils étoient si saisis qu'ils ne se dirent pas un seul mot l'un à l'au-

tre. Le Roi voulut commencer ſon nouveau regne par un acte de Religion ; il ſe rendit à la grande Egliſe pour y rendre graces à Dieu de ſon heureuſe délivrance, & pour s'acquitter en même tems des vœux qu'il avoit faits dans ſa priſon ; après cela il témoigna ſa reconnoiſſance à Ague Beſſan, qu'il confirma dans ſa Charge de Lieutenant. Il fit encore quelque choſe de plus pour récompenſer la fidelité & la valeur de ce ſujet ; il ajouta au premier bienfait qu'il venoit de lui accorder, la Charge de Capitaine de Famagouſte, & il lui donna deux châteaux, ratifiant tout ce qu'il avoit fait pendant ſon gouvernement. Il donna aux autres avec excès ; car il avoit plus d'attention au mérite de ceux qui l'avoient ſervi, qu'à ce qu'il pouvoit donner ; il étoit accablé de dettes, & il croyoit que ſurcharger ſon peuple, étoit recommencer fort malheureuſement à regner. Cependant il ne crut pas être Roi s'il ne réduiſoit à l'obéïſſance le Connétable, & tous ceux qui s'étoient retirez avec lui à Cormachiti. Pour cela il leur fit intimer un ordre de comparoir ſans armes dans trois jours devant le Capitaine de Famagouſte : il les traitoit en termes ſi doux, quoique ce

une affaire très-importante, qu'il ſe

persuadoit que par ces voyes de clemence & de bonté, il n'auroit pas grand peine à regagner l'amour de ces sujets rebelles. Cependant il n'y en eût aucun qui osât s'aller présenter, les remors de leurs consciences l'emportant sur les sentimens qu'ils devoient avoir de la douceur de sa Majesté ; il fallut donc, pour que cette desobéissance ne fît aucune impression sur les autres sujets, envoyer quatre cens chevaux à Nicosie, sous le commandement de Jean du Mont Olympe, afin que joints à ceux de la garnison de cette place, ils allassent arrêter le Connétable, sans épargner aucun de ceux qui feroient quelque résistance. Le Connétable qui se vantoit d'avoir des amis jusque dans le cabinet du Roi, ne manqua pas d'être averti ; quelques-uns dirent pourtant que ç'avoit été la Reine mere, dans le doute où elle étoit qu'on ne fît mourir son fils, & pour qu'il eût le tems de se sauver. C'est pourquoi le peu de sureté qu'il trouvoit à Cormachiti, & dans la fidelité de ses gens, qui lui étoit suspecte, il alla, accompagné seulement de Philippe & de Jean d'Hybellin, & de Henry de la Cour, vers la marine, pour y louer un vaisseau ; son dessein étoit de passer en Caramanie, d'où il auroit pû soutenir son parti avec plus d'avantage,

ou faire la paix avec son frere. Mais à peine fut-il sorti de Cormachiti, que ses gens qui crurent qu'il s'étoit enfui, ou se servant de ce prétexte, dans la crainte qu'ils avoient de la justice & des armes du Roi, se souleverent, & pillerent la maison du Connétable, dont il avoit fait une forteresse, ils en emporterent l'argenterie, & de grosses sommes d'argent monnoyé, prirent ses armes, & emmenerent ses chevaux, qui étoient de prix, & en grand nombre; mais la plus grande partie de ces malheureux ayant été reconnus à Nicosie, & dans les autres villes, furent arrêtez prisonniers, & mis à mort, d'autres abandonnerent volontairement leur butin, pour éviter le péril : ainsi la plûpart des chevaux & de l'argenterie revinrent au Roi. Le Connétable qui n'avoit point trouvé d'occasion de s'embarquer comme il s'étoit persuadé, s'en retourna à Cormachiti, où deux choses le jetterent dans le desespoir, l'impuissance de s'en aller, & l'infidelité de ses gens qui l'avoient pillé; néanmoins la plus grande de ses mortifications étoit de ne pouvoir récompenser ceux qui l'avoient suivi, il s'étoit flatté que la fortune avec le tems lui auroit été favorable : mais le péril croissoit de moment en moment,

ce qui le fit résoudre à prendre congé des Hybelins, & de Henry de la Cour, & à les exhorter à recourir à la clemence du Roi. Il en étoit là lorsqu'arriverent les Princes de Galiée & d'Antioche, le Comte de Zaffo, & autres, qui n'ayant pû empêcher la révolte des soldats, avoient cru qu'il étoit de la prudence de se retirer où ils pourroient; le Prince leur conseilla encore de se remettre au pouvoir du Roi, qui pour affermir son autorité, ne manqueroit pas de leur pardonner, s'ils donnoient les moindres marques de soumission & de repentir : mais ils protesterent qu'ils vouloient plutôt perdre la vie que de l'abandonner, & parce qu'ils étoient de la premiere Noblesse du Royaume, ils firent des offres hors de saison; ils exhorterent le Prince à se retirer dans quelque place forte, où ils devoient, pour ainsi dire, forcer la fortune à seconder leur résolution & leur courage. Mais avertis que Rupin de Montfort s'approchoit avec de bonnes troupes pour les saisir par ordre du Roi, ils se trouverent tout d'un coup sans force, ni courage, & chacun pensa à se sauver comme il pût, sans penser davantage à ce qu'ils venoient de promettre; le Connétable ayant pris un habit d'esclave,

s'enfuit dans les bois, sans être apperçû, & sans avoir rien communiqué de son dessein, ne voulant plus se fier à la fidelité d'aucun des siens. Les autres se retirerent à Nicosie par des chemins differens, & se refugierent partie dans l'Archevêché, & partie dans les Eglises, d'où ils firent supplier le Roi, par la médiation de la Reine mere, pour obtenir leur pardon. Quoique les intercesseurs fussent puissans, ils ne purent obtenir aucune réponse du Roi, qui ne vouloit pas qu'on sçût qu'elles étoient ses intentions, sans vouloir pourtant desesperer ces coupables, qui furent conseillez de s'en remettre entierement à la discretion & à la clemence du Prince; c'étoit l'avis de leurs amis, & de la Reine même, puisqu'ils ne pouvoient plus échapper de Nicosie, dont les portes, comme celles des Eglises mêmes, étoient gardées extraordinairement. Un matin donc que le Roi donnoit audience publique, le Prince de Galilée, celui d'Antioche, le Comte de Zaffo, Hugues & Jean Hybellin, Gautier Bessan, Baduin & Philippe de Navarre, Raimond Nosere, Guy Casté, Henry de la Cour, Gerard & Gautier Manebo, Robert de Monsegard, Boëmond Sias, Baduin Malerrier, Jean Pormentano, Betrand Vé, Thomas Ma-

nalſo, Hugues Periſterona, avec deux de ſes fils, Roard Stram, Jean Potier, Simeon Aſumi, avec pluſieurs autres, tous qualifiez, & de la meilleure Nobleſſe de Chypre, vinrent découverts, & pieds nuds, ſe mettre à genoux devant le Roi, qui les voyant en cet état, ne pût s'empêcher de jetter quelques larmes. Le Prince de Galilée prit la parole pour les autres, & parla en ces termes.

Tu vois, Roi genereux, les triomphes de ta valeur & de ta fortune; tu vois, Prince magnanime, à quel degré de malheur nous ſommes réduits, autant par la Providence que par nos fautes; tu vois l'évènement de ces réſolutions, qui pour être fondées ſur le crime, ne pouvoient être que malheureuſes; nous étions riches en honneurs, en fiefs, en châteaux, & pour avoir voulu ſuivre les mouvemens d'une ambition exceſſive, nous voici à tes pieds, chargez de toutes les miſeres qui peuvent rendre malheureux des ſujets dépouillez, coupables, & haïs de leur Roi. Il eſt vrai qu'un petit reſte d'eſperance nous conſole, qui eſt que nous portons nos humiliations, nos regrets, & nos vœux devant un Roi grand, bon & magnanime; il eſt vrai que nos fautes ſont impardonnables, parce qu'elles ont été volontaires;

il eſt vrai que de pardonner à un rebelle, c'eſt riſquer la vie du Prince ; il eſt encore vrai que la clemence n'eſt point d'uſage pour les crimes de leze-Majeſté ; mais il eſt de ta grandeur d'aller par des chemins qui n'ont jamais été ni connus, ni pratiquez par d'autres. Pardonne à tes ſujets, que tu vois dans l'état d'une ſi triſte humiliation, qui ne te demandent la vie, que pour éviter de mourir dans la haine de leur Roi, & qui prétendent laver un jour avec leur ſang la noirceur de leur faute. La gloire que tu acquereras en leur pardonnant, ſera d'autant plus grande, que ces malheureux criminels qui te demandent cette grace, reconnoiſſent ne la point mériter. Donne-nous la vie, dont nous nous ſommes rendus ſi indignes par l'énormité de notre procedé ; mais c'eſt par là même qu'éclatera aux yeux de l'Univers le fonds de bonté, qui caracteriſe un grand Roi, un pere de ſes ſujets. La nature t'a fait homme, la fortune t'a fait Roi, la pitié & la miſericorde t'égalent en quelque façon à Dieu même. Ne te prive point, grand Prince, de tant de ſujets, dont tu peus te promettre des ſervices d'autant plus aſſurez, qu'ils ſçavent ſe repentir. On coupe les membres pourris lorſque leur guériſon eſt deſeſperée, & qu'ils

peuvent communiquer le poison aux autres ; mais que peut-on craindre de ces malheureux, frappez du foudre de ta colere, abandonnez du Ciel & de la terre, & qui sont comme morts à leurs propres volontez. Console l'innocence de tant de fidelles sujets, nos parens & nos alliez, qui se croiront coupables par notre supplice, & souffriront la punition d'une faute qu'ils n'ont jamais commise. Après cela, nos voix ne seront que pour publier tes louanges, nous t'appellerons notre pere, & notre liberateur ; nous ne parlerons pendant tous les momens de notre vie que de ta bonté, & de nos obligations.

A ces dernieres paroles le Roi touché, ou feignant de l'être, interrompit le Prince, lui dit qu'il vouloit faire davantage, non parce que les coupables le méritassent en aucune façon, mais parce qu'il s'y sentoit naturellement porté, & qu'il supplioit la divine Majesté de leur pardonner, comme il vouloit lui-même oublier d'en avoir été offensé. Après cela il se retira dans son cabinet, laissant croire à tout le monde qu'il alloit les délivrer ; mais ce qu'il alloit faire ne répondit pas à ce qu'il avoit dit ; car quoiqu'il fût ravi de voir les humiliations de ces rebelles, il ne laissa pas de les envoyer au château de Cerines, où chargez de

fers, ils souffrirent les peines de leur témerité & de leur imprudence, également blâmez des pernicieux desseins qu'ils avoient formez contre la personne du Roi, & de s'être ensuite remis à sa discretion.

Cependant le Connétable qui ne se tenoit pas assuré dans son habit d'esclave, s'avisa de le changer avec un habit gris, & un bissac sur ses épaules, en forme de Mandiant. Il venoit chaque jour à Nicosie, & la pauvreté de son habit lui tenoit lieu de sureté, personne ne se mettant guére en peine de l'observer. Une des principales Dames de la ville, & son ancienne favorite, l'informoit de tout ce qui se passoit à la Cour; mais cette Dame, comme il est ordinaire à la plûpart de celles de son sexe, ne pût pas garder long-tems un secret de cette importance; elle craignit qu'avec le tems le Connétable ne fût découvert, & que tout le desastre qu'il méritoit, ne retomba à plomb sur elle, avec d'autant plus de raison, qu'elle connoissoit qu'il étoit toujours très-mal intentionné contre le Roi, & capable plus que jamais d'une résolution desesperée. Touchée donc ou d'amour, ou de crainte, elle alla reveler la chose à la Reine mere, qu'elle fit jurer de ne jamais permettre qu'on le fit mourir,

comme ſi les loix de l'amour & celles de l'Etat étoient les mêmes, ou que les Princes ſe ſouciaſſent de garder ce qu'ils ont promis, lorſque leurs interêts ſont menacez de dangers évidens. La Reine ſans tarder fit part au Roi de cette nouvelle, & ſa Majeſté inſtruite de la bizarrerie de ſon habit, ordonna qu'il fût arrêté juſtement dans le tems qu'il ſortoit de la ville, averti par la Dame, qui s'étoit peut-être repentie de l'avoir découvert. Le Roi penſa d'abord à lui ôter la vie, pour s'aſſurer de ſes craintes, & pour effrayer par le ſupplice de ſon frere ſes autres ſujets rebelles; mais il la lui laiſſa cependant, parce que c'étoit ſon frere, & qu'il ne pouvoit rien refuſer aux prieres & aux larmes de ſa mere. Cependant pour lui faire plus d'avanie en le confondant avec les autres crminels ſes complices, il voulut qu'il vînt ſe préſenter nuds pieds & nuë tête, pour demander ſon pardon, afin que tous ſes ſujets témoins de la confeſſion publique de ſes fautes, perſonne n'oſât ni l'excuſer, ni en avoir compaſſion. La Reine fit en ſorte que cette mortifiante ſcene ſe paſſât aux flambeaux, pour empêcher le peuple d'y courir, & pour diminuer la honte au Connétable; le Roi en cela étant bien-aiſe qu'on le trompât. Il alla donc

se jetter aux pieds du Roi, où il avoüa qu'il étoit coupable de mille crimes, en suppliant le Roi de lui donner la vie, & de le rétablir dans ses biens ; parfaitement instruit dans l'art de feindre, & de prendre telle forme qu'il convenoit à sa situation, il n'omit ni flatteries outrées, ni soumissions serviles pour engager le Roi à lui accorder les graces qu'il lui demandoit. Le Roi répondit, qu'il étoit bien fâché d'être forcé à le traiter plutôt en ennemi que comme un frere ; qu'en qualité de Roi & de Juge tout ensemble, il étoit contraint de châtier des crimes, qui, s'ils demeuroient impunis, pouvoient causer la ruine du Royaume. Après cela il se retira avec la Reine dans son appartement, abandonnant le Connétable à sa propre confusion, & à son desespoir, quoiqu'il tâchât pourtant de cacher les differens mouvemens de son cœur, pour ne pas gâter ses affaires. Peu aprés vinrent les ordres du Roi pour le conduire dans les prisons de Cerines, avec expresse injonction au Capitaine de le tenir dans un cachot obscur, sans pouvoir communiquer avec qui que ce fût ; les supplications de la mere, ni celles de ses sœurs n'ayant jamais pû obtenir que cette Sentence fût adoucie. Tous les autres étrangers, amis, ou qui avoient pris

les armes pour le Prince, ou pour le Connétable, furent chassez de l'Isle par ordre du Roi, qui ne vouloit plus se fier à ceux qui s'étoient une fois déclarez ses ennemis. Philippe d'Hybellin le jeune, que le Roi avoit plus enrichi & favorisé qu'aucun autre, crut qu'il n'y avoit rien à esperer pour lui, il n'osa comme les autres recourir à la clemence du Roi; il voulut s'enfuir & sortir de Chypre, croyant que le tems appaiseroit le Prince, & apporteroit des remedes qu'il ne pouvoit esperer d'ailleurs: il donna deux mille écus à un Capitaine Genois, pour le mener surement en Armenie. Philippe s'embarqua proche de Limisso la vieille, pensant faire un heureux voyage; mais le matin se croyant fort éloigné de l'Isle, il fut tristement surpris de se trouver dans le port de Famagouste, où le Genois le mit entre les mains d'Ague Bessan, qui lui donna quatre mille ducats pour récompenser son adresse à lui livrer le jeune Hybellin. Le Roi en ayant reçu la nouvelle, ordonna sur le champ qu'on le fît mourir. Il est vrai qu'un ingrat de cette nature ne méritoit point de pardon; mais la Reine trouva moyen de faire retarder son execution, & le Roi s'étant un peu appaisé par les réfléxions qu'il fit sur sa jeunesse,

ne voulut pas détruire tout d'un coup celui qu'il avoit tant élevé ; il se contenta de le faire conduire dans les prisons de Cerines, pour y pleurer ses fautes, & les miseres de sa sepulture vivante.

Il n'y avoit pas encore deux mois que le Roi étoit de retour en Chypre, lorsque la Princesse veuve, sa belle-sœur, y retourna, ayant genereusement oublié tous les mauvais traitemens qu'elle y avoit reçus. Elle ramena avec elle le Sénéchal du Royaume, & les autres qui étoient restez en ôtage en Armenie. Elle avoit fait répandre le bruit qu'elle ne quittoit son propre pays que pour en trouver un qui ne fût point infecté de Sarrazins, & d'autres ennemis de la Religion. Chacun crut ce qu'il en voulut ; mais les Politiques ne manquerent pas de dire que le Roi étant sans enfans, cette Princesse ne pouvoit avoir en vûë dans ce voyage que de lui substituer les siens, & les élever par là au trône, & aux premieres Charges du Royaume. Elle ne demanda pour venir ni passeport, ni conditions, parce qu'elle conduisoit les ôtages, & qu'elle venoit pour ses propres affaires ; mais sa fin principale étoit de procurer graces aux prisonniers, & de gagner l'amitié du Roi par une action

qui marquoit une si grande confiance. En effet, sa Majesté la reçut parfaitement bien, & la traita comme sa propre sœur: c'est pourquoi elle fit tant par son adresse & par sa prudence, avec le secours de la Reine mere, que le premier jour de l'année il donna la liberté à tous les prisonniers qui lui étoient parens, & qui n'avoient pas reçu de lui de fort grands bienfaits: il auroit fait la même grace à tous les autres, s'il n'eût pensé qu'une si grande facilité à pardonner, n'eût entraîné avec elle de très-pernicieuses consequences pour le repos de son Royaume. La Princesse peu après, ayant laissé ses enfans en Chypre, repassa en Armene, dans la crainte qu'elle avoit que ses freres ne s'emparassent de son argent & de ses pierreries, contente de la bonne disposition où elle laissoit son beau-frere, qui avoit déja délivré des prisons une grande partie de ceux qu'on châtioit pour les fautes du feu Prince son mari. Le Roi ne fut pas fâché de la voir partir, tant parce qu'elle se rendoit importune par les graces qu'elle lui demandoit sans cesse, que parce qu'il craignoit que sa présence ne réveillât l'ambition & le ressentiment de plusieurs.

Le Roi cependant s'imaginoit jouir tranquillement de son Royaume, après

avoir par un excès de bonté & de liberalité enrichi ses sujets, & favorisé jusqu'à ses ennemis mêmes; il se préparoit même à un pardon general, lorsqu'il découvrit une conjuration execrable contre sa personne, contre celle du Sénechal, de Baduin d'Hybellin, de Rupin de Montfort, & d'Ague Bessan Capitaine de Famagouste. Les chefs de cette conjuration étoient Frere Chemi Oseliers, qui avoit été Maréchal des Templiers, Jean de Briès, Jean Rombaut, & Pierre Rolant : quoique pour les convaincre il n'y eut que quelques paroles, que Frere Chemi avoit dites inconsiderément à un prisonnier, on leur fit confesser à force de tourmens, & leurs complices & leur crime. Leur intention étoit de commencer par ôter la vie au Roi, puis couronner le fils aîné du Prince, partager entr'eux les premieres Charges du Royaume, & tuer promptement tous ceux qui pouvoient empêcher, ou retarder leurs résolutions. Le Roi ne voulut punir de mort que ces quatre qui étoient les plus coupables, encore l'execution s'en fit-elle secretement, pour ôter tout sujet de plaintes & de regrets; parce que leur liberalité, & le soin qu'ils avoient pris de procurer l'abondance, leur avoient attiré l'amitié du peuple, &

la faveur des Nobles. Le Roi qui paroissoit toujours tout fâché, & qui cependant ne faisoit supplicier personne, donnoit par là le tems aux autres complices, qui se trouvoient en grand nombre, de sortir du Royaume, soit qu'il craignit de répandre tant de sang, soit que leur crime ne fût pas bien averé: ce qu'il y eut de cruel, c'est que sur le soupçon que cette conjuration étoit l'ouvrage des prisonniers, il les laissa tous mourir de faim. On ne douta pas que le motif de ces conjurez ne fût la délivrance du Connétable; ils s'imaginoient pouvoir en bonne conscience faire mourir le Roi, pour n'avoir pas observé les conventions qu'il avoit jurées en Armenie. C'étoit pourtant le Grand Maître des Templiers qui étoit la cause de toutes ces résolutions, il haïssoit mortellement toute la Maison de Lusignan, à cause des pertes que sa Religion avoit faite en Chypre, & il pensoit que la mort du Roi apporteroit quelque changement qui pourroit lui être favorable, ou au moins il auroit le cruel plaisir de la regarder comme une vengeance. Pour ce qui est de la mort du Connétable, le Roi fit entendre à la Reine sa mere qu'elle étoit arrivée naturellement; mais cette Princesse, à laquelle il étoit diffi-

cile d'en imposer, feignit de le croire ; se doutant bien que le sort de son fils n'avoit été ni plus ménagé, ni moins cruel que celui des autres criminels. Sa douleur éclata pendant plusieurs jours, elle ne fit que pleurer, sans vouloir voir personne, jusques-là même que le Roi l'en reprit aigrement, fâché que les cris & les lamentations continuelles le fissent souvenir de tout ce qu'il avoit fait contre son frere. Sa Majesté ne marqua jamais aucun mauvais sentiment contre le fils aîné du Prince, soit que la Providence le protegeât, soit que l'innocence de son âge ne lui eût pas encore permis de prendre aucune part dans tout ce qui s'étoit passé.

1312. Le Roi qui étoit heureusement échappé de cette conjuration, éprouva d'autres revers qui l'affligerent vivement. Emmanuel Marrabo Capitaine Genois, arriva avec trois galeres à Papho, où commandoit Jean Chivides, homme, quoique brave & fidelle, n'en étoit pas moins facile à croire tout ce qu'on vouloit lui dire ; & parce qu'incapable lui-même de la moindre dissimulation, il ne pouvoit se persuader qu'il y eût des fourbes sur la terre. Il reçut Marabo dans son port comme son ancien ami ; ce traître feignit quelques négociations

pour lesquelles il disoit qu'il alloit promptement trouver le Roi ; il le crut d'autant plus aisément, qu'il étoit venu autrefois en Chypre pour y traiter de quelques affaires, qui n'étoient jamais venuës à la connoissance de personne. Mais la nuit il se prévalut de la negligence des gardes, il entra dans la ville, qu'il trouva desarmée, & épouvantée d'un accident si peu attendu, il la pilla & emporta tout ce qu'il y avoit de plus rare & de meilleur. Le Capitaine Chivides ne se tint pas assuré dans son château, où il n'y avoit ni vivres, ni munitions de guerre ; il s'enfuit, accompagné de la plus grande partie des habitans, avec tant de consternation, & de lâcheté, qu'après avoir reconnu sa superiorité sur l'ennemi, il ne pût jamais ni par ses discours, ni par son autorité les faire résoudre à se défendre. Les Genois resterent quatre jours dans cette malheureuse ville, où ils commirent toutes les abominations imaginables, & dont les plus barbares mêmes se sont quelquefois abstenus ; leur Commandant même en eût horreur, & il en fit mourir quelques-uns, qui avoient commis des profanations horribles ; il ne vouloit pas qu'on lui reprochât que son brigandage avoit été soüillé de sacrileges, & de mille autres impie-

tez ; & sa Republique, qui n'avoit peut-être pas consenti à cette entreprise, ne l'en auroit pas excusé, quand même la chose auroit été faite de son aveu. Il fut ensuite averti que le Capitaine de Famagouste venoit à lui avec bon nombre de cavalerie, à laquelle il ne pourroit résister, ce qui lui fit reprendre le chemin de ses vaisseaux, avec lesquels il fit voile vers l'Armenie, chargé d'un très-riche butin.

Le Roi résolut d'abord de faire confisquer tous les biens des Genois qui se trouvoient dans le Royaume ; mais toutes réfléxions faites, il vit que ce seroit faire un grand tort à ses sujets, qui n'auroient plus de commerce à Genes, où ils avoient des richesses considerables ; il se contenta donc d'en porter ses plaintes au Baïle de cette nation, & de dépêcher un Exprès à la Republique. Il ne laissa pourtant pas de faire son possible pour recou-
1313. vrer ce qui avoit été pillé, & il fit sortir du port de Famagouste, sous le commandement de Jean Lettor, sept galeres bien armées, deux barques longues, deux galions & sept felouques, avec ordre de tout hazarder pour combattre Marabot. Lettor fit parfaitement bien son devoir ; mais les Genois s'étoient sauvez dans le port de Chiazza, & il

ne

ne pût trouver occasion de les combattre : le Capitaine Armenien, gagné par l'argent des Genois, arma non seulement pour les défendre, mais il se déclara encore ennemi des Cypriots : c'est pourquoi Lettor ayant inutilement attendu pendant quelques jours qu'ils sortissent du port, & n'ayant d'ailleurs aucun endroit assuré où il pût se retirer en cas de tempête, il fut obligé de s'en retourner en Chypre.

Il arriva encore environ ce tems-là un accident, que je ne veux pas passer sans le raconter, à cause d'une loi celebre à laquelle il a relation. On trouva une nuit la femme de Jacques Artude, un des principaux Seigneurs du Royaume, massacrée de plusieurs coups, sans qu'on sçût qui en étoit l'auteur. La mere de cette Dame accusa son gendre de cet assassinat ; mais comme il le nia, cette Dame demanda un combat pour le lui prouver l'épée à la main : le Roi lui donna pour cet effet Jean Pansan Feudataire de cette Dame, que toute la ville disoit être son Amant, quoiqu'elle fût un peu surannée. C'étoit alors une coutume en Chypre de défendre l'innocence, & de soutenir les accusations par les armes : si quelqu'un en accusoit un autre, qui niât le fait, ils étoient tous deux 1314.

tez ; & sa Republi ,
être pas consenti cett
l'en auroit pas excusé, qu
chose auroit été faite de
fut ensuite averti que le
Famagouste venoit à lui a
bre de cavalerie, à laque
roit résister, ce qui lui fi
chemin de ses vaisseaux,
il fit voile vers l'Armenie
très-riche butin.

Le Roi résolut d'abord
fisquer tous les biens des G
trouvoient dans le Royaume
réfléxions faites, il vit que
un grand tort à ses sujets, q
plus de commerce à Genes, o
des richesses considerables ; il
ta donc d'en porter ses plain
de cette nation, & de dépê
près à la Republique. Il ne l
tant pas de faire son possible p
1313. vrer ce qui avoit été pillé, &
tir du port de Famagouste, s
mandement de Jean Lettor,
res bien armées, deux barqu
deux galions & sept felouques
dre de tout hazarder pour
Marabot. Lettor fit parfait
son devoir ; mais les Genoi
sauvez dans le port de Chi

mble être arrivé dans le com-
nous voulons parler ; car Jac-
ude outre-passa les bornes du
bataille, emporté par la fou-
cheval furieux, quoique les
il avoit portez à Pansan, tant
droite qu'au côté, lui promis-
seroit bien-tôt vainqueur ; si
s Juges le déclarerent vaincu,
oncerent son Arrêt de mort.
au gibet, où tourmenté par
de sa conscience, il confessa
me n'étoit morte que de sa
retour, qui prouve que sou-
tre vie même, les méchans
perte dans les moyens qu'ils
our s'en garantir.
r la mort des rebelles vi-
& tranquille dans son Roïau-
Il n'avoit plus de freres,
us aussi d'occasions qui pus-
ler : & quoiqu'il y eût des
nce, ils étoient dans un
voir donner d'inquietude,
étoit assez témeraire pour
ler en faveur d'un enfant
capable de connoître un
que le Roi traîtoit l'ainé
opre fils, soit que le sujet
tre aimé, ou que ce fût
la bonne fortune de ce

obligez de se battre pour la preuve, & la loi vouloit que celui qui étoit vaincu dans le champ de bataille, non-seulement perdît sa cause, mais encore la vie par un infame supplice, qui servît d'exemple à tout le peuple ; ce qui se pratiquoit dans les affaires criminelles comme dans les civiles, pourvû qu'il s'agît au moins d'un marc d'argent, qui valoit alors vingt-cinq besans. La même chose étoit encore en usage à l'égard des témoins, quand ils étoient accusez de faux, sans passer par les mains d'Avocats, de Procureurs & d'Ecrivains, avec lesquels gagner un Procès, est toujours perdre : & lorsque l'accusateur avoit passé soixante ans, ou que c'étoit une femme, il falloit qu'ils fournissent un Chevalier ou Champion, pour soutenir leur cause ; & si quelqu'un des combattans se confessoit vaincu, perdoit les forces pour résister, ou sortoit des bornes du champ par lâcheté, ou autre accident, il passoit pour coupable, convaincu de faux, & à l'heure même condamné sans misericorde à un supplice infame, sans avoir aucun égard ni à sa naissance, ni à sa condition. Cette loi écrite avec le sang, & qui fut ensuite abolie par la Republique de Venise, faisoit souvent des miracles en faveur de l'innocence,

ce qui semble être arrivé dans le combat dont nous voulons parler ; car Jacques Artude outre-passa les bornes du champ de bataille, emporté par la fougue d'un cheval furieux, quoique les coups qu'il avoit portez à Pansan, tant à l'épaule droite qu'au côté, lui promissent qu'il seroit bien-tôt vainqueur ; si bien que les Juges le déclarerent vaincu, & lui prononcerent son Arrêt de mort. Il fut mené au gibet, où tourmenté par les remors de sa conscience, il confessa que sa femme n'étoit morte que de sa main. Juste retour, qui prouve que souvent dès cette vie même, les méchans trouvent leur perte dans les moyens qu'ils ont choisis pour s'en garantir.

Le Roi par la mort des rebelles vivoit heureux & tranquille dans son Roïaume ; comme il n'avoit plus de freres, il n'y avoit plus aussi d'occasions qui pussent le troubler : & quoiqu'il y eût des enfans du Prince, ils étoient dans un âge à ne pouvoir donner d'inquietude, & personne n'étoit assez témeraire pour vouloir s'exposer en faveur d'un enfant qui n'étoit pas capable de connoître un bienfait, outre que le Roi traîtoit l'ainé comme son propre fils ; soit que le sujet parût digne d'être aimé ; ou que ce fût un caprice de la bonne fortune de ce

jeune Seigneur. Hugues fils du Connétable, étoit propre par son âge & par son mérite à soutenir une grande dignité, il s'attachoit au Roi, & suivoit avec beaucoup de sagesse toutes les meilleures maximes du Gouvernement. Ces raisons, encore plus l'amitié que le Roi avoit pour lui, lui firent obtenir la charge de Connétable du Royaume, à la place de son père ; le Roi le connoissant d'un esprit si moderé, que quand on lui auroit offert la Couronne, il l'auroit genereusement refusée.

Après que le Roi eut par des soins incroyables & un travail soutenu, rétabli l'ordre, & procuré le repos dans son Royaume, il ne pensa plus qu'à marier Mariette sa sœur avec le Roi d'Arragon. Frere Philippe Gonemme Jacobin, fut le premier qui le proposa, & après qu'on en fut demeuré d'accord, Pierre Evêque de Rhodes, Legat & Patriarche de Jerusalem, lui porta l'anneau de la part du Roi d'Arragon. Le Roi Henry pour augmenter la joie, & redoubler les plaisirs de cette fête, se disposa à marier la
1316. fille du Sénéchal avec l'Infant de Majorque, qui s'étoit depuis peu rendu maître de Clarence. Sa Majesté fit toute la dépense, sans qu'il en coûtât aucune chose au Sénéchal; il vouloit qu'on vît

la consideration qu'il avoit pour ce Seigneur, & animer les autres à le bien servir, puisqu'il sçavoit si bien récompenser. A l'occasion de ces réjouissances, quelques-uns prirent celle de lui persuader de se marier; ils lui représentoient la joie & la consolation que ce seroit pour ses sujets de voir renaître un Prince qui lui ressembleroit; que le grand nombre de ses neveux étoit d'une terrible consequence pour l'Etat, s'ils venoient un jour à être possedez de l'ambition de commander; que lui seul par la naissance de quelque Prince, pouvoit détruire leurs prétentions, & assurer leur repos & leur felicité. Le Roi ne fit d'abord que rire de cette proposition, connoissant que son âge & sa complexion étoient peu propres à un mariage; mais Frederic Roi de Sicile ne lui eût pas plutôt offert sa fille Constance par deux Ambassadeurs, qu'ayant tout-à-coup 1317.
changé de sentiment, il lui dépêcha l'Evêque de Limisso, & Barthelemy du Mont Olympe, pour conclure ce mariage, & lui amener l'épouse. Constance vint donc en Chypre, où elle fut reçuë avec une 1318.
magnificence incroyable: elle reçut la Couronne des deux Royaumes à Nicosie, & à Famagouste. Toutes ces réjouissances publiques causerent un chagrin ex-

trême à beaucoup de mécontens, qui se voyoient par là exclus des bonnes graces du Roi, & des Charges du Royau-
119. me. Il y eut encore peu après de celebres & magnifiques fêtes aux nôces de Hugues le Connétable, neveu du Roi, avec Alise fille de Balian d'Hybellin, Prince du Sang. Le Roi auroit pû marier le Connétable hors du Royaume, & plus avantageusement; mais il étoit de la politique de ne point fortifier par des alliances étrangeres un homme qui pouvant changer d'inclination, étoit en état par son seul mérite d'usurper la Couronne, & l'ôter à ses cousins. Hugues consentit très-volontiers à tout ce que le Roi vouloit de lui dans cette occasion, quoiqu'il y eût un Prince Souverain qui avoit déja fait quelques démarches pour l'avoir pour gendre: il s'étoit attaché aux volontez du Roi, parce qu'il voyoit qu'il le préferoit aux enfans du feu Prince son oncle, ou peut-être, parce que la beauté & la vertu d'Alise le faisoient passer sur toute autre consideration; néanmoins il parut toujours fort indifferent à tous égards, le soin qui l'occupoit le plus, étoit de découvrir au Roi ses pensées, & les sentimens secrets de son cœur; admirable expedient pour renverser sans ressource les malins discours

de ceux qui n'épargnoient rien pour empoisonner sa conduite, & arrêter par-là le cours de sa bonne fortune. Toutes ces nôces tenoient les peuples dans des fêtes continuelles, lorsque Nicolas de Sore Capitaine Genois, invité par les mécontens, ou attiré par l'envie de voler, pendant que les gardes, & leurs Commandans étoient occupez à se réjouir, débarqua un grand nombre de Corsaires le long de la riviere de Papho, qu'il couroit avec onze galeres. Ces gens animez par une antipatie naturelle qu'ils avoient contre les Cypriots, & par l'avidité du butin, brûlerent quantité de châteaux, & saccagerent les bourgs & villages, laissant partout les tristes marques de leurs rapines, & de leur cruauté. Le Roi en conçut de vifs ressentimens, tant par les dommages que ses sujets avoient soufferts, que pour le mépris qu'on faisoit de sa puissance. Il fit sçavoir adroitement à ses sujets qui étoient à Genes, qu'ils eussent à se retirer
en Chypre : ce qui ayant été executé, sa 1320
Majesté ordonna qu'on mît en prison tous les Genois qui se trouvoient dans le Royaume, qu'on leur ôtât tous leurs biens, sans permettre qu'ils pussent se délivrer sans payer une très-grosse rançon. Voulant ensuite se précautionner

contre eux, elle commanda qu'il y eût toujours une garde de quatre galeres, & de six barques longues, bien armées : il en donna le commandement à Robert de Monsegard, non-seulement parce qu'il étoit brave, & aimé par tout ce qu'il y avoit de soldats; mais encore parce que les Genois lui ayant ruiné tous ses châteaux, ils le croyoit leur ennemi irréconciliable. Il le fut en effet; car il leur brûla, leur prit, ou leur coula à fond tant de vaisseaux, que pendant plusieurs années aucun Genois n'osa s'approcher de l'Isle.

1322. Dans ce tems-là les Armeniens se trouverent si pressés par le Soudan de Babylone, que se voyant sans forces suffisantes pour lui résister en campagne, il fallut se retirer dans les places fortes, où ils tâchoient de se défendre contre ces Barbares. Dans ces fâcheuses conjonctures, le Roi Henry, par un genereux oubli des mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans ce Royaume, & par la crainte qu'il avoit que les forces du Soudan ne s'accrussent trop, envoya Hugues Balduin avec une escadre de galeres; pour secourir la Ghiazza que les ennemis avoient assiegée; quoique ce secours qui étoit venu trop tard, ne pût empêcher la prise de la place, il servit du

moins aux Chrétiens à ſauver ſur ces galeres leurs vies, leurs femmes, & leurs enfans, & à paſſer en Chypre, où le Roi les reçut favorablement, & traita ces nouveaux ſujets d'une maniere à leur donner envie de s'y établir pour toujours.

Le Roi Henry accompagné de M. Jean le Comte Archevêque de Chypre, & des Evêques de Papho, & de Famagouſte, voulut aller ſe promener au château de Strovilo, à demi lieuë de Nicoſie, pour ſe ſoulager d'une oppreſſion de poitrine qui le tourmentoit cruellement, ſans qu'on en pût ſçavoir la cauſe; après ſon arrivée il deſtina le lendemain, qui étoit le dernier de Mars, pour la chaſſe de l'éprévier; mais le matin on le trouva mort dans ſon lit. Les uns attribuërent la cauſe de cette mort ſubite à la ſubtilité d'un poiſon qu'on lui avoit donné la veille; d'autres, ce qui étoit plus plauſible, dirent que ce Prince avoit été étouffé par un accès trop violent du mal caduc, dont il avoit toujours été incommodé dès ſon enfance. On connut dans peu, ou on ſoupçonna avec quelque certitude les perſonnes qui paroiſſoient avoir trempé leurs mains parricides dans le ſang de leur Prince. L'attention qu'ils avoient à ne point abandonner la Reine, pour empê- 1324.

cher plus ſûrement qu'on ne fît les informations neceſſaires dans pareille occaſion, & les terribles menaces qu'on faiſoit des derniers ſupplices à ceux qui parloient, ou trop ouvertement, ou qui demandoient qu'on éclaircît la verité dans une affaire de cette conſequence ; tout cela ne faiſoit que trop entendre aux moins clairs-voyans, qui étoient les indignes auteurs de ce crime. Tout le monde, ſes ennemis même, & ceux auſquels il avoit fait ſentir les plus ſeveres effets de ſa juſtice offenſée, le pleurerent amerement. Les femmes & les enfans crioient par les places, où eſt le Roi? qui eſt-ce qui nous l'a enlevé? Et ſi ceux que l'on croyoit coupables ne s'étoient retirez, il y avoit apparence que le peuple ſe ſeroit laiſſé emporter à quelque étrange réſolution. Il eſt conſtant que toutes les qualitez du Roi Henry le faiſoient admirer & eſtimer comme un des grands Princes de ſon ſiecle. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il fit voir dans les armes ſon habileté & ſon courage ; ſans avoir égard à ſa foible complexion, gâtée peut-être par l'art des Medecins, autant que par la maladie même, il s'expoſa en ſoldat à tous les périls, & ſouffrit comme le dernier de ſon armée toutes les fatiges de la guerre : monté ſur le trône,

il ne changea rien dans les façons de vivre qu'il pratiquoit n'étant que particulier ; affable avec ses amis, très-honnête avec les étrangers, & d'une bonté incroyable envers les coupables, jusques-là, que sa trop grande clemence a souvent passé pour foiblesse. Sa patience à souffrir les injures, méritoit presque qu'on la qualifiât de stupidité ; il supporta sa prison & son exil d'une maniere si ferme & si constante, qu'il ne fit, ni ne dit jamais rien qui fût indigne de sa condition. Tout le mal qu'il voulut à ses freres pour l'avoir persecuté d'une maniere si odieuse & si barbare, fut de prier Dieu de leur faire connoître leurs fautes, & de leur en inspirer le repentir. Lorsqu'il avoit éprouvé la fidelité & l'affection de quelqu'un de ses Ministres, il lui laissoit toute l'autorité, & s'abandonnoit indiscretement à son service & à sa vigilance ; ce qui lui suscita souvent de fâcheuses affaires, parce que les mauvais sujets ne souffrent pas volontiers que le Prince se serve de gens de bien. Il mourut dans le tems qu'il alloit recueillir le fruit de ses travaux & de sa valeur, ayant mis son Royaume dans le meilleur état qu'on pouvoit desirer. Il regna trente-huit ans, neuf mois, & sept jours, après avoir vécu cinquante-trois

ans. Il fut enterré à Saint François de Nicosie, auprès du grand Autel ; les larmes & les cris du peuple firent connoître tout ensemble, & l'amour des sujets, & la bonté d'un Prince qui mérite à juste titre l'immortalité, lorsqu'il est pleuré & regreté generalement de tous ses sujets.

Fin du Cinquiéme Livre.

LIVRE SIXIE'ME.

HUgues le Connétable & neveu du feu Roi Henry, fit assembler la haute Cour pour y être déclaré légitime successeur à la Couronne; & pour empêcher qu'il ne s'y rencontrât quelque obstacle, il fit prendre les armes à tous ceux qui aimoient son mérite, ou sa fortune. Il y en eut même beaucoup parmi le peuple, qui gagnez par sa liberalité, ou par la justice de sa cause, celebrerent ce choix par mille applaudissemens : ils passerent si avant, que nonobstant les Edits publics, qui défendoient à la populace de parler de l'élection du Roi, ils dirent hautement leurs sentimens à tous ceux qui entroient dans le Conseil, & il y en eut de ceux-ci qui craignirent leurs téméraires entreprises, s'ils s'opposoient à leurs desseins : ainsi d'un consentement unanime il fut proclamé Roi sous le nom de Hugues quatriéme. Il en reçut les complimens & les sermens de fidelité. De tous ceux qui composoient la haute Cour, il ne se trouva aucun qui osât contredire, ou qui par son silence fit connoître la diversité de son sentiment; peut-être croyoient-ils

que c'étoit une folie de s'oppoſer à un homme qui demandoit le commandement les armes à la main ; peut-être auſſi que la mérite d'un ſi grand Prince faiſoit deſirer que tout le monde lui obéît. Il y avoit les enfans du Prince Amaury, à qui le Roiaume appartenoit de droit ; mais parce qu'il avoit rendu ſa mémoire odieuſe par un crime déteſtable, cela fit que perſonne n'oſa ſe déclarer en faveur de ſa poſterité ; & ce qui achevoit de ruiner leurs prétentions, étoit la mort de leur mere, après laquelle il ne reſtoit perſonne qui pût ſoutenir & faire valoir leurs droits, parce que le Roi avoit pris ſoin d'humilier & d'éloigner tous ceux qui pouvoient encore remuer pour faire revivre la mémoire du Prince Gouverneur.

Le Roi Hugues avec Aliſe ſa femme prit donc la Couronne du Royaume de Chypre à Nicoſie, des mains de l'Archevêque Jean le Comte ; & les cérémonies s'en firent dans l'Egliſe Metropolitaine de Sainte Sophie ; mais avec un ſi grand concours & avec tant de joie de la part du peuple, qu'on pût voir ce qu'il eſperoit de la bonté & de la valeur de ſon nouveau Roi. Les tournois, les carouſels, les arcs de triomphes, les feſtes, furent les moindres marques des réjouiſſances publiques, qui obligeoient le

Prince à y répondre par la douceur de son gouvernement. Quelques jours après le Roi & la Reine, avec toute leur Cour s'en allerent à Famagouste : ce fut là où Frere Mathieu Cordelier, Evêque de Baruth, le couronna Roi de Jerusalem, en execution du Decret de la haute Cour, toutes les villes de Syrie étant pour lors occupées par les Infidelles ; il s'en trouva plusieurs qui par cette derniere consideration blâmerent les fêtes pompeuses qui se firent à Famagouste, & ne voulurent pas même s'y trouver, quoique le Roi qui le dissimula, n'en fût pas content : ils firent davantage, car ils invectiverent contre la vanité du Roi, & la flatterie de ceux de Famagouste. Après même leur retour à Nicosie, ils ne firent pas un mystere de leur mécontentement : ce zele hors de saison, ne servit à autre chose qu'à leur attirer la haine de ceux de Famagouste, & l'indignation du Roi, toujours formidable à mesure qu'elle est dissimulée. Le Roi Hugues cependant ne laissoit pas de penser à affermir son autorité, & à pourvoir à tous les accidens qui peuvent arriver par une mauvaise distribution des Charges publiques ; il prit soin de les donner à des sujets experimentez & fidelles, consolant ceux qu'il dépoüilloit

de leurs Charges, ou par des sommes d'argent, ou par des dignitez d'éclat qu'il leur donnoit ; il se servit même de titres qu'il donnoit en qualité de Roi de Jerusalem, pour contenter l'ambition de plusieurs : il en agissoit de la sorte pour s'assurer qu'il n'y avoit point dans son Roïaume aucun mécontent qui pût songer à remuer, & à causer les fâcheux desordres de quelque nouveauté. Dans cette même vûë il fit Heude Dampiere, un des plus riches & des plus puissans Seigneurs du Royaume, Connétable de Jerusalem ; & peu de tems après il lui donna pour femme Isabelle sa fille, non parce qu'il la prenoit sans dot, mais parce qu'il étoit fort aise de se pouvoir prévaloir de l'autorité & des richesses d'un homme si accrédité. Ces mesures prises, comme nous venons de le dire, & certain de l'amitié de tous les Grands, il assembla son Conseil secret, composé de Heudes Dampiere son gendre, de Philippe Gonemme son Confesseur, du Sénéchal, & de deux autres de ses plus confidens. Il leur demanda avec beaucoup de passion si c'étoit leur avis qu'il portât ses plaintes à la haute Cour contre ceux que l'on croyoit coupables de la mort du Roi Henry son oncle ; & quoique dans un long discours il parlât beaucoup de la justice & de la clémence

des Princes, comme de la méchanceté des traîtres, il n'en dit point assez pour qu'on pût découvrir, pas même conjecturer, ce qu'il avoit dans l'ame. Il ne vouloit point en se manifestant trop, contraindre la conscience de ses Conseillers, c'est pourquoi on dit que le Frere Philippe, accommodant les sentimens de son cœur à ceux de sa profession, lui parla en ces termes.

Sire, connoissant le fond du cœur de Votre Majesté, je prens la hardiesse de lui dire mes sentimens, parce que je crois qu'elle les recevra avec autant de bonté que je les lui découvre avec toute la sincerité dont je suis capable. Mon avis seroit donc que Votre Majesté oubliât genereusement tout ce qui s'est passé, qu'elle ne troublât point la félicité de ses sujets, & laissât le châtiment des coupables à leurs propres remords, & aux soins de la divine Providence, qui ne laisse jamais aucun bien sans récompense, ni aucun mal sans punition. La verité du meurtre est couverte de mille incertitudes, & les coupables ne manquent pas d'excuse pour masquer leur crime. Courir si vîte au châtiment, sans être éclairci, ne seroit pas un effet de votre sagesse, ni de votre clemence, qui sont deux des plus précieux joyaux de votre Couronne. N'y ayant

donc dans le cas présent que des conjectures, puisque la mort du Roi votre oncle peut être attribuée également à son âge & à ses indispositions ordinaires, je croirois trahir les interêts de Votre Majesté, si j'étois d'avis qu'elle ensanglantât les commencemens de son regne par des supplices qui ne feroient que jetter dans les esprits de ses sujets les plaintes, les frayeurs, & les méfiances. C'est une maxime d'Etat, de dissimuler les grands crimes, lorsque le châtiment devient plus pernicieux que le pardon. La pourpre qui est teinte du sang des peuples, n'est point l'habit d'un Roi, mais d'un Tyran. Il est vrai qu'il y a plusieurs personnes soupçonnées de la mort du Roi votre oncle; mais on ne doit pas punir de mort des crimes qui restent dans quelque obscurité, de meme que le feu & le fer ne conviennent pas à toutes sortes de maladies. On dit communément que la justice aime mieux sauver des coupables que de punir des innocens. Pourquoi, Sire, a-t'on coutume à l'avenement des nouveaux Rois au trône d'ouvrir les prisons, de pardonner les fautes, & de délivrer les esclaves? C'est qu'au commencement des regnes on ne doit parler que de graces: un parent, ou un ami qui voit entre les mains du bourreau, une personne à la vie de laquelle il s'inte-

resse, est toujours porté à diminuer la faute du coupable, ou à l'excuser; si le Prince le condamne malgré les préjugez que la nature dicte, il passe toujours pour cruel, & pour un Tyran impitoyable; & il ne peut plus compter sur la fidelité, & l'obéissance de ce sujet prévenu. La bonne fortune, & les grandes qualitez de Votre Majesté ne demandent donc point qu'elles ayent pour compagnes la crainte d'avoir des sujets infideles, & le desespoir d'être regardé comme un Roi sans pitié. Je prens la liberté de lui représenter que la clemence doit être inséparable des Princes, & que c'est par elle qu'ils se rendent en quelque maniere semblables à Dieu; que d'ôter la réputation & la vie à ses sujets sur de simples soupçons, n'est autre chose que s'aliener les gens de bien, donner de l'esperance aux mécontens, s'attirer la haine publique; en un mot, les bons Princes ont toujours cru qu'il est également fâcheux de mourir & de faire mourir les autres.

Heudes Dampiere écouta cet avis de Gonemme avec autant d'impatience que de mépris, parce qu'étant allié du Roi, il ne pouvoit souffrir de le voir dans le danger, & il l'auroit interrompu plusieurs fois, si le Roi qui écoutoit avec beaucoup d'attention, ne l'eût retenu. A peine

Gonemme eut cessé de parler, qu'il prit la parole, sans attendre que le Roi le lui ordonnât.

Sire, le Pere Gonemme a parlé conformément à l'habit qu'il porte; mais il y a une grande difference entre gouverner un Royaume, & gouverner une conscience, entre la politique du Conseil du Roi, & celle des Cloîtres. La bonté, l'humilité & la clemence, qui sont les moyens d'operer le salut des ames, sont le plus souvent, selon moi, la perte des Royaumes, & la cause de la mort funeste des Rois. C'est pourquoi je souhaiterois que Votre Majesté pensât sérieusement, que ce qui paroît cruel, est souvent necessaire; on coupe des membres gâtez pour sauver tout le corps; le Prince ne doit point craindre les remors de conscience lorsqu'il s'agit de traîtres, contre lesquels les moindres soupçons deviennent des preuves. Ma pensée est donc que Votre Majesté par un très-severe châtiment console les cendres du feu Roi votre oncle, duquel vous avez herité la Couronne que vous portez; c'est à quoi vous obligent les plus saintes loix de la justice qui veulent qu'on châtie les méchans, & qu'on récompense les bons. Que diront les peuples lorsqu'ils verront les meurtriers se vanter que la vie du Prince est entre leurs mains?

qu'ils ont lavé ces mêmes mains sacrileges dans le sang d'un Roi, & d'un Roi votre oncle, qu'ils ont fait mourir. La justice doit exercer ses rigueurs contre tous, mais particulierement contre ceux qui attentent aux personnes des Rois, que l'on peut dire être des Dieux sur la terre: & si la justice manque de raisons pour vous persuader, le danger où vous êtes doit vous toucher en particulier: celui qui a attenté impunément à la vie d'un Roi, ne manquera pas de courage pour en faire autant à la premiere occasion. Il est donc necessaire de sacrifier à la vengeance la vie de ces scelerats, & si ce n'est pour honorer la mémoire du Roi votre oncle, ce sera pour suivre la coutume ordinaire des Princes, dont les vengeances sont des gardes sûres pour leurs propres personnes. Qui ne croira que Votre Majesté est complice de ce parricide, si elle n'employe tous les foudres de sa justice contre les coupables; lorsqu'on ne châtie point les traîtres, c'est une marque évidente qu'on a aimé la trahison, & quoiqu'il n'y ait pas de preuves pour les convaincre, l'opinion generale doit suffire pour cela. On nie toujours les conjurations si elles n'ont été executées, & en ce cas, le doute doit être regardé comme preuve, & il y a toujours bien plus de danger de ne rien croire que

de croire trop. Votre Majesté ne doit pas se mettre en peine de ce que diront les peuples de la rigueur de cette justice, ce n'est pas selon leur goût, ni selon leurs interêts que les Princes doivent se gouverner : si le sujet sans aucun égard offense son Prince jusqu'à lui ôter la vie, pourquoi le Prince sera-t'il obligé de respecter son sujet jusqu'à souffrir ses assassinats ? Il vaut donc mieux que le sujet se plaigne de la severité du Prince, que le Prince de la trahison & de la révolte du sujet ; par les biens & les honneurs, on trouve moyen d'effacer des esprits des peuples la mémoire infame de leurs amis & de leurs parens, & la clemence en ces occasions n'engendre que du mépris, & devient pire que la cruauté. Les sages ont toujours cru que ne point châtier les crimes de leze-Majesté, est plutôt une marque de foiblesse que de bonté ; & le Prince ne peut éviter les titres d'impuissant & de timide, s'il ne punit des traîtres pour mettre sa vie en sûreté. C'est-là, Sire, ma pensée, que je soumets à la prudence consommée de Votre Majesté.

Ce dernier sentiment l'emporta, non parce qu'il paroissoit juste, mais parce qu'il étoit certainement le plus assuré ; on crut même que le Roi y acquiesça, non par l'envie qu'il eût de faire mourir

aucun des criminels, mais parce qu'il pensoit par le moyen de leurs richesses à récompenser ses amis, & à marier ses filles. Il ne s'étoit pas soucié de s'appauvrir pour gagner par un excès de liberalité l'affection du peuple, & de tous ceux qui avoient pû lui faciliter le chemin du trône. Il porta donc ses plaintes à la haute Cour, qui ayant peut-être plus d'égard à l'autorité de l'accusateur qu'aux fautes des accusez, condamna comme traîtres tous ceux qui étoient un peu foiblement soupçonné, non seulement d'avoir contribué à donner le poison au Roi Henry, mais encore qui passoient pour n'avoir pas été de ses amis. Les Grands, les riches & les personnes considerables coururent le même danger: néanmoins il n'y eut rien d'executé contre les coupables, si ce n'est qu'on leur ôta les biens qu'ils possedoient. Ils sortirent tous du Royaume, sans que le 1326.
Roi se mit en peine de les faire arrêter, ni de les retenir prisonniers; au contraire, ayant été averti secretement par un Moine qu'il y en avoit deux auprès de Cerines, qui attendoient un vaisseau Genois pour s'y embarquer; il répondit qu'il se trompoit, & qu'il n'étoit pas croyable que les hommes prissent si peu de soin de conserver leur vie.

Entre ceux qui mériterent le nom de traître, il y eut un certain Jean Agapit, petit Gentilhomme, qui avoit de si grandes richesses, qu'il étoit carressé, protegé par les premiers Seigneurs du Roïaume, qui, parce qu'il n'avoit point d'heritier, ne pensoient qu'à se rendre maîtres de sa succession. Il étoit Favori de la Reine Constance, veuve du Roi Henry ; elle l'aimoit un peu au-delà de la bienséance aux yeux de ceux qui prennent garde de trop près à ce que font les Princes. La Reine qui croyoit que les accusations contre Agapit ne venoient directement que de l'amitié dont elle l'honoroit, fut fort irritée, elle en parla plusieurs fois au Roi avec beaucoup d'emportement ; mais ce Prince qui déguisoit ses intentions par de belles paroles, la renvoya à la haute Cour, qui lui fit entendre à son tour que c'étoit une affaire qui passoit ses pouvoirs, & qu'il n'y avoit que le Roi qui pût la satisfaire : elle prit cette réponse pour un outrage qu'on lui faisoit, & sans vouloir plus parler de cette affaire ni au Roi, ni à la haute Cour, elle se retira à Famagouste. Elle attendit là inutilement les galeres de son pere pour s'en retourner en Sicile, & ne pouvant supporter un plus long séjour, elle résolut de passer sur une ba-

que longue, sans considerer les dangers où elle s'exposoit; mais le Roi avoit prévenu ses desseins en commandant à Livio Gonemme de l'accompagner jusqu'en Sicile avec trois galeres, & avec ordre de ménager avec le Roi Ferdinand la continuation d'une bonne correspondance, ne voulant pas que ce que diroit une femme en colere pût troubler le repos de son Royaume: mais la Reine Constance, gagnée pendant le voyage par les beaux discours de Gonemme, elle oublia tout ce qui s'étoit passé en Chypre lorsqu'elle fut arrivée en Sicile; effet tout ensemble de l'inconstance d'une femme, & de l'adresse d'un bon Ministre.

Au Commencement de l'année 1327. 1327.
la Reine mere du Roy Henry mourut, après avoir été plongée pendant six mois dans une profonde mélancolie, qui lui faisoit haïr tout le monde, & pour laquelle aussi tout le monde la haïssoit. Après la mort de son fils elle s'étoit tellement livrée aux larmes & à la douleur, que la vie lui étoit insupportable, & ne pouvoit souffrir la pensée de celle qui lui restoit encore. Cette Princesse qui avoit passé toute sa vie à vuider les plus épineuses affaires d'un vaste Royaume dans les tems difficiles; qui avoit vû arri-

ver à chacun de ses fils les catastrophes les plus dignes de larmes, voulut peut-être donner à Dieu, pour le bien de sa conscience, les derniers momens de sa vie. Les Cypriots ne regretterent point cette grande Reine, quoique par une conduite, qui marquoit plus de prudence qu'on n'en devoit attendre d'une personne de son sexe, elle eût sauvé l'Etat pendant les crises de la minorité du Roi son fils, & pendant les funestes attentats de ses freres : vice ordinaire des hommes ; ils oublient les bienfaits passez, & ne s'interessent que pour le seul objet de leur amour present. Elle fut ensevelie dans une petite chapelle du château d'Agridi, où elle s'étoit retirée, parce qu'elle ne pouvoit plus souffrir certains objets qui renouvelloient sa douleur. La préséance que la nouvelle Reine avoit voulu avoir sur elle, & l'insolence outrée des personnes qu'on avoit destinées pour la servir, étoient les principaux motifs de son chagrin. Ses funerailles furent faites sans cérémonie, quoique toute la Cour y assistât en deüil : mais le Roi par une indisposition de commande n'y voulut point assister ; pour ne pas rougir de voir sa grande mere traitée d'une maniere si peu convenable à sa qualité.

Les confiſcations avoient pour lors ſi fort augmenté les revenus du Roi, que quelques grandes que fuſſent ſes entrepriſes, il ne craignoit point de manquer d'argent. Les Marchands trafiquoient en ſi grand nombre, & ſi heureuſement, qu'un certain Simeon, habitant de Famagouſte, en un ſeul voyage qu'il fit ſur les galeres qui alloient en Syrie, gagna une ſomme ſi conſidérable, que la dixiéme partie fut ſuffiſante pour bâtir dans la ville le ſuperbe édifice de l'Egliſe de ſaint Pierre & ſaint Paul. La bonté & grandeur d'ame du Roi ne voulant donc pas que tant de richeſſes demeuraſſent inutiles dans des coffres, ni qu'elles ſerviſſent à entretenir le luxe, & à vivre dans la ſenſualité, il les employa à rétablir les affaires de ſa maiſon, à pourvoir aux beſoins du Royaume, & à ménager des alliances pour affermir la ſouveraineté dans ſes deſcendans. Ce fut dans cette vûë qu'il donna Cive ſa fille aînée en mariage avec une très-riche dot à Ferrand Roi des Iſles de Majorque & de Minorque. Il ne dépendit encore que de lui d'acheter une autre couronne pour Mariette ſon autre fille; car il ne manquoit pas de Princes étrangers qui la recherchoient : mais il crut qu'il y avoit plus d'avantage à la ma- 1328.

rier dans le Royaume à Gautier de Dampiere frere de son gendre. Beaucoup de gens étoient surpris qu'un pere s'opposât à la grandeur de sa fille, & qu'il préferât un sujet à un Roy : la raison qu'il avoit eûë d'en user de la sorte demeura secrette, & l'on ne sçut pas bien s'il le fit pour épargner sa dot, pour ne point perdre de vûë une fille qu'il aimoit extraordinairement, ou pour contenter un gendre, qui disposoit absolument de ses volontez. La même année, par l'entremise du Légat du Pape, il traita & conclut le mariage de Guy son quatriéme fils & Connêtable de Chypre, avec Marie fille de Louis premier de ce nom, Duc de Bourbon. Elle vint en
1329. Chypre où elle fut reçuë avec de grands témoignages de joie & de magnificence, & elle ne parut point du tout chagrine de s'être tant éloignée des délices de la France.

Le Roi Hugues, après les mariages de ses enfans, joüissoit d'une souveraine felicité, ne se trouvant rien dedans ni dehors le Royaume qui pût l'inquieter. Il étoit aimé & obéï de ses sujets ; il étoit bien avec tous les Princes étrangers; son Royaume étoit riche par le trafic & par l'abondance, & il étoit monté à un plus haut point de gloire qu'aucun de

ses prédecesseurs, lorsque par un coup de la Providence l'Isle de Chypre se vit à deux doigts de sa fin. La nuit du dix Novembre, veille de saint Martin 1330. la riviere qui passe à Nicosie crût d'une 1330.
telle force, qu'elle inonda non-seulement les endroits les plus bas de la ville, mais encore ceux que l'on croyoit par leur situation être le plus en sureté. Cet accident causa d'autant plus de desordre & de frayeur, qu'il étoit nouveau, & qu'on ne l'avoit jamais pû imaginer. Il y eut quantité de maisons ruïnées, & plus de trois mille personnes emportées dans les ruës, & parmi les horreurs de la nuit, se trouvant plûtôt ensevelis dans les eaux, que revenus de leur sommeil; & si la chute du pont du change, qui retenoit les eaux, ne leur eût fait un passage, il ne seroit pas resté une personne vivante. Ce pont tomba de lui-même, ne pouvant soutenir le torrent rapide des eaux. L'obscurité de la nuit & la terreur d'une mort prochaine empêchoient qu'on ne pensât à ce remede. Le Roi éveillé & averti du peril, sortit promptement du palais dans le moment que les eaux y entroient avec furie: il se retira à l'Archevêché, fort alarmé de voir que les eaux de la place avoient monté de 10 brasses. Là effrayé par les cris de ceux qui

demandoient du secours, & se croyant perdu sans remede, il ne quitta point son Confesseur, & ne pensa qu'au salut de son ame. Cette inondation dura trois jours ; la ville de Limasso fut entierement détruite, & il y périt deux mille personnes. Il y eut quantité de maisons de campagne emportées avec tous les bestiaux, mais surtout quantité de chevaux, que les hommes fort en peine de se sauver eux-mêmes, avoient oublié de chasser vers les montagnes. Les eaux ayant baissé, le Roi, après un jeûne de trois jours, ordonna qu'on feroit une procession generale par tout le Royaume le jour de S. Martin, & qu'elle seroit continuée à perpétuité : ce qui a été depuis executé par tous ses successeurs. La famine suivit de près cette inondation, les bleds des campagnes comme ceux qui se trouvoient dans les greniers publics ou particuliers, s'étant tous gâtez & corrompus. Cependant le peuple qui ne gagnoit rien, & qui voyoit les choses necessaires à la vie augmenter tous les jours considerablement, crioit & gémissoit dans les places publiques, comme si la stérilité ou l'abondance eussent dépenduës de la volonté du Roy, qui fit promptement équiper des vaisseaux pour aller en Syrie, en Grece & ailleurs chercher

des grains pour ſecourir le malheureux Royaume de Chypre ; & comme la plûpart des habitans qui avoient tout perdu par l'inondation ne ſçavoient où trouver de l'argent, il ordonna qu'on diſtribuât le pain dans tous les villages, & que ceux qui n'avoient pas de quoi le payer, s'obligeaſſent de le faire dans deux ans. Mais pour empêcher que les avares ne s'enrichiſſent de la miſere des autres, il mit le prix aux bleds, avec promeſſe de donner deux beſans par ſeptier à ceux qui en feroient porter au marché : il promit même d'annoblir ceux qui auroient tranſporté en Chypre une quantité conſiderable de grains : il n'y en eut pourtant que deux qui la demanderent dans le tems même de la diſette ; mais mépriſez par les autres nobles, ils renoncerent d'eux-mêmes à ce titre chimerique. Ainſi le Roi Hugues, par le bon ordre qu'il mit à tout, gagna ſi bien le cœur de ſes ſujets, qu'il ne fut plus appellé que le Pere de la Patrie ; & le peuple ſeroit paſſé juſqu'à l'adoration, ſi la modeſtie du Roi ne s'y fût opposée, ou plûtôt, ſi la Religion ne l'eût emporté, ſur l'affection & la reconnoiſſance de ces peuples.

Mais ce n'étoit pas l'abondance ſeule qui rendoit Sa Majeſté le plus aimable

Roi de son siécle ; il possedoit toutes les qualitez qui donnent les titres de grand, de magnanime, de prudent & de juste. Il vouloit que toutes les affaires publiques & particulieres, passassent par les tribunaux, où chacun eut la liberté de dire son sentiment, quoique contraire aux interêts du Roi même. Les honneurs étoient distribuez à la naissance & aux talens, avec cette difference, que ceux qui avoient plus de mérite étoient toujours préferez aux autres : il ôta les impôts qu'avoit mis le Prince son oncle, ne voulant pas que les partisans qui levoient les deniers des gabelles ordinaires fussent taxez, ni même soupçonnez de concussion ou d'une barbare avarice. Avec ces maximes d'un bon gouvernement, doux & réduit à de justes limites, il rendit son Royaume heureux pendant douze ans, dans lequel espace il n'est rien arrivé en Chypre qui ait été remarqué par les historiens, le Roi Hugues s'appliquant uniquement à conserver le repos du Royaume, & à mériter l'amour de ses peuples.

1341. Mais l'année 1341. fut remarquable par un miracle du bois sacré de la Croix. Sainte Helene mere de l'Empereur Constantin avoit apporté en Chypre une partie du bas de la Croix qui étoit en terre

lorſque le Sauveur fut mis à mort. Le Roi, Prince très-religieux, lui fit bâtir une ſuperbe Egliſe proche la Fiumara, dans la bourgade de Togni, & il fit mettre la relique ſur le grand Autel dans une croix toute d'or. L'année 1343. un certain Prêtre Latin nommé Jean Sardamari, que ces débauches avoient appauvri, déroba cette Croix avec tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans cette Egliſe; mais l'énormité de ſon crime l'effraya ſi fort, qu'il ne pût jamais trouver le chemin pour pouvoir ſortir des lieux dépendans du domaine de cette Egliſe; & frappé des remords de ſa conſcience, il jetta la Croix dans la fente d'un arbre, & enſuite ſortit de l'Iſle, s'imaginant ne voir partout que les témoins de ſon ſacrilege, qui le menaçoient d'un châtiment égal à ſon crime. Cette ſainte relique demeura là cachée pendant vingt-trois ans, lorſqu'enfin elle fut découverte par un petit berger, qui l'ayant apperçûë toute entourée de lumiere, le dit à ſon maître, qui le redit d'abord à ſes amis. Le bruit s'étant enſuite répandu partout le Royaume, il y eut un ſi grand concours de peuple en cet endroit, que l'Evêque fut obligé de porter inceſſamment cette ſainte relique dans l'Egliſe Cathedrale de Fama-

goulte. Le Roi, soit par curiosité ou par religion, voulut assister à la cérémonie, peut-être aussi pour empêcher le desordre qui pouvoit arriver ; car les habitans de cette bourgade ne vouloient pas qu'on enlevât ce trésor de leur Eglise, pour l'aller renfermer dans une ville. Les historiens de ce tems-là disent que l'Evêque de Famagouste fit cette épreuve pour voir si ce bois sacré étoit de la Vraie-Croix, & qu'il le mit dans le feu ; & qu'après un assez long interval, il le retira sans être endommagé. Les miracles operez & les graces reçuës furent en si grand nombre, qu'il y en auroit pour remplir un volume, & entr'autres la Reine Alise qui avoit grande peine à articuler ce qu'elle vouloit dire, eût à peine touché cette sainte relique, que sa langue fut tout-à-fait dégagée avec l'admiration de ceux qui se trouverent presens. Ces miracles exciterent la pieté & le zele de Madame Marguerite de Blois, qui étoit une Dame très considérable par son esprit, & par les grands biens qu'elle possedoit ; elle fit bâtir une très-belle Eglise dans un Faubourg de Nicosie, qu'elle dédia à l'honneur de cette sainte Croix ; & comme elle sçavoit que la dévotion des peuples se rallentit si elle n'est soutenuë par les richesses, elle dota

cette Eglise de revenus & de domaines si considérables, qu'elle la rendit une des plus grandes & des plus belles du Royaume.

La fortune ne pouvant plus souffrir que le Roi fût si tranquille & si heureux, l'obligea, pour le bien de ses peuples, à penser à la guerre, dont il avoit jusques-là évité les malheurs, les dépenses & les perils. Les ravages que faisoient les Turcs qui empêchoient non-seulement la navigation, mais qui ruinoient toutes les Isles du Levant où il y avoit des Chrétiens, lui mirent les armes à la main. Il croyoit pouvoir arrêter l'insolence de ces barbares que les frequentes victoires avoient rendus hardis & entreprenans; mais ne pouvant tout seul soutenir cette entreprise, ses sujets devenus par une longue paix peu propres à la guerre, il se ligua avec le Pape Clement VI. avec la République de Venise, & la Religion de Saint Jean de Jerusalem. Cette ligue se fit sans beaucoup de peine; car il étoit de l'interêt de chaque allié d'arrêter le progrès de ces Infidelles, & ne pas permettre que leur puissance s'étendit davantage. Ils demeurerent d'accord de tenir pendant cinq ans plus ou moins, suivant qu'il seroit necessaire, vingt galeres que chacun entretiendroit suivant la répar-

1342.

1343.

tition qui s'en feroit ; sçavoir le saint Siége quatre, le Roi Hugues autant, la République de Venise cinq, la Religion de S. Jean de Jerusalem six, & ceux
1344. de l'Isle de Milo une. Ce ne fut qu'après un tems considérable, & des démarches infinies, que se fit cette heureuse ligue, qui eut pour Capitaines commandans Zacarie le Genois pour le Pape, pour les Venitiens Nicolas Michiele, pour le Roi de Chypre Conrad Picamiglio, & pour la Religion F. Jean Blandra Prieur de Lombardie : mais il y en avoit un qui commandoit à tous en qualité de Légat & de General, qui étoit Henry Patriarche de Constantinople, afin d'ôter toutes les disputes de préséance qui surviennent d'ordinaire parmi des Commandans qui ont également du mérite & de la valeur. Cette armée, par le nombre des vaisseaux, & par l'union des Confederez, causa tant de terreur aux ennemis, que n'étant accoutumez qu'à piller, ils n'oserent jamais hasarder une bataille qui leur paroissoit aussi incertaine que périlleuse. Ils abandonnerent d'abord les postes dont ils étoient maîtres, & il ne se trouva plus aucun vaisseau Sarazin qui osât courir ces mers, ni attaquer
1345. les Isles des Chrétiens. C'est pourquoi le Patriarche animé de ces succès, &

esperant donner du crédit aux armes des Confederez par quelque conquête importante, alla avec l'armée surprendre le château & l'ancienne ville de Smirne; qui étoit un port des plus considérables de ces mers. Il s'en rendit fort aisément le maître par l'entremise de deux esclaves, qui préferant leur liberté à celle de leur patrie, ouvrirent les portes aux Chrétiens. Les soldats tuerent d'abord plutôt qu'ils ne combattirent. Les habitans sans armes, tout endormis, effraïez d'entendre au milieu de la nuit les trompettes & les cris de l'ennemi, vaincus par la seule réputation que portoit avec elle l'union de tant de Potentats, n'étoient guere en état de se défendre. Il y en eut pourtant quelques-uns qui, ne se souciant pas de survivre à la perte de leur patrie, ne moururent pas sans vendre leur vie bien chere. La place fut consignée à Frere Elion de Villeneuve, Grand-Maître de la Religion, pour la garder au nom de la ligue, lui ayant été declaré que les Confederez partageroient ce qui auroit été conquis, comme ils avoient partagé les fatigues & les frais de la guerre. Le Grand-Maître la fit fortifier en plusieurs endroits, qu'il trouva foibles, tâchant par les munitions de bouche & de guerre

qu'il y fit entrer, de la rendre imprénable. Le Legat pensoit à une nouvelle expédition; mais il étoit fort affoibli par les fatigues de la navigation, & si affligé de la mort du Capitaine Zacharie, qu'il mourut dans les ardeurs d'une fiévre très-violente. C'étoit un Prélat bon,
1346. sage, experimenté, & qui par sa douceur, son éloquence & sa bonne mine, s'étoit acquis parmi les soldats le titre de Pere autant que celui de General. Cette perte fut regardée comme la plus grande victoire que les ennemis pouvoient desirer; car après la mort de ce Chef, les autres qui ne vouloient plus servir que suivant leur caprice, ne firent plus rien du tout. Le Roi en fit avertir le Pape, lequel pour ôter le scandale qui pouvoit naître de l'ambition des autres Generaux, nomma pour Generalissime le Grand Prieur Frere Jean de Blandra, qui par son mérite personnel, & par sa naissance, étoit mieux fondé en droit, que ses competiteurs, à leur commander, & à s'en faire obeïr.

1348. Au commencement de l'année 1348. on s'apperçut que la peste étoit dans quelques villages près de Famagouste, soit que ce fût un châtiment de Dieu, ou mauvaise qualité de l'air, ou negligence des peuples, toute l'Isle en fut d'abord infectée. Les maisons se trouve-

rent dans un instant remplies de gens frappez de ce mal, les ruës pleines de cadavres, & la mort sans égard pour personne, moissonnoit les grands comme les petits, chacun s'abandonnoit l'un l'autre, & les maîtres mêlez parmi leurs esclaves tomboient morts dans le même moment. Le Roi Hugues, après avoir mis en usage tous les remedes qu'il put s'imaginer, se retira au château Dieu-d'Amour, qui fut seul exemt de cette peste, qui dépoüilla le Royaume de la plus grande partie de ses habitans. Quoiqu'il fût là éloigné du centre des affaires, il ne laissoit pas de pourvoir aux besoins de ses sujets; il vouloit que ceux qui étoient députez pour exercer les charges qui regardoient la santé, fissent leur devoir; & si quelqu'un y manquoit, il le faisoit punir séverement, s'il ne rachetoit sa faute par de grosses sommes d'argent. Ces charges étoient données à des malheureux que l'infection séparoit du commerce des autres, & qui par necessité mettoient leur vie en grand péril pour soulager leurs freres. Enfin cette maligne influence, qui dura un an entier, ayant cessé, sa Majesté attira tous les étrangers qu'il put, pour repeupler 1349.
le Royaume, par de grandes exemptions & des privileges de noblesse, & n'épargna rien pour remettre l'Isle dans son

premier éclat. Il n'eut pas grande peine à réüssir ; car les peuples voisins persuadez de sa bonté, & des avantages qu'il offroit, oublioient leur patrie pour fixer leur demeure en Chypre ; néanmoins par un Arrêt de la haute Cour, les familles qui furent reçuës parmi les Nobles, quitterent leurs noms propres pour prendre celui des anciennes qui étoient éteintes, ce que plusieurs eurent bien de la peine à souffrir, & dont ils se plaignirent hautement.

1350. Il se fit alors un traité entre les Alliez & les Infidelles pour une tréve de dix ans. Le Roi y étoit tout-à-fait porté, parce que son Royaume souffroit encore des miseres passées ; il étoit épuisé de finances, & dépoüillé de la plus grande partie de ses habitans. Le Pape y consentoit aussi très-volontiers à cause des depenses ruineuses que la continuation de la guerre eût apportée, même aux Princes confederez : outre que les conditions proposées par les ennemis étoient très-avantageuses à la réputation des
1351. Chrétiens. Pour traiter & conclure cette tréve, l'Archevêque de Candie, Legat Apostolique, députa le Chevalier Frere Dragonnet de Joyeuse, & Barthelemy de Tomario Chanoine de Smirne. Il y en eut plusieurs même des moins habiles.

qui demanderent cet emploi ; mais il vouloit faire choix de gens d'experience, & qui fussent considerez non-seulement par les Chrétiens, mais même par les Infidelles ; afin que l'Ambassade fût plus reverée, la puissance des Princes confederez plus redoutée, & sur-tout afin que les conditions du Traité fussent plus avantageuses. Ces Ambassadeurs reçûrent des honneurs qui ne s'étoient jamais vûs pratiquer parmi ces Barbares, & ils obtinrent une suspension d'armes pour six mois, pendant lesquels les peuples commerçoient librement de part & d'autre.

On dressa les articles de la tréve qui furent envoyez au Pape & aux autres Alliez ; mais ensuite ils furent rejettez, quoique favorables, & conçus en termes très-gracieux du côté des Infidelles. Ce furent les Ambassadeurs mêmes qui donnerent avis des fourberies de ces Barbares, qui ne demandoient cette tréve que jusqu'à ce qu'ils fussent en état de combattre ; & ils avoient résolu d'attaquer les Chrétiens aussi-tôt qu'ils les verroient desarmez. Cette perfidie fut découverte par une prise que les Chrétiens firent d'une galiotte qui donnoit la chasse à deux de leurs petits vaisseaux. On y trouva des lettres & des instruc-

tions qu'ils envoyoient à leur Capitaine de mer, qui lui donnoient avis d'acheter la paix à quel prix que ce fût, puisqu'il dépendroit d'eux de la rompre, quand bon leur sembleroit. Les Ambassadeurs s'en retournerent, & l'on continua la guerre, mais fort foiblement. Ainsi la ligue devint chaque jour moins à craindre, tant à cause que l'on manquoit d'argent, que parce que les Princes liguez craignoient qu'en voulant envahir les Etats des autres, ils ne perdissent les
1352. leurs. Le Roi Hugues leur fit entendre, que pour épargner les frais excessifs que leur coûtoit une guerre offensive, ils devoient se contenter d'être en état à pouvoir se défendre, & à conserver l'Isle de Chypre, en entretenant huit galeres armées, qui pussent s'opposer aux differentes entreprises des Barbares, & arrêter pour quelque tems les projets de plus grande conséquence, qu'ils pourroient faire contre la Religion. Ces galeres devoient être entretenuës, deux par le Roi de Chypre, trois par la Republique de Venise, & trois par les Chevaliers de S. Jean. Le Pape s'obligeoit au quart de toute la dépense. Mais les deux galeres du Roi ayant été perduës par les tempêtes, & n'ayant ni agrets ni mariniers pour en remettre d'autres, à cause

de la peste passée, les Alliez voulurent bien qu'il donnât trois mille florins d'or au lieu des deux galeres qu'il devoit entretenir. Avec cette somme les Chevaliers armerent deux galeres que la République pourvût d'agrets. Ainsi le Roi Hugues, sans opprimer ses sujets, sans ôter les gardes-côtes de son Royaume, &. au gré de la ligue, contribuoit à la défense de la ville de Smirne, en pourvoyant à la sureté de la mer. Pendant deux ans que dura la ligue, sans aucun évenement digne de l'histoire, le Royaume de Chypre commençoit un peu à se remettre de ses malheurs passez, & le Roi se voyoit de jour en jour remonter à sa premiere grandeur, lorsque des accidens domestiques plus sensibles que d'autres, de quelque nature qu'ils soient, vinrent troubler son repos.

Les enfans, qui sont pour l'ordinaire la consolation des peres, ne servirent qu'à le tourmenter. La Reine entre les Demoiselles qu'elle tenoit à son service, avoit une très-belle fille, que des Corsaires lui avoient amenée en Chypre. Elle l'aimoit plus qu'aucune autre, soit parce qu'elle étoit étrangere, ou parce qu'elle étoit d'une promptitude extrême lorsqu'il s'agissoit de servir sa Maîtresse. Cette préference trop marquée lui at-

tiroit l'envie des Demoiselles du pays, qui ne pouvoient souffrir qu'une esclave étrangere eût à leur préjudice toute l'affection de la Reine. Il ne manquoit rien à cette fille de tout ce qui pouvoit la faire aimer; mais elle menageoit adroitement ceux dont elle avoit fait la conquête, & il ne lui étoit pas difficile de se soumettre les cœurs; on ne pouvoit guére la regarder sans être tendrement touché, & le cœur étoit vaincu avant que l'esprit eût eu le tems de la réflexion. Son air gracieux & ses aimables manieres paroissoient nées avec elle, & ce qui achevoit ses victoires étoit un esprit façonné à paroître ce qu'elle n'étoit pas en effet. Les deux fils du Roi Pierre Comte de Tripoli qui étoit l'aîné, & Jean Connêtable de Chypre, se trouverent en même tems épris de cette beauté; elle s'en apperçut d'abord, & pour mieux enchaîner ces jeunes Princes, elle mit en œuvre avec ses attraits tout ce que l'art lui put faire inventer. En fille subtile elle se conduisit auprès de ces Seigneurs avec tant d'adresse & de précautions rafinées, que pour ne rien perdre de sa vanité, ou n'être point exposée au mépris ou au châtiment, elle ne leur accorda jamais rien, qui leur donnât de plus belles esperances, & qui lui fit per-

dre sa réputation. Mais ces deux freres qui virent qu'ils ne pouvoient réüssir dans leurs passions, passerent aisément de l'amour à la jalousie, & de la jalousie à une haine implacable, jusqu'à en venir souvent à se vouloir tuer l'un l'autre. Le Roi dissimula long-tems ce qui se passoit, par des raisons qui le retenoient; il esperoit peut-être que la joüissance, ou le tems, seroient un remede à leur amour; mais quand il vit que la folie de ses enfans étoit arrivée à un point, qu'il étoit necessaire d'y apporter des remedes violens, il résolut d'envoyer la Demoiselle en Italie: ce qui fut executé avec tant de secret, que les deux freres furent les derniers à en apprendre les nouvelles; mais lorsqu'ils furent informez de ce qui s'étoit passé, ils convinrent ensemble d'aller chercher l'objet de leur passion au premier beau tems, & qu'ils en feroient un bien commun, dont ils profiteroient tour à tour. Ils donnerent part de leur résolution à Simeon Théonotui, à Pierre de Conches, & à Jean Lombard Chevalier aux gages du Prince, & son premier favori: Ils approuverent la résolution de ces Princes, pour ne pas encourir leurs disgraces en s'y opposant; peut-être aussi avoient-ils envie de sortir du Royaume, pour évi-

che la marine, après lui avoir fait souffrir divers tourmens, & couper un bras & une jambe, sans que les larmes de ses proches ni les supplications de la plus grande partie du Conseil pussent jamais obtenir aucune grace. Il disoit que son crime étoit de plus pernicieuse conséquence que la perfidie même, puisque par son mauvais conseil il perdoit son Prince de réputation, & jettoit ses enfans dans le précipice; que d'ailleurs un pardon qui s'oppose à la justice & à la satisfaction d'un pere & d'un Roi offensé, ne pouvoit être que nuisible, & faire horreur aux autres Potentats, qui en auroient connoissance. Cependant une si cruelle execution le fit blâmer de tout le monde, quoique ce Seigneur condamné fût naturellement fort hautain, haï & envié, à cause de la faveur du Prince: cependant comme l'envie meurt avec celui qui la cause, ses ennemis même crioient contre la cruauté du Roi, & plaignoient le malheur d'un homme dont les fautes paroissoient excusables & mériter quelqu'adoucissement dans leur punition. Ils ajoutoient que les sujets n'avoient plus rien à esperer après ce que le Chevalier Lombard venoit de souffrir, pour récompense de ses grands mais malheureux services. A quoi servent, disoient-

disoient-ils, les Arrêts de la haute Cour, & les sermens que l'on a faits d'observer les loix, si le Roi de son propre caprice, & en vûë seulement de satisfaire sa passion, se plaît à répandre le sang de ses serviteurs : détestable condition que celle de servir un Prince que l'on est forcé de trahir, ou d'encourir la colere infléxible du Roi son pere. On dit cependant que ce Seigneur avoit voulu porter le Prince à se saisir du Royaume avant le tems ; mais on crut aussi que ce fut seulement un mauvais prétexte pour appaiser le mécontentement des peuples. Après cela le Roi fort en peine de ses enfans, & ne voulant pas laisser un si précieux gage entre les mains de la fortune & celles de ses ennemis, fit armer deux galeres, où il mit des gens choisis parmi ses meilleures troupes ; il en donna la conduite à Jean de Nice, & à Louis de Nores, deux hommes distinguez par leur experience, leur valeur & leur fidelité, sur lesquels le Roi pouvoit se promettre toutes sortes de bons succès. Après une lon- 1357.
gue & fâcheuse navigation, ils trouverent enfin les Princes entre les deux Siciles, dans un état très-malheureux, accablez de dettes, & manquant de toutes les provisions necessaires. Ils se laisserent prendre sans aucune difficulté, soit parce

qu'ils n'avoient pas assez de monde pour se défendre, soit parce qu'il n'y eût personne de leur compagnie qui osât prendre les armes à la vûë des enseignes du Roi. Nores s'approcha des Princes avec beaucoup de respect & de soumission, il leur exposa les ordres qu'il avoit du Roi, & leur fit entendre la necessité qui l'obligeoit de les remener en Chypre, où leur pere desiroit ardemment de les revoir: ce qu'il dit d'une maniere si humble & de si bonne grace, que quoique les Princes eussent en aversion cette espece d'ambassade, ils semblerent pourtant n'en être pas fâchez. Le Comte de Tripoli, qui appréhendoit autant que la mort la présence du Roi, après lui avoir répondu par des expressions très-favorables, le tira à quartier, & lui parla de la sorte.

Mon ami, j'ai reçû dans toutes les occasions tant de marques de votre amitié, que je suis assuré que vous voudrez bien encore aujourd'hui me les continuer; car il est d'une ame sage lorsqu'elle s'est engagée à faire plaisir, de ne vouloir point par un refus, perdre le mérite du passé. C'est donc dans cette confiance que je vous prie de ne vous point opposer à ma résolution, & de considerer que les voyages sont une école pour les Princes, au moins pendant quelque tems; sans ce secours, on

ne connoît les affaires qu'à demi, & les veritables regles de la prudence ne s'apprennent que par les coutumes, & les mœurs differentes des nations étrangeres. Je fuis aujourd'hui la présence de mon pere, non que je me sente coupable, mais parce qu'il a pensé que je le suis; je me tiendrai éloigné jusqu'à ce qu'il ait changé de sentiment, ou que par un long exil j'aye effacé le souvenir de ma faute. J'espere que le tems lui fera connoître que des fautes de pure galanterie ne méritent pas une justice si rigoureuse, ou peut-être obtiendrai-je mon pardon par quelque action digne d'un tel pere. Peut-on empêcher des Princes de voyager, lorsqu'il ne paroît en cela rien qui puisse préjudicier à l'Etat; le Roi ne sera pas fâché de voir que l'on évite de fort loin son indignation, & il aura sujet de croire que c'est le respect & la crainte qui nous le font faire; & en cas que les choses se passassent autrement, vous pouvez dire que nous vous avons échappé, ou que vous ne nous avez pas trouvez; mais tout cela est inutile à qui veut bien faire. Je vous offrirois bien une récompense digne de vous; mais je ne veux point tenter un aussi beau cœur que le vôtre, ni devoir à une voye mercenaire ce que j'espere de votre generosité. Vous sçavez cependant qu'il est dangereux de des-

obliger un Prince qui est proche du trône, & qui sçait aussi-bien récompenser les bienfaits, que châtier les offenses qu'on lui fait ; en un mot, l'homme sage se tourne plus volontiers vers le Soleil levant que vers le couchant.

Nores ayant écouté ce discours avec un respectueux silence, résolu de ne pas accorder ce qu'on lui demandoit, répondit en ces termes.

Imaginez-vous, Prince, quelle doit être ma peine, puisqu'étant né pour vous obéïr, je me vois contraint de m'opposer à vos desirs & à vos ordres ; c'est un effet de ma mauvaise étoile de ne pouvoir par cette desobéïssance que mériter la qualité d'un homme obéïssant & fidelle. Mon devoir n'eût jamais d'égard à aucun interêt, & je me garderai bien de tromper la confiance du Roi, qui a bien voulu me préferer à beaucoup d'autres qui briguoient la commission dont je suis chargé, quoiqu'odieuse. Lorsqu'il ne s'agira point de mon Roi, je risquerai & la réputation, & la vie pour votre service ; lorsque sa Majesté commande, il ne m'est plus libre de faire ce que je voudrois ; si je faisois autrement, & que je prétendisse par une infidelité gagner l'honneur de vos bonnes graces, je croirois sûrement m'attirer votre haine. Prince, celui qui se laisse per-

ſuader par la crainte des châtimens, ou par l'eſperance des récompenſes, ne mérite point de ſervir le Roi votre pere, moins encore la très-illuſtre Maiſon de Luſignan. Ayez donc compaſſion de moi, genereux Prince, & contentez-vous de la bonne volonté d'un ſerviteur qui ſçaura vous obéïr avec le même dévoüement lorſque vous ſerez Roi, qu'il ſçaît vous réſiſter préſentement que vous n'êtes que Prince, & ſujet.

Le Prince ayant connu que vaincre Nores par les prieres, étoit tenter l'impoſſible, & que le Roi ne s'étoit pas trompé d'avoir crû la fidelité de ce ſujet à toute épreuve, eut recours à la rromperie, qui n'eſt pourtant pas d'un grand ſecours, lorſqu'on a affaire à de vieux Courtiſans, qui ſçavent, & prévoyent tout. Il feignit de ſe ſoumettre à la volonté de ſon pere, & de vouloir retourner volontiers en Chypre; donnant à croire qu'une obéïſſance aveugle pourroit faire oublier ſes fautes paſſées. Ce changement ſi prompt fit penſer Nores, & lui donna matiere à mille differentes réfléxions; en ſorte qu'il tint ſes galeres toutes prêtes, ſes ſoldats & ſes gardes alertes. Ce fut ſagement fait à lui; car ils empêcherent une nuit la fuite des Princes, qui ſe ſauvoient à la nage avec

un danger évident de leur vie. Ils furent donc menez de force en Chypre, un serviteur fidelle ne devant jamais s'écarter des ordres qu'il a reçus de son maître.

Arrivez à Nicosie, il ne leur fut pas permis de voir le Roi leur pere, ils furent menez droit dans les prisons de Cerines, où ils furent traitez avec toute la rigueur imaginable, sa Majesté inflexible, ne pouvant digerer l'indignation où il étoit de leur fuite, qui lui coûta treize mille trois cens vingt ducats, outre quatre mille besans de revenus qu'il donna en fiefs à Nissa & à Nores ; mais il se dédommagea de cette dépense par la vente à l'encant public de quelques terres qu'il avoit données aux Princes : cette séverité jetta la terreur dans l'esprit de ses sujets. Le Comte de Tripoli qui avoit appris la mort du Chevalier Lombard, & ne pouvant souffrir les incommoditez d'une si rude prison, vomit toute sa rage sur une feuille de papier, où il disoit : *Que les chaînes par lesquelles un pere triomphoit de la patience de son fils, ne pouvoient lui ôter la liberté de se plaindre, & de lui faire de justes reproches, avec autant de hardiesse, que les violences qu'il souffroit étoient insupportables ; que le titre de fils aîné du Roi, qui rend heureux ceux qui songent seulement à l'ê-*

tre, ne lui servoit qu'à le plonger dans la derniere misere. Après plusieurs paroles aussi imprudentes que vives, il se plaignoit de voir toute l'autorité Royale occupée à traverser une jouïssance amoureuse, que la nature même autorisoit; *que l'on prenoit pour un crime capital une fuite que l'on permettoit à des ennemis; qu'on lui avoit ôté la liberté que l'on accordoit à des coupables; que le Roi l'avoit jugé sans examiner sa faute; qu'il souffroit humblement toutes ces disgraces, sans se soucier que son innocence fût chargée, pour ne pas contrevenir aux satisfactions que son pere exigeoit de lui: mais de voir les meilleurs serviteurs de la Couronne sacrifiez à la colere de sa Majesté sans autre crime que celui d'être ses favoris, c'est ce qui lui faisoit renoncer à tout ce qu'il lui devoit en qualité de son fils. Quoi,* disoit-il, *ceux qui seront auprès de moi périront, s'ils ne sont traîtres? & le pere sera l'ennemi de ceux qui aimeront le fils? Est-ce qu'il y a eu quelque conjuration contre la vie du Roi? A-t'on donné lieu à quelque soulevement dans le Royaume? Pourquoi donc tant de rage, pourquoi tant de cruauté?* Il finissoit en disant; *qu'il auroit mieux aimé que son pere l'eût égorgé de sa propre main que de souffrir de pareils traitemens; que si le pere avoit*

autorité sur la vie de son fils, puisqu'il la lui avoit donnée, il n'avoit pas droit de lui tourmenter l'ame par des voyes si insupportables; qu'il étoit vrai que sa longue patience s'étoit changée en fureur, parce qu'il voyoit qu'en faisant mourir ceux qu'il aimoit le plus, le souvenir qui lui en restoit le rendroit malheureux le reste de ses jours; que si Jean Lombard étoit accusé de n'avoir pas suivi la volonté & les ordres du Roi, que c'étoit lui Prince qui en méritoit le châtiment, puisqu'il le lui avoit ainsi commandé; que c'étoit à lui que le bourreau avoit dû s'adresser, & non à cet innocent: qu'il prioit la divine Majesté que le sang de cette victime égorgée par un Roi cruel, ne fît pas revolter les sujets, qui en demanderoient vengeance à la Justice du Ciel, puisqu'ils ne peuvent attendre que des malheurs de celui qui oublie les obligations d'un bon Pere & d'un Roi juste.

Les expressions de cette lettre ne servirent qu'à rendre publique l'imprudence du Prince, & à irriter davantage la colere du Roi, qui pensa plusieurs fois aux moyens de lui ôter la vie; & cela seroit peut-être arrivé, si la crainte qu'il avoit de la haute Cour, & les persuasions de son Confesseur ne s'y fussent opposées; dans la pensée néanmoins qu'il

y alloit de ſon autorité ſi ces ſortes d'outrages reſtoient impunis, il voulut que de nouveaux châtimens ſuiviſſent ces nouvelles offenſes. Le Prince étoit continuellement viſité par les plus Grands du Royaume, qui le flattoient reſpectueuſement comme heritier préſomptif de la Couronne : le Roi pour rendre à ſon fils ſa priſon plus inſupportable, & pour empêcher les effets pernicieux de ces converſations, il redoubla les gardes, défendit toutes ſortes de viſites, & menaça le Gouverneur de lui ôter la vie s'il n'obéiſſoit exactement à ſes ordres. Il donna la liberté au Connétable, non parce qu'il le connût meilleur & plus innocent que ſon frere, mais pour affliger davantage ce dernier. Ce Prince ſouffroit toutes ces choſes avec tant d'impatience, & ſe plaignoit en termes ſi piquans, que le Roi voulut le priver de la ſucceſſion du Royaume, tant il eſt vrai que les injures parmi les Grands, étouffent les ſentimens de la nature & du ſang, juſqu'à faire oublier qu'ils ſont peres. Il avoit déja parlé à pluſieurs de ceux qui compoſoient la haute Cour, lorſque quelques accidens produits par le hazard, le porterent à recevoir le Prince dans ſes bonnes graces.

Thomas & Iſabelle, petit fils & fille 1355

du Roi, par le peu de ſoin de ceux qui devoient les garder, ſe noyerent malheureuſement dans une petite fontaine, qui ne ſervoit qu'à arroſer le jardin. Le Roi, qui avec ſon humeur ſevere ne laiſſoit pas d'être homme, ne pût s'empêcher de rendre ſon affliction publique, il ſe renferma dans une chambre, où il ne vouloit être conſolé de perſonne; le tems néanmoins, Medecin ordinaire des chagrins les plus deſeſperans, commençoit à en adoucir l'amertume, lorſqu'il apprit qu'une inondation effroyable avoit mis preſque toute la ville de Nicoſie ſous les eaux, & noyé une grande partie de ſes habitans, ce qui redoubla ſes malheurs & ſes larmes. Un Pere Jacobin Confeſſeur de ſa Majeſté, homme de bien & ſçavant, profitant de tous ces divers accidens, lui fit connoître que Dieu ne parloit aux hommes que par la voye des châtimens, que les foudres, les abîmes & les tremblemens de terre ſont les langues & les voix avec leſquelles il appelle & exhorte les pecheurs à la pénitence; que quand on mépriſoit toutes ces choſes, il ſuſcitoit des inondations, des guerres, & juſqu'à nous priver de nos propres enfans; que faire paroître ſur cela de l'indifference & le mépriſer, étoit le moyen de s'attirer de plus grands mal-

heurs : il concluoit enfin, que les afflictions & les accidens sinistres, que les ignorans regardent comme naturels, ou arrivez sans dessein, devoient être jugez par les hommes sages comme autant de châtimens de la Sagesse divine ; que les cruautez qu'il exerçoit envers ses enfans, avoient arraché les foudres des mains de Dieu pour le châtier. Le Roi tout effrayé, & convaincu par les raisons du Pere, & par les remors de sa conscience, promit de délivrer le Prince ; ce qu'il executa, & les eaux s'abaisserent peu après. Il crut que le Ciel par une protection si marquée, s'interessoit visiblement pour son fils ; l'amour le plus tendre vint prendre la place de cette haine implacable qu'il avoit conçuë contre son fils ; il le reçut dans ses bonnes graces, le combla de biens, de dignitez, de toutes sortes d'avantages, avec des transports d'affection, qui tenoient du surnaturel. Peu après il conclut son mariage, qui avoit été differé jusqu'alors, parce qu'il avoit comme résolu de lui fermer l'entrée du trône ; ce fut avec Eleonore d'Arragon, niece du Roi de Naples, dont la dot fut fort modique, parce qu'en ce tems-là on se marioit en vûë seulement d'avoir des enfans, ou de s'allier à des Princes de réputation, & non pour

s'enrichir, ou pour acquerir de nouveaux Etats, qui donnent ordinairement de la jalousie aux Puissances voisines, & causent des guerres de longue durée.

1360. Le Royaume en très-peu de tems fut tranquille & heureux, les armes des Turcs & des Sarrazins étoient employées si loin, qu'on ne pouvoit craindre, ni soupçonner que la paix pût être troublée de long-tems. Il n'y avoit plus de dissentions dans la Maison Royale, le negoce étoit florissant, chacun étoit riche, & le climat fertile par lui-même, produisoit chaque année de quoi faire vivre avec abondance & commodément tous ceux qui l'habitoient. Le Roi Hugues craignit que sa bonne fortune ne prît fin, ou ne souffrît quelque échec parmi tant de félicitez, ou peut-être il crut que son long âge ayant affoibli son courage & sa fermeté, il ne pourroit soutenir les revers d'une fortune capricieuse; il se détermina, par une generosité toute extraordinaire, à abdiquer la Couronne, & à remettre le Royaume à son fils. Il étoit accablé d'années & d'infirmitez, & il ne voulut plus songer qu'à vivre doucement, & penser au salut de son ame, fort aise de s'être déchargé du poids d'une Couronne, qui fait quelquefois plier les Hercules mêmes. Il sçavoit que toute auto-

rité souveraine entre les mains d'un vieillard caduc, est presque toujours détestée, & qu'un Roi de Chypre sur son dernier couchant, ne peut quadrer à l'humeur des Cypriots, qui aiment à voir briller la beauté, & la jeunesse dans la personne de leurs Princes. Il s'appercevoit aussi que les Grands assiegeoient sans cesse l'oreille du Prince, & que tout se tournoit de son côté. Il y en eut plusieurs qui crurent que cette abdication venoit de l'adresse du Confesseur, qui entretenoit une amitié secrette avec le Prince, qui l'avoit gagné par quelque grande promesse, pour hâter cette renonciation; les conseils du Confesseur avoient en vûë les grandes qualitez du Prince, auquel il ne manquoit rien que la possession d'un Royaume; car il étoit devenu ce qu'il ne promettoit pas dans ses premieres années. Plus il avançoit en âge, plus il devenoit sage & moderé, affable, bon, genereux, & presque adoré de tout le monde; il s'appliquoit incessamment à cimenter l'union de ses freres, à procurer le repos des peuples, & tout ce qui pouvoit contenter son pere, qui après l'avoir fait entrer dans sa chambre, lui parla de la sorte.

Prince, votre âge & le mien m'obligent à vous mettre sur la tête une Cou-

ronne dont le poids m'accable. La jouïssance continuelle de la grandeur Royale m'a appris à la mépriser ; dans cet état, je n'ai vécu jusqu'à présent que pour les autres, il est bien juste que le peu qui me reste de vie, je l'employe pour moi. Les délices de la Royauté me faisoient entendre qu'elles dureroient toujours, & je le desirois ainsi ; mais ces cheveux blancs m'avertissent qu'il faudra bien-tôt mourir, & que le Monarque comme l'esclave tombent de la même maniere ; c'est pourquoi je suis résolu de me retirer volontairement du monde, pour n'être pas bien-tôt forcé à l'abandonner malgré moi. Je veux me préparer à ce dernier passage, qui n'est effroyable qu'à ceux qui le craignent, ou qui ne le croyent pas. Les occupations que donne la Royauté, les flatteries des sujets, & les accidens de la fortune, ne donnent à un Prince autre repos que celui qui se trouve dans le mouvement, ni autre félicité que celle qu'il s'imagine ; enfin l'experience m'a enseigné que le commandement est une servitude, & que regner sur les autres, c'est être sujet à contenter tout le monde ; j'abandonne donc le Royaume d'autant plus volontiers, que l'amour que je vous porte, & la confiance que j'ai en votre valeur, me persuadent que la Couronne sera plus ferme sur votre tête que

sur la mienne, qui commence à pancher. Je vous remets donc mon fils, toute mon autorité, & je ne me retiens que ce que vous jugerez necessaire pour la vie que je vais mener, plus semblable à celle d'un Religieux qu'à celle d'un Prince; la connoissance que j'ai de votre sagesse, ne me permet pas de vous dire beaucoup de choses sur le gouvernement de l'Etat, ce seroient des discours superflus; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que de suivre ce que j'ai pratiqué depuis tant d'années, est la meilleure de toutes les maximes que l'experience & la raison d'Etat puissent enseigner: celui-là marche sûrement, qui va par des sentiers que d'autres ont heureusement pratiquez. Mon fils, dans toutes les déliberations que vous ferez, regardez toujours ce que vous voudriez qu'on fît si vous étiez un particulier, & faites toujours en sorte que je ne sois point regretté par les gens de bien. Mais il est inutile que j'en dise davantage, étant heritier des grandes qualitez de vos ayeux, comme de leur fortune, vous ne manquerez pas d'avoir celles qui sont necessaires, non-seulement pour gouverner ce Royaume, mais encore pour l'agrandir, & pour le rendre heureux.

Le Roi n'en dit pas davantage, les larmes qui couloient en abondance de

ſes yeux l'en empêcherent ; le Prince de ſon côté cachoit la joie qu'il avoit de regner avant le tems, & pour faire voir qu'il étoit plus capable qu'il ne déſiroit de gouverner, il ſe jetta aux pieds de ſon pere avec des ſentimens d'une humble reconnoiſſance, qu'il exprima en ces termes.

Sire, il n'y a que des graces à recevoir des mains bienfaiſantes de Votre Majeſté ; mais celles qui ne ſont pas données au mérite, au lieu de réjouir, ne font que donner de la confuſion à celui qui les reçoit ; c'eſt ce qui m'arrive préſentement, vous me faites Roi lorſque je faiſois conſiſter toute ma gloire dans la qualité de ſerviteur & de ſujet ; je ne puis à préſent que remercier humblement ce grand courage, qui eſt au-deſſus de la Royauté, puiſqu'il la donne ; je la reçois, non par l'envie que j'aie de regner, mais pour en décharger Votre Majeſté. Je la reçois cette Royauté pour accroître votre réputation, en faiſant connoître à tout le monde que vous avez des Rois ſous votre obéiſſance : je la reçois pourtant ſous cette condition, que je ne ſerai que le Miniſtre & le ſerviteur de Votre Majeſté, à laquelle je tranſmettrois volontiers les années de ma vie, comme celles de mon régne.

Après ces paroles le Roi l'embraſſa

tendrement, & ils pleurerent tous deux amerement ; mais peut-être par des vûës differentes. Le Roi fit ensuite convoquer la haute Cour, il y raconta toutes ses actions passées, ses entreprises, ses expeditions, l'amour qu'il avoit eu pour ses sujets, & tout ce qu'il avoit fait en faveur du Royaume. Quoique cela fût vrai, on remarqua qu'il y entroit dans son discours beaucoup de vanité, & une coupable complaisance. Après cela il déclara qu'accablé du poids de ses infirmitez & des années, & desirant se donner tout entier à penser à son salut, il remettoit à son fils toute son autorité, avec la Couronne, & tenoit ses sujets dispensez du serment de fidelité qu'ils lui avoient jurée. Le Prince s'approcha découvert, & se mit à genoux aux pieds de son pere, pour en recevoir la benediction : le Roi le baisa au front, ce qu'il ne put faire sans être attendri, quoiqu'il fît tout ce qu'il pût pour qu'on ne remarquât pas tant de foiblesse dans un action si héroïque. Il lui mit ensuite le sceptre entre les mains, & incontinent après il se retira à l'Abbaye qu'il avoit fondée dans le bourg de Strovilo, ne voulant plus en aucune maniere se mêler des affaires du Royaume, fuyant même tout ce qui pouvoit lui dissiper l'esprit, ou lui causer quelque curiosité : il avoit coutume de dire,

que le ſouverain commandement étoit un mets d'une ſi grande amertume, que le moindre morceau étoit capable de bouleverſer l'eſtomac le plus robuſte. Le Roi Hugues ayant donc diſparu, tous les Grands du Royaume coururent avec empreſſement féliciter le nouveau Roi, & lui offrir leurs ſervices; leurs complimens meſurez au rang qu'ils tenoient à la Cour, & à l'eſperance qu'ils pouvoient avoir d'une élevation prochaine, étoient plus ou moins aſſaiſonnez de flatteries, & d'humiliations affectées.

Le Roi Pierre ſe fit couronner publiquement Roi de Chypre, mais avec un ſi grand applaudiſſement des peuples, qu'il fut aiſé de voir ce que fait ſur l'eſprit des hommes la flatterie & l'eſperance d'un nouveau regne. Auſſi-tôt que le Roi Pierre eut gagné par ſes liberalitez les eſprits intereſſez des peuples, on ne ſe ſouvint plus du Roi Hugues: il ne ſe ſoucia point de ſe faire proclamer Roi de Jeruſalem, ſoit que ce fût par le reſpect qu'il avoit encore pour ſon pere, ou pour ne pas montrer tant d'empreſſement pour une choſe qui n'étoit qu'en idée, & qu'un ſimple titre. Ce fut alors que le Roi Pierre connut la difference qu'il y a entre obéïr à un pere Roi, & être maître abſolu de ce même pere: il craignoit pourtant d'ôter les Charges à ceux qui les te-

noient de son pere, quoiqu'il eût grande envie d'en revêtir ses favoris, & il se trouva beaucoup plus inquiet avec le titre de Roi, qu'il n'avoit été auparavant lorsqu'il n'étoit que Prince & particulier : on peut ajouter à tout cela les craintes que lui donnoient ses freres, qui avoient de puissans amis, & qui étoient unis entr'eux d'une maniere peu commune parmi des freres de ce rang : c'est pourquoi leurs démarches les plus innocentes, le moindre mouvement qu'ils se donnoient sans dessein, leurs pensées mêmes, si j'ose le dire, lui étoient suspectes, & lui faisoient ombrage. Il ne laissa pas toutefois de les contenter, afin qu'ils ne pensassent pas à remuer : il donna la Principauté de Galilée à Jean, & il fit Jacques Sénéchal de Chypre; mais tout cela étoit d'un fort petit revenu, parce qu'il croyoit qu'il n'eût pas été sûr de leur faire une plus haute fortune.

Cependant la tranquilité de l'esprit & le repos dont jouissoit le Roi Hugues dans sa solitude, ne le garantirent pas de certaines maladies incurables, qui le mirent au tombeau, après avoir donné plusieurs marques de la sainteté de sa vie. 1361.
Il regna trente six ans, & il en vécut soixante-quatre. Il fut enterré dans l'Eglise de Saint Dominique de Nicosie, à la porte du Cloître qui va à l'Eglise,

& ſous une tombe qui paroît plutôt celle d'un particulier que celle d'unRoi,ſoit que ce fût la coutume de ces tems-là, ou l'avarice de ſon fils, qui depuis ſon avenement à la Royauté, ne ſe ſoucia pas beaucoup d'honorer la mémoire de ſon pere. Ce grand Prince mérita d'être pleuré de tous ſes ſujets, & d'être loüé de tous ceux qui ne le connoiſſoient que de réputation, je dirai même de quelques-uns qui avoient ſenti les rigueurs de ſa juſtice. Les grandes qualitez dont il étoit orné, rendirent ſon nom illuſtre, ſon Royaume tranquille, & ſes ſujets heureux; il gagna les eſprits de tout le monde par ſon affabilité, & qui le connoiſſoit bien, ne pouvoit lui refuſer ni le cœur, ni le reſpect dû au vrai mérite. Il ſe livra dans quelques occaſions à des emportemens terribles; mais les hommes ne ſeroient pas hommes s'ils étoient ſans défauts. Sous ſon regne les Sciences furent en grande réputation, c'eſt ce qui lui fit donner le titre de Mecenas de ſon ſiecle, & Jean Bocace le reconnut pour tel dans la dédicace qu'il lui fit de ſon Livre de la Genealogie des Dieux. Rien ne tranſmet mieux à la poſterité le nom, & la gloire des grands Princes, que la plume d'un habile Ecrivain.

Fin du Sixiéme Livre.

LIVRE SEPTIE'ME.

LE Roi Pierre ne crut être maître ab- 1361.
solu que par la mort de son pere ; car auparavant, soit que ce fût la crainte, ou le respect qui le retinssent, il n'avoit osé rien changer, & avoit tout laissé dans l'ordre qu'il l'avoit trouvé. Il s'étoit servi des mêmes Ministres, & il se conduisoit dans toutes les affaires selon les avis de la haute Cour ; il ne faisoit jamais connoître son sentiment, qu'après avoir entendu celui des autres, pour laisser la liberté des suffrages à ceux qui devoient parler après lui. Il affectoit de n'aimer que ceux qui étoient aimez de son pere, & de n'avoir autre vûë que celle du bien public. Par cet artifice il gagna si bien l'amitié des Grands & des peuples, que chacun crut avoir retrouvé sous le regne du fils la même félicité dont on jouissoit sous celui du pere. Mais à peine les funerailles du Roi Hugues furent-elles achevées, que le Roi Pierre fit connoître les sentimens violens qu'il avoit cachez jusqu'alors par une prudente dissimulation. Il éleva d'abord ses favoris aux premieres Charges, avec tant de précaution cependant, qu'il empê-

choit de murmurer ceux mêmes qu'il dépouilloit ; il contenta l'ambition de plusieurs par des titres plus honorables que lucratifs, & il ôta aux Magistrats des emplois qu'ils avoient long-tems exercez au gré des peuples. Ensuite (contre le sentiment de la hauteCour, dont les plus grands Seigneurs s'enrichissoient pendant la paix) il se livra entierement à des entreprises qu'il jugea dignes de son grand cœur.

Après s'être fait couronner Roi de Jerusalem dans la ville de Famagouste, qui pour lors, à cause de son commerce & de ses richesses, disputoit le titre de capitale à la ville de Nicosie, il ne pensa plus qu'à se préparer à la guerre. Il leva du monde, acheta, ou fit construire les vaisseaux necessaires, invita en même tems les Princes Souverains à venir à une guerre dont il faisoit la dépense, & dans laquelle il interessoit les autres, en faisant entendre qu'il ne prenoit les armes que pour la cause commune de la Religion. Dans ce tems-là Frere Pierre Tomasi Carme, Legat du Pape, arriva en Chypre ; cet homme ambitieux, & qui vouloit faire parler de lui par des actions inoüies, sans avoir égard ni à la diversité des coutumes du pays, ni à l'humeur des peuples, s'avisa de vouloir donner aux Latins les Prélatures & les Evê-

chez des Grecs : ceux-ci s'aſſemblerent ſoudain, & réſolus de s'oppoſer fortement à cette entrepriſe, ils coururent tous en fureur au palais du Légat, qui pour éviter le danger dont il étoit menacé, s'enfuit dans l'Egliſe de Sainte Sophie, où il fut pourſuivi par les plus hardis ; qui concerterent entr'eux de l'y brûler, quoiqu'il s'y fût fortifié, & ſans aucun égard à la ſainteté du lieu ; ce qui ſeroit arrivé aſſurément, ſi le Roi qui en fut averti à tems, n'eût appaiſé le tumulte en y envoyant ſon frere, & puis y alla lui-même en perſonne. Le Légat s'étant apperçû du péril où il étoit, protesta qu'il ne prétendoit faire aucune innovation ; mais il fit tout ce qu'il pût pour faire entendre que l'honneur du Saint Siege étoit offenſé dans l'affront qu'il avoit reçu, & il auroit voulu qu'on eût châtié les plus coupables de la ſédition. Le Roi s'en défendit fort civilement, & dit qu'il étoit contre ſon interêt dans les commencemens de ſon regne de s'attirer la haine des Grecs, qui étoient en bien plus grand nombre que les Latins ; qu'il n'étoit pas le maître de leurs conſciences, & que s'il les châtioit de ce qu'ils avoient fait, il ſembleroit agir de concert avec le Légat, ce qu'il ne vouloit pas qu'ils cruſſent en aucune maniere ;

que dans ces mouvemens de la populace il n'y avoit point de coupable à diſtinguer, puiſqu'ils l'étoient tous également; que-là où il s'agiſſoit de la Religion, il valoit mieux diſſimuler les fautes que de les châtier; & qu'en puniſſant une ſemblable ſédition, les peuples pourroient croire qu'il attaqueroit plutôt leur Religion, qu'il ne puniroit leurs fautes prétenduës.

Le Légat feignit d'être ſatisfait de ces raiſons; il ſentit parfaitement qu'en redoublant ſes inſtances, il ne feroit que multiplier les affronts qu'il recevroit par des refus réïterez. Cependant un nouvel accident vint arrêter les glorieux deſſeins du Roi. Hugues Prince d'Antioche, oncle de ſa Majeſté, alla trouver le Pape Innocent VI. pour lui porter ſes plaintes de ce que ſon neveu lui avoit uſurpé ſon Royaume; Sa Sainteté comme Pere commun, cita le Roi Pierre à venir dire ſes raiſons. Le Roi qui vouloit promptement faire connoître la juſtice de ſa cauſe, envoya deux Ambaſſadeurs, Jean de Morfo Comte de Rochas, Maréchal de Chypre, & Thomas de Mont Olympe premier Auditeur du Royaume, pour repréſenter à Sa Sainteté la validité de ſa poſſeſſion, qui n'ayant jamais été diſputée au Roi Hugues ſon pere, il y avoit encore

core moins de raiſon à l'y troubler, puiſque les loix du Royaume, & les coutumes de la haute Cour, veulent que tout ſucceſſeur à un Fief, ou à une Seigneurie, ſuive immédiatement le dernier poſſeſſeur. Ces Ambaſſadeurs furent donc envoyez au Pape; mais ſans attendre la déciſion du Pape, ils firent un accommodement avec le Prince, qui ſe contenta d'un avantage honorable qui lui fut propoſé; ils furent vivement exhortez à faire cette convention par le Roi, qui ne vouloit point ſoumettre ſa Couronne au jugement de perſonne. Le Prince quitta toutes ſes prétentions pour une rente annuelle de cinq mille ducats; petite récompenſe certes en comparaiſon d'un Royaume, ſi le deſir de la paix & du repos n'eût fait préferer un petit avantage certain, à une Souveraineté incertaine & perilleuſe. Cet accommodement ayant été ainſi fait, & confirmé par un acte public, le Prince s'en retourna avec les Ambaſſadeurs en Chypre, où il épouſa la fille du Comte de Rochas, ayant entr'eux concerté cette alliance pendant le voyage. Cela déplut fort au Roi, par des raiſons de jalouſie; mais ſurtout parce que l'affaire s'étoit faite ſans qu'il eût été conſulté.

Cependant Lyonnet Roi d'Armenie,

devint l'objet malheureux des disgraces de la fortune, qui sçait par une étrange métamorphose soumettre la grandeur des Rois à une vile servitude, & élever sur le trône le plus miserable esclave. Ce Prince se vit réduit à une extrême pauvreté pour un Prince de sa naissance & de son rang; il n'avoit pû conserver de son Royaume que la seule ville & le château de Curico, encore y étoit-il méprisé souverainement, parce qu'il n'avoit ni les forces, ni le courage, qui dans le malheur des peuples, sont les ressources ordinaires qu'ils peuvent avoir. Un jour quelques compagnies de soldats qui n'avoient point reçu leur solde depuis quelque tems, se souleverent, & menacerent de piller la ville; les habitans prirent hardiment les armes, dans la résolution de se bien défendre, & de perdre la vie avec leurs biens s'il étoit necessaire, plutôt que d'abandonner leurs maisons au pillage d'une insolente soldatesque. Le Roi ne sçachant quel parti prendre pour s'opposer à ce desordre, partit secretement comme desesperé, pour se retirer en France: ceux de la ville n'eurent pas plutôt sçu la fuite du Roi, qu'après avoir appaisé les gens de guerre par quelque argent qu'on leur distribua, envoyerent quatre Ambassadeurs au Roi

Pierre, pour lui recommander leurs vies & leur liberté, qui étoient en danger de tomber en la puissance des Sarrazins leurs voisins.

Le Roi fut ravi de cette ambassade, non-seulement à cause des droits qu'il prétendoit avoir sur l'Armenie, mais encore parce qu'il trouvoit des sujets qui se donnoient & se soumettoient à lui de leur pleine volonté, & dont il ne pouvoit attendre qu'une constante fidelité. Pour ne pas tromper leur esperance, & faire voir l'estime qu'il faisoit de ces peuples, il leur envoya promptement pour les gouverner Robert Tolosano Gentilhomme Anglois, qui avoit tout-à-fait gagné l'amitié du Roi par sa valeur & par sa fidelité; il monta une galere chargée de munitions de guerre & de bouche. Il avoit préferé ce Seigneur à ses sujets naturels, suivant la coutume des Princes, qui croyent toujours les étrangers plus habiles que ceux du pays, ou pour donner un exemple à ses sujets de la préference que l'on donne à la valeur, qui sçait se faire distinguer : mais parce que plus les Princes deviennent puissans, plus ils sont sujets à être enviez de leurs égaux & de leurs inferieurs, les Seigneurs de Caramanie, de Scandeloro, de Settalia & de Monoaguti, se liguerent contre le

Roi de Chypre, & après avoir assemblé trente barques bien armées, & quelques vaisseaux, ils se mirent en état de lui résister. Ces Princes étoient poussez à cette entreprise par d'autres, qui craignoient la trop grande puissance de ce Roi, & qui ne laissoient d'être des ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils affectoient d'être de ses amis. Le Roi averti du dessein de la confederation de ces Princes, voulut prévenir son ennemi, pour le vaincre plus facilement, parce qu'il sçavoit que les forces qui dépendent de l'union de plusieurs Princes, ne sont pas fort à craindre, par la raison que chacun aime plus son interêt particulier que celui de ses confederez, il ne perdit aucun moment pour mettre en état une flotte de cinquante galeres, de douze barques; & il se servit encore de vingt vaisseaux que lui prêterent les Catalans, & de quatre autres galeres de Rhodes, commandées par l'Amiral Frere Jean Forlin, & avec cette armée formidable il alla chercher ses ennemis. Il tomba d'abord sur Settalia, ville maritime, défenduë par un bon double fossé, & par deux fortes citadelles, qui annonçoient que c'étoit vouloir passer pour témeraire que d'oser esperer les prendre par la force: néanmoins la fortune s'étant mise de la par-

tie, avec le courage intrépide du Roi, le port fut emporté d'emblée, & tout le peuple ſans Chef & ſans experience, effrayé & ſurpris, fut vaincu dès le premier aſſaut. Le Roi alla publiquement rendre des actions de graces à Dieu de cette victoire, & il ſe fit jurer fidelité par ces peuples, auſquels il voulut conſerver tous leurs privileges, pour les mieux tenir dans l'obéiſſance.

Après avoir mis bon ordre à tout ce qui étoit neceſſaire pour la défenſe de cette place, il la recommanda à Jacques de Nores qu'il y laiſſa, avec cinq cens hommes de pied, deux cens chevaux, & trois galeres des mieux armées. Il ſe préparoit à la conquête des autres villes de la Caramanie, lorſque les Princes liguez, qui n'avoient d'autre but que leur interêt particulier, oublierent tout-à-fait le traité commun qu'ils avoient fait entr'eux, & chacun chercha à faire le ſien le plus avantageux qu'il put, ſans ſe mettre en peine de celui de ſes confederez, & ils demanderent tous la paix au Roi, avec offre de lui obéir, & de lui payer un tribut annuel. Leurs Ambaſſadeurs furent reçus du Roi d'une maniere toute gracieuſe, & ils furent renvoyez avec de riches préſens, pour marquer à ces nouveaux ſujets la bonté & la magnficence

de leur Roi. Ce Prince demeura un mois à Settalia pour en réparer les fortifications, & pour s'assurer de la fidelité de ces peuples, qui pouvoient au premier vent oublier ce qu'ils avoient juré. Après cela il alla trouver les Seigneurs de Scandeloro, de Monoaguti, & autres Princes de la Cilicie, qui après lui avoir prêté le serment de fidelité, admirerent la grandeur d'ame de ce Prince, qui ne voulut tirer pour tout fruit de ses victoires que la gloire & l'amour de ses sujets. Il refusa tous les présens que ces Princes lui voulurent faire, avec ces belles paroles, qu'il étoit venu avec une armée en Cilicie pour gagner leurs cœurs, & non pour s'entichir de leurs dépoüilles; pensée qui doit faire rougir tous ceux qui combattent pour un autre motif. Ce Prince de retour en Chypre, s'arrêta à Cerines, il congedia les vaisseaux Catalans, & les galeres de Rhodes; puis envoya son armée prendre ses quartiers à Famagouste : il voyoit avec peine que ses sujets étoient tout-à-fait incommodez du séjour que faisoient ces troupes étrangeres dans le cœur du Royaume, en sorte qu'on pouvoit plûtôt les regarder comme des troupes ennemies, que comme des amis qui venoient les secourir.

A peine étoit-il desarmé, qu'il se vit 1363.
forcé de se remettre en campagne, pour étouffer la rebellion qui commençoit à faire du bruit à Settalia. Jacques de Nores qui en étoit Gouverneur, châtioit également pour les mêmes fautes les grands & les petits, sans acception de personne, & sans nulle consideration, qu'aux regles d'une exacte & scrupuleuse justice. Les Grands qui étoient accoutumé à ne rien craindre à cause de leur autorité & de leurs richesses, ne souffroient pas volontiers que les rigueurs de sa justice leurs fussent communes avec les derniers du peuple : après les plaintes qu'ils en firent, ils pensoient à augmenter la révolte, lorsque le Roi, qui avoit été averti de tout, parut dans le port de la ville avec huit galeres & quatre barques. Cette arrivée imprévûë étourdit si fort les séditieux, que n'osant attendre le Roi, ils prirent le parti de s'exiler eux-mêmes, se déclarant coupables avant que d'en être convaincus. Les autres qui ne l'étoient pas tant, & qui étoient en grand nombre, recoururent à la clemence du Roi ; qui les reçut avec des marques feintes d'affection & de bonté, afin de mieux concilier leurs esprits : & quoique personne ne se plaignit de la violence du gouvernement ;

il ôta Nores, & mit à sa place l'Amiral Jean de Sur, homme qui lui étoit assez semblable par les grandes qualitez, mais d'une humeur plus douce & plus agréable. Le Roi se fit demander publiquement par Nores qu'il eût la bonté de l'ôter de ce poste, & d'y en mettre un autre ; ce que le Roi fit semblant de lui accorder avec peine, pour que ces peuples ne crussent pas qu'il l'eût fait par rapport à eux. Il feignit ensuite qu'il ne faisoit que passer pour aller ailleurs, & il publia qu'il alloit poursuivre son chemin, avec résolution de combattre les ennemis de la foi. Il emmena cependant avec lui la plus grande partie des plus séditieux, qu'il fit mettre dans son parti, par prieres, par conseil, & par menaces, & partit ainsi pour aller en Ionie au siege de la ville de Smirne. Ses habitans surpris, & qui ne croyoient pas que les Chrétiens fussent assez hardis, ni assez puissans pour oser les attaquer, prirent les armes, & se mirent sur la défensive ; mais avec si peu de succès que dès le premier assaut ils abandonnerent la place.

Le Roi n'avoit jamais pensé, ni esperé qu'il pût prendre une place si forte par sa situation & par le nombre de ceux qui la devoient défendre. Cependant il voyoit à regret qu'il ne pourroit jamais

garder long-tems une ville de cette importance, située au milieu de ses ennemis, éloignée de tout secours, où il ne pourroit tenir garnison qu'à grands frais, ou enfin il ne pouvoit manquer d'être vaincu par la faim, ou par la force : on ajoutoit que quand tous ces inconveniens ne se rencontreroient pas, il falloit pour y laisser même une garnison convenable, se priver de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans son armée. C'est pourquoi il ordonna qu'on en démolît toutes les fortifications, & après l'avoir pillée & brûlée, il s'en retourna à Settalia avec des richesses infinies, & un grand nombre d'esclaves.

Dans le même tems que le Roi triomphoit ainsi de ses ennemis, & qu'il portoit ses armes victorieuses jusques dans le centre des Provinces Infideles, le Roi de France pensoit aux moyens de le chagriner. On croyoit qu'il y étoit excité par les sollicitations secrettes du Prince d'Antioche, ou par les invitations & les offres que lui faisoient les Princes de la Syrie, ou (ce qui étoit plus vrai-semblable) parce que le Roi Pierre ne lui avoit point envoyé d'Ambassadeurs, comme avoient fait ses prédecesseurs, pour lui donner part de son avenement à la Couronne, & ne lui avoir point demandé ses secours dans

l'affaire qu'il avoit eüë avec le Prince d'Antioche. Le Roi de France obtint du Pape Innocent VI. pour lors séant à Avignon, un Bref, pour citer personnellement le Roi de Chypre. Il disoit que l'accord qui avoit été fait avec le Prince d'Antioche n'avoit pû s'executer sans qu'il y fût appellé, & qu'il y eût consenti; que s'étant déclaré protecteur & interessé dans cette affaire, c'étoit offenser son nom & sa gloire que de passer à un traité sans son intervention. Le Roi Pierre cité par le Bref que lui présenta le Légat, se prépara à partir sans aucun délai, quoique son Conseil & sa femme, toute en larmes, s'opposassent à cette résolution, soit qu'il y fût porté par le desir qu'il avoit de voyager, ou par une prompte obéïssance à la volonté du saint Pere. Ayant fait armer quatre galeres & une fregate, il s'en servit pour aller d'abord à Rhodes, & puis à Venise, où il fut reçu avec toute la magnificence qui pouvoit convenir à un Roi ami & confederé. La Republique le défraya & le logea dans le Palais des Seigneurs Cornaro. La ville de Venise étoit alors dans de grandes fêtes pour le recouvrement du Royaume de Candie, qu'elle avoit arraché des mains des rebelles qui l'avoient u[illegible]é. Les peuples qui n'aiment rien

tant que ces occasions de joye, pour concourir à celle de leurs Princes, avoient préparé de superbes courses de bague dans la place de Saint Marc. Le Roi Pierre qui ne cherchoit que les occasions de faire voir sa bravoure, voulut s'y trouver & rompre une lance contre Jacques de Verme, fils de Luchino, qui soutint glorieusement l'honneur qu'il avoit d'être General des armées de la Republique. Le Roi après avoir laissé à Venise des preuves de sa grandeur & de son courage, il alla à Avignon trouver le Saint Pere, où peu après arriva le Prince d'Antioche. Ils commencerent bien-tôt à plaider avec beaucoup d'ardeur, surtout le Roi de Chypre, qui ne vouloit rien négliger pour maintenir son droit dans une cause où il s'agissoit de la souveraineté d'un Royaume. Cela arrêta les poursuites du Roi de France, qui fit mine d'être persuadé par ce que lui dit le Pape, ou plutôt par les foibles raisons qu'allegua le Prince d'Antioche, qui agissoit fort lentement, & laissa confirmer par Sa Sainteté l'accord qui avoit été fait auparavant; ainsi le Prince perdit sa cause, & jura de nouveau obéissance au Roi. Depuis cet accord le Prince fut pendant quelque tems d'une fidelité à toute épreuve à observer ce qu'il avoit juré; y étant

porté par toutes les marques d'amitié & de confiance que le Roi lui témoignoit, sans aucun ressentiment de ce qui s'étoit passé.

Toutes ces difficultez que le Roi avoit euës avec le Prince d'Antioche étant ainsi terminées, & après avoir établi une bonne paix dans ses Etats, il voulut que le voyage qu'il avoit fait fût de quelque avantage à la Chrétienté; il fit par ses sollicitations que le Pape & le Roi de France déclarassent la guerre aux ennemis de la foi, qui portoient la terreur non seulement dans les Etats voisins, mais encore menaçoient toute la Chrétienté: & comme les Rois de France & d'Angleterre étoient en guerre, il passa à Londres, pour ménager entr'eux quelque accommodement; mais il s'en revint à Avignon sans avoir pû rien avancer, les differens des Puissances ne finissant ordinairement qu'avec leur vie, ou lorsque les forces leur manquent pour les soutenir. Le Pape ayant admiré dans ces diverses occasions la prudence & la sagesse du Roi Pierre, voulut bien lui recommander ses propres interêts, & pour cet effet il le créa Senateur & Gouverneur de Rome. Il accepta fort volontiers cette Charge, où l'ambition n'eut aucune part, mais seulement pour obliger le

Saint Pere à prendre les armes, & l'inviter à la guerre qu'il alloit déclarer aux Sarrazins. Les Romains étoient alors devenus si insolens & si altiers par l'éloignement des Papes, qu'ils s'imaginoient n'avoir point de maîtres, parce qu'ils ne les voyoient point. Ils ne faisoient rien que par le seul motif de leur interêt, & ils ne connoissoient autre sujetion que celle qui venoit de leur propre caprice. Ils avoient chassé de leur ville Raimond Tolomei de Sienne, que le Pape leur avoit envoyé pour les gouverner, & ils avoient créé d'une maniere séditieuse & parmi le tumulte, sept d'entr'eux, sous le titre de Réformateurs de la Republique, ausquels ils avoient donné une souveraine autorité, qui dégenera bien-tôt en une cruelle tyrannie. Ainsi le Pape irrité de la témerité de ces rebelles, jetta les yeux sur le Roi Pierre, qui accompagné de bonnes troupes Françoises, avec ce qu'il y avoit de Romains dans le parti de Sa Sainteté, porta la terreur dans les esprits de ceux qui avoient lieu de craindre qu'on ne châtiât leur perfidie.

Les sept Réformateurs cederent sans aucune résistance, & ils se persuaderent qu'un exil volontaire les rendroit moins coupables, & mettroit leur vie en sureté. Les auteurs & les fauteurs de la sé- 1365.

dition firent la même chose, avec la permission tacite du Roi, qui vouloit qu'on connût combien il étoit inimitable lorsqu'il sçavoit vaincre & commander, sans aucune effusion de sang. Il confisqua seulement tous leurs biens au profit de la Chambre Apostolique, pour qu'ils ne pensassent plus à retourner à Rome, & il se contenta peut-être de cette confiscation sans les faire punir de mort, parce qu'il crut qu'une extrême pauvreté à gens accoutumez à vivre dans l'opulence, est une espece de mort continuée, beaucoup plus insupportable que la mort même. Le Roi aprés avoir réduit Rome à son prémier état de soumission & d'obéïssance, s'en retourna en France pour solliciter le Roi Jean à la guerre & à la conquête de la Terre-Sainte. Il trouva que ce Roi y étoit très-disposé, autant pour s'acquerir de la réputation & de l'honneur, par des actions dignes de lui, & des peuples ausquels il commandoit, que pour bannir de son Royaume une fort grande quantité de faineans, de gens sans aveu, & de voleurs. Ils concerterent entr'eux une ligue, où le Roi d'Angleterre, pour faire plaisir au Pape, voulut entrer avec la Republique de Venise: mais dans ces entrefaites le Pape & le Roi Jean moururent, & tout ce qu'on avoit

fait & promis devint à rien, quoique tous eussent signé le traité. Urbain V. qui avoit été élû Pape, eut le même dessein que son prédecesseur; mais le Roi Charles, surnommé le Sage, ne fut pas d'avis de s'en tenir à ce qu'avoit résolu son pere; le Pape eut beau l'exhorter, le Roi Pierre de son côté eut beau le prier, il s'en défendit toujours par de bonnes raisons, qui ne manquent jamais dans la bouche des Grands: il disoit qu'il n'étoit pas juste qu'étant à peine parvenu à la Couronne, il abandonnât son Royaume, & chargeât ses sujets de nouvelles contributions pour soutenir une guerre étrangere, qu'il devoit commencer son regne par procurer la paix & la félicité à ses peuples. Il offrit néanmoins quelque argent & quelques troupes, dans les mêmes vûës que son pere avoit, qu'il falloit bannir de son Royaume quantité de vagabonds, & de mécontens dangereux & insupportables. A ce secours il joignit un avis important, pour rendre son refus moins desagreable, il exhorta le Roi Pierre à s'adresser à l'Empereur Charles IV. qui étoit pour lors en Italie avec une puissante armée, qu'il auroit été bien aise d'éloigner pour se délivrer de l'appréhension qu'elle lui donnoit. Le Roi Pierre animé d'un saint zele pour la [illegible]

ſans aucun égard à ſa qualité, alla avec un Cardinal Légat vers l'Empereur, auquel il repreſenta vivement les bonnes intentions du ſaint Pere, les miseres des Chrétiens qui étoient en Syrie, la honte des Princes qui devoient les défendre, & le danger qu'il y avoit que les Turcs qui devenoient trop puiſſans, ne fiſſent de plus grands progrès que ceux qu'ils avoient faits juſqu'alors. L'Empereur ſe moqua de cette propoſition, quoiqu'il feignit d'aſſembler ſon Conſeil ſur cette affaire : on connoiſſoit le peu d'envie qu'il avoit de s'engager dans une guerre, dont les mauvais ſuccès étoient auſſi aſſurez, que les bons étoient hors d'eſperance; peut-être auſſi que la penſée qu'il avoit de ſoumettre l'Italie entiere à ſon obéiſſance, ne lui permettoit pas d'envoyer ailleurs ſon armée. Il differa quelques jours à faire paroître le refus qu'il avoit intention de faire, pour donner à entendre que tout dépendoit plus de ſon Conſeil que de lui-même. Après beaucoup de paroles qui ne concluoient rien, le Roi Pierre & le Légat conſidererent qu'il n'étoit pas de la prudence d'entreprendre avec ſi peu de forces la guerre pour la Terre-Sainte, toute environnée de fiers & redoutables ennemis; que les grands deſirs qui n'étoient pas accompa-

gnez d'une puiſſance requiſe à les faire réuſſir, étoient des marques de foibleſſe d'eſprit & de conſeil ; que c'étoit une eſpece de barbarie de mener ainſi comme à la boucherie tant de Chrétiens, ſans aucune apparence qu'ils puſſent retourner victorieux ; que ſi le hazard vouloit que l'on prît quelque place, comment pourroit-on la conſerver, la défendre, la ſecourir ? Que les ſecours qui viennent par mer ſont toujours très-incertains, & ſurtout ceux des confederez tardifs, foibles, & ſujets à des jalouſies très-préjudiciables ; que l'on ſeroit contraint d'abandonner ce que l'on auroit pris, & que tout cela ne feroit qu'irriter les forces & la vengeance des Turcs ; il concluoit qu'il y avoit de l'imprudence à attaquer un ennemi qu'on ne pouvoit vaincre.

L'Empereur après avoir fait tous les honneurs poſſibles au Roi & au Cardinal, autant pour les renvoyer contens, que pour faire parade de ſa propre grandeur, les congedia, & ils s'en retournerent à Avignon rendre compte de leur négociation au Pape & au Roi de France, qui ne craignoient rien tant que ce refus, dans l'appréhenſion où ils étoient de l'ambition & de la puiſſance formidable de l'Empereur.

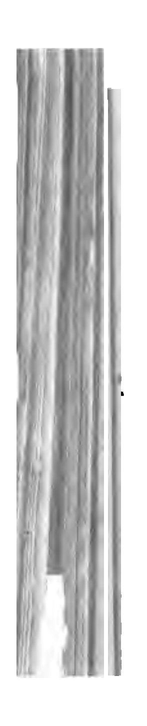
Dans ce même intervale il arriva en Chypre un petit accident, qui ne laissa pas de produire un grand soulevement. Le Prince Gouverneur faisoit armer à Famagouste quatre vaisseaux, pour aller au secours de Settalia assiegée par les Turcs; dans ce même tems deux galiottes de Genes après qu'elles eurent touché leur paye, tâcherent de s'enfuir & de sortir du port sans être vûës; mais ceux qui les montoient ayant été découverts par des espions, furent faits prisonniers par ordre du Capitaine de Famagouste, qui les condamna au foüet, & à perdre les oreilles, qui étoit le châtiment ordinaire des personnes les plus viles; la Sentence fut executée avec toute la rigueur imaginable. Pendant qu'on cherchoit les ministres de l'execution, ils s'échapperent par le moyen d'une autre galere Genoise qui étoit toute prête à partir pour porter des vivres & des munitions de guerre au secours de Settalia : ce fut-là que par des larmes feintes ils gagnerent les Chefs Genois, qui firent arracher les yeux à quelques Cypriots qui se trouverent parmi eux. Les offensez, par rage, & par représailles, voulurent être eux-mêmes les executeurs de leur vengeance. La galere sortit du port, & se retira promptement à Scio, & delà à Genes.

emportant toutes les munitions dont elle étoit chargée. Le Commandant de la galere, craignant le châtiment d'une action si infame & si imprudente, représenta à cette Republique le fait tout autrement qu'il n'étoit ; il dit que c'étoit en sa propre personne que les Cypriots avoient voulu exercer les indignes traitemens dont ils étoient accusez, & il ne se soucia point de se deshonorer pour irriter ses propres concitoyens, & les porter à une cruelle vengeance. Ils haïssoient naturellement les Cypriots, & leur fureur s'augmenta de beaucoup lorsqu'ils apprirent qu'on avoit mis en prison à Famagouste quelques Marchands Genois, dont la perte des biens avoit servi pour rembourser ce que la galere avoit emporté. Ils firent revenir à Genes tous leurs vaisseaux, & tous leurs Marchands, ils interdirent le commerce, ils assemblerent des troupes & des vaisseaux, ils se concilierent la faveur des Princes voisins, & enfin ils déclarerent la guerre au Roi de Chypre. Quoique le commerce rompu entr'eux & les Cypriots dût leur être d'un préjudice très-considerable, le desir de se venger étoit dans un degré si violent, qu'ils passerent par-dessus toutes considerations d'interêts pour se donner le vain plaisir de la

vengeance. Le Roi Pierre averti des desseins des Genois, craignit que cette guerre ne fût un obstacle aux entreprises qu'il méditoit contre la Syrie, il chercha à faire la paix aux dépens mêmes de sa propre réputation. Il envoya à Genes deux de ses Gentilshommes pour en faire le traité; ils appaiserent ces esprits cruels & superbes par leur prudence & leur douceur, & ils firent la paix avec d'autant plus de facilité, que les Genois après leur premiere fureur connoissoient qu'il étoit déraisonnable à vouloir la guerre contre un Roi puissant, & que c'étoit risquer le salut de l'Etat, par les perils ausquels ils vouloient s'exposer, & par les contributions qu'ils auroient été obligez d'imposer sur les peuples. Il y en eut beaucoup qui crurent qu'il y eut des sommes considerables distribuées pour détourner cette funeste guerre, dont les Cypriots étoient menacez.

1366. Le Roi cependant s'appliquoit uniquement à ramasser du monde de toutes parts pour aller en Syrie, & le Prince Gouverneur ayant assemblé grand nombre de vaisseaux, se préparoit pour aller à Rhodes où étoit le rendez-vous de l'armée qui s'y devoit former; & comme les revenus du Roi ne pouvoient suffire à une si grande dépense, il ordonna que l'on

donnât la liberté à tous les Perperiens, qui payeroient deux mille besans chacun; avec ce secours le Prince Gouverneur eut de quoi mettre en état une armée de trente-deux galeres, de six barques longues, de dix vaisseaux, & autres bâtimens propres à la guerre. Ainsi le Roi Pierre & le Prince son frere se joignirent à Rhodes, où leur flotte avec celle de la Religion faisoit un nombre de cent soixante-cinq voiles. Après une revûë generale de toutes les troupes, le Roi donna congé non-seulement aux vieillards, mais encore à tous ceux qui le demanderent : après cela un vent favorable les fit partir de Rhodes, sans avoir communiqué leur dessein à personne. Il se répandit un bruit qu'il alloit du côté de la Morée; mais il cingla vers Camprise, & delà il alla droit à Alexandrie d'Egypte, qui est comptée entre les premieres villes du monde. Les Infideles furent fort étonnez de voir devant leur ville une si grande & si nombreuse armée, dans le tems que trompez par leurs espions, ils la croyoient fort éloignée; toutefois ils ne perdirent pas courage; ils prirent les armes avec une intrépidité égale à la necessité qu'il y avoit de le faire. Ils diviserent promptement ce qu'ils avoient de monde pour la défense des



manier les armes, il fallut cede
de monde ne pouvoit être dans
differens endroits où les Chré
choient de prendre terre. Ils fur
contraints après avoir perdu b
de monde de rentrer dans la v
ils porterent l'épouvante. Le I
perdre de tems, & pour ne leur
ner celui de se reconnoître, fit
la ville par quatre endroits; les
quoique peu faits au mêtier de
se mirent hardiment en défens
ce fut sans aucun avantage, c
pliant devant les Chrétiens, qu
rance du butin animoient; ce q
pêcha pourtant pas que ceux-ci
dissent cent Chevaliers, avec un
considerable de soldats. Sur l'h
midy Pierre de Rossi, & Jean de
Chefs des enfans perdus, monter

leur secours avec une promptitude incroyable, & par ses paroles & par son exemple, il contraignit les Alexandrins d'abandonner le poste, après avoir jetté-là leurs armes avec tant de lâcheté, qu'ils rendirent la victoire moins glorieuse aux vainqueurs.

Les Cypriots entrerent dans la ville, où le Légat du Pape avant toutes choses, suivi & servi par le Roi Pierre, celebra une Messe solemnelle en action de graces pour une si importante conquête, qui le combloit de gloire & d'honneur. Ensuite le Roi donna la dignité de Chevalier à Jacques son frere, & à Thomas d'Antioche, partageant ainsi les Charges & les honneurs au mérite de ceux qui s'étoient en cette occasion distinguez par leur valeur. Le Roi ne jouit pas longtems de ce tranquille bonheur; les coureurs qu'il avoit envoyez pour reconnoitre le pays, lui vinrent dire que le Soudan d'Egypte venoit à grandes journées avec une armée formidable, dans le dessein d'assieger ceux qui assiegeoient Alexandrie, dont il ne sçavoit pas la réduction. On tint d'abord Conseil de guerre, où l'on résolut, n'ayant pas de forces suffisantes pour pouvoir résister à celles du Soudan, d'abandonner la ville, qui étoit ouverte de toutes parts, & de la

retirer : c'eſt pourquoi après avoir ſa
gé & pillé la ville pendant quatre jo
elle fut réduite en cendres, & l'o
raſa les murailles, que l'on auroit dû
pecter par rapport au Grand Alexa
qui les avoit fait bâtir.

Le Roi Pierre ſe retira avec des ric
ſes ineſtimables ; mais cette retraite
chez quelques-uns pour prudence, &
mi d'autres pour une coupable lâch
puiſqu'il abandonnoit une place ave
quelle il auroit pû tenir toute l'Eg
en reſpect : le timide Légat étoit ſi p
de partir, qu'il déclara qu'il s'en
ſeul avec ſes troupes ſi on refuſoit
ſuivre. Le Soudan arriva deux jours
le départ des Chrétiens, & ne trou
plus que ce que les flâmes avoient
gné, il jura qu'il s'en vengeroit cru
ment contre le Royaume de Chypr
ſur l'Iſle de Rhodes. On dit qu'il p
trois jours les malheurs de cette vil
perbe, & que dans ſa fureur il fit
ger deux cens eſclaves Chrétiens q
trouvoient à ſa ſuite. Il ordonna
rebâtît Alexandrie, & y ayant laiſſé
cet effet une partie de ſes troupes, i
retourna à Damas pour y faire de g
préparatifs de guerre.

Le Roi Pierre arrivé en Chypre,
partit le Légat pour s'en retourner e

talie, donna toute son application à se mettre en état de prévenir, & de repousser vigoureusement le Soudan, en cas qu'il en fût attaqué. Il refusa la médiation des Venitiens, qui vouloient qu'on traitât d'une paix, & il sortit du port de Famagouste avec une armée de cent seize voiles, n'y ayant que quatre galeres & douze barques longues de celles de la Religion de S. Jean, sans avoir demandé aucun secours au Pape, pour n'avoir rien à demêler avec ses Légats. Avec toutes ces forces il fit voile vers Tripoli; mais ayant été surpris d'une rude tempête, il fallut retourner avec beaucoup de peine à Famagouste, accompagné seulement d'une partie de son armée, le reste ayant été dispersé avec une perte considerable. Le Soudan effrayé de la hardiesse comme des appareils de guerre du Roi Pierre, mais plus encore de sa réputation, qui ôtoit le cœur à ses soldats, & faisoit tomber les armes de leurs mains, fit tant auprès des Venitiens qu'ils ménagerent à la fin une paix à laquelle le Roi consentit. Il ne pouvoit plus soutenir les frais d'une si puissante armée, & les soulevemens de la Caramanie lui faisoient craindre d'avoir sur les bras deux guerres à la fois.

Les Turcs de la Caramanie avoient

assiegé la ville de Curico, qu'ils pensoient surprendre par le moyen d'une intelligence secrette qu'ils y entretenoient, & parce qu'ils sçavoient que son château manquoit de vivres & de munitions de guerre. Le Roi sur le premier avis qu'il en eut, dépêcha aussi-tôt le Prince son frere, avec le Seigneur de Sur, le Sénéchal de Jerusalem, & Philippe Comte de Bresinic, montez sur dix galeres & quatre vaisseaux chargez de munitions; sa Majesté ayant de plus promis d'y aller en personne s'il étoit necessaire. Le Prince arriva à Curico justement dans le tems que les Turcs montoient inconsiderément à l'assaut, sans avoir laissé ni sentinelle à la marine, ni garde à leur camp, qui, excepté les malades, étoit entierement dégarni de troupes. Le desir du butin, qu'ils croyoient être grand, & le peu de résistance qu'ils pensoient trouver à la défense de la place, les avoient portez à cette attaque imprudente des murailles. Le Prince débarque ses gens, & assiege les assiegeans, qui veulent aussi-tôt se retirer en confusion vers leur camp, qu'ils trouvent tout en feu; & pour surcroit de malheur ils sont encore attaquez par ceux de la ville, qui dans le même tems avoient fait une vigoureuse sortie; de maniere que les Turcs s'enfuyent, & laissent armes & ba-

gages, avec six mille morts, sans les prisonniers. Le bruit de ce siege mettoit Settaglia en grand danger, parce qu'on manquoit d'argent pour payer la garnison, & parce que le Gouverneur Constantin Rossi, que sa vieillesse & ses infirmitez faisoient mépriser du soldat, y étoit presque sans autorité : ils lui arracherent de la main les clefs des portes, en protestant de les donner aux Turcs si dans un certain tems qu'ils lui marquerent, ils n'étoient payez de ce qui leur étoit dû. Un certain Gentilhomme, Pierre Cavalli, étoit chef de cette revolte; comme il étoit fort pauvre, & qu'il avoit ses fins, il feignit d'entrer dans la misere du soldat, il exagera les avantages qu'ils trouveroient chez les Turcs; & il leur disoit entr'autres choses, qu'il falloit en gens de cœur secouer un joug qui les rendoit miserables; qu'il n'appartenoit qu'à des lâches de mourir accablés également de la faim & de la pauvreté; qu'ils se donneroient des maîtres qui sçauroient les soutenir contre toutes les puissances de la terre. Mais l'arrivée subite du Roi dans le port de la ville, vint tout à point pour remedier au desordre; il avoit 28, de ses galeres, & quatre de la Religion. A peine eut-il mis pied à terre, que Cavalli mis dans un cachot, pieds & poings

liez, toute la garnison vint se jetter à ses pieds pour lui demander pardon. Le Roi touché de cette posture humiliante, se contenta de la mort de quelques-uns des plus coupables, qui servirent d'exemple aux autres. Après cela il changea la garnison & le Commandant, fit pendre Cavalli aux creneaux de la tour, quoique beaucoup de personnes eussent prié le Roi de le châtier d'une mort moins infame. Tout étant ainsi appaisé, & la place bien ravitaillée, le Roi remonte sur ses vaisseaux, va à Rhodes conferer avec Raimond Beranger Grand Maître de la Religion, pour faire une ligue contre la puissance formidable des Turcs, dont la fortune & les victoires faisoient trembler tous les Princes voisins.

Il y avoit alors à Rhodes les Sieurs de Rochefort & de Sbarses, qui avoient auparavant fait la guerre avec une valeur distinguée contre les Sarrazins, dont ils étoient si enflez d'orgueil, qu'ils ne vouloient reconnoître ni égaux, ni superieurs, & rabaissoient tout ce que faisoient les autres. Ils voulurent un jour railler Jean Mustri Gentilhomme Cypriot, pour avoir rendu aux Turcs, au second assaut, & à des conditions honorables, un petit château situé aux confins d'Armenie ; ce qu'il avoit été contraint de faire par les

prieres & les larmes des habitans, qui prévoyoient que leur résistance seroit inutile, & leur ruine assurée. Les Turcs (chose extraordinaire) executerent le traité avec une exacte fidelité ; mais ce Seigneur blessé dans son honneur par l'endroit le plus sensible d'un Gentilhomme, répondit d'une maniere hardie & genereuse, la main sur son épée, & il ne fut arrêté que par la présence & l'autorité du Roi, qui ordonna à Messieurs de Rochefort & des Sbarses de se retirer, & de ne point parler. Ils se retirerent, mais ils se crurent aussi offensez par Mustri, que mal satisfait du Roi qui le protegeoit. Le Grand Maître s'entremit pour accommoder les deux partis, qui paroissoient également offensez à leurs yeux ; & après qu'il eut tiré parole des deux côtez, le Roi les invita tous à un repas avec les premiers Officiers de l'armée, dans la pensée que le plaisir de la bonne chere étoit un excellent moyen de reconcilier ces esprits échauffez. On étoit prêts de sortir de table lorsque le Sieur de Rochefort, qui, à cause de sa fierté étoit le plus aigri, & dont le naturel emporté ne pouvoit rien retenir de ce qu'il avoit à dire, fit part au Sieur des Sbarses d'une raillerie piquante, qui taxoit le Sieur Mustri d'impieté, accu-

ſoit indirectement de la même choſe le Roi, qui avoit ſouffert Muſtri ſans le blâmer, ou le corriger. Rien n'irrita tant le Prince que cette derniere inſolence : en effet, il n'étoit pas ſupportable qu'un ſimple Gentilhomme marquât tant d'effronterie, & ménagea ſi peu la parole qu'il avoit donnée de tout oublier, en préſence d'un Roi, & de tant de Seigneurs de diſtinction, qui voyoient avec ſurpriſe de pareils excès d'impudence & de témerité outrageante. Le Roi qui ne vouloit pas être mépriſé, dit que le peu de reſpect qu'ils avoient pour lui venoit ou d'une inſupportable préſomption, ou d'une extravagance qui approchoit de la folie; que tous ceux qui taxoient ou lui, ou le Chevalier de Muſtri de peu de Religion, en avoient menti; que ſi les loix de l'hoſpitalité ne le retenoient, il les châtiroit comme rebelles, quoiqu'ils ne fuſſent pas ſes ſujets. Le Seigneur de Rochefort fier & hautain, peut-être auſſi échauffé par les vapeurs du vin, répondit : Sire, vous êtes Roi, & Roi armé dans un pays de confederez & d'amis, nous ne ſommes au contraires que ſimples Gentilshommes étrangers, & par conſequent contraints à ſouffrir les injures que l'on nous fait : mais ſi la fortune vouloit que nous euſſions affaire à un Gentilhomme notre égal,

& dans un lieu non suspect, nous ne craindrions pas d'être offensez, notre valeur trouveroit en tout tems les moyens de nous venger. A ces paroles le Roi, quoique sage, ne put retenir l'impetuoré de sa colere, & dit en ôtant la couronne de dessus sa tête, il n'y a donc que le titre de Roi qui me distingue de vous autres, je croirois le porter indignement si je ne vous surpassois en tout. Je quitte donc de bon cœur la Royauté pour être simple Gentilhomme, pour ne pas perdre l'occasion de défendre mon honneur & maReligion,& pour châtier votre temerité & votre perfidie; je me trouverai partout où vous voudrez, non comme Roi deChypre,mais commePierre deLusignan, afin qu'il ne soit pas dit que vous ayez eu l'honneur de vous battre contre unRoi.Les autres pourfaire pompe de leur courage, & paroître ne rien craindre, répondirent : Nous vous attendrons la prochaine veille de Noël en présence du Pape notre maître. J'irai, repliqua le Roi, & je sçaurai-là comme ailleurs vous faire repentir de votre mensonge audacieux. Ces choses ne furent pas plutôt sçûës de l'armée, que les Cypriots prirent les armes, & coururent en tumulte au Palais du Grand Maître, pour mettre en pieces ces témeraires; mais ils avoient

été avertis par leurs amis, & voyant eux-mêmes le danger où ils étoient, ils s'enfuirent déguisez ; le Grand Maître les laissa sauver ; mais il n'eût pas été fâché qu'une si grande arrogance eût été châtiée.

Cet accident n'empêcha point que le Roi ne suivit son dessein ; il fit une ligue avec le Grand Maître, & avec les Republiques de Venise & de Genes, puis s'en retourna en Chypre, où ayant pris tout ce qui lui étoit necessaire, il alla à la conquête de Tripoli. Dès le premier assaut il se rendit maître de la place. Les habitans qui étoient plongez dans les plaisirs & dans l'oisiveté, surpris d'une invasion si peu attenduë, n'eurent pas le cœur de faire aucune résistance ; ainsi il y eut peu de monde de tué, les uns s'enfuirent çà & là dans les jardins, les autres se cacherent comme ils purent dans des maisons ruinées : cependant les Chrétiens avides de butin, se confiant un peu trop à leur bravoure, comme à la lâcheté des ennemis, n'obéissoient point aux ordres de leurs Capitaines, & n'avoient aucun égard aux regles ordinaires de la guerre, ils couroient partout avec confusion pour piller cette riche ville ; puis regorgeans de liqueurs fortes qui les avoient enivrez, ils portoient sur leurs

vaisseaux sans l'autre précaution les riches dépouilles dont ils étoient chargez. Ce fut dans ces momens de desordre que les Sarrazins vinrent avec furie les attaquer : ces Barbares qui s'étoient rassemblez & cachez en assez bon nombre, fondirent d'abord sur ceux qui étoient chargez, & qui aimerent mieux abandonner leur vie que leur proye à la discretion du soldat ennemi : mais l'affaire auroit été bien plus complette pour les Barbares, si le Roi ne fût accouru à la tête d'un détachement de ses gardes, qui les repoussa ; & comme son exemple avoit excité tous les autres à le suivre, les Sarrazins qui combattoient en desesperez, se trouverent enveloppez, & la plûpart furent tuez dans le combat, ou se sauverent à la faveur de la nuit. Le Roi & les siens se tinrent toujours sous les armes, & d'abord qu'il fut jour il ordonna qu'on poursuivit ces ennemis fugitifs, pour venger par leur mort, ou par l'esclavage, le massacre qu'ils avoient fait des Chrétiens. Après cela il fit raser les murailles & brûler la place, emportant pour trophée de sa victoire les portes de la ville, précieuses par leur travail & par leur matiere.

Pour suivre le cours de ses victoires il alla avec son armée à Tortose, laissant à peine aux ennemis le tems d'appren-

dre ce qu'il avoit fait à Tripoli. Les Sarrazins envoyerent quelques-uns d'entr'eux à la découverte ; mais on leur exagera si fort la superiorité des Chrétiens, qu'ils s'en retournerent porter la terreur & l'effroi parmi leurs gens, & même parmi ceux qui étoient résolus à se bien défendre. Les habitans s'enfuirent après avoir caché à la hâte ce qu'ils avoient de meilleur : les Chrétiens ne laisserent pas d'y faire un riche butin ; mais ils y commirent des cruautez inoüies, contraires au saint nom qu'ils portoient, toute l'autorité des Chefs ne pouvant arrêter l'insolence & l'avarice du soldat victorieux. Tortose ayant donc été saccagée & démolie, le Roi voulut encore emporter en Chypre la porte du château, toute de bronze, figurée d'anciennes histoires. Il prit encore quantité de places le long de la côte, & auroit fait un plus grand nombre de conquêtes sur les Infidelles, si le souvenir de la parole qu'il avoit donnée, & dont il étoit religieux observateur, ne l'eût forcé de retourner en Chypre, chargé de richesses & d'un nombre infini d'esclaves. Ensuite il congedia les vaisseaux des confederez, les invitant toutefois à continuer la guerre contre les Sarrazins, & après avoir recommandé le gouvernement du Royau-

me au Prince de Galilée ſon frere, il ſe prépara à faire le voyage qu'il avoit ci-devant projetté ; ſa femme qui étoit une des plus belles de ce ſiecle-là, eut beau pleurer, & le conjurer par ſes larmes vraies ou feintes : ce fut même en vain que ſon Conſeil lui repréſenta les périls d'un ſi long voyage, l'inconſtance de la mer, & les accidens fâcheux de la fortune, rien ne fut écouté : ils lui diſoient, que mourir dans les riſques des tempêtes & des orages, n'étoit pas avoir la réparation d'une injure qu'on nous avoit faite, & que s'il étoit ſi avide de gloire, & ſi délicat ſur ſa propre réputation, il devoit ſçavoir qu'il n'étoit pas poſſible d'acquerir l'une & de conſerver l'autre à plus juſte titre, que par le ſoin qu'il prendroit de ſa vie, dont celle de ſes ſujets dépendoit abſolument. Ces ſages remontrances ne firent qu'augmenter le deſir qu'il avoit de s'embarquer. Il partit pour Rhodes, après avoir recommandé le ſoin de ſes affaires domeſtiques à Jean Viſconti Vicomte de Nicoſie, ſon premier Favori, emmena avec lui le Prince ſon fils, Comte de Tripoli, afin qu'étant témoin de la gloire & de la valeur de ſon pere, il tâchât de l'imiter, ou afin qu'en voyant le monde il pût acquerir l'experience & la ſageſſe, que les

voyages donnent ordinairement aux Princes ; il se peut encore que n'ayant que ce fils, il craignoit de donner occasion à son frere de lui donner la mort d'une ou d'autre maniere, sçachant que le désir de regner l'emporte sur toute autre consideration, puisqu'il ne connoît point de justice, & qu'il se croit tout permis pour acquerir une Couronne.

Le Roi Pierre étant arrivé à Rhodes, s'y arrêta seulement une nuit, sans se faire connoître ; il continua le lendemain sa navigation vers Naples sans aucun accident considerable, & delà toujours inconnu, il alla se présenter à Urbain V. qui revenu d'Avignon à Rome, vouloit remedier aux desordres de l'Eglise, & aux tumultes de l'Italie. Il exposa humblement à Sa Sainteté les raisons qui l'avoient obligé à se démettre de la Couronne pour venir comme simple Cavalier soutenir son honneur & sa Religion contre les Seigneurs de Rochefort, & des Sbarses qui l'y avoient appellé ; il supplia ensuite Sa Sainteté de lui accorder la liberté de se battre, & de leur faire sçavoir qu'il étoit arrivé à Rome, comme il en étoit convenu avec eux. Le Pape fit tout ce qu'il put pour l'appaiser, mais inutilement : on ne parla dans Rome que de l'arrivée du Roi de Chypre, & cha-

cun mouroit d'envie de sçavoir le sujet qui l'y avoit amené ; parce que tout le monde le regardoit alors comme un des plus grands Princes de son siecle. Le sieur de Rochefort disparut aux premieres nouvelles qu'il eut de son arrivée, non parce qu'il craignit de se battre contre le Roi, mais parce qu'il sçavoit que le Pape lançoit ses foudres contre tous ceux qui vouloient décider leurs querelles par les armes : le sieur des Sbarses de son côté effrayé de la fuite de son ami, & dans une crainte mortelle de perdre la vie en perdant sa cause devant le redoutable Tribunal de Sa Sainteté, eut recours à sa clémence, & alla un matin se jetter aux pieds du Roi, pour lui demander pardon de tout ce qu'il avoit fait par pure complaisance pour son ami. Ce fut-là que prosterné il revoqua les paroles offensantes qu'il avoit avancées, qu'il appella le Roi Chevalier plein d'honneur, & digne Défenseur & Protecteur de l'Eglise. Le Roi Pierre fort au-dessus des sentimens qu'inspire le desir d'une indigne vengeance, lui dit, mais sans le faire lever, qu'il étoit content de ce qu'il reconnoissoit sa témerité, & que sa colere étoit beaucoup moindre que la soumission où il le voyoit ; j'aurois souhaité, ajouta-t'il, de me battre avec toi,

mais puiſque tu avouës ton extravagance, & que tu t'en repens, je t'en accorde le pardon, & je te reçois au nombre de mes amis : après cela ce Seigneur embraſſa les genoux du Roi, qui le fit lever. Le ſieur de Rochefort fut cité par des cartels qui furent mis à la maiſon qu'il habitoit dans Rome, & même à la porte de ſon château ; & après quarante jours écoulez ſans qu'il eût comparu, il fut déclaré lâche & infâme, non-ſeulement dans Rome, mais encore dans toutes les Cours des Princes.

Quand tout cela fut fait, le Roi prit ſa Couronne, & alla en grande pompe, ſuivi d'Ambaſſadeurs, de Princes, & des Grands de Rome, baiſer les pieds de Sa Sainteté ; il reçût les viſites des Cardinaux & des autres comme Roi, n'ayant voulu permettre auparavant d'être traité que comme ſimple Gentilhomme, ſous le nom de Pierre de Luſignan. Cette action lui acquit chez toutes les nations le titre de Vaillant ; mais entr'autres auprès de l'Empereur Charles IV. de Bernabo Viſcomte Duc de Milan, du Pape même, qui l'en eſtima infiniment, & tous, s'ils avoient quelques differens, s'en rapportoient volontiers à ſon jugement ; auſſi peut-on dire qu'ils ne ſe trompoient pas, car il fit parmi eux une paix ſûre,

qui ne pût être troublée, quoique fissent pour cela les Rois de France & d'Angleterre.

Les Venitiens & les Genois n'oublierent rien pendant que le Roi étoit à Rome pour le porter à un accommodement avec le Soudan d'Egypte; ces deux Republiques recevoient un grand préjudice par l'interruption du commerce, & elles ne pouvoient se résoudre à continuer une guerre dans laquelle elles ne voyoient que des pertes assurées & des périls, au lieu de conquêtes & de victoires très-incertaines. Le Roi se laissa aisément persuader, fatigué des miseres de la guerre, & voyant bien qu'il ne pourroit seul tenir tête à une Puissance si formidable.

Pendant que le Roi de Chypre se fai- 1367.
soit estimer des Rois & des peuples de l'Europe par la sagesse de sa conduite, la Reine Eleonore son épouse donnoit au Public une scene toute differente. Emportée d'une passion, qui ne mérite pas qu'on nomme, oublioit qu'elle fût Reine, & donnoit aux moins curieux matiere à parler indiscretement des déreglemens de sa vie; mais ce qui faisoit qu'on l'observoit davantage, c'est qu'elle étoit inéxorable pour les mêmes fautes que d'autres femmes pouvoient commettre. Madame Jeanne, veuve de Thomas du Mont Olif-

fe, avoit été pour ſa beauté fort aimée du Roi, qui en partant l'avoit laiſſée dans unt état qui ne faiſoit point douter de ſon criminel commerce avec ce Prince. La Reine qui le ſçut, toute émûë de colere où de jalouſie, la fit venir en ſa préſence, & la traita d'une maniere cruelle, dans l'intention de lui faire perdre le précieux fruit de ſon amour. Les Hiſtoriens de Chypre diſent qu'elle lui fit mettre ſur le ventre un mortier de marbre, & que pour être aſſurée du meurtre prématuré qu'elle vouloit commettre, elle voulut que l'on y pillât quatre boiſſeaux de bled; ce fait, s'il n'y a ici du ſurnaturel, eſt au-deſſus de toute créance humaine. Madame Jeanne renvoyée chez elle à moitié morte, ne fut pas long-tems ſans mettre au jour un enfant, qui fut porté à la Reine, ſans que perſonne ait jamais ſçû ce qu'il devint: la mere qui n'étoit pas encore délivrée des douleurs de l'enfantement, fut menée priſonniere au château de Cerines, avec ordre au Gouverneur de la traiter avec toute ſorte de ſeverité. Cette Dame peu accoutumée aux miſeres d'une priſon, ſe trouva entre les mains de gens qui en eurent compaſſion à cauſe de ſa beauté; elle ſe ſervit de leur facilité pour écrire au Roi, & lui faire entendre les traitemens cruels que la Reine lui avoit

fait endurer, sans pourtant parler en aucune maniere de la vie dissoluë qu'elle menoit elle-même. A cette nouvelle le Roi prit feu, & envoya sur le champ un Gentilhomme en Chypre avec des lettres très-fortes à la Reine. Elles contenoient en substance la douleur qu'il avoit de ce qui s'étoit passé ; qu'il connoissoit Madame Jeanne pour une Dame d'honneur, & que si l'on en disoit du mal, il étoit prêt de jurer que c'étoit à tort ; que si elle avoit manqué, ce n'avoit été que pour avoir trop dit de bien de la Reine ; qu'elle avoit passé les bornes de la justice, & de la bienséance en diffamant publiquement une Dame noble, qu'elle avoit fait traîner dans une prison ; que les femmes prudentes cachoient les fautes de leurs maris, bien loin de les faire éclatter comme elle faisoit, & que la dissimulation & la patience devoit être leur dot principale ; que pour remedier à cette imprudence, elle ne manquât pas de mettre incessamment Madame Jeanne en liberté, & de prendre garde qu'à l'avenir il n'arrivât rien de semblable : que c'étoit tout ce qu'il demandoit pour le présent, dans la pensée qu'elle se garderoit de retomber dans ces excès, qui le rendroient inexorable s'ils étoient réïterez. La Reine plus irritée qu'abattuë par la lecture

de ces lettres, étoit fort résoluë de faire mourir Madame Jeanne, s'assurant qu'elle appaiseroit son mari dès qu'il l'auroit vûë & écoutée ; mais elle en fut détournée par ses plus affidez Courtisans, qui craignoient que la mort de cette Dame ne pût causer la leur. Madame Jeanne ayant donc été mise hors de prison, eut ordre d'aller dans le Monastere de Sainte Claire de Nicosie, d'y prendre l'habit, & d'y faire profession. Elle ne resista pas un moment, voyant bien que tout ce qu'elle pourroit faire seroit inutile. Ni la lettre du Roi, ni le crime puni de Madame Jeanne, encore moins les murmures publics de la Cour, & des peuples, ne mirent point de bornes aux excès passionnez de la Reine ; elle avoit pour premier Favori Jean de Morfo, Comte de Rochas, pour lequel elle avoit une affection extraordinaire ; le voir & l'entretenir jour & nuit dans son appartement, étoit la moindre marque de son amour, & lorsqu'elle vouloit qu'on la crût sur quelque chose, elle juroit par la vie de son Comte bien aimé. Jean Visconti à qui la conduite de la Reine étoit recommandée, voyant un desordre si public, fut prêt à se desesperer : il connut que se taire ou parler étoit également dangereux ; s'il en avertissoit le Roi, il s'atti-

roit la haine de la Reine ; s'il ne disoit rien, c'étoit déplaire au Roi. Les refléxions que Visconti faisoit sur la maniere de se conduire à cet égard, l'embarrassoient extrêmement. Il sçavoit d'un côté que le Roi aimoit la Reine avec jalousie ; qu'il ne pourroit apprendre sans un chagrin cuisant, ni la honte dont un affront de cette nature le couvroit, ni les desordres que cette turpitude publiée alloit produire dans le Royaume : d'un autre côté, il s'imaginoit que le Prince ne seroit peut-être pas fâché de vivre dans l'ignorance sur une chose aussi délicate, & que le plus grand déplaisir des maris dans semblable occasion, est d'être instruits de la chose qu'ils ne devroient jamais sçavoir. Après ces diverses considerations il résolut cependant d'écrire dans les termes suivans : *Qu'il désiroit plutôt perdre la main qui écrivoit le premier mot de sa lettre, que de voir l'esprit de son Roi troublé par les nouvelles qu'elle lui annonçoit ; mais que sa fidelité étoit si grande qu'elle le forçoit, pour ne la pas rendre suspecte, à dire des choses à Sa Majesté qu'il auroit volontiers ensevelies dans un profond silence, s'il avoit crû qu'elles eussent pû y demeurer éternellement ; qu'il craignoit avec raison ce qu'on disoit publiquement dans Nicosie, que le Comte de*

Rochas se familiarisoit un peu trop avec la Reine ; que pour lui il croyoit ces bruits faux & malicieux, quoique les faveurs de la Reine pour ce Comte allassent à l'excès ; qu'il demandoit humblement pardon de ce qu'il écrivoit, protestant qu'il avoit un profond respect pour la Reine, & nulle haine contre le Comte.

Cette lettre troubla tellement l'esprit du Roi, qu'elle pensa lui faire perdre le sens ; il aimoit beaucoup sa femme, quoiqu'il eût d'autres amours en tête. Il ne connoissoit jamais une Dame qu'une seule fois, & c'étoit avec tant de précaution & de secret, qu'il étoit très-difficile, à cause des ménagemens incroyables qu'il avoit pour la Reine, de soupçonner un peu sa conduite, & ses démarches. Pendant le voyage qu'il fit en Italie il vouloit tous les soirs, pour marquer son amour, qu'un Valet-de-chambre étendît dans son lit une chemise dont la Reine s'étoit servie la derniere nuit qu'ils coucherent ensemble. Après ces fâcheuses nouvelles de Visconti, on le vit toujours dans une consternation accablante, & il se résolut enfin de s'en retourner en Chypre sans plus penser à la guerre qu'il méditoit de porter en Syrie ; il étoit frappé d'une douleur qui étoit d'autant plus dévorante, qu'il tâchoit de la cacher aux

yeux de ceux qui approchoient de ſa perſonne. Il partit donc de Rome ſans ſe ſoucier ni de la ſaiſon fâcheuſe, ni des inſtances que lui fit le Pape, ni des traitez de la Ligue qui alloit être concluë, tant il étoit poſſedé des deux paſſions, de l'amour & de l'honneur qu'il croyoit avoir perdus. Lorſqu'il fut arrivé à Nicoſie, la joye du peuple fut d'autant plus grande qu'il y étoit moins attendu; il feignit avant que d'entrer dans ſon Palais de vouloir rendre des actions de graces au Seigneur pour ſon heureux retour; ce qui l'obligea de viſiter quelques Egliſes, & entr'autres celle de Sainte Claire, où ayant fait venir Madame Jeanne, il ne put ſe poſſeder aſſez pour s'empêcher de l'embraſſer en pleurant; & enſuite lui ayant ôté de ſes propres mains l'habit de Religion, il la fit conduire chez elle. La Reine qui ne ſçavoir rien de ce qui ſe paſſoit, étoit au château de Potamia, où elle ſe donnoit tous les plaiſirs qu'un amour deſordonné peut inventer. Elle s'étoit retirée-là pour éviter les yeux & la cenſure des peuples; elle y apprit cependant par des lettres de ſes plus affidez l'arrivée du Roi, & la ſortie de Madame Jeanne hors de ſon Monaſtere. Le Comte à ces nouvelles ſe retira d'abord à ſon château pour éviter les premiers

mouvemens de la colere du Roi. Ce Seigneur couvroit la peur qu'il avoit de paroître devant le Roi, de l'honnête prétexte du besoin que ses vassaux avoient de sa présence, pour mettre ordre à des differens considerables qui étoient arrivés entr'eux. La Reine par une hardiesse surprenante, vouloit, s'il étoit necessaire, faire voir son innocence & donner l'épouvante à ceux qui auroient la hardiesse de l'accuser. Pour cela elle se disposoit à retourner à Nicosie, lorsqu'elle fut arrêtée par un Gentilhomme que le Roi lui dépêcha pour lui donner avis de son arrivée, & que dans deux jours au plus il iroit la voir en propre personne. Ce Gentilhomme avoit ordre de l'assurer de l'amour de Sa Majesté, & de lui faire entendre que si elle avoit fait sortir Madame Jeanne du Monastere, ce n'avoit été qu'à la priere de ses parens, & non pour d'autres fins : Le Roi vouloit par de belles paroles lui ôter toute sorte de soupçons, & l'empêcher de prendre quelque fâcheuse résolution, parce qu'il sçavoit que cette Princesse étoit naturellement fiere, & tout à-fait à craindre par le nombre des Grands qu'elle avoit mis dans sa confidence, & qui auroient pû la soutenir.

Cependant ayant assemblé le jour suivant la haute Cour, & fait lire publique-

ment la lettre de Visconti, il voulut avec un empressement extraordinaire, parce qu'il s'agissoit de son honneur, que tout fût examiné & jugé ; il avertit tous ceux qui composoient l'assemblée de n'avoir égard qu'à la justice, puisqu'il s'agissoit d'un crime qui ne méritoit point de pardon : qu'il les prioit de ne se point laisser prévenir dans une cause qui l'affligeoit & le deshonoroit tout ensemble : qu'il vouloit que sa femme joüît toujours du titre & des prérogatives de Reine jusqu'à ce que la vérification du crime dont elle étoit accusée, l'en rendît indigne : que dans une affaire de cette importance, qui le touchoit de trop près pour y appercevoir la verité, il s'en remettoit à leur décision. Cette plainte fut reçûë par la haute Cour avec un chagrin universel ; car chacun prévoyoit le malheur qui devoit arriver également, soit en justifiant la Reine, soit en la condamnant.

Après qu'ils eurent supplié le Roi de se retirer, ils commencerent à déliberer entr'eux de ce qu'ils avoient à faire sur un fait si important ; il y eut deux opinions differentes, l'une du Sénéchal de Chypre, & l'autre du Connétable ; celui-là vouloit que la Reine fût châtiée comme coupable, & celui-ci la vouloit justifier comme innocente ; ils parlerent

tous deux chacun ſuivant l'interêt qu'ils prenoient à cette cauſe, motif ordinaire de toutes les déliberations qui ſe font parmi les Grands, quoique tout fût caché ſous le maſque de la ſatisfaction du Roi, & de l'utilité de tout le Royaume. Le premier parla de cette ſorte.

Meſſieurs, l'adultere eſt un crime ſi énorme, qu'il ſuffit de le nommer pour en avoir de l'horreur. Il eſt la cauſe de tous les deſordres publics, & particuliers; il confond toute une poſterité; il rompt une foi ſolemnelle qu'on a jurée; il porte la deſunion dans une ſocieté qui doit être indiſſoluble; enfin il couvre de honte & d'opprobre la réputation la plus glorieuſe, & il entre juſque dans les ſepulcres, pour en troubler les cendres: c'eſt pourquoi toutes les loix divines & humaines ſe ſont unies pour châtier cet execrable excès. Je ne ſçai donc pourquoi l'on met au Conſeil la plainte du Roi, ni pourquoi l'on veut exempter de châtiment la Reine, que je ne devrois pas appeller de ce nom, puiſque par une action ſi infâme elle s'en eſt renduë indigne. Les vices ſont dans les Princes comme des feux ſur des montagnes, d'où ils ſont apperçûs de tout le monde; c'eſt pourquoi ils méritent une plus ſevere punition, qu'ils ont le funeſte pouvoir de ſe faire imiter. La loi n'exempte jamais le

Prince lorsqu'il s'agit de l'honneur ; l'infamie ressemble à la foudre qui frappe plus vivement ce qui est le plus élevé ; la perte de la réputation offense plus les Rois que les particuliers ; que diront les étrangers? que diront nos ennemis, qui verront que nous sommes assez foibles pour souffrir les honteux déportemens de notre Reine, & que nous lui servons comme d'instrument pour les favoriser? Que dira le Roi, qui ayant mis son juste ressentiment & sa vengeance entre nos mains, verra toutes ses esperances perdues, puisqu'il ne pourra jouir du benefice des loix, & qu'il ne restera tant à lui qu'à sa posterité qu'une infamie perpetuelle. Les Rois ne portent pas leurs plaintes aux Tribunaux pour qu'on absolve les coupables, & l'on n'absout point les coupables lorsqu'ils offensent le point le plus délicat des Rois. L'innocence même est soupçonnée lorsque les Princes s'en plaignent ; craindrons-nous, Messieurs, de condamner celle dont les crimes sont si publics : il y auroit bien plus de danger à l'absoudre, qu'à la punir. Les viperes lorsqu'elles sont mortes servent d'antidote, pendant leur vie ce n'est que poison : lorsque la Reine se verra absoute de toutes ses honteuses débauches, elle les multipliera, à la honte & à la vûe de toute la Cour ; le Roi s'en affligera, & tout le mon-

de en fera des risées ; elle ne se mettra pas en peine de cacher des crimes qu'elle verra impunis. Il s'agit, Messieurs, d'une cause commune ; comment prétendrons-nous que les femmes adulteres soient soumises aux loix, si la Reine n'est pas condamnée ? Prenez garde que cette impunité de la Reine ne soit une perpetuelle infamie qui rejaillisse sur nos descendans : il s'agit ici de l'observation des loix, de l'honneur du Royaume, de la satisfaction que le Roi attend de nous ; il s'agit enfin de la cause de Dieu, qui est glorifié par la Justice qui châtie l'adultere.

Ce discours fit un grand effet, & toucha fortement les esprits de plusieurs qui aimoient à rendre la justice, & ce avec plus de raison, que le crime averé les forçoit à conclure au châtiment. Mais le Connétable de Chypre, soit qu'il fût engagé dans les amours de la Reine, ou dans l'amitié du Comte de Rochas, après quelques momens de silence, parla en ces termes.

Messieurs, je ne veux pas dire que l'adultere ne soit un grand crime, & qui voudroit soutenir le contraire seroit semblable à celui qui voudroit disputer le mouvement aux astres, & la lumiere au Soleil. On sçait que les adulteres renversent les Maisons, éloignent les esprits du

sacré lien qui les doit unir, fomentent les rébellions des sujets, causent la ruine des Rois, & la perte des Royaumes, & qu'il n'y a peut-être point de crime dans le monde qui mérite plus de châtiment, & moins de compassion. Cependant ma pensée est de ne conclure à aucun châtiment contre la Reine, persuadé que la réputation du Roi, & de son fils, de même que la tranquillité du Royaume le demandent ainsi. Souvenez-vous, Messieurs, que châtier la Reine comme adultere, c'est offenser le Roi dans son honneur, & le déclarer infame sur le théatre du monde, & dans la mémoire de la posterité. Pourquoi voulons-nous publier une chose qui ne sera crûë véritable que par le Jugement que nous en ferons, & qui pourroit d'ailleurs demeurer enveloppée dans le doute & dans le simple soupçon? On parle du prétendu adultere de la Reine, quelle certitude en avons-nous, si ce n'est celle que nous donnerions par notre Sentence de condamnation? Il est inutile de dire, le Roi l'a accusée, donc elle est coupable; c'est tout le contraire, car les adulteres que l'on veut châtier ne se renvoyent point à l'arbitrage d'autrui; le Roi l'a accusée afin que nous la déclarions innocente, & notre Jugement doit rétablir la réputation de Sa Majesté, & de sa légitime poste-

rité. Qui ne sçait, que condamner & punir la Reine comme adultere, nous rendons douteux le droit du Prince Pierre à la succession de la Couronne ? ne fomentons point, Messieurs, l'ambition, & ne fournissons point de mauvaises raisons à ceux qui voudroient brouiller & aspirer à la possession de ce Royaume ; il est quelquefois necessaire de se relâcher sur le fait de la justice lorsqu'au lieu d'être avantageuse à l'Etat, elle s'y trouve préjudiciable ; il y a des remedes pires que le mal. Il n'en est pas d'une Reine comme des femmes particulieres, & je croirois la condition des Rois déplorable si elle étoit sujette aux loix qu'ils donnent à leurs sujets. D'ailleurs c'est faire tort à notre réputation, que de vouloir publiquement taxer notre Reine d'adultere, & par notre Sentence la soumettre au châtiment. Mais faites refléxions, Messieurs, que tout doit ceder à l'interêt de l'Etat ; sera-t'il avantageux de condamner la Reine (laquelle n'a offensé que la seule personne du Roi, qui peut s'en venger comme bon lui semblera) & de nous attirer par-là la haine & les armes de la Maison d'Arragon & du Roi de Naples, qui n'ajoutera jamais foi aux accusations que l'on intente ici contre sa niece ? on verra bien-tôt le commerce défendu, suivi d'une guerre, d'autant plus

cruelle, qu'elle se fera entre des Chrétiens que le sang a unis ensemble ; & que sera-ce si approfondissant cette cause, on y trouve impliquez les principaux du Royaume ? Ce seront de nouvelles discordes, de nouveaux périls, & si la justification est préjudiciable, le châtiment l'est bien davantage ; c'est pourquoi, Messieurs, je croirois que la dissimulation seroit le veritable remede d'un si grand mal, on conserve par-là la réputation du Roi, la tranquille succession du Prince son fils, le repos du Royaume, & la paix avec les étrangers : on n'offense point la Majesté Divine lorsqu'on la supplie de prononcer dans la cause d'une Reine qui ne peut être jugée que de Dieu ; & ce sera servir utilement le Roi que de châtier le calomniateur pour rétablir la Reine dans l'état de l'innocence.

Cette opinion l'emporta sur l'autre, soit qu'ils crussent qu'elle fût plus favorable à la réputation du Roi, soit que la plûpart de ceux qui composoient l'assemblée se trouvassent liez d'amitié ou de parenté avec le Comte de Rochas ; ils voulurent en épargnant la Reine, épargner aussi au Comte de Rochas le coup qui alloit tomber sur lui. Pour couvrir leur injustice, ils condamnerent Jean Visconti ; ce sont-là les récompenses de

ceux qui servent les Princes : ils lui imputerent comme calomnie tout ce qu'il avoit écrit au Roi contre la Reine, & ils ordonnerent que tout ce qui avoit été dit & allegué contr'elle, seroit mis au néant comme faux, & ils offroient, suivant la coutume de ce tems-là, de le prouver par les armes, tant au coupable, que contre tous ceux qui oseroient se ranger de son parti.

Le Conseil ayant porté la déliberation au Roi, il en fut tout-à-fait troublé, & quoiqu'il tâchât de le dissimuler, & de cacher ce qu'il avoit dans le cœur, on ne laissa pas d'appercevoir ce qui s'y passoit. Le Roi étoit fâché de voir une décision contraire à ses desirs, & de devoir faire mourir un Sujet pour récompense de sa grande fidelité : néanmoins il signa la Sentence sans dire mot, cachant dans son ame la vengeance qu'il méditoit contre la Reine, & contre le Comte. Il ne voulut pas cependant que cette mort fût publique, ni qu'elle s'executât si promptement, peut-être avoit-il intention de le rétablir dans ses Charges après qu'il auroit châtié les coupables. Ils firent donc mener Visconti la nuit même au château de Cerines, & deux jours après à celui de Buffavento, ou pour mieux s'en assurer,

ou pour l'éloigner davantage de la Cour. Le Roi ne s'y opposa point, de peur de se découvrir, & la Reine par ses artifices fit tant qu'on le laissa misérablement mourir de faim ; ce qui affligea tout-à-fait le Roi, qui n'attendoit que l'occasion de l'élargir, & de le rétablir. Ce ne fut qu'à force de tourmens que le Roi apprit de la bouche du Géolier quels étoient les auteurs de cette mort. On étoit si prévenu contre la Reine, que l'on disoit tout haut que pour consommer sa vengeance, elle se prostitua à tous ceux qui en voulurent, pourvû qu'ils lui fussent favorables. Le Roi ne fit semblant de rien, attendant une occasion de la punir severement, parce qu'il voyoit qu'il n'étoit pas encore tems de se déclarer sans danger. Ce fut alors que tombant dans une espece de démence, il auroit voulu, comme Caligula à l'égard des Romains, que toute la Noblesse Cypriotte n'eût eû qu'une tête, qu'il auroit coupée d'un seul coup pour les tous exterminer à la fois. Résolu de se venger de la même maniere qu'ils l'avoient offensé, sans plus penser aux glorieuses entreprises où son grand cœur le portoit sans cesse, il se livra entierement au désir qu'il avoit de débaucher les plus nobles Dames de sa Cour, & il fit tant

par argent, par amour, ou par force ; qu'il vint à bout des femmes, des filles, ou des sœurs de tous ceux qui s'étoient si fort opposez à la condamnation de la Reine. Tous ces Seigneurs se trouverent offensez au vif, & ne purent souffrir ce qu'ils avoient si aisément passé aux autres ; ils furent prêts d'en venir à une terrible résolution, excitez surtout par les freres mêmes du Roi, qui ne cherchoient que les occasions de faire changer de face au Royaume ; mais ils en furent détournez par la crainte qu'il eurent du peuple, qui aimoit le Roi à cause de ses grandes qualitez ; ils le regardoient comme leur pere plûtôt que comme leur Prince. Cela n'empêcha pas que la plûpart des Grands ne fussent mécontens, ils ne s'en cachoient pas : car quoiqu'ils eussent leurs maisons à Nicosie, on ne les voyoit jamais au Palais ; il y en avoit d'autres qui s'étoient retirez à leurs maisons de campagne, ne voulant plus ni être exposez aux avanies honteuses d'un espece de Tyran, ni lui obéïr après la perte de leur honneur. Il y en avoit pourtant beaucoup, qui possedez d'une ambition démesurée, ne pouvoient se résoudre à abandonner les Charges où ils étoient élevez, nonobstant les injures & les mépris qu'ils étoient obligez de souf-

frir;mais ils attendoient quelque coup d'é-
clat pour avoir les moyens de se venger
sans rien risquer de leur fortune : ils
s'opposoient en tout à la volonté du Roi,
dont la dissimulation les rendoit égale-
ment insolens & témeraires. Le Roi au
desespoir de se voir abandonné de la
plûpart de ses Sujets, & voyant que la
moderation qu'il affectoit n'étoit plus de
saison, se mit en tête de calmer ses crain-
tes par la mort des plus considerables
d'entr'eux ; mais voyant bien qu'il étoit
trop foible contre un si grand nombre
dont il s'étoit attiré l'aversion, il s'avisa
de bâtir une citadelle pour s'y refugier
en cas de besoin, disant ouvertement,
ou par imprudence, ou pour donner de
la terreur aux Rebelles, que cette for-
teresse serviroit de sepulcre à ses enne-
mis. La bâtiment étoit dans sa perfec-
tion, & il n'y manquoit plus que le fossé,
où il ne voulut employer que ceux qui
étoient condamnez par la Justice, ou qui
avoient encouru le malheur de sa dis-
grace. Il s'éleva un bruit que Sa Ma-
jesté sous prétexte d'amitié & d'un ma-
gnifique banquet, vouloit y attirer tous
les premiers Seigneurs de la haute Cour.
Cette nouvelle, soit qu'elle fût vraie
ou fausse, jointe aux injures passées,
fit que tous les Grands se déclarerent ses

ennemis ; de sorte que de leur part, lui souhaiter la mort, étoit le moindre de leurs crimes. Ainsi devenus autant imprudens que hardis, ils lui disputoient jusqu'à la moindre satisfaction qu'il vouloit prendre. Le petit Prince demanda un jour deux chiens de chasse à Carion de Giblet, Vicomte de Nicosie, qui les lui refusa si hautement, qu'il fut contraint de le dire à son pere. Le Roi pour faire plaisir à son fils, les fit demander en son nom ; & il lui furent aussi refusez avec des expressions qui marquoient son mécontentement, chose très perilleuse dans la bouche d'un Sujet. Le Roi sans autre procedure le priva de sa Charge, & le fit conduire dans les prisons pour y être châtié de son insolence ; il fit encore arrêter Jacques son fils, qu'il condamna les fers aux pieds à travailler aux fossez de la citadelle. Giblet avoit une fille veuve, appellée Marie, d'une beauté & d'une sagesse sans pareille ; le Roi en fut averti par ceux mêmes dont il avoit deshonoré les femmes ou les filles, qui pensoient diminuer leur honte en augmentant leur nombre. Il ordonna que la veuve fût conduite au Palais ; mais on ne la trouva point, parce qu'elle s'étoit retirée dans le Monastere de Sainte Claire : le Roi qui vouloit l'avoir à quel-

que prix que ce fût, l'envoya prendre par force. Quand elle fut en sa présence, il n'y eut point de caresses ni de prieres qu'il ne fit pour la gagner; mais il en fallut venir à la violence de part & d'autre, & elle lui dit avec une résolution digne d'une femme vertueuse, & qui condamnoit la foiblesse de toutes celles de son sexe, dont le Roi avoit abusé, que s'il vouloit lui ôter l'honneur, il n'avoit qu'à commencer par lui ôter la vie; mais le Roi dont l'amour se changea bien-tôt en fureur, la condamna comme son frere à aller travailler au fossé avec les fers aux pieds. Comme il alloit de tems en tems voir ses travaux, lorsqu'il passoit, Marie Giblet s'abaissoit pour couvrir la nudité de ses jambes & de ses pieds avec le bas de son jupon, qu'elle détroussoit promptement, ce qu'elle avoit accoutumé de faire pour le Roi seulement, ne se souciant pas que les autres la vissent. Il y eut un jour un Gentilhomme (peut être épris d'amour ou touché de compassion à la vûë de cette Dame) qui lui demanda par curiosité pourquoi elle ne se couvroit ainsi les jambes que quand le Roi passoit, parce, répondit-elle, que les femmes d'honneur doivent surtout se garder d'être vûës des hommes, & comme je n'en

connois point d'autre ici que le Roi, je vous regarde tous comme autant de femmes, vous qui n'avez ni la hardiesse, ni le cœur de vous délivrer de la tyrannie. Ces paroles prononcées avec force par une femme, firent une vive impression sur l'esprit de ce Cavalier, qui l'alla dire aux autres. Comme ils vouloient un Chef qui autorisât leurs résolutions, ils allerent trouver les freres du Roi, qui ne demandoient qu'à troubler & changer la forme du Gouvernement. Le Prince qui vouloit regner, & qui ne haïssoit le Roi que parce qu'il étoit au-dessus de lui par sa dignité, les accueillit agréablement; il les exhorta à se soustraire au joug de la tyrannie, & à sonder les esprits des Grands, & leur offrit son propre Palais, où ils pourroient s'assembler sous prétexte de leur donner des repas. S'étant donc là tous assemblez, & s'étant ouverts les uns aux autres, ils délibererent sur les moyens qu'ils avoient à prendre pour se délivrer de la sujettion d'un méchant homme, auquel ils croyoient n'être pas obligez de garder la fidelité qu'ils lui avoient jurée. Tout le monde se plaignoit du mal, & personne n'y trouvoit de remede: le Prince vouloit qu'on déliberât sur les moyens d'ôter la vie au Roi son frere;

mais n'étant assuré ni du Sénéchal, ni du peuple, il proposa seulement qu'il falloit faire une remontrance au Roi en termes hardis & résolus, s'assurant que cela ne pourroit faire qu'un très-mauvais effet. La chose étant ainsi arrêtée, ils allerent un matin trouver le Roi, mais plutôt avec des dehors de gens revoltez, que de supplians qui voulussent demander grace.

Ce fut-là que le Prince qui étoit à leur tête avec des termes graves, lui représenta les plaintes de ses Sujets sur la violation de leurs privileges écrits par leurs ancêtres, non avec de l'encre sur le papier, ou gravez avec le ciseau sur le marbre, mais avec leur sang sur tout leur corps; il ajouta que les Gentilhommes, Feudataires & Barons ne lui devoient la fidelité qu'autant que lui-même la leur gardoit: que les Sujets souffriroient plûtôt la mort que de déroger aux Loix sous lesquelles ils étoient nez, & avoient vieillis; qu'ils se voyoient condamnez à perdre leur honneur, leurs biens, & leur vie sans procedure, & sans connoissance de cause, & que tout cela étoit contrevenir à l'obligation qu'il avoit jurée à son sacre. Il ajouta qu'ils venoient humblement se jetter à ses pieds, & le supplier de conserver les Assises, & les bon-

nes Coutumes du Royaume, qu'ils vouloient maintenir au péril de leurs vies, & concluoient à la révocation de tout ce qui avoit été fait jusqu'alors contre leurs privileges.

Le Prince voulut encore ajouter des menaces à ces supplications, mais le Roi ne lui en donna pas le tems ; il répondit tout transporté de colere : Prince, vous avez toujours eu pour ma personne aussi-bien que pour ma fortune une aversion horrible ; j'en doutois cependant, mais j'en suis présentement assuré, puisque je vois que vous séduisez mes Sujets, & que vous vous faites Chef des rebelles ; je jure Dieu que je vous en ferai repentir. Le Sénéchal qui connut la colere du Roi, arrêta sa fougue par ces paroles.

Sire, ce que le Prince vous propose ne mérite point que vous en paroissiez si irrité ; il vous parle en frere, & vous supplie comme on fait un Roi : si les peuples sont obligez à obéir à leur Prince avec fidelité, le Prince est dans l'obligation de leur commander selon les Loix ; la soumission, & l'obéissance des uns comportent les justes ordres de l'autre. Le Roi ne put se posseder, & il lui repartit : *Vous me paroissez un fou comme votre frere ; si vous voulez le suivre, vous ne manquerez pas de tomber avec lui dans*

l'abyme ; employez vos lumieres à regler les affaires de votre maison, & à arrêter les honteuses dissolutions de votre femme, sans vous mêler de donner des leçons à votre frere, qui ne vous aime que trop, puisqu'il laisse tous vos excès impunis.

Le Sénéchal piqué dans la partie la plus sensible, qui est l'honneur, ne répondit rien ; le Roi s'en alla, & laissa les supplians dans la salle également confus & irritez. Ils résolurent de se retirer au Palais du Prince avec tous les autres mécontens que le Roi avoit offensez : ce fut là qu'ils se promirent tous fidelité par un serment solemnel, sans pourtant rien conclure sur diverses propositions qui se firent. Le Sénéchal étoit d'avis que le jour suivant ils allassent tous se présenter humblement devant le Roi, & par une douce violence le forcer de faire serment tout de nouveau d'observer les Loix des Assises, & bonnes Coutumes du Royaume, autrement s'il s'obstinoit à n'en vouloir rien faire, abandonner volontairement la patrie, & que ce seroit pour lors qu'ils trouveroient partout du secours.

Le Prince se moqua de cette opinion, qui donnoit un peu trop à l'amour de la patrie, & à l'obstination du Roi : & ce

d'autant plus qu'on ne pouvoit supposer qu'il voulut s'en tenir à un serment qu'il auroit fait par force. Dans ce moment Philippe Hibellin, Seigneur de Sur, gagné par le Prince, ou animé par quelque injure particuliere, ayant fait faire silence, parla en ces termes.

Messieurs, comme il s'agit ici de la liberté, & de l'interêt public, je serois d'avis que nous commencions par secoüer un joug qui nous deshonore; je voudrois que nous assurions nos vies & la liberté que Dieu & la nature nous ont données par la mort du Tyran. La patience lorsqu'elle est excessive, cause le mépris; on ne voit partout que potences, que chaînes, que prisons, que supplices, & tout cela sans procedures, & contre la disposition de nos Loix; je dis de ces Loix qui sont l'ame de l'Etat, la consolation des Sujets, & sans lesquelles la justice est une cruauté, & le commandement une tyrannie. Un barbare qui auroit été notre Roi, se seroit bien gardé d'exercer son autorité avec une pareille licence: nous sommes traitez comme des esclaves, & comme une nation étrangere & méprisable. On peut souffrir les vices des Princes, lorsqu'on peut esperer qu'ils se corrigeront; mais lorsque la playe est desesperée, que le tems n'y peut plus apporter de remedes, que

le retardement est plus dangereux qu'une résolution même témeraire, il est expedient d'ôter la vie à un méchant Prince pour enseigner la bonté aux autres; quoi, parce qu'il est le maître de la Justice, il en sera exempt? Quel malheur pour les Sujets, puisque ce ne seroit que pour eux seulement que les supplices auroient été inventez. Les monts les plus élevez sont les plus sujets à être foudroyez: il y a cette difference entre le Sujet & le Prince, que celui-ci châtie les Sujets séparément, au lieu que le Sujet seul, & sans le consentement des autres Sujets ne peut punir le Prince. Courage donc, Messieurs, faisons voir que si nous sçavons faire les Rois, nous sçavons aussi les détrôner; nous y sommes exhortez par notre propre conscience, puisque fomenter les violences d'un parjure, d'un injuste, d'un Tyran, est se rendre complice de tous ses crimes. Notre patience augmentera si fort l'insolence du Roi, qu'un jour viendra qu'on ne sera plus à tems d'appliquer le remede que je vous propose. On ne doit pas differer des résolutions qu'on ne loüe jamais qu'après qu'elles ont été executées. Il faut prendre garde de demeurer oisifs lorsque les choses sont en mouvement; & pour justifier la necessité où nous sommes de faire ce que nous faisons, il suffira qu'on voye que nous

metions le fils à la place du pére ; la justice de nos intentions paroîtra en ce que nous ne changeons rien pour le gouvernement , mais bien la personne qui met l'Etat sans-dessus-dessous par l'inobservence des Loix & des privileges de ses Sujets ; notre facilité à souffrir ses oppressions le portera à en faire de plus grandes : ce que je dis n'est point un effet de la haine que je lui porte , il ne m'a jamais rien fait dont je puisse me plaindre , mais je pense à délivrer ma patrie des calamitez terribles dont elle est menacée.

Tout le monde applaudit à cette opinion , & le Prince parloit déja de l'executer ; mais le Sénéchal ayant fait faire silence , dit.

Il n'y a personne d'entre vous , Messieurs , à qui le Roi ait fait de plus grands outrages qu'à moi ; ils m'ont été d'autant plus insupportables qu'étant son frere , je croyois qu'il eût dû faire quelque difference de moi aux autres : j'ai éprouvé son ingratitude dans le tems même qu'il croyoit me faire du bien , j'esperois toujours sans rien obtenir ; & ce qu'il me donnoit étoit si peu de chose , que je m'en tenois plus offensé que favorisé ; avec tout cela je ne sçaurois souscrire à sa chûte : Les Rois sont les images de Dieu , & ses Lieutenans en terre , ainsi je croirois que

ce seroit un sacrilege énorme d'attenter le moins du monde sur leurs personnes ; c'est Dieu qui les donne, & ce seroit vouloir disputer à sa toute-puissance le commandement dont il les honore. On desire les bons Princes, & l'on doit souffrir les mauvais ; peut-être sont-ils tels pour nos pechez ; lorsqu'on ne peut plus leur obéir pour leurs méchantes actions, on les fuit, mais on ne les tuë point ; les meurtres sont toujours détestables, quoique faits avec quelqu'apparence de justice, & jamais le Sujet n'a raison contre son Roi. Que peut-on esperer de celui qui auroit trempé ses mains dans un sang si sacré ? Je ne sçai quel avantage vous peut revenir de découvrir au Roi vos desirs par la voye des séditions & de la trahison : une action si noire fera horreur à la posterité, & les interêts d'Etat quels qu'ils soient, seront regardez comme de vains prétextes qui ne la justifieront pas : chacun sçait que pour sauver le corps on coupe les membres, mais jamais la tête : c'est de Dieu seul que les Princes reçoivent leur grandeur, & duquel ils doivent aussi attendre leur châtiment lorsqu'ils ne font pas leur devoir ; il n'est point permis de faire du mal dans l'esperance qu'il en viendra du bien ; les mauvais moyens sont toujours suivis d'une mauvaise fin : pourquoi donc vouloir qu'en

tuant le Roi l'Etat reprenne sa premiere splendeur, les Loix leur ancienne vigueur, & les Assises leur conservation ? Peut-être que son fils devenu son successeur, voudra venger sa mort, & sera pire que son Pere. Si Sa Majesté n'est pas persuadée, peut-être sera-t'elle attendrie par les continuelles supplications qu'on lui fera pour l'observation des Loix. J'appuyerai donc toutes vos résolutions, excepté celle qui va à la mort de mon Roi ; je ferai tous mes efforts pour l'empêcher.

Le Prince ne s'opposa point à ce que dit son frere, quoiqu'il fut vivement frappé par le doute que le Roi pouvoit être averti de la premiere résolution qu'on avoit prise ; il cacha ses intentions avec feinte d'être persuadé, par la considération qu'il faut se servir de remedes doux avant que d'employer les violens : il loue ensuite l'avis du Sénéchal pour le mieux tromper. Ils convinrent ensuite de se rassembler tous dans le même lieu le matin du jour suivant dès l'aurore ; c'est
1368. pourquoi le 18. Janvier 1368. ils se trouverent tous armez dans la cour du Palais du Prince ; ils avoient à leur suite un grand nombre de valets, qui tenant leurs armes cachées, paroissoient ne leur servir que de cortege, quoiqu'ils ne fussent là que pour donner la hardiesse de to

entreprendre : le Sénéchal y étoit arrivé des premiers, soit qu'il fût trompé par le Prince, qui disoit ne vouloir que supplier le Roi de retracter ce qu'il avoit fait, soit qu'il eût intention d'empêcher au peril de sa vie toutes les violences qu'on voudroit faire au Roi. La premiere démarche que fit le Prince fut d'aller aux prisons, d'où il tira Carion de Giblet, Jacques son fils, Jean Gorampo, Baïle de la Cour du Roi, & tous les Nobles qui s'y trouverent, sans que la haute Cour en eût eu connoissance : après cela étant entrez dans le Palais du Roi, après avoir laissé une bonne garde aux portes, ils le trouverent dans un cabinet où il étoit encore couché; mais ayant entendu le bruit, il se leva criant contre ceux qui étoient si hardis que de venir à une heure si indûë si près de sa personne. Madame Cive de Scandelion, d'une des meilleures familles du Royaume, & qui avoit cette nuit-là couché avec le Roi, lui dit : Sire, ce ne peut être que vos freres qui ayent cette audace. Plusieurs ont cru que cette Dame étoit de la conjuration, d'autant plus qu'elle étoit extraordinairement aimée du Prince : elle se leva avec précipitation, & s'étant couverte d'un linge, s'alla cacher dans une garderobe. Le Prince qui la vit

ſortir, entra d'abord dans le cabinet qu'elle avoit laiſſé ouvert tout exprès, à ce qu'on diſoit : le Roi qui ſe trouvoit encore en chemiſe, ordonna tout en colere au Prince de ſortir, ce qu'il fit incontinent, ſoit qu'il fût effrayé de la ſeule vûë du Roi, ou des remords de ſa conſcience, tout ce qu'il y a au monde de plus hardi ne pouvant tenir dans ces occaſions ; mais à peine fut-il ſorti que le Seigneur de Sur, Carion de Giblet & Jacques de Gabriel s'emparerent de la chambre : le Roi les voyant, ſe tint pour mort, jugeant bien que des gens qu'il avoit ſi cruellement offenſez ne venoient là que pour lui ôter la vie ; néanmoins comme il étoit naturellement intrépide, il voulut prendre une épée, en criant : Traîtres, que voulez-vous. Ce furent-là ſes dernieres paroles, car ils lui enfoncerent trois coups de poignard, tous mortels, qui le firent tomber dans un coin du cabinet, où il rendit l'ame avec ſon ſang. Aux cris qu'il fit, Jean Gorampo y accourut, & le trouvant déja mort, par une infâme cruauté il lui coupa la tête. Pendant toute cette ſcene tragique le Prince avoit entretenu ſon frere ſur un balcon, dans la crainte qu'il n'empêchât cette expedition. Le Sénechal inſtruit de ce meurtre en eut horreur ; mais comme

il eut peur pour sa propre personne, il ne dit mot, ce qui fit dire à beaucoup de gens qu'il n'en étoit pas fâché, quoique, pour éviter la haine du peuple, il tâchât de persuader combien il avoit eu horreur de cette action. D'autres disoient qu'il n'avoit point voulu être de la conjuration, non qu'il voulût empêcher la mort du Roi, mais parce qu'il craignoit la puissance du Prince; toutes faussetez pour ceux qui connoissoient la bonté naturelle du Sénéchal, qui n'étoit dominé par aucune passion qu'on eût pû condamner.

Le Prince fit d'abord convoquer la haute Cour, ne laissant sortir personne du Palais qu'il ne fût élû Gouverneur du Royaume, au nom du petit Prince Pierre fils du feu Roi, & qu'on ne lui eût prêté le serment de fidelité; ce qu'il vouloit qu'on executât avant que le peuple fût informé de ce qui s'étoit passé. La nouvelle s'en étant ensuite répanduë dans la ville, chacun en fut très-vivement touché; personne pourtant n'osa branler, & le peuple s'accommoda aisément de ce qu'il ne pût empêcher, n'ayant aucun Chef d'autorité. Le Prince Gouverneur ordonna que le Roi fût enterré dans l'Eglise de Saint Dominique de Nicosie dans le sepulcre de son pere, de nuit &

sans aucune pompe funebre, craignant toujours que le peuple ne se soulevât : il ne voulut pas même qu'un Pere de Saint Dominique en fît l'Oraison funebre, depeur que le récit des glorieuses actions de ce Prince ne portât les peuples à venger sa mort sur le Tiran. Il s'éleva néanmoins une dangereuse sédition dans la ville ; mais la Noblesse armée, suivie de la milice, s'y opposa ; quoiqu'on pût faire, on ne pût empêcher dans le public qu'on n'exaltât la bonté, la grandeur d'ame, la prudence & la valeur d'un si grand Roi : l'un parloit de ses grands voyages, l'autre de sa valeur & de ses victoires, & tous prévoyoient la ruine de l'Etat & la perte de la liberté. Il est vrai qu'on pouvoit sans flatterie donner au Roi Pierre les titres de Grand, de Magnanime & d'Invincible pour tout ce qu'il avoit fait pendant son regne ; l'honneur a toujours été le motif de ses entreprises, & il ne finit jamais de guerre que par les victoires qu'il remporta. Il éteignit le feu des séditions de Rome ; il se rendit arbitre des differens qu'il y eut entre les Rois d Espagne & d'Angleterre, quoique l'obstination & les prétentions de ces Princes lui eussent ôté la gloire de les juger : on peut ajouter que jamais Prince ne fut si zelé pour sa Religion, il abandonna

donna pour elle toutes les délices d'un Royaume, il exposa sa vie à l'inconstance de la mer, & aux perils des armes; il étoit agreable dans la conversation, laborieux, sage dans ses résolutions, en un mot tout ce qu'il faisoit étoit grand & admiré de tous les Princes de son temps. Mais après la mort de Visconti ce ne fut plus le même Prince, ses dissolutions, ses débauches, ses rapines faisoient admirer combien il étoit peu semblable à ce qu'il avoit été; enfin heureux en tout, excepté en femme, & en la maniere de mourir, il fit voir par sa fin malheureuse que la vraye felicité de l'homme ne consiste pas seulement à bien faire, mais à perseverer.

Fin du septiéme Livre.





